Ms. Gall. Fol. 229.
anc. ms 1927.72.

Registre de Correspondance,

contenant

les Copies de quelques Lettres choisies, écrites

par

Mr. M.-A. Jullien,

fondateur-Directeur

de la

Revue Encyclopédique.

Commencé le 6 Août 1826.

Pr. St.
Bibliothek
Berlin

Suite de l'année 1826.

61.

Mme Elisa — Voiart, à Choisy le Roi.

Paris, le 6 Août 1826.

Madame, — J'ai le projet de vous écrire depuis longtemps. Mais, pouvant à peine voir ma propre famille et soigner ma santé et mes affaires, je néglige en apparence malgré moi les personnes mêmes pour lesquelles je fais le plus profession d'estime et d'attachement. J'espérais que M. le général Blein viendrait me voir quelquefois, en faisant ses excursions habituelles à Paris, et je me proposais de lui remettre une lettre pour vous et les cahiers de notre Revue, depuis celui de Mars ou d'Avril, le dernier, je crois, qu'on vous ait envoyé. J'ai dû vous faire connaître la règle générale, et tout à fait conforme à la justice, d'après laquelle notre Recueil qui donne, tous les mois, plusieurs feuilles d'impression au delà du nombre promis et dû à nos souscripteurs, ne doit être envoyé à titre gratuit qu'à ceux de nos collaborateurs qui fournissent dans l'année une valeur d'une feuille d'impression en articles admis et insérés. Nous nous avons les mains ouvertes pour les dépenses publiques, en faisant de grands sacrifices renouvelés chaque mois pour agrandir et compléter l'exécution de notre plan; plus nous devons avoir les mains fermées pour les dépenses privées, en commençant par celles qui nous seraient personnellement agréables et utiles. Car, nous aurions promptement ruiné et détruit une Entreprise difficile et dispendieuse dont ceux qui la connaissent et l'apprécient doivent désirer la conservation. Je me fais un plaisir, Mme, de faire une exception à notre règle, en vous destinant la continuation de l'envoi de notre Revue jusqu'à la fin de cette année. Car, vous aviez l'intention d'y travailler, comme j'avais l'intention et le vif désir de vous être agréable et utile en vous invitant à nous aider de votre bonne Collaboration. Ce n'est ni votre faute, ni la mienne, si je n'ai pu obtenir de M. Cuvier, qui en a disposé autrement, et vous envoyer les journaux allemands, qu'il prêtait à M. de Gérando pour la Bibliothèque allemande. Quant aux ouvrages périodiques d'Allemagne qui font échange avec la Revue, ils sont adressés directement, en Alsace et sur d'autres points, à ceux de nos collaborateurs et de nos correspondants qui en font usage, et je ne reçois aucun de ces journaux, que je n'envoie, par conséquent,

2)

mettre à votre disposition.

Votre intéressant article sur la Lusiade, destiné d'abord à la Bibliothèque allemande, n'a pu, à cause de son étendue, trouver place dans notre Revue où le Comité de rédaction a inséré de préférence un article fort court envoyé par M. Depping.

J'entre avec vous dans ces détails, Mme, pour vous prouver que je n'ai pas eu l'ombre d'un tort envers vous, comme vous paraissiez le croire, d'après ce que m'ont dit avec une franchise honorable dont je leur sais gré M. le Gal Blein et M. Voïart, lorsque je me suis trouvé avec eux, dimanche dernier, chez M. Laffitte. J'ai obéi malgré moi à la dure nécessité qui me impose ma situation très pénible, dans laquelle je puis et je dois rarement faire ce que je voudrais. Car, avant tout, je dois m'entourer de conseils judicieux et sévères et les suivre pour ne point compromettre l'entreprise si onéreuse, maintenue avec persévérance depuis huit années, qui réclame et absorbe tout mon temps et tous mes soins.

J'ai fait auprès plusieurs démarches auprès de quelques-uns des principaux libraires pour placer la vierge d'Arduenne. Les circonstances, comme vous le savez, sont bien peu favorables. Aucun n'a voulu acheter l'édition. Deux m'ont offert d'en recevoir les exemplaires en dépôt, de donner tous leurs soins à la vente, et de vous tenir compte des produits.

Je vous prie, Mme, etc.

C2.

Mr Ch. Comte, avocat.

Paris, le 12 août 1826.

M., — J'ai bien regretté de ne point m'être trouvé chez moi, quand vous avez pris la peine d'y passer. Obligé à beaucoup de courses pour mes affaires, je ne suis à votre disposition tout le jour à mon bureau que le jeudi. Je me proposais d'aller vous voir pour m'entendre avec vous au sujet de votre article sur les Lauds de Bordeaux, et je n'ai pu jusqu'à présent aller. Vous aurez vu que le second article sur le Traité de législation a été inséré dans notre cahier de Juillet. L'article sur l'ouvrage relatif aux Lauds et un manuscrit de plus de 40 pages; ce qui rend l'insertion difficile dans notre Revue, où, devant faire mention de plus de 150 ouvrages nouveaux par mois, et laisser la place convenable à chaque nation et à chaque partie des connaissances humaines dans nos deux Sections des Mémoires et notices et

des Nouvelles Scientifiques et Littéraires, nous sommes réduits à lutter sans cesse contre les inconvéniens résultant d'un cadre beaucoup trop étroit en raison de l'étendue de notre plan. Nous donnons, tous les mois, par ce motif, 4 ou 6 feuilles d'impression en sus du nombre promis et dû à nos abonnés; ce qui rend notre Entreprise très onéreuse. Car notre Recueil ne se compose point uniquement, comme les deux principales Revues anglaises, d'analyses ou de notices étendues et qui se bornent à un fort petit nombre d'ouvrages choisis. Notre caractère d'universalité, notre engagement de consacrer, chaque mois, plus ou moins d'espace à chacune des nations civilisées et à chacune des principales branches du Savoir humain, font que notre tâche est beaucoup plus difficile qu'on ne serait d'abord tenté de le croire. Nous devons sacrifier beaucoup de tems et de travail pour réduire la plupart des articles qui nous sont envoyés. Je crois donc devoir vous prier de vous entendre avec moi pour la réduction de votre article; et, comme nous avions beaucoup d'articles arriérés et déjà imprimés qui occupent nos deux premières sections du Cahier courant, l'ouvrage sur les Landes aura son tour dans notre Cahier de Septembre prochain, à moins que vous ne désiriez lui consacrer d'abord une annonce de 20 ou 25 lignes dans notre Bulletin Bibliographique du Cahier de ce mois (Août), ce qui pourrait avoir lieu, si l'annonce était remise exactement d'ici au 21 août au plus tard.

Je désire beaucoup vous voir, d'ici à peu de tems, et m'entendre avec vous, tant sur cet article que sur les autres qu'il vous conviendrait de fournir par la suite.

Agréez, M., la nouv. assur. de mes sentimens distingués.

63.

M. Fée, Pharmacien en chef de l'hôpital militaire, à Lille.

Paris, le 15 août 1826.

M., — Je crois pouvoir, sous les auspices de notre ami commun, le colonel Bory de St-Vincent, me rappeler à votre souvenir et vous rappeler votre obligeante promesse de rédiger, pour la R. E., une Notice raisonnée sur les nouvelles et importantes applications du Chlorure de chaux, et sur les services de tout genre que M. Labarraque a rendus à la Science. Notre Recueil est destiné à répandre et à rendre, pour ainsi dire, populaires les découvertes utiles. Rattacher, par un précis historique rapide, aux savantes expériences de Lavoisier, de Berthollet, de G[illegible] Guyton, [illegible] collégaux,

les essais, les tentatives, les progrès, les résultats qui ont signalé la marche suivie par M. Labarraque pour atteindre le but auquel il est arrivé ; montrer les usages variés que l'on peut faire du chlorure de chaux pour désinfecter et assainir les lieux insalubres, les matières végétales et animales, dont la conservation importe à l'homme ; faire apprécier par des faits positifs tous les avantages que peut procurer dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les manufactures, dans les écoles publiques, dans les spectacles dans tous les lieux de réunion, dans les maisons particulières, l'emploi bien entendu et bien dirigé de l'eau chlorurée : tel est, je crois, le sujet de l'article dont vous avez bien voulu me promettre de vous occuper et que vous pouvez faire mieux que personne.

Vous aurez pu remarquer un compte rendu de votre dernier ouvrage sur les Cryptogames, auquel nous avons donné une place dans la section des analyses de notre cahier de Juillet, quoique son caractère de spécialité parût ne comporter, d'après notre plan, qu'une annonce du Bulletin Bibliographique, où nous tâchons de mentionner avec soin tous les ouvrages nouveaux et remarquables publiés sur chaque partie des connaissances humaines.

Je vous prie de m'honorer d'une réponse et de me faire connaître si vous pouvez m'envoyer, avec certitude, d'ici au 1er octobre prochain, une notice raisonnée, de 8 à 10 ou 16 pages au plus (nous la préférons courte, si peu d'espace vous suffit) sur le chlorure de chaux, ses divers emplois, les procédés convenables pour s'en servir, les cas principaux où il est le plus utile. Cette notice doit satisfaire à la fois les savans et convenir aux gens du monde. C'est le bienfait d'une découverte importante qu'il s'agit de leur faire apprécier, et de mettre à leur disposition.

Si le département du nord, où vous habitez, et où l'agriculture, l'industrie, les sciences, les arts sont cultivés avec soin, vous offre quelques nouvelles dont la publication vous paraisse devoir intéresser nos lecteurs, vous m'obligerez de me les transmettre.

Recevez, M., les nouv. assur. de ma consider. très distinguée.

P. S. M. Bory vous fait ses amitiés. Je vous prie de me rappeller au souvenir de mon ancien ami, M. Chanteau.

64.

M. le [illegible] Lafayette, [illegible]

Paris, le 18 Août 1826.

[illegible] able comp[illegible] — Je n'ai pu, comme je le —

desirais, me présenter chez vous, la dernière fois que vous avez fait une courte apparition à Paris. J'espère me dédommager, si vos affaires vous y ramènent bientôt et si je puis en être prévenu.

Je viens d'apprendre par les journaux la mort de deux hommes vénérables qui furent vos amis, les deux ex-Présidents des Etats-unis, Adams et Jefferson. Le dernier m'avait honoré de quelques lettres pleines de bienveillance, en me remerciant de la notice que j'avais consacrée à la mémoire de Kosciusko, et en me témoignant un vif intérêt pour la Revue Encyclopédique, destinée à faire mieux connaître les nations les unes aux autres et à contribuer aux progrès de la civilisation.

Comme nous désirons comprendre dans nos Tablettes nécrologiques de chaque mois tous les hommes distingués et utiles, tous les bienfaiteurs de l'humanité, les deux illustres américains dont leur patrie déplore aujourd'hui la perte doivent y trouver une place, et le récit abrégé de leurs travaux et de leurs vertus ne sera point sans utilité. Je crois pouvoir m'adresser à vous, Mr, pour obtenir les moyens de leur consacrer un article qui ne soit pas indigne d'eux, soit que vous veuillez mettre à ma disposition et m'envoyer en communication pour quelques jours seulement, les Nos des journaux des Etats-unis que vous aurier reçus, et qui renfermeraient les renseignemens dont nous avons besoin, soit que vous ayez déjà quelques notices sur la vie et les travaux de ces deux illustres citoyens que vous consentiriez à me confier et qui me fourniraient les moyens de parler d'eux convenablement dans notre Recueil.

Vous aurez pu savoir que nous n'avons pas perdu un seul instant pour annoncer avec soin et avec éloge la Revue Américaine, dont les auteurs aimeront aussi je l'espère, à rendre quelquefois justice à la Revue Encyclopédique, en rappelant qu'elle a commencé, la première, à ouvrir un compte particulier aux Etats-unis de l'Amérique du Nord, dans son exposition périodique des productions les plus remarquables de l'esprit humain, rapprochées et comparées, et qu'elle a reproduit, chaque mois, depuis huit années, un Tableau abrégé des deux Amériques du nord et du Sud, de leurs efforts et de leurs progrès.

Il me serait précieux, pour la Rev. Encyclop. que

de pouvoir m'entretenir quelques instants avec Sir Francis Burdett qui est, je crois, encore à Paris. Je vous serais très reconnaissant si vous vouliez m'envoyer quelques mots d'introduction auprès de lui. J'aimerai à le voir sous vos auspices ; et, comme il s'agit d'une entreprise nationale et d'utilité publique, j'espère que vous ne trouverez point ma demande indiscrète.

J'ai vu dernièrement avec grand plaisir votre cher petit fils à l'institution de M. Morin, à Fontenay aux Roses, où tout m'a paru bien ordonné pour le libre développement et le bien être des élèves et pour la satisfaction de leurs parens. La méthode simplifiée de mon estimable ami M. le Recteur Ordinaire y produit d'excellens résultats.

Je vous prie, M., de faire agréer mes hommages dans votre famille, et de recevoir les nouvelles assurances de ma respectueuse considération et de mon sincère dévouement.

65.

M. Correard, Edit^r du Journal des Sc. militaires.

Paris, le 27 août 1826.

M., — En vérité, vous interprétez bien mal les choses les plus simples. Je vous ai écrit que je gardais votre lettre pendant quelques jours, exprès pour en extraire un précis de votre réclamation ; cette réclamation était beaucoup trop longue, écrite sous la dictée de l'irritation, et par conséquent dans des termes peu mesurés. Vous m'avez dit et écrit qu'elle tombait à faux, puisque vous aviez attribué l'article dont vous vous plaignez à un homme de lettres ou Jurisconsulte qui n'y a pris aucune part et n'a pas même pu en avoir connaissance. Deux de vos propres collaborateurs m'ont prié, dans votre intérêt même et dans celui de votre Journal, de ne point la publier, et j'ai promis de ne point le faire ; mais, pour vous obliger, j'ai voulu, malgré mes occupations très multipliées, rédiger moi-même l'extrait de votre réclamation avec la même bienveillance avec laquelle j'ai annoncé d'abord dans la Revue le Journal des Sciences militaires, aimant à seconder une entreprise naissante et utile, analogue à celle que je dirige. Pour juger le fond de votre réclamation dans cette lettre que vous n'avez aucun droit de retirer après m'avoir adressée, je la garderai pendant deux et je vous en préviens. Je pourrais en droit ne point vous la rendre ; car

elle est devenue ma propriété. Votre insistance pour qu'elle vous soit restituée, prouve d'abord que vous sentez que sa publicité pourrait vous nuire, et que vous avez peur qu'elle ne reste dans mes mains; puis, que vous me connaissez bien peu, puisque vous me croyez capable d'en faire usage, malgré ce que je vous ai dit. Et vous ne craignez pas de dire que ma conduite vous paraît louche, dans cette circonstance, quand tout ce que je vous ai dit est marqué au coin de la franchise, quand j'ai pris la peine de substituer un article où je résume purement et simplement votre réclamation, au lieu d'y joindre, comme le désirait un de mes collaborateurs, des observations pleines de justesse, mais qui auraient pu vous blesser, en signalant un erreur qui vous était échappée.

Voici, M., la lettre que vous demandez, et qui n'est point sortie de mon carton, depuis que vous êtes venu chez moi. Je vous le dirai avec franchise. Soyez moins ombrageux et plus liant, surtout avec des hommes honorables qui ne vous ont jamais fait de mal.

Ma réponse et votre lettre ne vous seront portée que demain, vu qu'aujourd'hui dimanche, je n'ai point de garçon de bureau à ma disposition. — Très la hâte votre bien dévoué.

(66.)
M. Depping.

Paris, le 29 Août 1826.

M. et cher Collab.r — J'espère que vous nous fournirez, tous les mois, comme vous me l'avez promis, quelques articles Allemagne, pour nos deux sections Bulletin Bibliographique et Nouvelles Littéraires, moyennant les conditions que je vous ai proposées et que vous avez bien voulu accepter, 40 fr. par feuille d'impression, — et 80 fr. par feuille, pour les articles de Mémoires ou de Notices et d'Analyses, faits exprès pour notre Revue, et de concert avec la Direction.

(67.)
M. Tolstoï, à Paris.

Paris, le 28 Août 1826.

M., — Je vous remercie de votre nouvelle communication, dont nous ferons usage dans notre Cahier de Septembre. — Je n'ai pu vous accuser réception de l'article que vous avez bien voulu m'envoyer sur la vie de l'Empereur Alexandre. Comme un de nos collaborateurs s'était chargé de faire de cet ouvrage une analyse un peu étendue, en

raison de l'importance du Sujet, j'ai cru pouvoir lui communiquer votre article dont il fera usage pour indiquer les erreurs que vous signalez, et pour rendre un hommage mérité, mais impartial, et écrit avec une entière indépendance, à la mémoire d'un prince qui eut trop d'excellentes qualités pour être l'objet d'un examen sévère, et trop de torts graves pour être loué sans restriction. Nous tâchons, autant que possible, de nous faire, dans notre Revue, à une certaine hauteur historique, et de devancer le jugement de la postérité.

(68.)

M. Leigh, à Londres.

Paris, le 4 7bre 1826.

M., — Dans votre Lettre du mois d'Avril dernier, en nous demandant de joindre à la R. E. un certain nombre de nos catalogues, vous nous marquiez que vous vous en rapportiez entièrement à nous pour les frais de cet envoi, tout en nous indiquant les prix usités en Angleterre dans de pareils arrangements, mais sans nous les imposer pour bases, ce qui eut été impossible, vu les différences d'usages qui existent entre les deux pays.

Si vous nous eussiez annoncé dès lors que vous ne désiriez consacrer à cette dépense qu'une Somme déterminée (celle que vous avez remise à M. Degeorge), nous vous aurions démontré d'avance l'impossibilité de faire face, avec cette Somme, à tous les frais qu'a nécessités l'envoi de votre Catalogue.

Autorisés par votre lettre, nous avons joint en effet ce catalogue à notre Cahier d'Avril; puis, nous vous adressâmes le compte de nos déboursés, en priant M. Degeorge de vous faire bien observer que nos Déboursés seuls y étaient portés, et que nous renoncions à toute espèce de droit de commission ou de bénéfice.

Il paraît, M., que vous nous avez mal compris, puisque, bien loin de rembourser le montant de nos avances, et sans nous faire d'observations préalables, vous avez, de votre propre autorité, réduit contre toute raison notre compte, et que vous avez cru l'avoir acquitté, après en avoir [illegible] de le tiers seulement, ou à peu près.

Il devient donc nécessaire que je vous remette sous

les yeux ce même compte, en y ajoutant toutefois des explications qui vous permettront d'apprécier toute son exactitude.

Nous avons payé, à Paris, pour le port de la caisse contenant les exemplaires de votre Catalogue, et pour les droits d'entrée . . . . . 16f — 80c

Pour brochage dud. Catal. avec le Cahier de la Revue . 7 — 50

Pour frais d'expédition et de poste . . . . 75 — 70

En tout 100f — 00

Ce qui a pu causer le malentendu, qui ns. oblige à vous écrire cette longue lettre, c'est sans doute le dernier article. Les journaux sont envoyés, en France, par la poste, aux abonnés des départemens et de la plupart des pays étrangers. On paye pour cet envoi, à raison du nombre de feuilles dont se compose chaque journal. Votre catalogue joint à la Revue, l'a grossie d'une feuille et demie, pour laquelle nous avons payé 7 centimes ½, pour chaque exemplaire envoyé dans les départemens, et le double, ou 15 centimes, pour chaque exemplaire envoyé à l'étranger. On paye 5 centimes par feuille, pour la France, et 10 cent. pour l'étranger). Maintenant, votre catalogue, joint à 500 Cahiers, destinés aux abonnés des départemens, a coûté trente sept francs 50 cent., et joint à 200 Cahiers, envoyés aux abonnés étrangers, trente francs. En ajoutant à ces deux sommes, dont l'addition donne 67f 50c, les frais du service dans Paris à près de 900 ou mille abonnés, vs. aurez la somme déboursée de 75 fr. 70 c. que nous vous portons en compte.

Après vous avoir donné toutes ces explications, il nous paraît juste, M., que vs. ne refusiez pas plus longtems de rembourser le montant des avances que nous avons bien voulu faire pour vous obliger et vous rendre service, et sans en retirer aucune espèce d'avantage.

Veuillez recevoir les assurances de ma parfaite considération.

(69.)

M. Sniskers jeune chef-Sre. des postes et chef de l'exp. Dn. des Jx pour tout le nord de l'Allemagne, à Aix-la-Chapelle.

Paris, le 5 Septembre 1826.

M., — Je m'empresse de répondre à votre Lettre, en date d'Aix-la-Chapelle du 25 août dernier. Le prix fixe auquel [illegible] vs. faire parvenir la R. E. par la poste franc de port et par an

et 6 de 55 f. au lieu de 60. La direction consent à vous accorder, outre cette remise de 5 fr. par exemplaire, le treizième gratis, bien entendu que le port de ce treizième (14 fr. par an) ne sera point à sa charge.

Le prix ordinaire étant de 60 francs pour les pays étrangers, et en déduisant la remise accordée aux Libraires de 56/60, vous voyez que je vous offre le plus grand avantage qu'il dépende de moi de vous accorder, d'autant plus que notre Recueil, qui ne devrait être que de 14 feuilles d'impression par mois, en donne habituellement 17, 18 ou même 20, et se trouve, sans comparaison, le plus économique, comme il est le plus complet des ouvrages périodiques du même genre.

Agréez, M., l'assurance de ma considération très distinguée.

70.

M. Léon Thiessé.

Paris, le 5 Septembre 1826.

M. et cher Collaborateur, — J'ai lu avec intérêt et j'ai de suite envoyé à l'impression votre second article sur la collection des Théâtres étrangers, ou plutôt votre digression sur le théâtre fr.s. Mais, en reconnaissant votre excellent esprit dans cet article qui renferme de judicieuses observations, j'ai regretté qu'il ne fut lié d'aucune manière, ni à l'article précédent, ni à l'ouvrage dont vous aviez annoncé que vous devriez rendre compte, ni, par quelques lignes à la fin, aux articles sur le même recueil qui doivent suivre. C'est un morceau tout à-fait isolé. Je vous proposerai donc, en renvoyant les épreuves, d'ajouter un très court paragraphe à la fin, qui, en liant votre article à celui qui a précédé, prépare le lecteur à la continuation, en sorte qu'il y ait une suite et un ensemble.

Très à la hâte, votre bien dévoué.

71.

M. Berville, avocat.

Paris, le 8 Septembre 1826.

M. et cher Collaborateur, — J'ai l'honneur de vous rappeler que vous avez reçu de la Revue Encyclopédique les sept premières livraisons du Corps du Droit français, dont je joins ici la huitième et la neuvième. J'ai cru vous faire plaisir en vous adressant cet ouvrage et je vous prie de vouloir bien en faire le sujet d'une annonce bibliographique d'environ une page pour acquitter notre

dette envers l'éditeur. Vous sentez combien un retard trop prolongé de l'annonce des ouvrages qui nous sont envoyés serait nuisible à notre Recueil. Obligez-moi d'envoyer l'article, dès au 15 de ce mois.

Tout à la hâte.

72.

Mrs Eyriès frères, au Hâvre.

Paris, le 12 7bre 1826.

M^rs, — En réponse à votre lettre du 8 de ce mois, je m'empresse de vous annoncer réception du paquet contenant diverses brochures pour la Revue Encyclopédique, qui me sont adressées de Philadelphie par M. Duponceau. Je profiterai de votre offre obligeante pour lui faire parvenir ma réponse et quelques cahiers, prospectus et extraits du Recueil que je dirige et dont il est l'un des correspondans. Je vous prierai aussi de faire pour la Revue Encyclopédique ce que vous faites probablement pour les Annales des voyages, rédigées par mes savans collègues de la Société de Géographie, MM. Eyriès et Malte-Brun, en recommandant, lorsque vous en aurez l'occasion, ces deux ouvrages périodiques dans les pays éloignés où s'étendent vos relations. Car ils ne sont point, ni l'un ni l'autre, étrangers aux intérêts du commerce et de l'industrie, ni à ceux de la gloire nationale.

Agréez je vous prie, M.M., l'assurance de ma considération très-distinguée.

P.S. Vous m'obligeriez de m'indiquer celui de vos correspondans à Paris, chez lesquels je pourrais faire déposer de tems en tems, pour vous être transmis au Hâvre par une voie sûre et économique, les paquets que j'enverrais quelquefois, par votre intermédiaire, comme vous m'y autorisez à mes correspondans d'outre-mer.

73.

M. Am. Jaubert, corresp. de l'Institut.

Paris, le 15 Septembre 1826.

M^r, — Vous avez bien voulu me promettre, il y a quelque tems, de rendre compte, dans la R. E., de l'ouvrage de M. le Chevalier Gamba, intitulé : Voyage dans la Russie méridionale. Cet ouvrage vient de paraître et a dû vous être envoyé, d'après l'assurance que m'a donnée à ce sujet M. Gamba lui-même. Je vous prierai de consacrer une analyse de 10 ou 12 pages à l'examen de cet ouvrage. La question relative aux deux

influences russe et anglaise en Asie; l'indication des relations que la France peut établir avec le marché de Tiflis, qui, dans la situation actuelle de l'empire ottoman, doit attirer les caravanes; les avantages que nos provinces méridionales peuvent retirer d'un commerce actif avec ces contrées éloignées, et beaucoup d'autres sujets importans qui se rattachent au sujet principal de l'ouvrage de M. Gamba, paraissent devoir fixer l'attention des lecteurs éclairés qui ne sauraient avoir un meilleur guide que vous pour visiter, connaître et apprécier des pays où vous avez voyagé en observateur instruit et parfaitement en mesure pour la mission même dont vous étiez chargé et par le caractère diplomatique dont vous étiez revêtu, d'y bien juger les hommes et les choses.

Vous nous obligerez de nous donner votre analyse dans les premiers jours de décembre prochain.

Agréez, je vs prie, M., la nouv. assur. de ma consid. la plus distinguée.

74.
M. de Lasteyrie.

Paris, le 18 septembre 1826.

Je m'empresse de répondre au billet de M. de Lasteyrie, en le remerciant du renvoi qu'il me fait de la Revue d'Edimbourg.

Je suis presque sûr de lui avoir renvoyé avant son départ pour l'Italie les Annales du Lycée d'histoire naturelle de New-York, dont il m'avait prêté des Nos que j'avais ensuite reçus de mon côté pour la Revue.

Je prie M. de Lasteyrie de me faire envoyer:

1°. les Nos 15 et 16, qui me manquent absolument, Journal des connaissances usuelles et de me les faire envoyer doubles, suivant notre convention.

2°. Quant à la seconde collection, que je devais recevoir, je n'ai eu doubles que les Nos 1, 9, 10 et 11, tous les autres manquent.

M. de Lasteyrie ne doit pas se dissimuler qu'en lui accordant l'échange de la Revue, qui est de dix-huit ou 20 feuilles d'impression par mois, et pour laquelle je fais depuis huit années de grands sacrifices très disproportionnés à ma fortune, et bien peu appréciés, contre un Journal qui, quelque estimable qu'il soit, n'a que trois feuilles d'impression, même en recevant deux exemplaires ou six feuilles par mois, je donne, par l'échange, dix-huit ou vingt feuilles, c'est-à-dire, trois fois plus que je ne reçois.

le Moniteur et le Bulletin universel, les deux seuls journaux dont l'abonnement soit plus cher que celui de la Revue, me font payer la différence. Je n'ai jamais voulu exiger cette condition d'aucun des journaux scientifiques avec lesquels je fais l'échange, et qui tous, ayant moins de feuilles d'impression que la Revue, ont un prix d'abonnement moindre, quoique proportionnellement plus élevé.

Par exemple, si notre Revue, de 18 et 20 feuilles par mois, je prends le terme de 18 pour base, faisait payer à raison de 12 fr. les 3 feuilles, prix très modéré qui est celui de votre journal, son abonnement serait de 24 francs pour six feuilles, et de 72 francs pour les 18 feuilles qu'elle donne. Elle a aussi souvent des gravures, des lithographies, des portraits.

J'entre avec vous dans ce calcul pour vous prouver qu'en échangeant la Revue simple contre deux cahiers du Journal des connaissances usuelles, je donne 18 feuilles pour six feuilles. Par conséquent, on ne doit point négliger de me servir l'abonnement double, comme cela est convenu. Un autre journal de 3 feuilles, comme le vôtre, me sert l'abonnement triple tous les mois, et j'en dirige ce qu'il faut en faveur de mes collaborateurs.

Vous m'obligerez de me faire envoyer, avant mon départ, pour que je les fasse donner à cartonner, les numéros qui me manquent :

Savoir, pour ma collection, les nos 15 et 16 seulement ;

pour la seconde, tous les nos, mais les no 1, 9, 10 et 11.

Votre cahier de janvier 1826 renferme deux annonces détaillées, l'une de l'Anatomie de l'homme par M. Jules Cloquet, 25e livraison, et l'on rappelle les annonces antérieures de cet ouvrage ; l'autre, le Traité complet de l'Anatomie de l'homme, par M. Hippolyte Cloquet, 1re et 2e livraisons. Comme M. Bregeaut ne m'a rien envoyé depuis, je n'ai pu faire aucune nouvelle annonce. J'ai donc lieu de m'étonner que vous m'écriviez que vous avez suspendu l'envoi de la 17e livraison, puisque l'envoi est suspendu depuis la 3e inclusivement, et que j'ai souvent fait réclamer la suite de l'ouvrage.

Beaucoup de libraires, d'éditeurs, de lithographes sont très exacts, comme je l'ai souvent éprouvé, et comme vous devez l'éprouver vous-même pour votre journal,

14.

à envoyer les premières livraisons d'un ouvrage important, afin de le faire annoncer dans les ouvrages périodiques les plus répandus. Suis, contens d'avoir atteint leur but, ils sont très négligens pour envoyer les livraisons suivantes, de nouvelles annonces étant moins nécessaires, surtout quand un ouvrage réussit.

En vous rappelant que j'ai fait annoncer avec plaisir et avec soin votre Journal des connaissances usuelles, je pense que vous pourriez facilement, comme vous m'en avez témoigné l'intention, y faire une mention honorable de notre Revue, spécialement quand on a l'occasion de lui emprunter un article.

Tout à la hâte Votre dévoué.

75.

M. Courtin, édit. de l'Encycl. moderne

Paris, le 20 Septembre 1826.

M., — J'ai beaucoup regretté de ne vous avoir point trouvé chez vous, quand je m'y suis présenté le mardi matin de la semaine dernière. J'eus le plaisir de voir M. Sagès, qui, trop enchaîné dans le moment par ses occupations, sera très disposé à seconder, l'année prochaine l'entreprise que je dirige.

Comme je suis à la veille de quitter Paris, et accablé de travaux tous urgens, que je dois mettre à jour avant mon départ, comme vous m'aviez dit vous-même qu'il conviendrait d'attendre le retour du gal Lamarque, pour régler les arrangemens relatifs à l'affaire dont vous m'avez parlé; comme je ne pourrais me charger des embarras et des chances d'un nouveau journal, quelautant que la rédaction en serait d'avance bien assurée et garantie par ceux qui en resteraient co-propriétaires avec moi; comme j'aurais besoin de me bien entendre d'avance avec la personne chargée de centraliser la rédaction ... Nous ne pourrons terminer cette affaire, avec le concours des autres parties intéressées, que dans le mois de Novembre prochain, époque où je reviendrai à Paris; et la nouvelle administration sera en pleine activité au commencement de la nouvelle année.

Vous m'obligeriez beaucoup de m'envoyer la liste des 50 ou 60 noms choisis parmi vos correspondans des départemens que vous avez bien voulu me promettre, parce que je leur enverrais, avant de faire mon voyage, une circulaire que je vais exposer sur différens points.

76.

M. Alex Baudouin libraire

22 7bre 1826

Monsieur, je m'empresse de vous adresser la reponse demandée par votre lettre en date d'hier, telle qu'elle a été verbalement convenue entre nous. je consens que vous fassiez réimprimer ceux des articles des divers cahiers de la Revue Encyclopedique publiés jusqu'à ce jour qui seront à votre convenance, en citant le recueil d'où vous devez tirer ces articles et à la condition de me rembourser la moitié seulement des frais de Redaction payés par moi au taux moyen de 80 f la feuille d'impression, et par consequent remboursables par vous au terme moyen de 40 f la feuille dans le cas ou comme vous avez lieu de l'esperer, la collection que vous avez l'intention de former obtiendra quelque succès.

J'ai l'honneur.

77.

Degeorge à Londres

22 7bre 1826

je m'empresse de repondre à votre lettre du 17 courant que m'a remise hier M. Decrusy. j'aurais accueilli de mon mieux M. et Mme Trollope porteurs de cette lettre. mais ils étaient de suite allés chez M. Delafayette à Lagrange, et moi même je pars demain pour les Pays bas et je dois faire une absence de 46 ou 50 jours. par ce motif je crains bien de ~~voir~~ manquer l'occasion de voir M. et Mme Trollope aux quels à leur retour et en mon absence, mon fils fera toutes les politesses &c - - - -

je n'ai point reçu l'ouvrage de M. Langumais et cependant vous m'annoncez que M. Trollope doit me le remettre —

je paierai l'effet à 15 jours de date que vous m'avez envoyé pour acquitter je crois le prix de l'ouvrage pour M. Langumais

je souscris à votre demande de faire dater notre nouvel arrangement du 1er Juillet dernier quoique je n'eusse pas compris d'abord que vous insistiez pour cette disposition retroactive. - - —

— offres de service - - - - - -

joint à la lettre un prospectus ainsi corrigé. - - -

~~[illegible]~~ la place nous manqueroit pour rendre compte des travaux de toutes les sociétés anglaises

1B.

parlons seulement, toutes mois, de la Société Royale de Londres qui va de pair avec notre Institut de France et une fois par année ou lorsqu'il y aura des faits très marquans des autres Sociétés.

78.

M. Saugrain, Prof. de langue Française à l'Université de Heidelberg Grand Duché de Bade.

Gand, le 26 Septembre 1826.

M., — J'ai beaucoup regretté de n'avoir pas répondu plutôt à votre obligeante lettre en date de Heidelberg du 28 Juillet dernier. Des travaux toujours renaissans et urgens, ma très mauvaise santé, des préparatifs de départ pour un assez long voyage que je fais maintenant dans les Pays-Bas, ne m'ont pas laissé un moment de liberté pour vous écrire. Je suis charmé que vous consentiez à devenir l'un des Correspondans de la Revue Encyclopédique pour l'Allemagne. Car nos relations dans cette vaste contrée et dans les divers états dont elle se compose ne sont encore ni régulières et bien établies, ni suffisantes pour faire bien connaître à nos Lecteurs les principales productions scientifiques et littéraires dues aux Savans et aux écrivains allemands; et la ville d'Heidelberg, à cause de sa célèbre Université et de ses hommes distingués qu'elle renferme dans son sein, est l'un des points avec lesquels il nous importe le plus de correspondre.

Vous avez trouvé, M., dans l'introduction du 1er Vol. de la R.E. pour l'année 1826, une instruction adressée à nos Correspondans, qui renferme à peu près tout ce que je pourrais vous dire sur les objets qui doivent fournir les sujets de votre correspondance habituelle avec notre Recueil. Un compte rendu très-sommaire des ouvrages marquans, publiés depuis peu et successivement dans la partie de l'Allemagne que vous habitez, une indication des titres des meilleurs ouvrages allemands publiés dans d'autres parties et qui viennent à votre connaissance, une Revue rapide et néanmoins raisonnée des principaux Journaux et Recueils allemands de Sciences et de Littérature, rapprochés et comparés et une appréciation juste et impartiale de leurs genres de mérite respectifs, une Sorte de Statistique littéraire et morale des Universités allemandes les plus renommées et une mention au moins nominative de toutes celles qui existent, lors même que vous manqueriez de documens sur le régime intérieur et sur le nombre de leurs Savans, d'Elèves, la nature des cours, les localités et les spécialités de quelques-unes, enfin un Tableau mobile, vivant

et animé de la marche et des progrès de la civilisation observés d'abord dans le grand Duché de Bade, tableau dans lequel peuvent et doivent figurer tour-à-tour la population et ses variations en plus ou en moins, l'agriculture et l'industrie théoriques et pratiques, enseignées et appliquées, les Sciences, les arts industriels, les inventions, découvertes, méthodes nouvelles, perfectionnements en tout genre, l'instruction publique, la législation et les Sciences philosophiques et morales, politiques et économiques, géographiques et historiques, les voyages, les études philologiques, archéologiques, les Beaux-Arts, les Musées, les grandes Bibliothèques publiques, les Théâtres, les établissements de bienfaisance et d'utilité publique, les nécrologies des hommes distingués et utiles, ...

Voilà, M., un aperçu des divers objets, nombreux et variés, parmi lesquels vous choisirez ceux qui vous conviendront le plus, qui vous offriront plus d'intérêt. C'est surtout aux mois de décembre, et pour le commencement de la nouvelle année, que je vous prierais de nous envoyer un compte rendu général qui serait comme votre point de départ, et qui annoncerait la nature des documents que vous continuerez à nous procurer, suivant la Sphère plus ou moins étendue de vos études et de vos relations.

Je joins ici deux petites brochures sur la méthode naturelle de l'enseignement des langues, l'une par mon Collègue et ami M. le Comte de Lasteyrie, fondateur ainsi que moi des deux Sociétés établies à Paris pour l'amélioration de l'enseignement élémentaire et pour le perfectionnement des méthodes d'instruction, et l'autre publiée par un anglais, M. Skene, qui en a vu les bons effets en Toscane, et qui m'a cité aussi avec de grands éloges une méthode analogue pratiquée en Angleterre par un habile professeur nommé M. Hamilton. Je prends aussi la liberté de vous désigner quelques chapitres sur le même Sujet dans un ouvrage intitulé: Esprit de la méthode d'éducation de Pestalozzi, ouvrage publié à Milan en 1811 ou 1812, et dont vous trouverez peut-être un exemplaire à Heidelberg, spécialement chez le célèbre Prof. M. Schwartz, bien connu par ses travaux sur l'éducation. J'ai eu l'avantage d'être en correspondance avec lui, pendant que j'habitais la Suisse et la ville d'Yverdun, en 1812 ou 1816; je ne me rappelle pas exactement l'époque. Je doute qu'il, s'il ne m'a pas entièrement oublié, de lui faire agréer mes civilités.

La lecture de la Revue Encyclopédique, qui vous parviendra sans doute à Heidelberg, et que nous aurons le plaisir de vous faire adresser directement, si vous consentez à nous envoyer, environ tous les deux ou trois mois, quelques articles pour notre Bulletin Bibliographique et pour nos Nouvelles Scientifiques et Littéraires, vous fournira elle-même tous les renseignemens que vous pouvez désirer. Je vous demanderai d'avance la permission de ne répondre que bien rarement à vos Lettres, et seulement dans le cas d'une nécessité absolue. L'amusé de réception de vos envois se trouvera naturellement dans l'usage même que nous en ferons, et dans leur publication.

Plus tard, je pourrai vous offrir des conditions et vous proposer quelques avantages pour votre collaboration. Mais, comme vous pouvez remarquer que nous donnons chaque mois des Cahiers plus volumineux que ceux qui sont dus par nos engagemens envers nos Souscripteurs, ayant, suivant l'expression de Montesquieu, les mains ouvertes pour les dépenses publiques, nous sommes obligés d'avoir les mains presque fermées pour les dépenses privées, ou du moins de réduire nos dépenses de rédaction au strict nécessaire, jusqu'à ce que notre Recueil, qui doit s'accroître peu à peu chaque année le nombre de ses abonnés et de ses lecteurs, ait pris tous les développemens dont il est susceptible. Après quelques mois, et quand nous aurons éprouvé les bons effets de votre coopération à nos travaux, quand vous saurez vous-même le tems et les soins qu'exigera votre correspondance avec notre Revue, nous aurons des bases pour régler des arrangemens ultérieurs et définitifs.

Je pense qu'il vous sera facile de vous procurer, comme le font plusieurs de nos Correspondans, des matériaux intéressans et instructifs dans la savante Université à laquelle vous êtes attaché. Plusieurs Professeurs et autres Savans aimeront à vous communiquer les résumés ou les rapports de leurs travaux dont ils pourront désirer l'insertion dans notre Recueil. Nous désirons éviter les choses trop exclusivement locales et spéciales ou techniques, et choisir toujours de préférence des objets qui puissent intéresser nos Lecteurs, de quelque pays qu'ils soient et de quelque partie

des connaissances qu'ils s'occupent.

Je vous prierai aussi de tacher de faire annoncer quelquefois avec soin, surtout à la fin de l'année, notre Revue Encyclopédique dans les journaux allemands les plus estimés, auxquels nous rendrons volontiers le même service en les annonçant à notre tour. — faire bien connaître l'Allemagne savante et littéraire, particulièrement dans les Etats de Bade et dans les Etats voisins, autant que vous le pourrez, telle est la tâche dont vous voulez bien vous charger, et que vous remplirez, j'espère, à notre commune satisfaction.

Je recevrai avec reconnaissance les observations critiques — que vous aurez faites vous-même ou que vous aurez recueillies, en parlant avec d'autres personnes judicieuses et éclairées, sur les défauts de rédaction, les parties incomplètes, les omissions ou les lacunes que présente, dans son état actuel, la Revue Encyclopédique, et sur les moyens de la perfectionner. Nous cherchons de bonne foi la vérité et les moyens de la bien faire. Nous désirons nous aider de tous les bons conseils, rendre justice à tous les hommes laborieux et utiles, faire apprécier tous les genres de services rendus à l'humanité. Je joins ici une petite brochure, l'Esprit du Siècle qui vous donnera, je crois, une idée de ce que nous avons commencé à faire, du vaste plan dont nous avons ébauché l'exécution, du but encore éloigné de nous que nous espérons pouvoir atteindre, ou dont nous pourrons du moins nous rapprocher, d'année en année, par l'utile concours de nos collaborateurs et de nos correspondans.

Vous m'obligerez, M., de me rappeller au souvenir de mon ancien et estimable ami, M. Mieg, qui m'a écrit depuis quelques mois et auquel j'ai adressé une longue réponse, qu'il a probablement reçue. Je vous prie aussi d'offrir mes civilités — au savant M. Creutzer, que j'ai eu le plaisir de voir, dans son dernier voyage à Paris.

Je me propose de vous envoyer cette lettre et les brochures qui l'accompagnent par votre correspondant M. Sitois, gendre de M. Levrault, libraire. Vous m'obligerez de m'en accuser — réception, et de nous faire, d'ici au 15 décembre prochain, au plus tard, un envoi dont nous ferons usage, en partie ou en totalité, dans notre cahier du mois de Janvier 1827. — Agréez, etc.

79.
M. Paulmier, Prof.r à l'institution des Sourds-muets.

Paris, le 3 xbre 1826.

M., — Je suis de retour à Paris, après un voyage de 400 lieues, fait uniquement pour les intérêts de la difficile Entreprise d'utilité publique, à laquelle ma vie entière et une partie de ma fortune sont sacrifiées depuis huit années. J'ai vu que cette Entreprise est mieux appréciée dans les pays étrangers qu'en France, comme un moyen de communication mutuelle entre les hommes éclairés et les hommes de bien de tous les pays. J'ai atteint, sous ce rapport, et au delà de mes espérances, le but que je m'étais proposé. Mais j'ai besoin d'être secondé par le concours des amis des sciences, de la civilisation et de l'humanité, qui veulent bien prendre quelque part à mes travaux.

Vous m'aviez formellement promis de me rendre pour le mois d'octobre au plus tard, la notice sur votre ancien et respectable maître et ami, M. l'abbé Sicard. J'étais disposé à faire, ce que je fais, du reste, tous les mois, à donner une feuille d'impression de plus, ajoutée à mes autres feuilles excédant le nombre dû à mes souscripteurs (sacrifice total qui s'élève à plus de 12 et 15 mille francs par année, au delà de ce que je dois d'après les conditions du prospectus) pour honorer la mémoire du bienfaisant fondateur de l'institution des sourds-muets. Vous n'avez pu, sans doute, à cause de vos autres occupations, acquitter encore cette dette de la reconnaissance et de l'amitié; ce qui d'ailleurs, d'après l'excellent travail de Mme Duhamel, ne vous demandait que peu d'heures pour mettre dans un ordre plus convenable ce qui est relatif à la vie et à la personne de l'Abbé Sicard, ce qui fait bien connaître la méthode suivie pour l'instruction des sourds-muets, ce qui concerne l'institution de Paris et les instituts du même genre existant dans les autres pays. Je vous prie de m'envoyer incessamment la notice que je vous ai prêtée, soit que vous ayez pu ou non faire le travail convenu. Votre bien dévoué

P.S. Offrez, je vs prie, mes hommages à Mme Duhamel.

80.
M. Opffermann, Directeur des postes royales de Prusse, à Sarrebruck (Prusse)

Paris, 6 Décembre 1826.

M., — Je m'empresse de vous accuser réception des deux Lettres que vs m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 16 9bre et du 1er xbre derniers, et auxquelles une absence momentanée ne m'a point permis de répondre plutôt. D'après la proposition que vs faites de prendre tout de suite 24 abonnements à la R. E., je vous accorderai les mêmes conditions qu'à trois de nos Libraires les plus favorisés,

dont quelques-uns prennent un très gd nombre d'exemplaires, c'est-à-dire, 5 fr. de remise par abonnemt d'une année, avec un 13e en sus de chaq. douzaine d'abonnemens que vs aurez faits. Ainsi, la Revue prise à Paris vous sera portée en compte à raison de 41 fr. p. 46 fr. par abt; vous aurez de plus droit au 13e donné à titre gratuit en sus de chaq. douzne. je vs prie, comme vs me le proposez, en m'adressant votre prochaine demande, de me faire parvenir le montant des 20 1ers abonnemens en effets sur Paris, à vue ou à très courtes échéances. Le surplus sera réglé, comme vs le désirez, au mois d'8bre suivant. — Je vs prie, etc.

81.

M. Dupasquier, D.M. à Lyon, R. St Dominique n° 4.

Paris, le 7 Xbre 1826.

M., — Votre demande de Journaux vient de ns parvenir. En effet, notre Revue porte, en note, que l'on peut s'adresser par notre entremise, à plusieurs Libraires de Paris pour faire venir des ouvrages étrangers; puis, ns avions fixé des conditions que l'expérience ns a démontrées être beaucoup trop défavorables au Commissionnaire chargé de l'achat des Livres; en effet, en ajoutant 10 p. 0/0 seulement au prix des Livres étrangers, un Libraire ne parviendra jamais, du moins pour le plus grand nombre des pays étrangers d'où il pourrait demander des envois, à couvrir les frais de douane, de transport, etc, et encore moins à retirer un droit de commission, même le plus modéré. Aussi avons-nous retranché la partie de notre avis où nous fixions d'avance le prix des ouvrages. Vs voyez donc, M., qu'il ns est impossible de remplir vos vues. Si vs le désirez, nous remettrons votre demande à une bonne maison de Librairie à Paris, qui se chargera de vs faire parvenir tous les Journaux dont vous donnez la Liste, au meilleur prix possible. Comme la fourniture est assez considérable (le prix s'en élevera peut-être à 2,000 fl.), vous auriez la bonté de lui fournir du papier sur Paris à termes rapprochés. Peut-être préférerez-vous traiter directement avec cette maison: Veuillez alors vous adresser, de notre part, à M. Jules Renouard, Libraire, R. de Tournon, n° 6, ou bien à M. A. Bertrand, R. Hautefeuille, n° 23.

J'ai l'honneur de vs saluer etc.

82.

M. le Chev. de Kirckhoff D.M., à Anvers.

Paris, le 10 décembre 1826.

M. et honorable Collègue, — Revenu à Paris depuis 15 jours, j'ai trouvé, en arrivant, tant de travaux arriérés devenus urgents, qu'il m'a été impossible de vous écrire jusqu'ici. Je n'ai même

pu lire encore qu'une moitié au plus des lettres qui m'ont été adressées, pendant mon absence, et dont plusieurs exigent des réponses, déjà trop différées.

Je vais profiter de l'occasion favorable d'un jeune homme, M. Burnant, de Suisse, ami de mon fils aîné, que des affaires particulières appellent à Amsterdam où il doit faire quelque séjour; et, en même tems que je le recommande à plusieurs de mes correspondans, dans les Pays-Bas, je le rends porteur de lettres qui me procureront, je l'espère, des renseignemens dont j'ai besoin pour compléter ceux que j'ai recueillis dans ma rapide tournée.

Un objet important sur lequel je voudrais publier dans notre Revue une notice exacte et détaillée, c'est votre grande institution des Colonies agricoles de Frédéric Short et de Wartel. Vous connaissez beaucoup, je crois, le directeur de ces Colonies. Je vous prie de me faire envoyer les rapports propres à m'en faire connaître la fondation, l'organisation, le régime actuel, et les résultats qu'elles ont déjà produits. J'ai entendu faire des objections contre cette institution; on prétend que les produits des landes défrichées, ne compenseront pas, d'ici à 15 ou 20 années, les avances et les dépenses faites pour leur défrichement et leur culture. Vous m'obligerez d'approfondir cette question avec les personnes qui peuvent la résoudre, et de m'envoyer des documens précis et des pièces probantes au sujet de cette entreprise philantropique, si digne d'être imitée, dont le double but me paraît être celui-ci: faire en sorte que des hommes pauvres, mendians, mais valides et pouvant travailler, ne soient point réduits par la misère à devenir des malfaiteurs, mais deviennent, au contraire, pour leur propre bonheur, et au profit de la Société, des citoyens laborieux et utiles, de petits propriétaires, des agriculteurs, des artisans; convertir de vastes territoires, stériles et incultes, en terres cultivées et productives, et y transporter des habitans qui sachent les faire valoir. Certes, ce double problême, si l'on peut en trouver une solution satisfaisante, doit fixer l'attention de tous les amis de la civilisation et de l'humanité, de tous les hommes d'état qui ont des sentimens patriotiques et des vues

élevés. Les essais et les tentatives dirigées vers ce but doivent être observés avec soin, et les Rédacteurs de la R. E., sorte de recueil de la civilisation comparée, ont surtout l'obligation, le besoin et le désir d'en offrir le Tableau à leurs lecteurs. V.s m'aiderez à remplir ce devoir, et à payer ainsi un nouveau tribut d'estime à Votre gouvernement et à vos compatriotes.

Paris, 18 Xbre.

Je n'ai pu continuer ma Lettre jusqu'ici; car, je suis dans un tourbillon de Souffre et de feu.

Je vous remercie beaucoup de votre nouvel envoi, et de l'attention obligeante que vous avez eue de me faire nommer Membre de la Société grand ducale d'Iéna. Dès que j'aurai reçu le Diplôme, j'adresserai une lettre de remerciment à cette Société, et je lui ferai passer, dès que j'aurai une occasion favorable, quelques-uns de mes ouvrages. Nous aimerons aussi à faire, de tems en tems, mention de ses travaux dans notre Recueil. Vous nous fournirez le moyen d'acquitter cette dette.

M. le général Vaudoncourt est venu me voir hier; nous avons beaucoup parlé de Vous, il vous offre ses civilités. Il va devenir un de nos Collaborateurs pour les ouvrages d'histoire et de Sciences militaires.

Je vous prie d'offrir mes hommages à Mme de Kirchhoff, mes amitiés à votre cher fils, dont l'aimable physionomie et le caractère franc et ouvert annoncent de si heureuses dispositions que vous saurez bien cultiver. Faites agréer mes civilités à M. de la Baye et à son fils, à M. Van Brée, à M. Seseys, Rédacteur du Journal d'Anvers, dans lequel il ne refusera point, je crois, d'annoncer, de tems en tems, notre R. E., surtout à l'époque du renouvellement de l'année.

M. Gerson de Hambourg, d'après l'assurance que vous me donnez, qu'il prendra quelque part à notre travail, sera compris sur la liste imprimée de nos Correspondans.

24.

(83.)
M. Sautelet, Lib.

Paris, 21 Décembre 1826.

M., — Je reçois votre nouveau billet et j'y réponds de suite avec la franchise que vous y provoquez vous-même, et qui nous convient à l'un et à l'autre. J'ai lu et examiné avec soin vos propositions; je les ai communiquées à deux de nos collaborateurs, liés d'une manière plus intime à mes travaux. Votre projet prouve que vous ne connaissez pas bien la nature ni l'organisation que nous avons fondée par de pénibles efforts depuis neuf années, et dont le succès continu et toujours croissant est le fruit de sacrifices de plus d'un genre, qu'il vous est presque impossible d'apprécier. Ce projet diffère beaucoup trop de celui par lequel j'avais tâché de remplir vos vues, et de m'aider de votre coopération et de celle de vos amis, pour atteindre un but commun. Je crois donc la conférence qui était projetée pour demain tout à fait inutile; car nous sommes à une trop grande distance les uns des autres, dans nos deux projets de rapprochement et de fusion, pour obtenir le résultat désiré.

Nous n'en continuerons pas moins, je l'espère, à marcher de concert, quoique dans deux routes différentes, pour servir la noble cause des lumières et du bien public; et, de même que j'ai loyalement annoncé plusieurs entreprises rivales qui étaient souvent des imitations serviles de notre Revue, et qui, par cela même n'ont pu réussir, parce que l'état des choses ne comporte guère deux ouvrages périodiques absolument semblables, je serai disposé à rendre compte du Recueil que vous avez l'intention de publier, avec autant de soin que si j'en étais moi-même l'un des collaborateurs.

Agréez, M., pour vous et pour MM. Stapfer et Cachoux, les assurances de ma parfaite considération.

(84.)
à M. Golbéry.

Paris, le 25 Xbre 1826.

.... Nous avons eu, en 1826, 60 et quelques abonnés de plus qu'en 1825, il faudrait une plus grande augmentation pour couvrir les frais extraordinaires que nous occasionne chaque année le nombre de feuilles d'impression donné en sus du nombre —

promis et dû à nos Souscripteurs. Notre cadre est trop étroit, en raison de l'étendue de notre plan, et notre prix d'abonnement trop modique, en raison du volume de nos Cahiers, de l'univers alité et de la variété des matériaux qu'ils embrassent, ce qui aug-mente la rédaction beaucoup plus difficile et plus dispendieuse. Le prix marchand de nos 12 Cahiers, d'environ 300 pages l'un, avec des planches gravées ou lithographiées, devrait être de plus de 18 fr. et notre prix de Souscription annuelle n'est que de 16 fr., réduits à 10 fr. à cause des remises faites aux Libraires, des 13es exemplaires donnés en sus de chaque douzaine d'abonnements, et des pertes éventuelles inévitables — que l'on éprouve tous les ans.

Je continuerai néanmoins avec persévérance, malgré les obstacles, les embarras, les Sacrifices de tout genre dont ma vie actuelle se compose.

J'ai vu, dans mon Voyage, combien notre Revue est aimée, estimée et recherchée dans les pays étrangers. Mais, la plupart des abonnements étant collectifs pour des Sociétés Savantes et littéraires, des Cabinets de lecture, des Bibliothèques publiques, parce que notre Recueil où nous tâchons de n'insérer que des articles qu'on puisse lire avec intérêt bien au-delà du tems et du lieu où ils sont écrits, passe de mains en mains pendant plusieurs mois de suite, il en résulte que nous comptons plus de 60 lecteurs par abonnement.

(85.)
M. C. Salverte.

Paris, le 27 Xbre 1826, mercredi matin.

Mr et cher Collègue, — Si vous aviez comme moi plus de 24 pour Sommes à recevoir par jour, plus de 12 et 15 Lettres à écrire, plus de 40 articles à lire avec Soin consciencieux, plus de 10 courses, Visites ou démarches d'affaires obligées et urgentes à faire, je crois que vous me pardonneriez avec raison à vos amis de l'indulgence. Mes affaires personnelles de fortune, de famille, de Santé sont négligées et sacrifiées, au delà de toute expression. J'ai encore plus de 30 Lettres venues en mon absence, que je n'ai pas encore eu le tems de lire, le travail courant n'ayant toujours entraîné comme un torrent rapide. Donc, appréciez mes embarras, et n'exigez pas des réponses immédiates comme d'un homme qui n'aurait que dix affaires par jour. La fin de l'année surtout est pour moi un détroit difficile et orageux. Nul ne peut savoir, comme ni apprécier les immenses Sacrifices de tout genre auxquels je me suis volontairement

condamné, sans en avoir, je l'avoue, mesuré d'avance toute l'étendue. Mon dévouement pour le bien public n'aurait pas été assez grand pour m'engager dans la pénible carrière où je lutte sans cesse contre le tems, contre les hommes, contre moi-même, au lieu de jouir paisiblement après mes longs et durs travaux, avec ma famille et quelques vrais amis, du fruit d'années qui me restent encore à vivre.

J'ai adressé à M. Cornaux, sans vous nommer, votre note relative à la manière dont vous comptez traiter la question des douanes. Comme il ne m'avait point répondu, je suis allé le voir, exprès pour satisfaire à votre désir. Il a lu la note avec attention, et son avis est que vous traiter la question d'une manière neuve, judicieuse et très convenable. Durette, il n'est point le fondateur du prix; mais il sera probablement membre du jury qui prononcera sur le mérite des Mémoires envoyés au concours.

Nous devons laisser un peu reposer nos lecteurs sur la philosophie. Nous y reviendrons plus tard. D'ailleurs, nous sommes à la fin de l'année, encombrés de matériaux. Les sujets philosophiques ne vieillissent point. J'ai toujours l'intention de faire valoir votre article, le plutôt que je pourrai. J'en ai eu des miens, auxquels je tenais beaucoup, qui ont attendu plusieurs années; le vôtre n'attendra que plusieurs mois.

Je compte mettre en faveur, si je le peux, l'article sur le voyage dans le Limousin. Quoique je fasse des cahiers de 18 ou 20 feuilles, au lieu de 14, nombre promis et dû à mes souscripteurs, et quoiqu'il en résulte pour moi l'énorme sacrifice de plus de douze mille francs par année, au delà de mes dépenses ordinaires et obligées, ce qui donne lieu à un déficit assez considérable, renouvellé tous les ans, et que je supporte seul, tandis que huit années de travaux, de soins et de persévérance me donneraient droit à un résultat bien différent, je ne puis jamais satisfaire promptement aux désirs honorables de plusieurs de mes collaborateurs qui doivent apprécier ma situation, mes embarras, mes sacrifices. Les articles courts passent sans délai; quant aux longs articles, même très intéressants, la force des choses ne permet de les admettre que chacun à leur tour, et rend souvent nécessaires de longs ajournements qui me contrarient beaucoup moi-même.

M. Adst de Gallicourt a reçu la Revue, toute

l'année, et n'a pas eu le tems d'y écrire une ligne. Dans ce cas, l'abonnement reste dû. Il ne voudrait pas sans doute ajouter aux sacrifices d'une Entreprise qui en fait déjà de si grands d'un autre genre. Ceux de nos Collaborateurs qui reçoivent notre Recueil et n'ont pas eu le tems d'y travailler, paient, à la fin de l'année, leur abonnement au prix réduit de 40 fr., au lieu de 46 fr. Le prix réel, au taux des autres Recueils, vu l'étendue de nos Cahiers, serait de 76 fr. Mais je n'ai pas voulu augmenter le prix, tout en augmentant beaucoup les Cahiers. — Très à la hâte avant de descendre à mon Bureau.

86.

M. fin Didot.

Paris, le 9 janvier 1827.

M., — Je trouve la qualité du papier que vous m'avez proposé hier très bonne, mais le prix un peu élevé, puisqu'il m'occasionnerait de suite une augmentation de dépense annuelle de 2000 fr. pour le papier, ajoutée à plus de douze mille francs que je donne, chaque année, en sus de mes engagemens, au profit de MM. les Libraires, auteurs, éditeurs, etc, et des Lecteurs de notre Revue. On me dit, d'ailleurs, que ce papier fabriqué à la Mécanique, se conserve moins bien que l'autre. D'ailleurs il n'est pas collé.

Cependant, si vous voulez m'envoyer une demi main du papier en question (celui dont on a fait usage pour Macrobe), et une demi main d'un papier de qualité un peu inférieure, mais belle, un peu collé, et du prix de 12 fr., au plus 12 fr. 50 c. la rame, je me déciderai, et je vous répondrai d'ici à quatre jours, ayant besoin de 80 rames, pour mon Service du mois de Janvier courant, et devant les recevoir et les employer, du 15 au 28, sans plus long délai.

Je vous prie, M., de me répondre sur le champ, en m'envoyant les deux échantillons demandés, les prix les plus modérés auxquels vous pourrez vous réduire, en prenant en considération la nature de l'Entreprise de la Revue, toute entière consacrée à la gloire littéraire de notre patrie et aux intérêts de la Librairie française, et en me donnant l'assurance que le service des 80 rames par mois du papier une fois adopté pour notre Revue, n'éprouvera de votre part aucune interruption.

87.

M. Sautelet, Libraire, à Paris.

Paris, 11 Janvier 1827.

M., — Je n'ai pu répondre de suite à votre billet d'hier. notre Cahier de Xbre vient de paraître; je ne suis pas encore sorti du détroit orageux d'embarras, de travaux urgens et d'affaires où

m'engagent toujours une fin et un renouvellement d'année. Vous devez en savoir quelque chose. Je n'ai pu, par ce motif, et à cause du projet de loi Vandale qui compromet toutes les Entreprises littéraires, et qui force d'ajourner toute organisation en ce genre, m'occuper de l'objet pour lequel vous rappellez mon attention. Je ne l'oublie point; et, dès que mes occupations arriérées mises au courant et l'état de la presse un peu fixé me permettent de vous proposer un arrangement qui puisse concilier vos vues et les miennes, je le ferai. — Très à la hâte, votre bien dévoué.

88.

M. B. Gaillon, à Dieppe.

Paris, le 22 janvier 1827.

M. et cher Collab^r, — Je vous remercie de votre aimable souvenir et de l'invitation que vous me renouvellez, d'aller faire, cette année, un voyage à Dieppe. J'aurais grand besoin d'un peu de repos et de bains de mer, et je serai surtout charmé de passer, si je le puis, quelques jours auprès de vous.

Votre article sur les plantes cryptogames est un peu long et bien savant pour nos lecteurs. Nous devons éviter les choses trop spéciales et trop techniques. Obligés de faire connaître près de 150 ouvrages nouveaux par mois, et souvent un plus grand nombre, et de consacrer des articles à toutes les contrées du Globe, nous devons nous attacher à une extrême concision. J'ai donné, en 1826, plus de 12,000 francs au-delà de ce qui était promis et dû à mes souscripteurs ou 55 feuilles d'impression, y compris les portraits et gravures, en sus du nombre dont nos cahiers mensuels auraient dû se composer, uniquement parceque mes collaborateurs et mes correspondans n'apprécient ni ma position difficile, ni la surabondance de matériaux de tout genre et venus de tous les pays, au milieu desquels je me trouve comme submergé, ni la réalité et l'énormité des sacrifices auxquels je me soumets avec persévérance et dévouement, depuis neuf années, ne veulent jamais se resserrer dans des bornes étroites, et s'occupent plus de leurs intérêts personnels, ou de ceux de leurs amis, ou des localités qu'ils habitent, que de l'Entreprise générale et d'utilité publique à laquelle ils contribuent, et qui serait bientôt ruinée, par la ruine entière de son fondateur, si je ne résistais à leurs instances, si je n'abrégeais pas considérablement leurs articles, en me livrant au travail le plus ingrat, le plus dur, le plus dégoûtant, celui de lire

et de relire plus de 400 fragmens manuscrits, chaque mois, pour les réduire à de moindres dimensions, et pour en conserver néanmoins tout ce qu'ils peuvent renfermer d'instructif.

Ici, par exemple, pour le 4e. fascicule de l'ouvrage tout à fait technique de M. Dotnazières, dont nous avons déjà fait trois mentions successives, vous nous donnez un quatrième article de plus d'une page, et qui ne sera lu avec plaisir que par un très petit nombre de nos Lecteurs, Botanistes ou Naturalistes; tant il est hérissé de termes scientifiques.

Par ces motifs, et malgré mon vif désir de vous être agréable, je suis forcé d'ajourner votre article; et, si vous pouvez le remplacer par une annonce courte et substantielle de quelques lignes, en renvoyant aux trois articles antérieurs que nous avons accordés au même ouvrage, dont l'auteur n'a eu qu'à se louer de nous, vous m'obligerez. Tâchons donc de traiter dans notre Recueil les Sciences et les travaux scientifiques que sous une forme philosophique qui ne présente les rapports avec les autres parties des connaissances humaines et avec leur but commun, l'amélioration, le bien-être ou l'utilité de l'espèce humaine, et qui puisse avoir quelque attrait pour nos Lecteurs. Nous écrivons moins pour les Savans proprement dits que pour les amis des Sciences. — Très à la hâte.

89.
M. Etienne.

Paris, le 27 janvier 1827.

M., — D'après l'autorisation que vous avez bien voulu me donner avant hier soir chez M. Cornay et votre obligeante promesse de faire insérer dans le Constitutionnel avant la fin de ce mois, un article de 25 ou 30 lignes sur la R. E., j'ai l'honneur de vous envoyer cet article, rédigé tout à fait dans l'esprit de votre excellent Journal qui rend de si importans services à la cause des lumières et de la liberté.

La Direction de la R. E. vous fera continuer, cette année, si cela vous est agréable, l'envoi de ce Recueil, en espérant qu'après la Session des Chambres terminée, et lorsque vous ne serez plus obligé d'être tous les jours sur la brèche pour la défense des libertés publiques, vous pourrez nous donner quelques articles, soit sur la grande et importante question de la propriété littéraire, que vous avez eu l'occasion de discuter et d'approfondir dans la commission dont vous étiez membre

90.

90.

Soit sur l'état de l'art dramatique en France, soit sur quelques ouvrages nouveaux à votre connaissance. Harpe

91.
M. Kératry.
= répondu au — même une seconde lettre, avec un — renvoi motivé de son article sur un ouvrage relatif au Magnétisme.

Paris, le 7 février.

M., — J'voulais depuis trois jours vous accuser — réception de votre article sur l'ouvrage de M. Chardel. Des travaux multipliés et urgens ne m'l'ont point — permis. Un membre du Comité de rédaction m'assure — que nous avons déjà rendu compte de cet ouvrage. Je ferai faire les recherches nécessaires, aussitôt que je serai débarrassé du cahier courant (Janvier) qui est très en retard, et qui aura 21 feuilles d'impression, au lieu de 14 dus à nos souscripteurs.

Des Sacrifices de tout genre que je renouvelle — avec persévérance et désintéressement, depuis huit années entières, au profit des Sciences et des Lettres et de ceux qui les cultivent, de la gloire nationale et de la cause des lumières et de — l'Humanité, Sacrifices qui, pour la seule année 1826, s'élèvent à une valeur effective de 84 feuilles d'impression, et de plus de 12,000 fr. y — compris des lithographies souvent renouvellées pour reproduire les portraits et honorer la mémoire — de nos grands Citoyens, de nos écrivains distingués, — de nos Savans, de nos principaux artistes, etc. — mériteraient, je crois, que, dans un journal véritablement libéral, comme le Courrier Français (dont je suis l'un des Actionnaires, ayant versé mes trois mille francs à une époque où j'faisais — aussi un acte de dévouement pour aider une — Entreprise utile et patriotique), on fît, de temps en temps, avec zèle, avec chaleur, pour acquitter — la dette de la reconnaissance publique, pour seconder et soutenir une Entreprise difficile, diffamée, des mentions un peu étendues et soignées de la Revue Encyclopédique, Recueil unique, établi par de simples particuliers, sans dispos en France, mais en Europe, qui, par une généralité inusitée et tout-à-fait inouïe, fait de aussi grands Sacrifices pour la cause de — l'Instruction publique? Vous, M., qui avez — fait vos preuves en patriotisme, vous devez n'être pas indifférent à une Institution conduite avec un

sirare désintéressement, et qui, sans dévier de sa direction et de son but, depuis 1819, proscrite sur plusieurs points, repoussée de plusieurs États, entravée par mille obstacles, en butte à des persécutions sourdes, honorée quatre fois des calomnies de l'Étoile, n'a cependant trouvé presque aucun appui dans les Journaux qui font profession de servir sous les mêmes drapeaux que la Revue, devenue, suivant l'expression de deux Journaux étrangers (l'un anglais, l'autre Belge), pour le monde civilisé, ce qu'est la Tribune du Parlement anglais pour le monde politique.

Je fais un appel à votre justice et à l'un de mes honorables collègues de cette Société philantropique, qui s'occupe de faire appliquer le plus possible les principes de la morale chrétienne aux relations de la vie sociale.

Agréez, je vous prie, M., les nouvelles de mon attachement et de ma consid. distinguée.

92.

M. B. de Roquefeuille, à Bruxelles.

Paris, 3 février 1827.

Mon cher B., je parais t'avoir oublié ou négligé; et néanmoins il n'en est rien. Mais je n'ai point réussi dans les Commissions dont tu m'avais chargé, et j'ai toujours été si accablé de travaux urgens, depuis mon retour, surtout pour le passage du détroit orageux d'une année à l'autre, que j'ai pu à peine voir ma propre famille et que mes journées ont été comme dévorées dans un tourbillon de soufre et de feu. Tu ne peux te faire une idée des embarras toujours renaissans auxquels me livrent une rédaction centrale très difficile et compliquée et une révision minutieuse de plus de 300 articles différens par mois; une Correspondance immense et de tous les instans; une administration qui embrasse un nombre infini de détails; la nécessité absolue de recevoir plus de 25 ou 30 personnes par jour, au milieu d'occupations qui demanderaient un peu de liberté et de tranquillité d'esprit; une d'ubiquité obligée pour me trouver, chaque soir, dans deux ou trois Sociétés savantes, ou littéraires, ou philantropiques, ou à l'Athénée, ou dans des réunions nombreuses, dans des Comités, dans des salons, qui sont pour moi, vu ma position et la tache difficile que je dois remplir, ce qu'est la Bourse pour un Banquier.

Aussi, ma santé, mes affaires personnelles, mes plus chers intérêts,

mes plus intimes affections, mes goûts, mes plaisirs, presque ma famille et souvent ma fortune : tout cela est sacrifié entièrement à la grande machine à voyager intellectuelle dont j'ai eu l'imprudence, et, je pourrais dire, le malheur de prendre la direction. Ma vie est une lutte continuelle avec le tems, avec les hommes. Il me faut combattre ou négocier sans cesse avec les amours propres, les prétentions de tout genre, avec l'esprit de parti ou de coterie, qui voudrait nous dominer, avec la médiocrité qui voudrait envahir nos pages, avec les intrigues et les sourdes menées ou les rivalités hostiles qui voudraient nous détruire. Ajoute à cela, les entraves multipliées par les gouvernemens étrangers, à l'instigation de la faction jésuitique et apostolique, s'efforcent d'étouffer et d'éteindre une sorte de flambeau ou de fanal de la civilisation qui répand une grande masse de lumières utiles dans tous les pays.

Cependant, loin de faire un objet de spéculation d'une Entreprise qui exige de si grands sacrifices, nous donnons, chaque année, plus de douze mille francs au-delà du nombre de feuilles d'impression promis et dû à nos Souscripteurs, afin d'agrandir notre Cadre pour améliorer et compléter notre plan. Il en résulte que, bien que notre Revue ait une augmentation progressive et continue dans le nombre de ses abonnés, depuis huit années, elle ne couvre pas entièrement tous les frais extraordinaires qu'entraînent les excédens considérables de chacun de ses publications mensuelles, et je supporte seul les pertes provenant de cette générosité inutile et inouie de la part de Simples particuliers, après avoir sacrifié toute l'année, ma liberté, ma tranquillité, mes travaux littéraires personnels, tout mon tems et même mon bonheur. Mais je suis soutenu par la conviction intime de fonder une Institution grande et utile, qui établit des rapports périodiques et une communication active et féconde entre les hommes éclairés et les hommes de bien de toutes les nations. C'est une sorte d'Ecole d'enseignement mutuel à l'usage des amis des Sciences et de l'humanité épars sur les différens points du globe.

Malgré tous mes travaux, je me suis occupé, mais sans succès, de tout ce que m'avait recommandé.

Aucun Libraire n'a voulu, ni à la fin de l'année, ni depuis la proposition du projet de loi Vendale, se charger d'aucune espèce de Souvrage. D'ailleurs, chaque Libraire, avant de traiter d'un manuscrit, veut le lire ou le faire lire. M. Debure prétend qu'un neveu de M. Bq. qui est en Espagne, pourrait seul donner des renseignemens sur les cuivres et gravures mentionnés dans ce te.

Je suis passé une fois chez lui sans le trouver. J'ai envoyé deux fois un des employés de la Revue, porteur de la copie que j'avais fait faire de la note que tu m'avais remise. Aucune réponse satisfaisante n'a été obtenue. J'y retournerai moi-même plus tard pour m'expliquer directement avec M. Dubure.

Un Libraire, M. Schubart, consent à faire l'acquisition de l'un des ouvrages manuscrits dont tu désires disposer, sous la condition que tu lui remettras en même temps une partie de tes Mémoires, soit sur l'Assemblée Constituante, soit sur une autre époque, dont il fera la somme convenue avec toi, partie comptant, partie après la publication.

Je termine aujourd'hui 11 février cette lettre commencée le 3, reprise, interrompue, reprise encore au milieu de mille affaires qui m'assiégent et m'absorbent. Je n'ai rien pu savoir, ni rien obtenir, sur les derniers moments, ni sur les papiers de Mme de Guibert.

J'ai vu ici M. Cooper qui m'apportait une lettre d'un de mes amis d'Amérique M. Bradish, et je lui ai remis la lettre de M. Hughes, auquel je te prie de renouveller mes civilités. — Tout à toi.

93.

M. J. Mantz fils,
Mulhouse (Haut-Rhin).

Paris, le 13 février 1827.

M, — En répondant à votre Lettre, en date de Mulhouse du 24 Janvier, je regrette de ne pouvoir vous accorder aucune diminution sur le prix de la collection entière de la R. E. Mais, d'un côté, les vingt premiers volumes formant la 1re Série (1819 à 1823) sont devenus très-rares; il ne nous reste plus que deux collections complètes qui sont reliées, ce qui en augmente le prix seulement d'un franc 50c par volume ou de 6 fr. par année. De l'autre, nous avons toujours donné beaucoup de feuilles d'impression au-delà du nombre promis et dû à nos Souscripteurs, de sorte que la R. E., en raison de l'universalité, de la variété et de la grande surabondance des matériaux qu'elle contient, est le plus économique sans exception de tous les ouvrages périodiques. Son prix marchand et sa valeur intrinsèque, comparés avec les autres recueils analogues servant de 95 francs, et nous la donnons à 46 francs par an à

Paris, à 53 francs dans les départemens. Je vous inviterai à vouloir prendre quelles volumes composant la Seconde Série depuis l'année 1824, au prix de 46 francs, l'année livrée à Paris, d'autant plus que vous pourrez vous procurer plus tard une table générale raisonnée des matières contenues dans les vingt premiers volumes formant la 1re Série ou les 5 premières années, et qui précédera le résumé substantiel de ces volumes. Alors, les quatre années, y compris 1827 seront du prix de 184 fr., sur lequel nous vous ferons une remise de 12 fr., restera dus 172 fr. — Si vous permettiez à désirer les 32 premiers volumes cartonnés, jusque et y compris l'année 1826, le prix serait de 416 francs, pris à Paris.

Nous désirons, Mr, que nos propositions puissent vous convenir, et nous vous engageons à nous faire parvenir votre réponse le plutôt possible.

Agréez, etc.

94.

M. Servatius, à St Sulpice près Doullens (Somme).

Paris, le 20 février 1827.

M., — Je m'empresse de répondre à votre Lettre. J'étais convenu avec M. Votre frère, en indiquant le papier que pouvait employer la Revue, que vous en fourniriez d'abord un modèle ou échantillon collé, et tel qu'on devait en faire usage, pour le 10 ou 12 Janvier au plus tard; et que vous en feriez livrer 80 rames, le 15 Janvier au plus tard, pour le Service du mois. J'ai fait différer l'impression de mon cahier de Janvier, pour attendre votre réponse et votre papier. Rien n'est arrivé. Je ne pouvais point laisser en souffrance la difficile entreprise que je dirige. J'ai dû sans nul délai, me pourvoir ailleurs; et le retard que m'a occasionné votre long silence aurait pu me devenir très nuisible, si je n'avais trouvé, en 24 heures, et pour mon prix modéré, une bonne qualité de papier et les 80 rames dont j'avais besoin.

Durette, si vous m'envoyez, non par la poste, mais par une voie économique, une main du papier que vous m'offrez pour la Revue, tel qu'il doit être fourni, collé, blanc, et du prix de 11 fr. 50 c. la rame (je pourrais aller à 12 fr. si la qualité est supérieure), alors, je verrai à —

m'accommoder des trente rames que vous m'annoncez — avoir prêtes pour mon usage ; et plus tard, je serai — charmé de traiter avec vous pour une quantité plus — considérable, mon service de l'année devant être continué avec le même papier que j'ai employé pour mon 1er volume de Janvier. — Agréez, etc.

95.

Paris, le 22 février 1827.

MM. Bradish (Luc.) Eg. à New-York
Griscom (John) prof. de chimie ibid.
Verplanck (G.C.) — ibid.
le Dr Silliman, prof. à New-Haven (Connecticut)
Maclure (Wm) à new-york ou à New-Harmony.
Duponceau, à Philadelphie.
Ed. Everett, m. p. à Bolton ou à Washington.
Sparks, réd. du North amer. Review, à Bolton.
Oliver Everett, libr. — ibid.
Ingersoll (c.j.) à Philadelphie
Sidney Morse, Ed. del'Observateur, à New-york.
Van Rensselaer, Edit. des Annales du lycée d'histoirnat. ibid.
Behr et Kahl, libr. — ibid.
Berard et Mondon, D. ibid.
Carey et Lea, édit. de la Revue trimestr. amér. et du j. médical, à Philadelphie
J.S. Buckingham, Edit. du Courrier de Bolton, et du Galaxy, à Bolton.
Carter, édit. du Statesman, à new-york.
le Dr Mitchill, — ibid.
Ed. Louvet, à la Nouvelle-Orléans.
le Gal Bernard, Commandant en chef l'armée du génie, aux Etats-unis.
Vaughan (John) à Philadelphie.
Philips, avocat, à Bolton.
Viger, avocat, à Mont-Réal (Canada).
Sir John Johnson, Président de la Société pour l'encouragement de l'Education et de l'industrie, à Mont-Réal (Canada).

Mrs, Je crois pouvoir recommander à votre bienveillant accueil un de mes compatriotes et amis, M. Wm. Guillet, ancien chef d'une des premières institutions d'éducation à Paris, honoré de — l'amitié de notre illustre concitoyen le général Lafayette, qui se rend aux Etats-unis où l'un de ses fils est déjà établi, afin de parcourir les différens Etats de l'Union, de publier peut-être plus tard les observations recueillies dans son voyage, et afin de faire connaître et de répandre les meilleurs ouvrages français publiés depuis quinze ou vingt années. La grande tournée que va entreprendre M. Guillet pour son instruction et sa — satisfaction personnelle selie en même tems aux intérêts généraux de votre patrie et de l'instruction publique, puisqu'il — doit, en donnant une plus grande activité aux échanges dans le commerce de la librairie entre l'Amérique et l'Europe, contribuer à la propagation des lumières dans les deux hémisphères, et et les faire mieux connaître l'un à l'autre.

Il doit aussi répandre, le plus qu'il le pourra, la Revue — Encyclopédique, Sorte de Recueil central de la civilisation — fondé à Paris, en 1819, dont les publications mensuelles ont, depuis cette époque, été continuées avec persévérance et agrandies et — améliorées d'année en année, par le concours d'un grand nombre — de savans, de publicistes, de philologues, de littérateurs, d'artistes, d'hommes instruits et distingués dans les différentes parties des connaissances humaines, français et étrangers, et dont la pensée première et fondamentale et le but constant à ouvrir une grande Ecole d'Enseignement mutuel des nations, au moyen d'une correspondance publique et périodique entre les hommes éclairés de tous les pays.

Par ces motifs, MM., j'espère que vous seconderez de — tous vos moyens M. Guillet, qui sera charmé de faire votre connaissance personnelle, et qui s'aidera de vos lumières — et de votre expérience pour mieux remplir la mission volontaire

Envoyé des — Circulaires du même genre en angleterre, dans les pays-bas, en allemagne, en suisse, en italie, par des sections de — voyageurs qui m'étaient recommandés, et que — j'ai adressés à mes — correspondans.

d'utilité publique qu'il s'est proposé. Je prends la liberté de vous adresser le Prospectus, l'Introduction et quelques extraits de notre Revue Encyclopédique pour l'année 1827.

Agréez, M.M., les assur. de ma consid. la plus distinguée.

96.
M. Isidore Guillet, à Paris. = 22 Février.

Envoyé une lettre instructive pour correspondre avec la R. E. pendant son voyage aux Etats-unis.

97.
M. Béreau.

Paris, le 24 février 1827.

M., — Monjère, trop accablé de travaux pour vous écrire, et ne voulant point différer de répondre à votre lettre, consent à vous allouer dès ormais une rétribution de 3 fr. par page pour les articles de Bulletin et de Nouvelles, relatifs à la Russie, rédigés ou refondus par vous; il vous invite à ne donner jamais que 5 ou 6 pages anglais, par mois, la Revue étant déjà très-encombrée de matériaux. Votre compte sera réglé et soldé tous les trimestres. Il ne serait pas juste de donner un effet rétroactif à cette convention, puisque, si elle avait eu lieu, nous aurions retranché ou réduit l'article Russie, comme nous l'avons fait pour la Pologne, dans notre Cahier de Janvier, afin de n'avoir que 22 feuilles, au lieu de 24 dues à nos Souscripteurs.

Monjère pense que les articles et les jugemens de M. Schnitzler, qui est sur les lieux et qui consulte plusieurs hommes instruits, ne doivent pas être légèrement condamnés et dénaturés, quoique sur quelques points, vous puissiez y remarquer des erreurs à rectifier.

Si vous adhérez à ce que monjère vous propose, nous recevrons la valeur de 5 ou 6 pages par mois pour la Russie, et quand la situation de la Revue le permettra, il se fera un plaisir d'augmenter progressivement la rétribution convenue.

Je suis, Monsieur M. Béreau, en vous offrant tous mes complimens, Votre bien dévoué Serv.r — Signé A.te Jullien.

98.
M. de Lafayette, à Paris.

Paris, le 26 février 1827.

M. le Général, — J'ai l'honneur de vous adresser deux lettres et un petit paquet venant de Londres qui m'ont été remis pour vous, ce matin. Je saisis cette occasion pour faire demander des nouvelles de votre santé qui intéressent vivement tous vos amis

et tous les amis de la chose publique. M. Cooper m'a appris avant-hier que vous étiez beaucoup mieux, et que vous attendiez les premiers jours du printems pour aller avec lui à La Grange. Vous aurez sans doute lu dans la Revue Encyclopédique du mois de Janvier l'article de M. Sismondi sur l'Amérique. Je serai charmé de connaître, en allant vous voir mardi, quel jugement vous aurez porté de cet article. Vous aurez remarqué que j'ai fait aussi une nouvelle mention de la Revue Américaine, à laquelle je serai toujours disposé à me rendre utile, en ce qui dépendra de moi, surtout à cause de l'intérêt que vous lui accordez.

M. Delanglard, auteur du Géorama de Paris, m'écrit de Londres où il a lutté pendant plusieurs mois contre les hommes de la plus cruelle situation, qu'il est à la veille, grace à la lettre pressante de M. de Humboldt en faveur du Géorama, que je lui avais procurée et adressée en Angleterre, de former une Société d'actionnaires qui ferait établir un Géorama perfectionné où l'on ouvrirait une Ecole centrale de Géographie; mais qu'une ou deux recommandations pour des hommes amis des Sciences et de l'instruction lui seraient encore précieuses pour surmonter les derniers obstacles qui retardent l'exécution de son projet et pour faire adopter et réussir l'établissement qu'il projette. Comme il s'agit d'un objet d'utilité publique et d'un de nos compatriotes, tout à fait digne d'estime et très-malheureux, je crois pouvoir et devoir réclamer de Vous en sa faveur, et en faveur du Géorama qu'il est sur le point de fonder, une ou deux lettres de recommandation. Votre nom peut aider puissamment la fondation d'un Etablissement central d'instruction et de curiosité où vont se trouver rapprochés et représentés dans des proportions gigantesques toutes les contrées de notre globe. La seule inspection de ce monde en miniature, mais dont on peut saisir d'un coup d'œil et comparer facilement les différentes parties, suffit pour faire mieux apprécier les avantages de la Civilisation et les bienfaits de la liberté dans ce petit nombre de pays privilégiés qui seuls en jouissent jusqu'ici.

Il aime à penser que voyant chaque mois les Cahiers si volumineux de la R. E. et les sacrifices renouvellés

avec persévérance depuis 9 années pour maintenir et améliorer cette grande École d'enseignement mutuel des nations, au moyen d'une correspondance publique et périodique entre les hommes éclairés de tous les pays, vous ne refuserez point de recommander à votre chaleur cette difficile et désintéressée entreprise à tous les étrangers distingués et philanthropes qui s'empressent autour de vous. Votre illustre ami Jefferson m'avait écrit, il y a quelques années, pour m'inviter, ainsi que mes amis et collaborateurs, à ne point me laisser rebuter par les obstacles, les entraves et les dégoûts de tout genre qui nous assiégent, et pour me faire sentir que les encouragements et les suffrages des amis de l'humanité devraient compenser pour nous les chagrins et les sacrifices; que notre flambeau allumé pour diriger dans la carrière du bien public les esprits élevés et les cœurs généreux triompherait de la ligue des amis des ténèbres. Vous aurez, monsieur, pour notre Revue encyclop., les sentiments de bienveillance qu'elle accordait à l'ami de Kosciusko et le vôtre. La conviction intime de contribuer à une œuvre bonne et utile me soutient depuis longtems, et vous êtes l'un des hommes dont l'approbation a le plus de prix à mes yeux.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma respectueuse considération et de mon dévouement.

99
M. Schnitzler, à St-Petersbourg

Paris le 12 février et 6 mars 1827.

M. — Je viens de recevoir, il y a trois jours seulement, votre lettre du 12 novembre dernier, contenant un certain nombre d'articles dont nous allons faire usage, et une lettre pour Mme votre mère, que, suivant vos intentions, j'ai fait sur-le-champ mettre à la poste pour Strasbourg.

J'avais reçu, il y a près d'un mois, une autre lettre de vous, annonçant des envois d'articles qui ne me sont point parvenus. Je vous ai répondu sans délai, pour vous accuser réception de votre lettre, pour vous annoncer que je n'avais point reçu vos articles, pour vous inviter à prendre les moyens les plus convenables afin d'assurer nos communications.

Je vous ai fait envoyer exactement, à l'adresse et par

l'intermédiaire, que vous m'avez indiqués vous-même, — chez M. Christmann, R. de S.te Fr. Bourgeois, n° 10, au Marais, nos Cahiers de la R. C. de chaque mois. — S'ils ne vous arrivent pas en Russie, ce n'est nullement ma faute. Je vais néanmoins vous adresser par un de mes amis, M. Sougens, correspondant de S. M. l'Impératrice mère, les deux Cahiers de décembre 1826 et de janvier 1827, qui, j'espère bien, vous arriveront par cette voie.

6 Mars. — Des interruptions multipliées ne m'ont point permis, M., de reprendre et de terminer jusqu'ici cette Lettre, dans laquelle je désire répondre à tous les articles contenus dans la votre que j'ai maintenant sous les yeux.

1°. M. Rey, porteur de votre précédente lettre, me l'a envoyée de Strasbourg par la poste, et n'est point venu à Paris, ou du moins n'est pas venu me voir.

2°. Je vous ai dit ci-dessus à quelle adresse ont été — envoyés les Cahiers de la R. C. qui vous sont destinés. Je ne puis m'expliquer pourquoi vous ne les avez point reçus; mais il n'y a eu de la part de mon Bureau, ni oubli, ni négligence ni retard.

3°. Vous trouverez votre nom inscrit sur nos prospectus de 1826 et 1827, et sur la couverture de nos Cahiers, à compter du mois de février de cette année. Le retranchement avait été fait, à très bonne intention, puis que j'avais reçu des lettres de Moscou qui m'invitaient à ne jamais inscrire les noms de mes Correspondans en Russie, afin de ne point les compromettre et de leur laisser plus d'indépendance pour rédiger leurs articles avec impartialité, sans avoir à craindre de blesser beaucoup d'amours-propres délicats et irascibles, des personnages puissans et ombrageux, et de se faire des ennemis. J'avais cru vous rendre service, en vous épargnant la mesure de cette rudesse qui m'était recommandée. Aussitôt que votre désir m'a été connu, j'ai fait rétablir votre nom. Car j'ai à me féliciter et à vous remercier du zèle actif et désintéressé avec lequel vous vous êtes associé à nos travaux. De votre côté, vous pouvez remarquer et faire remarquer, en recommandant vivement notre Recueil, avec quel désintéressement et quelle générosité nous agrandissons —

chaque mois nos publications pour ne point priver nos meilleurs correspondans de l'insertion de leurs articles, s'ils sont analogues à notre plan, ni nos Lecteurs des communications plus ou moins dignes d'attention et d'intérêt, qui nous arrivent de presque tous les pays. Dans la seule année 1826, nous avons donné mille pages d'impression et cinq portraits ou gravures, équivalant à une valeur d'environ quinze mille francs, au delà de ce qui est promis et dû à nos Souscripteurs par les conditions d'abonnement énoncées dans notre prospectus. Tous les hommes éclairés et philantropes doivent, je crois, seconder de tous leurs moyens une Entreprise de bien public, dont les fondateurs et Collaborateurs se soumettent volontairement à d'aussi grands sacrifices. Les Savans, les Érudits, les publicistes, les historiens, les philologues, les Littérateurs, les artistes, les libraires doivent surtout apprécier de tels sacrifices de cette nature, faits à leur profit personnel et dans l'intérêt général des lumières, de la civilisation et de l'humanité.

4°. Si vous avez, à mon grand regret, envoyé beaucoup d'articles en pure perte; c'est que la plupart d'entr'eux ne me sont point parvenus; ce qui ne vient ni de votre faute, ni de la mienne. — A la distance où nous sommes, et avec la grande difficulté que nous éprouvons dans nos communications, il ne faut pas s'imputer de part ni d'autre des torts dont aucun de nous n'est réellement coupable. Il faut demander et attendre des explications et des éclaircissemens.

5°. Je regrette beaucoup que l'omission du nom de M. Spitznagel, dans un article sur l'École orientale de St. Petersbourg, ait contrarié ce jeune homme, ainsi que nous. Cette omission est le fait du Rédacteur chargé de revoir et de réduire un peu l'article. Vous trouverez facilement l'occasion de payer une autre fois un tribut mérité d'éloges à ce jeune orientaliste, et je veillerai à ce que l'oubli dont vous vous plaignez avec raison soit réparé.

6°. J'ai fait disparaître, cette année, l'inconvénient que vous et plusieurs de mes Correspondans m'avez signalé, celui de la différence de caractères entre les deux Séries

et les 2 dernières Sections. Vous aurez pu remarquer, dans nos Cahiers de l'année courante 1827, que le papier est plus beau et plus blanc, les caractères neufs et lisibles. L'œil est plus satisfait et moins fatigué. Donc, j'ai fait droit d'avance à votre judicieuse observation, et je recevrai toujours avec reconnaissance toutes celles que vous croirez devoir m'adresser pour contribuer à l'amélioration de notre Recueil.

7°. Je recevrai avec plaisir votre notice, de 20 ou même de 25 pages, sur Moscou, ses antiquités, ses monuments, ses usages, sa civilisation actuelle, etc., avec un aperçu très abrégé des principales cérémonies du couronnement. Je vous prie de laisser une marge de quelque étendue, afin que je puisse, sans faire recopier vos articles, y faire les changemens de style ou les réductions nécessaires. On n'en fera que le moins possible. Écrivez sur des feuilles séparées les articles destinés au Bulletin Bibliographique, et les articles relatifs aux Nouvelles Scientifiques et littéraires. Écrivez en caractères très-lisibles les noms Russes et tous les noms propres.

8°. Continuez à m'écrire par l'intermédiaire de l'ambassade française, qui vous offre, je crois, la voie la plus prompte et la plus sûre pour notre correspondance.

9°. Je vous prie de m'accuser réception de cette longue lettre dont je fais faire une copie pour vous l'expédier par duplicata par deux occasions différentes. Désormais, je ne vous écrirai que bien rarement, à moins de nécessité absolue; car je suis bien accablé de travaux et de lettres à recevoir et à écrire, et de détails d'administration, de rédaction, de révision des articles, etc. Mais votre nature sera dans les cahiers même de notre Revue où vous trouverez successivement les articles que vous m'aurez adressés.

10°. Je vous prie, avant de quitter la Russie, de vous ménager un ou deux bons correspondans, tant à St-Petersbourg qu'à Moscou, pour nous tenir au courant des publications nouvelles et importantes, des travaux des Sociétés savantes et des académies qui peuvent offrir de l'intérêt, même en dehors de la Russie, des progrès de l'agriculture, de l'industrie, de la navigation, de l'instruction publique, de l'affranchissement des serfs, etc. etc. Je vous prie aussi de voir les-

principaux libraires, et de les mettre en rapport avec notre Recueil, pour lequel ils feront bien de prendre des abonnemens directement à notre Bureau central. Ils doivent aimer et favoriser un ouvrage périodique qui est une sorte de Statistique bibliographique, progressive, comparée, universelle. Tâcher aussi de faire annoncer avec soin notre Revue dans les principaux journaux des deux capitales de l'Empire Russe et de nous procurer l'échange avec un bon journal publié en langue française en Russie, si, comme je crois, il en existe.

11°. J'ai reçu dernièrement une lettre de M. P. H. Fuss, Secrétaire perpétuel de l'académie impériale des Sciences de St.-Petersbourg, avec un programme de sujets de prix proposés par cette académie que j'ai inséré dans notre Cahier de février.

Vous ne devez point douter, M., du plaisir que j'aurai à faire votre connaissance personnelle, lorsque vous viendrez à Paris. Je serai charmé de vous rendre aussi agréable et utile que cela dépendra de moi le séjour dans notre grande capitale. Vous pouvez m'adresser avec confiance ceux des étrangers en relation avec vous et amis des Sciences et des Lettres qui viendront à Paris.

Je compte sur un redoublement de zèle de votre part pour nous tenir au courant de tout ce que vous aurez pu recueillir d'intéressant et d'analogue à notre plan, en Russie, en Pologne, en Allemagne, etc. Plus vous irez, mieux vous serez en harmonie avec nous. Car les esprits sont toujours disposés à se rapprocher et à s'unir, quand les cœurs et les sentimens sont en harmonie: et l'amour du bon, du vrai, du beau, l'amour sincère et éclairé du bien public, est le mobile commun qui nous anime.

Je vous prie de me faire connaître si notre Revue est généralement appréciée et aimée dans les pays que vous avez l'occasion de parcourir, et d'observer, si elle n'éprouve pas d'obstacle pour sa libre circulation de la part des gouvernemens qui ne doivent y voir qu'un ouvrage destiné à établir une correspondance publique et périodique entre les savans et les littérateurs de tous les pays, au profit de l'instruction

44.

et de la prospérité de chaque nation. Tâchez de nous procurer quelques Souscripteurs.

Je Vous prie d'agréer, M., les nouvelles assurances de mes sentimens dist. d'estime et d'attachement.

100.

M. de St Gravenwert
Membre de l'Inst. Royal des Pays-Bas

Paris, le 23 février 1827.

M., — J'ai tardé longtems à vous remercier de votre lettre et de vos articles dont nous ferons usage très incessamment. Vous m'excuserez de mon apparente négligence, quand vous en connaîtrez les motifs. Je suis toujours en retard avec presque tous ceux qui m'écrivent, devant avant tout publier, chaque mois, ma grande Circulaire de 260 à 350 pages, ou le Cahier de la Revue Encyclopédique. Ma vie entière est absorbée par tous les détails de la Rédaction centrale, de la révision des articles, au nombre d'après de 300 par mois, y compris ceux que l'on ne peut admettre, d'une correspondance immense, d'une administration difficile et compliquée, sans compter 15 ou 20 personnes à recevoir par jour, des Comités journaliers, des séances fréquentes de Sociétés Savantes, littéraires, philantropiques, des rendez-vous d'affaires, des discussions pénibles, des luttes fatigantes ou des négociations délicates et continuelles avec les amours-propres, les prétentions de tout genre, etc.

J'ai à peine le tems de voir ma propre famille, de soigner ma santé, mes affaires, ... encore moins de me livrer à des travaux littéraires personnels qui auraient un grand charme pour moi..... Aussi, ma vie actuelle est un suicide prolongé de ma pensée, un sacrifice de tous mes instans et de mes plus chers intérêts à une grande et laborieuse entreprise d'utilité publique.

Notre Cahier de Janvier a 22 feuilles d'impression, au lieu de 14. Tous les mois, je supporte seul les pertes résultant de cette générosité inutile, et même inouie, envers nos Souscripteurs. L'augmentation, lentement croissante du nombre des abonnemens ne compense point encore des frais extraordinaires aussi considérables, dont la charge retombe tout entière sur un père de six enfans, qui a consumé toute sa vie dans des fonctions publiques où il a servi son pays, qui n'a qu'une fortune très médiocre, et qui subit volontairement de semblables —

sacrifices, renouvellés avec persévérance et dévouement depuis neuf années

Par ces motifs, j'ai droit, j'ose le dire, à la bienveillance de tous les amis des Sciences et des Lettres, et à l'indulgence de tous ceux qui ont des rapports avec moi, lors même que je parais coupable de négligence à leur égard, en ne répondant pas exactement à leurs lettres, ou en différant malgré moi l'insertion de leurs articles, à cause de la grande surabondance de matériaux dont nous sommes surchargés. Je fais de mon mieux pour les satisfaire et pour remplir la tâche si dure que je me suis imposée. Mes réponses à mes nombreux correspondans sont le plus souvent dans nos publications mensuelles.

Je vous prierai donc, M., de continuer à m'écrire et à m'honorer de vos communications, sans exiger ni attendre de moi des réponses, lorsqu'il ne s'agira que de simples accusés de réception.

J'espère que, grâces à vos bons soins et à ceux de plusieurs de vos honorables compatriotes, la Littérature Hollandaise et la Littérature Belgique seront désormais bien représentées dans notre Revue.

Je vous prie d'offrir mes civilités empressées à M.rs Den Tex et Meyer, à M.rs les Pasteurs Lange et Coquerel, à M.rs Apostool, Van Hall, Van Lenepp, Vrolik, De Vos, Viselius, à M. Delachaux, libraire, à M. De Lepel, etc.

J'ai su par M. le Pasteur Marron, que M. Viselius vient de publier la continuation de ses ouvrages de théâtre. S'il vous convient, M., de les annoncer dans notre Recueil, nous aimerons à payer un nouveau tribut d'éloges à l'un de vos Littérateurs les plus distingués. Je vous prierai de nous tenir au courant, tous les 2 ou 3 mois, des publications nouvelles et importantes dont s'enrichit la Littérature hollandaise, et de nous envoyer aussi dans quelque tems une Revue Sommaire des Journaux et des Recueils périodiques qui existent en Hollande.

Je desire beaucoup que vous soyez dans le cas de venir, cette année, à Paris, où je serais charmé de contribuer en quelque chose à vous rendre votre voyage en France utile et agréable. Vous pouvez m'adresser avec confiance ceux de vos compatriotes et de vos amis qui viendraient à Paris, et qui

seront toujours bien reçus, en se présentant de votre part et sous vos auspices.

Si vous avez l'occasion de faire citer et annoncer quelquefois notre R. E. dans les principaux journaux de votre pays, vous m'obligerez beaucoup. Car nous avons besoin de la faire connaître et de la répandre pour obtenir, par une augmentation croissante de souscripteurs, la compensation des fortes dépenses auxquelles nous nous soumettons pour agrandir notre cadre, bien au delà des dimensions convenues, afin d'améliorer et de compléter notre plan, sans oublier ni négliger aucune nation ni aucune littérature, et afin de donner toujours un caractère d'universalité et de variété à notre exposition publique et périodique des produits les plus remarquables de l'intelligence et de l'industrie dans tous les genres et dans tous les pays.

Malheureusement, les circonstances actuelles sont peu favorables aux travaux de la pensée et même aux progrès de l'avancement social. Les passions politiques en fermentation, les prétendus hommes d'état, chargés de présider aux destinées des peuples, en hostilité secrète ou avouée avec leurs vœux les plus légitimes, ceux d'une sage liberté et d'une garantie bien établie de leurs droits; tous les peuples livrés à de pénibles inquiétudes, à un état de malaise général, de mécontentement fondé, d'agitation sourde; toutes les industries entravées par des mesures de police oppressives; une guerre imminente dans la péninsule espagnole, et dont les résultats sont incalculables: tous ces nuages qui obscurcissent l'horizon politique de l'Europe et tous les élémens de troubles qui rendent l'avenir incertain, apportent de grands obstacles au libre développement et à la prospérité des entreprises qui, comme celle de la R. E., ont le bien public pour objet et ne peuvent réussir que dans des temps de tranquillité et de liberté. Votre belle et heureuse patrie, M., sera épargnée, je l'espère, des malheurs menaçans qui pèsent déjà sur la plupart des contrées de l'Europe. Le spectacle de son bonheur et l'observation des causes qui le produisent, du bon esprit du gouvernement qui comprend les besoins de la nation et qui se met en harmonie

avec elle, devraient introduire les hommes inhabiles, imprévoyans et malfaisans qui font tant de mal ailleurs, parce qu'ils prennent les agens et les instrumens d'un parti, au lieu d'être des hommes d'État citoyens et de confondre toujours les intérêts du peuple et du Roi, qui sont réellement indivisibles, lorsqu'ils sont bien compris. Les malentendus sont la cause des crimes et des malheurs du monde.

Agréez, etc.

101.

M. Bory de St. Vincent.

Paris, le 11 mars 1827.

Mon cher Bory, — Votre dernier billet que j'ai reçu hier soir m'a fait de la peine, parce que vous écrivez sous l'inspiration d'un accès d'humeur qui vous rend injuste.

Comment la Revue a-t-elle pu rendre compte de votre seconde édition de la Géographie de l'Espagne et du Portugal, qu'elle n'a pas encore reçue? Il en est de même de l'ouvrage sur l'homme dont nous attendons la seconde édition pour l'annoncer. Je ne vous ai jamais proposé d'en rendre compte vous-même; ce qui est contre les usages de la Revue et contre toutes les convenances. Je vous ai demandé si M. Geoffroy St. Hilaire ou M. son fils, ou un autre de nos collaborateurs digne de vous apprécier, et que vous me désigneriez, ou que je choisirais de concert avec vous, pourrait m'aider à payer une dette d'estime et d'amitié. Vous paraissez croire que la Revue vous oublie ou vous néglige. Et néanmoins, dans plus d'une circonstance, j'ai saisi avec empressement l'occasion de parler de vos travaux, et pour ne point ajourner ni réduire les articles qui pouvaient vous intéresser, j'ai fait pour vous, comme pour plusieurs de nos collaborateurs qui n'en conservent guère le souvenir, un sacrifice de plusieurs pages et même de plusieurs feuilles ajoutées au nombre promis et dû à nos souscripteurs.

Que, dans un ouvrage où sont près de 300 articles différens par mois, il échappe beaucoup de fautes, cela est inévitable. Mais si, depuis neuf années, l'esprit général est toujours le même, un esprit d'investigation philosophique, de justice, de modération, — si l'ensemble est satisfaisant, si, avec une générosité très limitée, on donne chaque année plus de 12 ou 15 mille francs au-delà de ce que l'on doit, uniquement dans l'intérêt des savans et des sciences, des auteurs et éditeurs et du commerce de la —

librairie, des progrès des lumières et de la gloire nationale, comment vous qui êtes savant distingué, écrivain laborieux, vrai patriote et bon français, pouvez-vous céder à un moment d'irritation et m'adresser des reproches et des plaintes sans fondement qui ne m'affecteraient point, venant d'un autre que de vous, et qui ajoutent aux dégoûts dont je suis abreuvé?

J'avais désiré, par plusieurs motifs et par des vues d'économie que je n'ai pas assez consultées jusqu'ici, me borner à un article de 2 pages sur Malte-Brun que M. Depping et deux autres personnes m'avaient proposé. Vous avez désiré faire une notice étendue de 12 ou 15 pages; et, quoique cela me contrariât, j'ai accepté votre offre. Cette notice que je devais recevoir, il y a 8 mois, ne m'est pas encore parvenue; et, puisque je l'ai annoncée à mes lecteurs, elle est devenue une dette que la Revue est maintenant forcée d'acquitter. — Grâce à vos connaissances étendues, je suis sûr d'avance que cette notice aura un grand intérêt. Mais j'ai regretté beaucoup de ne l'avoir point pour mon cahier de mars, quand je l'avais espérée pour celui de janvier ou de février. Une notice sur David avec son portrait a une place réservée dans le cahier d'avril.

Vous m'avez exprimé le désir d'avoir une flore des environs de Paris, dont je n'avais qu'un exemplaire, l'autre ayant été remis à un rédacteur, qui avait demandé lui-même l'ouvrage pour en rendre compte. J'ai eu le plaisir de vous offrir ce livre, sans vous demander aucun article, puisque j'en avais un que j'allais réduire, modifier, et qui, en 2 ou 5 lignes, m'acquittait envers l'auteur. Vous avez substitué un nouvel article, meilleur sans doute, mais très long, peut-être un peu dur, et vous avez égaré l'article que je vous avais envoyé en communication, ce qui me compromet vis-à-vis d'un auteur que j'ai des motifs de ne point blesser. Tâchez de me tirer d'embarras, en me renvoyant au moins l'article, que je dois rendre puisque je n'en fais point usage.

En résumé, mon cher Bory, soyons assez amis pour ne pas nous livrer, l'un envers l'autre, à des mouvements d'humeur. Vous connaissez tout mon attachement pour vous, tout mon désir de contribuer à vous rendre la justice que méritent votre caractère, votre —

profond Savoir, votre talent et vos travaux. Vous devez apprécier aussi ma difficile position.

P.S. Dès que j'aurai vos Ouvrages sur l'Oxygène et sur l'Homme, je leur donnerai tous mes soins pour les faire annoncer convenablement.

2.e P.S. Recherchez et renvoyez-moi l'article sur la flore de Paris. Je dois le rendre, puisqu'il est rejetté; ce qui est déjà assez pénible pour celui qui l'a fait et pour moi qui porte la responsabilité et qui ai l'odieux du rejet.

Les épreuves de vos nouveaux articles vous seront envoyées, dès que on aura fini l'impression des 2. premières Sections du Cahier de ce mois (mars) qui avance.

102.
M. Degeorge (fred.)

Paris, le 12 Mars 1827.

Mon cher M. Degeorge, — Nous recevons aujourd'hui avec les journaux anglais trois articles seulement pour le Bulletin Bibliographique, dont 2 en anglais, qu'il faut traduire; d'où il résulte que je dois mettre à contribution plusieurs de mes Collaborateurs de Paris, pour compléter le Bulletin de la grande Bretagne, qui ne doit pas être dans des dimensions moindres que ceux de l'Allemagne, de l'Italie, des Pays-Bas. En me priant de vous allouer un traitement fixe, au lieu de fixer votre rétribution d'après le nombre des pages fournies par vous à la Revue et insérées dans nos Cahiers, vous m'avez promis d'être plus exact que jamais à nous adresser tous les mois une quantité suffisante d'articles, pour nos 2 Sections du Bulletin et des Nouvelles, en tachant aussi de recueillir des Annonces de livres nouveaux et importans, bien choisis, ou des faits et des Documens dignes d'attention et d'intérêt, relatifs aux deux Amériques du nord et du Sud, aux vastes possessions anglaises en Asie, aux établissemens anglais en Afrique et en Amérique, à la nouvelle Hollande, etc. Vous êtes à la source féconde où vous pouvez puiser des matériaux abondans, précieux, et vous nous envoyez trois annonces d'ouvrages de Littérature; et vous ne nous avez pas encore envoyé une ligne ni sur le beau chemin sous la Tamise, magnifique ouvrage de notre compatriote M. Brunel; ni sur les travaux de la Société royale de Londres dont il faudrait faire mention, au moins tous les six mois, ni sur les Sociétés des Ecoles Britanniques, de l'abolition de la traite,

de la paix universelle, etc., ni sur les institutions locales, les unes philantropiques, les autres industrielles, qui caractérisent l'état de civilisation du pays que vous habitez. Tâchez donc de mieux remplir la mission dont vous avez consenti à vous charger et d'être le digne Correspondant de la Revue en Angleterre.

Nous ne vous demandons point des notices étendues et raisonnées ni de longues analyses qui doivent être le fruit de connaissances solides, de profondes méditations, de recherches laborieuses, et qui nous sont abondamment fournies par les savans et les littérateurs nationaux et par quelques étrangers distingués. Mais vous devez vous occuper de nous procurer sur les lieux, par les personnes instruites et zélées avec lesquelles vous devez établir des relations, et ce qui est de nature à intéresser sur le continent, et à faire apprécier la nation anglaise, son administration, son agriculture, son industrie, son instruction publique, sa marche dans les Sciences, son état actuel et ses progrès en tout genre. Pour vous plaire à une certaine Sautar philosophique et pour ne rien laisser échapper de bon et d'utile, recherchez et consultez des hommes forts et habiles, au lieu de cueillir çà et là quelques articles de journaux anglais, ou d'acheter soit des articles faibles, soit des annonces d'ouvrages médiocres, faites quelquefois, même en France (et alors nous avons soin de les rejetter), soit avec trop de complaisance et de partialité par les amis des auteurs ou des éditeurs, soit avec amertume et avec une sorte de malveillance par des ennemis. On ne fait rien de bien et de digne de publicité et de durée, sans se donner beaucoup de peine. Il faut de l'ardeur, de l'activité, de la persévérance, une grande force de volonté. Tout à la hâte.

103.

M. Servatius, à Paris.

Paris, le 16 Mars 1827.

M., — Par une singulière méprise, M. Votre Frère, à qui j'avais adressé le 20 février la réponse ci-jointe, — m'envoye, avec une lettre de voiture datée du 11 mars, — 40 rames de papier, par un Voiturier qui n'est même point celui dont la lettre de Voiture fait mention.

Comme cet envoi est tout à fait contraire aux — intentions bien clairement énoncées dans ma lettre — antérieure du 20 février ci-incluse, comme je n'ai pas

chez moi de magasin pour un voyage que je n'ai d'ailleurs point demandé, dans ce moment, je vous prie de le faire déposer, soit chez vous, soit chez votre Commissionnaire à Paris; et plus tard, quoique rien ne m'oblige à l'employer, je verrai à trouver une occasion de la placer, après en avoir fait vérifier la qualité. — J'ai l'honneur, etc.

104.

M. Murphy, du Mexique, à Paris.

= écrit dans le même sens plusieurs lettres imprimées sur le même sujet et à plusieurs hommes distingués, — dans l'amérique du Nord et dans l'amérique du Sud; dans la — République d'haïti; — à Calcutta, Bombay, Batavia, en asie; à plusieurs Consuls — français et étrangers, à Alger et dans les états Barbaresques; puis, — en Egypte; puis, — en angleterre, écosse et irlande; en Russie et en Pologne; en Suède, en norvège, en danemarck; en prusse et en allemagne; en Suisse, en italie; en grèce et dans les — îles ioniennes; en Espagne, en portugal. dans les pays-bas, — et dans plusieurs Duchés de la france. Peu-à-peu, le germe se développera, notre année générale sera bien comprise, des — hommes éclairés sur tous les points du globe deviendront nos Correspondans et nous enverront des — communications — appropriées à notre plan, dont l'exécution au bout de 15 ou 20 années de travaux et d'activité patiente et persévérante, sera successivement perfectionnée et — complétée.

Paris, le 19 mars 1827.

M., — J'ai l'honneur de vous adresser, comme vous m'y avez autorisé, l'extrait de la Revue Encyclopédique contenant une — Instruction détaillée pour nos collaborateurs et nos correspondans, en vous priant de nous procurer l'avantage d'entretenir une correspondance régulière et suivie avec un ou deux hommes éclairés et amis du bien public dans votre patrie, qui puissent nous informer de ses progrès dans la carrière — de la Civilisation.

Notre Recueil est destiné à présenter une sorte de Panorama du monde civilisé, une Exposition publique et périodique des produits les plus remarquables de l'esprit humain dans tous les genres et dans tous les pays. Il devient, en quelque sorte, pour nos lecteurs, un voyage philosophique, renouvellé tous les mois, dans les différentes contrées du globe et dans les principales parties des Connaissances humaines. On y voit successivement l'état et les progrès de l'agriculture, de l'industrie, du Commerce, de l'instruction publique, de la législation, de l'administration, des Sciences physiques et naturelles, morales et politiques, géographiques et historiques, de la littérature et des Beaux-Arts. Tous les ouvrages nouveaux et importans sont annoncés et mentionnés avec soin; — quelquefois ils donnent lieu à des analyses étendues. — On rend compte des travaux des Sociétés Savantes, — littéraires, philantropiques, des prix proposés ou distribués; et la Seule indication des Sujets mis au concours fait connaître à peu près la direction donnée à l'esprit humain et les questions sur lesquelles, dans chaque pays, on désire fixer — plus particulièrement l'attention des penseurs et des écrivains. Une Revue des principaux journaux, recueils et ouvrages — périodiques, publiés dans chaque état, fournit aussi —

des renseignemens utiles sur la Statistique agricole, économique, industrielle, morale et littéraire des différens peuples, rapprochés et comparés. De même que l'anatomie comparée est devenue une Science nouvelle qui a fait avancer rapidement toutes les Sciences physiologiques et médicales; la civilisation comparée, qui est l'objet essentiel de la Revue Encyclopédique, doit nécessairement faire avancer la civilisation et toutes les Sciences et les arts qui contribuent à la prospérité publique. Les nations apprennent à s'étudier, à s'observer, à se connaître, à s'estimer mutuellement: elles s'empruntent les unes aux autres, soit des productions de leur Sol ou de leur industrie; soit des inventions, des découvertes, des procédés nouveaux et utiles, des perfectionnemens; soit des institutions, des établissemens de bien public, des améliorations en tout genre. Les échanges se multiplient entre les contrées les plus éloignés. Une bienveillance réciproque, une rivalité active et féconde en bons résultats succèdent aux inimitiés nationales et à l'esprit de jalousie et de destruction qui ont produit tant de guerres, de ravages et de malheurs. A la diplomatie obscure et tortueuse des Cabinets, qui sacrifiait souvent des nations entières aux prétendus intérêts, ou aux petites passions de quelques familles privilégiées, ou de quelques princes ou dynasties, maintenues dans l'ignorance et sous une tutelle honteuse par quelques ministres ambitieux, égoïstes, avides ou intrigans, doivent succéder des communications libres et publiques entre les hommes d'un cœur généreux, d'un esprit élevé, d'une instruction solide, représentans naturels du caractère et du génie national de chaque peuple, et appellés à éclairer leurs compatriotes et les étrangers sur leurs vrais intérêts, à répandre au loin des lumières bienfaisantes qui deviennent le patrimoine commun de tous les membres de la grande famille humaine, épars dans l'univers; enfin, à les faire communiquer entre eux par les moyens puissans et ingénieux que l'imprimerie, la navigation, les bateaux à vapeur, la poste aux lettres, les télégraphes, les journaux et les recueils périodiques fournissent pour la circulation et la propagation de la parole et de la pensée.

Notre Revue Encyclopédique, M., n'est que le germe

non encore développé, mais déjà précieux et utile, de cette grande impulsion que les nations doivent se communiquer les unes aux autres. Il s'agit d'établir entre elles une Sorte de Ste Alliance, une grande École morale et politique d'enseignement mutuel, afin que leurs vrais intérêts soient connus, servis, protégés, et afin que toutes les vues raisonnables de bien public soient promptement mises à la portée des bons esprits et fécondées dans leurs applications.

De simples particuliers, animés par un zèle patriotique et philantropique, sincère et ardent, n'ont pu commencer et étayer l'exécution de cette grande pensée que sous la forme simple et modeste d'un Recueil périodique, qui, par l'accueil qu'il a déjà obtenu, depuis neuf années, dans presque tous les pays, et par l'honorable sanction, les suffrages bienveillants et le concours de beaucoup de Savans, de philosophes, de publicistes, de littérateurs, d'artistes, français et étrangers, est déjà devenu une Sorte d'institution publique, un monument consacré à la dignité et à l'accroissement des Sciences et des arts, à l'amélioration et à l'utilité de l'espèce humaine.

Vous nous aiderez, M., ainsi que vos honorables compatriotes, par des communications appropriées à notre plan, à perfectionner, à compléter le travail que nous avons entrepris. Les jeunes nations de l'Amérique du Sud peuvent donner à l'Europe de grandes leçons et de nobles exemples, et recevoir, en échange, des nations européennes, les tributs de leur vieille expérience, de leur industrie, de leurs législations, des méditations et du génie de leurs grands écrivains, et même de leurs fautes et de leurs malheurs. Car, il est bien à désirer que l'observation des maux de tout genre qu'a déjà éprouvés l'humanité et des causes qui ont produit ces maux puisse en prévenir le retour, et que désormais, par les bienfaits de l'éducation et de l'instruction mieux dirigées, chaque génération devienne la continuation perfectionnée des générations qui ont précédé, au lieu d'en être seulement la répétition monotone.

Vous excuserez, M., l'allongement de cette lettre, à cause de l'importance des Sujets que je me suis hasardé à vous

soumettre, comme propres à indiquer la pensée première, l'esprit, le plan et le but de notre Revue Encyclopédique, dont les prospectus et les extraits ci-joints feront connaître en détail l'exécution.

Agréez, etc.

105.

M. Borye de St Vincent, à Paris.

Paris, le 21 mars 1827.

Mon cher Bory, — J'attends la notice sur Malte-Brun dont vous avez bien voulu vous charger. Vous m'avez dit qu'elle est prête. Ayez la complaisance de me l'envoyer par le porteur. Veuillez aussi vous rappeller que c'est vous qui avez insisté avec chaleur pour la faire; qu'il entrait dans nos intérêts dans mes convenances de me borner à une notice de deux pages que plusieurs de nos Collègues de la Société de Géographie m'avaient proposée; que j'ai préféré consentir à une chose qui vous était agréable, sachant d'ailleurs que vous saisiriez cette occasion d'exposer des vues générales et philosophiques sur la Géographie. Dès que nous avons annoncé et promis la notice étendue que vous m'aviez offerte, elle est devenue une dette contractée envers nos Lecteurs. J'ai déjà regretté beaucoup de ne l'avoir point pour le mois dernier (Cahier de Mars) où je pouvais lui trouver une place. Si je la reçois, je la ferai imprimer d'avance, comme la plupart de nos grands articles, et vous aurez le tems d'en revoir à loisir les épreuves. J'espère l'employer dans le cahier d'avril dont l'impression est commencée pour la Section des Mémoires et pour celle des analyses. Mais il me la faut sans délai.

J'attends, pour m'en occuper avec soin, la 2de édition du résumé géographique sur l'Espagne et l'ouvrage sur l'homme. Mandez-moi chez quels Libraires je dois les faire demander, puisqu'on ne les envoie point à mon bureau.

Si j'avais à moi l'ouvrage de l'anatomie de Cloquet, je vous l'offrirais à l'instant. Un seul exemplaire a été remis à l'un de nos Collaborateurs, et par un motif, on s'est borné à de simples annonces des Livraisons. J'avais donné à M. Geoffroy St Hilaire les belles planches anatomiques d'Antommarchi qu'il m'avait témoigné un vif désir d'avoir à sa disposition, et il n'a pas même fait une ligne, après m'avoir promis deux articles étendus et soignés. Je compte encore sur sa promesse, ne pouvant me persuader qu'il l'ait oubliée, et j'irai bientôt

la lui rappeller, ayant moi-même à remplir un devoir envers les Editeurs qui m'avaient confié et recommandé ce grand et bel ouvrage.

106.
M. Dunoyer, avocat, à Paris.

Paris, le 21 mars 1827.

M., — Je regrette bien de n'avoir pas eu le plaisir de vous voir hier à mon bureau. Excepté le jeudi, l'on n'est jamais sûr de s'y trouver. Quoique j'y sois enchaîné souvent toute la journée. —

D'après votre observation, je vous fais payer la somme de deux cents francs. Mais nous étions convenus d'un article d'environ une feuille, et vous avez beaucoup dépassé cette limite. Au-delà d'une feuille, pour ne point désobliger mes Collaborateurs en mutilant leurs articles, le surplus n'est point payé. Comme je n'avais pas prévu l'extention démesurée de votre article, fort intéressant d'ailleurs, comme vous n'étiez point prévenu, on n'a point dû vous appliquer la règle générale. Vous sentirez qu'elle est juste, sauf le cas expressément convenu d'avance où l'on admettrait la nécessité d'accorder un plus grand espace pour une question à traiter.

Voici une nouvelle circonstance qui me contrarie infiniment. Vous avez bien voulu vous charger de rapprocher et de renfermer dans un seul article, d'environ 16 ou 18 pages, les deux grands ouvrages de Mrs Say et Sismondi; ce qui suffisait pour nos lecteurs et pour notre plan, dans lequel, embrassant successivement toutes les parties des connaissances humaines, nous ne devons donner qu'une étendue proportionnée à chacune d'elles. Entraîné par le sujet, vous faites 2 articles qui nous demanderont environ 2 feuilles d'impression, peut-être plus. Quelque bons que soient les articles, ils peuvent une telle place qu'il nous faudra, pour ne pas ajourner d'autres articles qui attendent depuis longtems, faire encore des articles qui dépassent de beaucoup le nombre de feuilles d'impression promis et dû à nos Souscripteurs. Dans la seule année 1826, j'ai donné pour une valeur de plus de quinze mille francs en sus de ce que les conditions d'abonnement énoncées dans le prospectus m'obligent de donner. J'ai eu un déficit assez considérable, au lieu d'un bénéfice légitime, ou plutôt d'un simple remboursement d'une partie des avances et des sacrifices de même genre faits dans les années précédentes.

Je entre avec vous, M., dans ces détails que vous êtes —

loin de soupçonner, pour vous expliquer pourquoi je dois m'imposer des limites sévères. Autrement, je me ruinerais, moi, père de six enfans, fort peu riche, et je ruinerais aussi la difficile entreprise que je dirige. Plusieurs de mes collaborateurs, appréciant le caractère de désintéressement et de dévouement à l'intérêt général des sciences et des lettres et des écrivains qui distinguent éminemment notre Recueil, lui donnent, chaque année, une feuille d'impression environ, à titre gratuit, tant pour l'abonnement qu'ils reçoivent, que pour s'attacher à nos générosités, très-inusitées, envers le public. Je vous cite un fait, dont je vous expose les motifs, sans vous demander de souscrire à un semblable arrangement.

Quant à l'insertion de votre article, il arrivera, pour le cahier d'Avril, dont l'impression commence dès ce moment, pour les 2 1res Sections, Mémoires et Analyses. Ces deux 1res Sections sont entièrement imprimées pour notre cahier de Mars courant, dont on imprime maintenant les deux dernières Sections, qui exigent à elles seules près de 20 jours. Comment voudriez-vous que le Cahier d'un mois fut-paraître, le 5 ou le 10 du mois suivant, si nous commencions à l'époque du mois où nous sommes arrivés, l'impression des 1res Sections d'un cahier qui a chaque mois plus de 300 pages?

Nos Collaborateurs sont invités à remettre toujours, du 20 au 24 d'un mois, les Mémoires et les Analyses qu'ils doivent faire insérer dans le cahier du mois qui suit; ils doivent remettre, avant le 10 ou le 12, les annonces Bibliographiques pour le cahier du mois courant, et avant le 20 ou le 25, au plus tard, les petits articles de Nouvelles Scientifiques et Littéraires.

Je vous prierai donc pour point différer l'analyse du nouvel ouvrage de M. de Simondi. J'en ai point reçu encore l'exemplaire de l'ouvrage de M. Say. Très à la hâte, etc.

P. S. Comme j'ai été plusieurs fois interrompu pour des objets urgens en écrivant ce billet, pour ne point faire attendre votre domestique, je lui ai fait compter le montant de votre bon, et j'ai différé d'un jour l'envoi de ma réponse.

107.

M. Dunoyer, avocat.

Paris, le 23 mars 1827.

M., — Je m'empresse de répondre à votre billet de ce jour. Je vous ai expliqué avec franchise ma situation, ainsi que la

nature et l'étendue des sacrifices de tout genre auxquels je me soumets depuis neuf années pour agrandir le cadre de la Revue afin d'améliorer et de compléter l'exécution de son plan et pour réaliser une sorte d'institution destinée à rapprocher par des communications mutuelles, publiques et périodiques, les hommes de bien et les hommes éclairés de tous les pays. Je sais qu'un semblable dévouement est peu apprécié, et j'étais loin de vouloir vous engager à vous associer, même par une faible partie de travail gratuit, à mes sacrifices. Mais j'ignorais le besoin et j'ai saisi l'occasion de vous exposer ma véritable situation que beaucoup de gens sont bien loin de soupçonner. Tout en regrettant que vous n'ayez pu réduire à un seul article, comme je croyais que vous deviez le faire, l'examen comparé des deux ouvrages de Mrs Say et Sismondi, dont nous avons déjà parlé, et sur lesquels un homme que sa réputation et son mérite appellent à émettre une opinion d'un grand poids me semblait devoir rappeller sommairement l'attention de nos lecteurs, je désire maintenant, puisque le cours de vos idées vous a entraîné au delà des limites de nos articles ordinaires, que vous ayez la complaisance d'accorder à l'ouvrage de M. Sismondi le même examen attentif et impartial que vous avez accordé à la nouvelle édition du traité de M. Say. Mustard, je m'entendrai avec vous d'avance, comme avec nos autres collaborateurs, sur la nature et l'étendue des articles qu'il pourra vous convenir de faire pour notre Revue. Mais puisque vous voulez bien prendre part et contribuer à son succès, je suis bien aise que vous sachiez qu'elle se distingue de tous les autres ouvrages périodiques par l'abnégation de toute vue d'intérêt personnel et de spéculation, et qu'elle donne tous les ans, depuis fort longtems, plus d'un tiers en sus de ce qu'elle a promis et de ce qu'elle doit à ses abonnés, dans l'intérêt des sciences et des lettres et de ceux qui les cultivent.

Je vous prierai, M., de vouloir bien nous donner votre article sur M. Sismondi (de 16, 18 ou 20 pages au plus) pour le 25 avril, au pour le 10 Mai au plus tard, afin que vos 2 articles sur les 2 ouvrages d'Economie politique se trouvent dans le même volume de notre Revue. Assuré d'avance par vous que je puis compter sur votre article,

j'aurai soin de lui réserver une place.

Agréez, M., mes sentimens distingués.

108.

M. Loeve Veimars.

Paris, le 24 mars 1827, samedi matin.

Si M. Loeve Veimars que je n'ai pas eu le plaisir de voir depuis très longtems avait bien voulu passer au Bureau de la Revue, il aurait su, ce que n'ignorent point ceux de nos Collaborateurs qui ont des rapports fréquens avec nous, que nos articles Nécrologie éprouvent souvent des retards, parce qu'à la fin du Cahiers on retranche ce qui excède la dernière feuille. Il n'imputerait donc pas gratuitement à une mauvaise volonté qui jamais n'a pu nous être reprochée, un délai tout naturel et qui n'a aucun inconvénient. Il serait reconnaissant envers un Recueil qui a donné l'année dernière plus d'un tiers au delà de ce qu'il devait à ses souscripteurs, uniquement au profit des Lettres, des auteurs et des Libraires, qui devraient apprécier d'aussi grands sacrifices dont tous les avantages sont pour eux.

Je ne doute pas que M. Loeve Veimars, qui n'avait pu, dans toute l'année, fournir que 4 ou 5 pages à la Revue, et qui, par conséquent, ne pouvait guère se regarder comme l'un de ses Collaborateurs très zélés, ne regrette de m'avoir écrit une lettre peu mesurée, contenant une plainte sans motif. L'article qui le touche si fort, sur un homme d'ailleurs fort peu connu, quoique sans doute fort recommandable, est imprimé depuis qu'il a été remis et passera dès qu'on aura de la place. Nous avons déjà donné depuis 2 mois 41 feuilles, au lieu de 28 dues à nos souscripteurs, qui ont droit à des Cahiers de 14 feuilles par mois. Ce fait seul prouve à M. Loeve Veimars qu'elle est l'extrême générosité, très inusitée et inouie, de la Revue envers ses Coll^teurs et envers le public.

Je lui renouvelle très cordialement, avec le desir de le voir l'un de ces jeudis, mes civilités empressées.

109.

M. E. de Fellenberg, à Hofwyl, près Berne.

Paris, le 10 mars 1827.

M. et respectable ami, — un voyage que j'ai fait dans les Pays Bas, et dans la Prusse Rhenane, pour les intérêts de la Revue Encyclopédique, —

ne m'a permis, ni de vous écrire depuis longtems, ni de recevoir une longue lettre que vous m'aviez adressée, qu'on m'avait envoyée par une occasion, et qui s'est égarée. Car j'étais toujours en route, et j'ai fait plus de 1100 lieues, sans m'arrêter jamais plus de 2 ou 3 jours dans la même ville. Dès que j'avais visité les établissemens d'instruction et d'utilité publique, les hommes les plus recommandables du pays, occupés d'éducation, de Sciences, de lettres et d'arts, les localités et les curiosités les plus dignes d'attention, je continuais mon voyage pour revenir plutôt à mon point central, où des travaux arriérés et urgens m'attendaient et devaient m'astreindre à mon retour. Depuis que je suis rentré dans ma Sphère d'activité habituelle à Paris, je n'ai pu trouver un seul moment pour vous écrire.

J'ai eu de vos nouvelles par le Colonel Marion de Beaulieu et par M. Woodbridge, de Boston, qui ont eu le plaisir de vous voir. Ce dernier surtout, qui a passé trois mois à Hofwyl, et s'est beaucoup de votre accueil. Il est chez moi, dans ce moment, et me prie de le rappeller à votre Souvenir et à celui de Mrs de Villevieille, Wehrli, de Messieurs vos fils et de ceux de vos honorables collaborateurs qui l'ont honoré de leur amitié. Il m'a parlé de votre Robinsonière, dont il m'a dit avoir remis, d'après vos intentions, le plan et les détails à mon ancien Collaborateur M. de Fellenberg, qui a fondé depuis, avec les secours du gouvernement, et d'après le plan de la Revue dont il m'avait prié de l'admettre comme Directeur adjoint, son Bulletin des Sciences, ouvrage utile pour les Savans, d'où il a eu soin d'exclure la morale, la politique et même la Littérature, afin d'éviter prudemment les points de contact avec les passions politiques des gouvernans, les amours propres des hommes de Lettres, les exigeances du pouvoir, et de me point se compromettre lui-même, comme je le suis continuellement, dans la position si délicate et si difficile où j'ai consenti à me placer.

J'ai regretté que vous ne m'ayez point fait faire par Mr Woodbridge la même communication. Car vous savez combien je suis toujours disposé à présenter et à faire apprécier vos utiles travaux et la Situation et les progrès de vos institutions philantropiques.

Paris, 26 mars 1827.

Cette lettre est demeurée inachevée, depuis seize jours, sur mon Bureau, sans que les interruptions continuelles au milieu desquelles je vis pour suffire à tous les détails d'une administration vaste et compliquée, d'une correspondance immense de 12 ou 15 lettres

pressées par jour, d'une rédaction centrale et d'une révision de plus de 400 articles par mois, pour en imprimer 250 ou 300, d'une réception continuelle d'allans et venans, français et étrangers de tous les pays, savans, auteurs, éditeurs, voyageurs, artistes, libraires, d'une sorte d'ubiquité pour me trouver chaque semaine à sept ou huit comités ou séances de sociétés savantes, littéraires, philantropiques, à des lectures ou à des représentations de tragédies ou de comédies nouvelles, et dans des cercles nombreux qui sont pour moi, dans ma laborieuse et pénible existence, absolument ce qu'est la bourse pour un banquier, m'ayent jamais permis de reprendre la plume pour m'entretenir avec vous.

Cette idée sommaire de ma vie actuelle, qui est un véritable suicide prolongé de ma pensée et de mes affections, vous expliquera pourquoi et par quelle dure nécessité je parais souvent négliger les personnes que j'estime et que j'aime le plus. Irai-je encore, avant de quitter cette terre de travail et de douleurs, respirer un ou deux jours en liberté dans votre délicieuse retraite, au milieu de vos élèves chéris? Je le désire plus que je ne l'espère. Les dégoûts, les embarras de tout genre et les chagrins sont trop souvent le prix des grands sacrifices faits au bien de l'humanité. Il faut persévérer, malgré tous les obstacles, quand on a la conscience de remplir une tâche utile et de s'acquitter d'un devoir qu'on s'est imposé. Mon fils aîné, qui sait bien l'anglais et l'allemand, me seconde avec zèle. Mon second fils est ingénieur adjoint des ponts et chaussées, et jouit de beaucoup d'estime dans son corps. Mon troisième fils Alfred se destine à la profession d'Architecte, et fait ses études en conséquence; mais il a malheureusement une très faible constitution et une santé toujours languissante. Mon quatrième fils, Alphonse, continue ses classes dans un collége, où la direction donnée à l'éducation n'est pas, à beaucoup près, ce que je voudrais qu'elle fût; mais je n'ai pu faire mieux. Ma fille est élevée solitairement sous les yeux de sa mère, et avec le secours de quelques maîtres venus du dehors. Mon sixième enfant, Ange, qui n'a que cinq ans, est confié aux soins de sa soeur, devenue pour lui comme une seconde mère. Ma femme est toujours souffrante, ce qui ajoute beaucoup aux causes multipliées de chagrins qui m'assiégent. L'état de mon pays où l'audace et la ruse

d'un parti ennemi de toute instruction et de toute liberté, minant peu à peu nos institutions, placées sous la vaine garantie de Sermens violés avec impudence, sont un Sujet profond d'affliction et d'inquiétude pour moi.

Je voudrois, ainsi que M. de Villevieille, de vous donner de vos nouvelles et de celles de vos instituts. Je viens de recevoir et je vais publier, d'ici à deux mois, une Notice que m'a envoyée M. Monnard, de Lausanne, Sur notre ami, le vénérable Pestalozzi, dont la bonté et la faiblesse ont livré son institut à des hommes indignes de lui qui avaient usurpé sa confiance. S'il vous convient de m'envoyer des notes, ou une Sorte de Supplément à la notice que j'ai reçue, j'en ferai usage pour payer tribut à la vérité, Sans descendre néanmoins à aucune attaque directe et personnelle. Les faits Seuls doivent parler.

Je serai charmé de n'être pas tout-à-fait oublié de vous et de ceux qui vous entourent. je ferai usage avec soin des renseignemens que vous m'aurez transmis. Je serai encouragé, Soutenu par les témoignages d'approbation que vous accorderez quelquefois à nos travaux. Car j'espère que vous lisez notre Revue Encyclopédique et que vous y reconnaissez, ce qui la distingue éminemment, les caractères d'une institution de bien public, d'une correspondance publique et périodique, entre les hommes philanthropes de tous les pays, d'une Sorte de Sainte Alliance des esprits élevés et des cœurs généreux, enfin d'une grande Ecole d'enseignement mutuel des nations, appellés à se mieux connaître et à s'emprunter les uns aux autres ce qu'elles ont de bon et d'utile, et leurs améliorations en tout genre. Aidez-moi, ainsi que vos amis, à donner de tems en tems une idée exacte et fidèle de la Suisse, de ses différens cantons, de leurs progrès ou des obstacles qui retardent leur civilisation, et Surtout de ce petit point privilégié, de cet heureux Séjour d'Hofwyl, où je me reporte Souvent par la pensée, pour me dégager de l'atmosphère des passions malfaisantes dans laquelle je Suis condamné à vivre.

Agréez, M. et honorable ami, pour Madame de Fellenberg, pour vous-même, pour M. de Villevieille, pour l'estimable et bon Wehrli, et pour ceux de vos Collègues que j'ai connus, et qui conservent quelque Souvenir de moi, l'assurance de mes Sentimens

62.

110.

M. Amédée Dupau, D. M., à Paris.

Paris, le 27 mars mardi soir 1827.

M., — J'apprends par votre billet que vous ne recevez plus la Revue ; ce qui est, au reste, l'effet d'une mesure générale dont vous reconnaîtrez la justice. A la fin de chaque année, on fait le relevé du Relevé du registre d'inscription des articles fournis par chacun de nos collaborateurs et de nos correspondans ; et l'envoi du Recueil est suspendu, jusqu'à nouvel ordre, pour tous ceux qui n'ont point donné dans l'année au moins 16 ou 20 pages, tant pour compenser l'abonnement dont ils ont joui sans le payer, que pour concourir aux dépenses extraordinaires d'une Entreprise qui ajoute chaque mois près d'un tiers d'étendue à ses cahiers, outre ce qu'elle doit à ses Souscripteurs : sacrifice très-considérable, d'une valeur de plus de douze mille francs par année — fait uniquement au profit des auteurs, des éditeurs, des Libraires et de la cause générale des Sciences et des Lettres.

Vous avez probablement subi la loi commune, si votre contribution en articles, pendant l'année 1826, a été inférieure au contingent d'usage et convenu.

Comme je n'ai pas eu le plaisir de vous voir depuis longtems, ni de recevoir de vous aucun signe de vie, quoique je vous aye toujours adressé avec soin des invitations pour nos réunions mensuelles, je vous croyais absent, ou malade, ou trop distrait par vos autres occupations pour penser à la Revue et à moi. Je m'étonnais aussi de ne plus recevoir la Revue médicale.

Du reste, je tâcherai de placer incessamment l'article que vous m'adressez, et qui, je le présume, est relatif à un ouvrage dont un exemplaire a été déposé au Bau de la Revue. Sinon, après que l'on aura pu demain s'enquérir sur le livre d'inscription des ouvrages reçus, si l'Editeur ou le Libraire en a fait l'envoi, notre garçon de Bau iral réclamer.

Je serai charmé de vous voir, M., y rendre quelque part à nos travaux, si cela peut vous convenir. — Agréez, etc.

111.

M. Girard, de l'Acad. des Sciences.

Paris, le 28 mars 1827.

M., — Je m'empresse de répondre à votre Lettre qui me prouve que vous êtes bien loin de comprendre la nature de la difficile entreprise que je dirige. Car, si vous la connaissiez, vous rendriez justice aux sacrifices de tout genre auxquels je me soumets avec persévérance et désintéressement depuis neuf années, au —

profit des savans, des hommes de lettres, des auteurs, éditeurs et libraires, qui ne m'en savent aucun gré, et vous seriez loin de m'adresser l'ombre d'un reproche.

D'abord, j'emploierai, comme vous me le proposez, mais en y faisant quelques légers retranchemens, votre article sur le barrage de l'embouchure de la Seine, qui est sans doute d'un grand intérêt, mais qui est aussi, dans quelques parties, bien spécial et technique pour nos Lecteurs, et qui est un peu long pour un Recueil, où nous luttons sans cesse contre la surabondance des matériaux et contre l'espace étroit ds lequel ns devons ns renfermer, et où ns donnons, chaque année, un tiers en sus de ce que nous devons à nos souscripteurs, c'est-à-dire, une valeur réelle de plus de 15 mille fr. par an, pour agrandir notre cadre et pour améliorer et compléter notre plan. Le résultat de cette générosité inouie est qu'indépendamment de mon travail, très dur et pénible, de plus de 15 heures par jour, en comprenant les courses, démarches, relations, visites, qui se rapportent à la direction dont je suis chargé, et les détails d'administration, d'une Correspondance étendue à tous les pays, d'une rédaction centrale très délicate et pénible, etc. etc., je renonce à tous les bénéfices légitimes que je devrais attendre de mes peines, et je suis même forcé de couvrir par mes propres fonds le déficit ou l'excédent de dépenses occasionné par l'excédent considérable de feuilles d'impression que ns publions chaque mois.

Dans cet état de choses, vous devez sentir que, s'il m'arrive souvent d'ajourner malgré moi des articles que leurs auteurs aimeraient à faire insérer de suite, ce n'est point l'effet d'aucune mauvaise volonté ou de négligence de ma part.

Votre mémoire sur le Nivèlement général de la France que vous aviez fait pour l'institut ou pour la Société de Géographie, et que vous aviez bien voulu me communiquer, a eu le sort de plus de 50 mémoires, notices ou analyses du même genre qui attendent encore dans nos cartons leur tour d'insertion. J'en fais passer de tems en tems quelques-uns, non pas, comme vous paraissez le croire, parce qu'il me manque des matériaux, mais parce que je consens à les

comprendre dans l'expédient donné par mois, soit à cause de l'intérêt du sujet, soit par condescendance pour des savans et des hommes de lettres qui nous ont destiné les produits de leurs veilles.

La Revue voie, à un prix même assez élevé, les travaux faits exprès pour elle, demandés par elle ou convenus entre ses collaborateurs et les membres du Comité central de Rédaction. Mais elle ne voit jamais les Mémoires, notices, ou les comptes-rendus d'ouvrages faits pour des Sociétés savantes, des académies, qui lui sont communiqués. Or, le Rapport verbal que vous avez lu à l'académie des Sciences, sur l'ouvrage relatif au Barrage de la Seine n'est point un article que vous ayez fait pour notre Recueil. Nous n'avons même point reçu l'ouvrage; et à la rigueur, nous ne sommes tenus à comprendre dans nos analyses et dans nos annonces bibliogr., de chaque mois, que les ouvrages dont les exemplaires d'usage sont déposés à notre Bau. Si nous en annonçons très souvent, sans les avoir reçus, c'est encore un acte de générosité et d'obligeance dont les auteurs devraient nous savoir quelque gré.

En saisissant, M., l'occasion que m'offre votre lettre de vous donner ces explications, j'aime à penser qu'ami de la gloire scientifique et littéraire de notre pays, et du progrès des lumières, vous apprécierez mieux une grande institution de bien public, d'où toute pensée d'intérêt personnel et de spéculation a été bannie, comme chacune de ses publications l'a démontré avec évidence, et qui, répandant au loin la réputation des savans et des écrivains français, rattache à notre patrie, au principal fois du monde civilisé, le compte rendu des produits les plus remarquables de l'esprit humain dans tous les genres et chez toutes les nations. En appréciant le service que nous rendons, vous aimerez quelquefois à vous associer à nos travaux, sans vous détourner des vôtres, et sans m'imposer des conditions qui seraient presque incompatibles avec la situation dans laquelle nous sommes placés. — Agréez, etc.

P. S. Il m'avait été impossible de vous répondre, lundi, comme j'en avais l'intention. Je suis condamné à —

écrire plus de 12 ou 15 Lettres par jour, et à ajourner tous les mois un grand nombre d'articles, même imprimés, et dont la publication est remise pour ne pas vouloir grossir nos Cahiers au delà de toute mesure, et pour conserver à chacune de nos Livraisons le double mérite de l'universalité et de la variété.

112.

M. Rosan,
R. Montholon, 26.

Paris, le 29 mars 1827.

M., — J'ai vu avec regret que l'état de vos yeux ne vous avait point permis d'examiner les deux articles, en effet d'une très mauvaise écriture, que vous avez bien voulu vous charger de revoir. — Vous pouvez juger par ce premier dégoût très naturel qui me rebute, combien j'ai dû avoir de patience, d'abnégation, de dévouement, pour me soumettre à faire tous les mois, — depuis neuf années, une révision consciencieuse de plus de 30 ou 40 articles d'un même genre, sans compter les articles d'une lecture facile et d'une rédaction à peu près correcte, et tous les détails d'une administration compliquée et d'une immense correspondance. J'espère que j'aurai à vous offrir des travaux plus à votre convenance, et plus agréables, et que vous ne renoncerez point à votre projet de me seconder par votre coopération. — Très à la hâte.

113.

M. Ternaux, l'aîné.

Paris, le 31 mars 1827.

M., — J'ai l'honneur de vous envoyer un exemplaire du dernier ouvrage publié par le bon et respectable M. de la Rochefoucauld-Liancourt, et dans lequel il ne fait aucune mention de lui, quoiqu'il soit le véritable créateur de la prospérité toujours croissante depuis plusieurs années dans le petit canton dont il trace le tableau statistique. C'est comme le testament patriotique de l'excellent citoyen que nous pleurons.

J'ai aussi l'honneur de vous adresser en communication une notice statistique sur le Dépt de la Marne, sur laquelle je vous prierai de me communiquer vos observations et celles de M. Jaubert, afin que nous puissions, aidés de vos lumières et de votre connaissance exacte des localités, améliorer et compléter cette notice, avant de l'insérer dans notre Revue Encyclopédique, où nous tâchons, autant que cela dépend de nous, de ne publier que des faits

(BB.)

vrais et dignes d'intérêt. Le tableau abrégé d'un département de la France, où l'on compte beaucoup d'établissemens d'industrie, peut offrir des exemples utiles à plusieurs autres départemens ; et la Statistique comparée des différentes parties de la France, et successivement des différentes contrées du monde civilisé, est un moyen d'y exciter une salutaire émulation, et d'établir une sorte d'instruction mutuelle, féconde en bons résultats, au profit des hommes éclairés, industrieux et actifs qui prennent part, dans chaque pays, par leurs travaux individuels, à la marche générale et aux progrès de la Civilisation.

Je joints ici, comme vous m'y avez autorisé, deux cents petits avis imprimés, contenant l'annonce et la recommandation de notre R. E., qui, n'étant jusqu'à jamais annoncée par les journaux quotidiens, même libéraux, a besoin de l'appui des hommes qui aiment et favorisent ce qui est bon et utile, indépendamment de tout esprit de parti ou de coterie, et qui appréciant la difficile et dispendieuse entreprise de la Bibliothèque dans laquelle nous rattachons à la France, comme au principal foyer du monde civilisé, le compte rendu périodique des produits les plus remarquables de l'intelligence et de l'industrie humaine dans tous les genres et dans tous les pays. Je vous prie de faire envoyer ces avis, et de recommander avec chaleur notre Revue, à ceux de vos nombreux Correspondans qui pourront la faire connaître ou s'y abonner eux-mêmes.

114.

M. Girard, de l'Acad. des Sciences.

Paris, le 2 Avril 1827.

M., — Dans un ouvrage comme la Revue Encyclopédique, consacré surtout à la Vérité, nous tâchons de n'insérer aucun article qui n'ait d'abord été lu par un juge compétent, et nous avons pour cet objet un comité de Rédaction de trois personnes, auquel sont communiqués tous les articles qui doivent entrer dans nos Cahiers.

Quand vous m'avez demandé une réponse immédiate au Sujet de votre Rapport fait à l'Institut sur l'ouvrage de M. Lamblardie, je vous ai répondu,

au milieu des travaux urgens de la fin du mois, et sans — avoir pu consulter mes Collègues du Comité de rédaction, que votre article serait inséré dans notre Cahier d'Avril, bien que ce Cahier fut déjà plein d'articles fournis antérieurement, sauf quelques retranchemens, à cause de la longueur de l'article sur un ouvrage qui n'a pas même été envoyé à la Revue, et dont par conséquent, elle doit être moins pressée de rendre compte que des ouvrages qu'elle a reçus.

Néanmoins, je tiendrai ma promesse, dès ce mois, si vous l'exigez absolument, puisque, y restés par votre lettre, je l'ai donnée en vous répondant sur le champ. Si, au contraire, vous voulez bien apprécier les observations ci-jointes du — comité de rédaction, qui vous prouveront que dans l'intérêt de la Revue et de la vérité, un mois est nécessaire, vous m'obligerez particulièrement. — Agréez, etc.

Note des membres du Comité de Rédaction.

On espère que M. Girard voudra bien permettre que son Mémoire soit inséré dans le Cahier de Mai. Voici les motifs de cet ajournement. La question traitée par MM. Lattu, Laublardie et Girard, n'est pas seulement une question de science et d'art: c'est un plaidoyer devant l'opinion publique. Le projet de grand canal entre Le Havre et Paris a déjà entraîné d'assez grandes dépenses préliminaires, et jusqu'à présent on n'a guère entendu que ses adversaires, et — seulement la réfutation de quelques uns de leurs raisonnemens. L'impartialité exige donc que les auteurs du projet parlent aussi en faveur du projet parlent aussi en faveur de leur Cause, au lieu de se borner à une défense qui ne peut suffire, si — leur entreprise est réellement utile, et qui, dans le cas opposé, laisse du doute dans quelques esprits. Dans une — affaire de cette nature, la justice est une nécessité. M. Lattu répondra à M. Laublardie; si cette réponse est adressée à l'Académie des Sciences, comme le Mémoire de M. Laublardie l'a été, il est à désirer que M. Girard soit aussi chargé de l'examiner et d'en faire un rapport. Alors, toutes — les pièces du procès étant sous les yeux du juge, toutes les exigences de l'impartialité sont satisfaites, et l'arrêt est reçu avec d'autant plus de confiance. Un mois — suffira pour que toutes ces formalités soient remplies,

et le Rapport de M. Girard sera plus intéressant encore; tels sont les motifs qui font désirer que l'impression de cet article soit différé d'un mois.

115.

M. Stapfer, R. des Jeûneurs, N° 4.

Paris, le 3 Avril 1827.

M., — J'espérais vous rencontrer hier à la commission centrale de la Société de la Morale chrétienne et vous y remettre en communication la lettre ci jointe de M. Matthias. Comme cette Lettre emploiera déjà près de 12 ou 13 pages d'impression, je vous prie d'n'y ajouter que des notes très courtes, et celles seulement que vous croirez d'une nécessité absolue. Les — d'une métaphysique abstraite ne conviennent qu'à un très petit nombre d'élus, et la généralité des lecteurs est bien rarement disposée à lire de semblables discussions — avec patience et avec intérêt.

Agréez je vous prie, M., les assurances de mes sentiments les plus distingués.

11B.

M. le Comte de Frankin.

Paris, le 10 Avril 1827.

M. le Comte, — N'ayant pu lire moi même votre Cantate, à cause de mes occupations très multipliées, je ne puis vous donner le nom, ni l'adresse de celui de mes collaborateurs qui a fourni l'article critique, contre lequel vous réclamez. Un usage reçu en France comme en Angleterre, et adopté par les hommes les plus honorables, permet au critique de cacher son nom, lors qu'il veut conserver dans toute son intégrité la liberté de ses — opinions et de ses jugements. Avouer qu'une pièce est faible, que des vers paraissent médiocres ou mauvais, c'est peut être médire de leur auteur, et cela n'entraîne nullement la nécessité de signer en toutes lettres. Que deviendraient les journaux, s'ils devaient, avant d'émettre une opinion, examiner jusqu'à quel point elle pourra satisfaire l'amour propre des poètes ou des écrivains?

Du reste, M. le Comte, vous dont les opinions libérales et généreuses sont honorablement connues, et à qui la R. E. a souvent rendu justice sous ce rapport, vous devez moins qu'un autre être blessé d'un jugement librement exprimé sur le mérite littéraire de la Cantate que vous venez de publier. Notre Recueil examine et juge les ouvrages, sans attaquer

jamais les personnes. Beaucoup d'hommes très distingués et d'un caractère très recommandable ne sont point favorisés des Muses ou s'en sont exposés, en publiant des vers ou de la prose, à des critiques plus ou moins sévères, qu'ils doivent subir sans se plaindre : c'est au public, juge suprême, à prononcer en dernier ressort. — J'ai l'honneur, etc.

117.
M. Laganel,
à Paris.

Paris, le 11 avril 1827.

Monsieur, — Je regrette beaucoup que celui de nos collaborateurs qui s'était chargé de faire pour la Revue un article — que j'avais demandé depuis longtems sur l'intervention des — Anglais en faveur de la Grèce, n'ait pas pris son sujet de plus haut pour écrire un morceau d'histoire, également digne du — sujet traité et d'un Recueil central de la civilisation répandu maintenant sur tous les points du globe et traduit par — extraits choisis dans toutes les langues. Malheureusement, au lieu de se rendre maître des faits qu'il devait recueillir et de les fondre d'une main habile et ferme, il s'est traîné sur des articles de journaux quotidiens et en a fait un résumé qui offre sans doute de l'intérêt, mais qui est bien au dessous de ce que la matière pouvait comporter. Comme ce travail — avait été fait d'après mon invitation expresse, je n'ai pas cru — devoir le refuser, et j'ai insisté auprès du Conseil de rédaction — pour qu'il fût inséré, malgré son imperfection. Nous y avons — fait seulement quelques retranchements de détails. J'ai regretté — beaucoup, en recevant votre billet, que le Rédacteur de cet — article eût omis votre nom et vos utiles ouvrages pour la cause des Grecs, tandis qu'il a probablement fait mention de plusieurs personnes qui ont moins bien servi cette cause que vous. Il n'a point rappelé non plus le Recueil de Poésies que j'ai — publié au profit des Grecs, ni la part qu'ont prise les — membres du Comité grec de la morale chrétienne, dont je fais aussi partie, aux actes multipliés qui ont secondé et souvent excité le zèle de toutes les Classes de la Société pour la cause des Hellènes.

De semblables omissions sont presque inévitables, et j'en ai moi-même commis involontairement du même genre, que l'on m'a reprochées, dans le Coup d'œil sur les progrès des Sciences en 1826 qui ouvre notre Cahier du mois de janvier de cette année.

Je saisirai la première occasion qui s'offrira de réparer une omission qui me contrarie doublement, — puisque vous l'avez remarquée. Mais afin que je sache — exactement comment remplir cette tâche, je vous prierai de m'envoyer une courte note des ouvrages que vous avez publiés sur et pour les Grecs. Car, avec la meilleure — intention possible, on oublierait au milieu du tourbillon d'affaires et de détails toujours renaissants et urgents — qui dévore ma vie, on ne ferait qu'une nomenclature — incomplète. Du reste, je crois que nous avons annoncé avec soin chacun de vos ouvrages, à mesure qu'ils ont — paru ; ce qui était l'essentiel.

Je vous félicite de revoir les parfums de la campagne et du printemps et de jouir de votre liberté et de votre — pensée. J'ai sacrifié avec dévouement et imprudence ces — deux biens précieux, et d'autres encore, sans que l'on m'en sache aucun gré, du moins en France. Je subis mon sort, — et je continue à remplir les pénibles devoirs que je me suis volontairement imposés.

118.

S. Exc. le Cte de Mello Breyner, à Lisbonne.

Paris, le 18 avril 1827.

M. le Comte, — Je viens de recevoir la lettre en date de Lisbonne du 28 février dernier, que votre Exc. m'a fait l'honneur — de m'écrire, et à laquelle se trouvaient jointes deux lettres de la Cour Royale de l'Académie des Sciences de Lisbonne, dont l'une renfermait un diplôme de correspondant étranger de cette Académie et quelques brochures en langue portugaise dont nous aurons — soin de rendre compte dans la Revue Encyclopédique.

Je suis très reconnaissant, M. le Comte, de ces marques — nouvelles de votre bienveillance et de votre souvenir. J'ai — été infiniment flatté de la marque d'estime que vient bien — m'accorder l'Académie de Lisbonne, en m'admettant au — nombre de ses membres. Je tâcherai de justifier cette faveur, en ne laissant passer aucune occasion de faire mieux connaître, dans le Recueil que je dirige l'état actuel et les progrès, — non seulement de la Littérature et des Sciences, mais aussi de l'Agriculture, de l'Industrie et de la civilisation dans — votre patrie, à mesure que je recevrai les renseignements et les communications, analogues au plan de notre Revue, que —

M. Dantas, secrétaire de l'Académie, me fait espérer.

J'ai donné l'ordre, M. le Cte, de vous faire expédier la Revue Encyclopédique par la voie que vous m'indiquez, et l'on vient d'adresser pour vous les trois cahiers de Janvier, février et Mars de cette année, à M. Giraldès, Consul du Portugal au Hâvre, qui vous les fera sans doute parvenir promptement et exactement. On enverra la quittance de l'abonnement, pour 1827, à M. Giraldès, sur le pied de 53 francs pour l'année, puisque le Bureau de la Revue ne paiera le port que jusqu'au Havre.

J'apprends avec une vive satisfaction que votre santé est parfaitement bonne, et que l'état de vos yeux s'améliore. Je souhaite bien sincèrement que votre santé, votre famille, votre patrie, votre situation particulière et publique ne vous donnent que des sujets de contentement et de joie. Mais je sais, par une cruelle expérience, combien l'existence de chacun est troublée et quelquefois empoisonnée dans les tems d'agitation et de dissensions politiques. Puisse votre belle patrie, si favorisée du ciel, trouver dans l'union de ses habitans, dans la sagesse et l'habileté de l'administration, les moyens de développement et de prospérité qui peuvent et doivent résulter de ses nouvelles institutions et de réformes progressives, et surtout du perfectionnement de l'éducation primaire et publique.

Je serai heureux, M. le Cte, si je puis quelquefois vous être bon et utile dans ce pays, et je vous prie de m'adresser avec confiance ceux de vos compatriotes et de vos amis qui seront dans le cas de visiter notre capitale. Moi-même, je voudrais bien ne pas mourir, sans avoir visité les bords du Tage et observé de près votre spirituelle et intéressante nation.

Je joins ici mes réponses à M. Dantas et à l'Académie de Lisbonne.

J'ai l'honneur, M. le Comte, de renouveller, etc.

119.

M. Joseph Maria Dantas, Sre de l'Acad. roy. des Sc., à Lisbonne.

= Lettre envoyée, ainsi que la précédente, par l'intermédiaire de M. ch. Baudin, Armateur au Havre.

Paris, le 16 avril 1827.

M., — Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date de Lisbonne du 5 février dernier, et à laquelle se trouvait joint le diplôme de membre associé correspondant de l'académie royale des sciences de Lisbonne que cette société savante a bien voulu m'accorder. Je vous prie, M., d'être auprès de vos respectables confrères l'interprète de ma

vive reconnaissance. Je tâcherai de répondre à la confiance dont ils m'honorent, en saisissant toutes les occasions que je pourrai avoir de mieux faire connaître, dans le Recueil dont la direction m'est confiée, l'état et les progrès de la littérature portugaise, et aussi de l'agriculture, de l'industrie, des sciences et des arts et de la civilisation dans votre belle patrie. Dès ce mois-ci, dans notre cahier d'avril, nous consacrons deux articles aux deux ouvrages: Collection de Notices pour l'histoire et la géographie, et — Discours prononcé le 1er Juillet 1824 à la Séance publique de l'acad. des sciences de Lisbonne, que vous avez bien voulu m'adresser. Si, comme vous me le faites espérer, vous, M., et quelques-uns de vos savans confrères, consentez à honorer notre Recueil de vos communications, nous serons très empressés, mes Collaborateurs et moi, à comprendre souvent le Portugal dans notre Galerie des nations civilisées, et à réparer l'injuste oubli dont il a droit de se plaindre.

J'ai eu l'honneur de connaître plusieurs de vos compatriotes à Paris, Mrs de Marialva, de Souza, etc. et en dernier lieu, M. Sinheiro Ferreira, qui est, je crois, membre de la Chambre des Députés à Lisbonne.

J'écris, par ce même courier, à S. Exc., M. le Comte de Mello Breyner pour le remercier de m'avoir procuré l'avantage d'établir des relations avec vous et avec l'illustre Académie qui vous a choisi pour son organe.

J'ai communiqué vos catalogues à mon collaborateur M. le Colonel Bory de St Vincent, et il regrette ainsi que moi, qu'au lieu de rendre à la noble nation portugaise en général une justice impartiale, on ait quelquefois intitté sur les deux accusations de superstition et d'ignorance qui, à certains égards, ont pu n'être autrefois fondées, en ne considérant qu'un des revers de la médaille. Dans notre R. E., destinée à rapprocher par des communications mutuelles, publiques et périodiques, les hommes éclairés de toutes les nations, et qui, par ce motif, ils doivent favoriser, nous évitons tout ce qui pourrait blesser soit une nation en masse, soit un gouvernement, soit même un particulier. Nous nous occupons des choses, non des personnes; de ce

qui est vrai, bon et utile, non de celui qui ne tend qu'à servir des passions, ou un esprit de parti ou de coterie.

Agréez, je vous prie, M., etc.

120.

M. Kalvos, à Corfou.

Paris, le 29 Mars 1827.

= lettre envoyée par les soins de M. le Cte Capo d'Istrias, auquel j'ai écrit pour lui rappeller son offre obligeante de faire passer mes dépêches en Grèce et dans les îles ioniennes.

M., — Je reçois aujourd'hui votre lettre datée de Corfou du 17 fév. dernier. C'est la première lettre de vous qui m'arrive. J'y vois avec un profond chagrin que vous m'avez écrit trois lettres de Milo, d'Hydra et de Nauplie de Romanie, dont aucune, je puis vous l'assurer, n'est parvenue. Je regrette surtout le Tableau statistique de la Grèce que vous dites m'avoir envoyé, et dont j'aurais été charmé de faire usage dans la R. E. Je vous prierai d'en envoyer une copie par une voie sûre, et j'aimerai à saisir cette occasion de bien faire connaître à nos lecteurs cette contrée qui produit aujourd'hui comme autrefois des héros et qui mérite si bien que son indépendance, qui a tant d'efforts, de sang et de sacrifices, soit garantie contre l'oppression musulmane par la volonté énergique de tous les gouvernemens européens qui respectent encore la religion et l'humanité. Je me plaignais de votre long silence, et je vois que vous avez tenu vos promesses. De votre côté, vous m'accusiez peut-être de négligence, et vous voyez que je n'ai pu faire insérer dans la R. E. les articles que vous lui aviez destinés, et qui ont été perdus, quoique recommandés. Je vous prie de me faire connaître par quelle voie ces lettres et paquets m'avaient été expédiés, afin que je puisse faire, s'il est tems encore, quelques recherches pour les retrouver. Je vous prie aussi de m'indiquer les moyens d'établir avec vous une correspondance régulière et suivie. J'aimerai beaucoup à parler souvent, et avec soin, des îles ioniennes et de la Grèce, dans notre Galerie des nations civilisées, à mesure que j'en aurai l'occasion. Je fais usage, dès ce mois-ci, dans notre Cahier d'Avril, de votre intéressante lettre contenant des détails sur l'université et sur l'instruction publique dans les îles Ioniennes. Vous m'obligerez de me rappeller au souvenir bienveillant de l'excellent Lord Guilford et de lui faire agréer mes hommages respectueux. Tâchez de répandre un peu notre R. E. dans les contrées que vous habitez, et dans les contrées voisines où s'étendent

vos relations, et de lui procurer des abonnés et des Lecteurs. Tous les hommes éclairés de tous les pays doivent encourager et favoriser de tous leurs moyens, une difficile et dispendieuse Entreprise, philantropique et philosophique, qui fait, depuis neuf années, avec persévérance et dévouement, de très grands sacrifices pour exécuter d'une manière plus complète son plan, et pour offrir un tableau abrégé et progressif de la civilisation comparée chez tous les peuples.

Ni le colonel Raybaud, ni M. Clonarès, ni Mrs Picolo et Politis, ni Lord Guilford lui même, qui tous, pendant leur séjour à Paris, m'avaient fait espérer qu'ils m'enverraient des communications relatives à la Grèce et aux Isles Ioniennes, pour notre R. E., ne m'ont donné signe de vie, depuis qu'ils ont quitté la France, ou du moins aucune de leurs Lettres ne m'est parvenue.

Je vous remercie, M., de votre bon et aimable souvenir; je vous prie de continuer à m'écrire, et je vous renouvelle très à la hâte les nouv. assur., etc.

121.

M. Cooper, à Paris.

Paris, le 19 avril 1827.

M., — J'ai l'honneur de vous adresser l'épreuve de votre intéressante lettre en réponse à la notice de M. de Sismondi. Nous avons dû à regret l'abréger, comme nous le faisons par nécessité pour la plupart des articles qui nous sont remis, notre cadre étant beaucoup trop étroit pour notre plan qui embrasse une Revue périodique de tout ce qu'offre de plus remarquable la Civilisation comparée chez les différentes nations et observée successivement dans toutes les parties des connaissances humaines. Mais, sauf quelques retranchemens et en adoucissant, comme vous m'y avez autorisé, certaines expressions qui reprochaient peut-être un peu vivement à notre honorable Collaborateur M. de Sismondi les erreurs qui ont pu lui échapper, en puisant ses renseignemens sur l'Amérique à des sources peu exactes, nous avons conservé avec un soin religieux tout ce qui fait le fonds de la réclamation ou de la réfutation, et j'aime à penser que vous approuverez entièrement l'article, tel qu'il est. Vous me donneriez une preuve flatteuse de votre approbation, si vous consentiez à laisser imprimer votre signature au bas de cette lettre, puisque, d'un côté, vous donneriez un nouveau poids à vos assertions et vous offririez à M. de Sismondi un adversaire noble, généreux et instruit, —

tout à fait digne de lui par le caractère, le talent et la réputation, puisque d'ailleurs votre lettre, qui ne peut que le flatter, lui prouvant le soin avec lequel vous avez lu sa notice, et une sorte de plaidoyer, plein de modération, de force et de raison en faveur de vos compatriotes. Enfin, notre Recueil aimera, Moy à s'honorer de votre nom.

Sur ces divers motifs, et si vous n'y trouvez, comme je l'espère, aucun inconvénient, je vous prierai de signer votre lettre et de m'autoriser à faire imprimer votre signature dans la Revue.

Je voulais aller moi-même vous porter cette épreuve et m'entretenir avec vous sur le contenu de votre lettre. Mais des occupations toujours renaissantes et urgentes, qui font de ma vie une dure servitude, me privent de ce plaisir.

Agréez, etc.

122.

M. Taillandier, avocat, à Paris.

Paris, le 20 avril 1827.

M. et cher Collaborateur, — En vous remerciant du soin que vous avez pris de revoir la note envoyée des bords du Rhin sur le projet d'introduire l'ancien Code prussien dans les provinces Rhénanes, je vous demanderai de vouloir y faire quelques corrections de style et les changements indispensables, en conservant la physionomie locale et en faisant quelques retranchements, vu qu'un auteur, savant jurisconsulte, désire avoir 100 exemplaires de son article tirés à part et les répandre dans le pays et même à Berlin, pour exercer ainsi, par la manifestation de l'opinion des hommes éclairés, quelque influence sur la détermination du gouvernement.

123.

M. Michel Schinas.

Paris, 23 avril 1827.

M., — Mon premier mouvement, en recevant votre intéressant discours, a été de l'insérer dans la Revue. Mais, suivant l'usage constant et notre réglement intérieur, je l'ai communiqué au Comité de rédaction, qui, tout en reconnaissant le mérite de votre travail, a considéré que, le discours étant d'une certaine étendue et notre section des mémoires et notices étant déjà encombrée de matériaux arriérés et d'articles anciens qui attendent leur tour d'insertion, nous ne pourrions, malgré notre bonne volonté, publier votre discours que d'ici à 2 ou 3 mois, et en le réduisant un peu. Sur ce motif, et pour me conformer à vos intentions, je vous en fais à regret

le renvoi ; et, si vous le faites imprimer à part, je vous prie de m'inscrire pour six exemplaires pour lesquels je souscris d'avance et que j'adresserai à plusieurs de mes correspondans. Si, comme je n'en doute point, beaucoup d'amis des lettres et de la Grèce sont, ainsi que moi, disposés à souscrire, votre discours aura promptement toute la publicité qu'il mérite, et nous en rendrons compte avec soin dans notre Recueil, où je ferai annoncer votre cours dans le cahier de la Revue de ce mois. —— Agréez, etc.

124.

M. Enfantin.

Paris, le 5 Mai 1827.

M., — Votre lettre me place dans un singulier embarras. Nous sommes au 5 du mois. Notre cahier est prêt à paraître. Il est je crois entre les mains du brocheur, les 1ers cent exemplaires devant être expédiés demain à Londres. Il a dix-neuf feuilles, indépendamment de votre article, c'est-à-dire, cinq feuilles de plus ou près de quinze cents francs donnés à mes souscripteurs en sus de ce que je leur dois. Je sais qu'une semblable générosité au profit des sciences et des lettres et de ceux qui les cultivent, tout à fait inusitée et même inouie, est peu appréciée. Vous ne voudrez pas ajouter à mes sacrifices de ce mois et me punir de ma complaisance et de la confiance que je vous ai accordée. Je vous avais invité à venir au bureau prendre connaissance des frais. On ne vous fait payer que ce que nous payons nous-mêmes, en sorte que les frais de porteur, et d'autres détails, que nous coûtent les articles de la Revue, (administration, révision des épreuves, &c.), n'entrent point ici en ligne de compte. Je ne suis plus à tems, le 5 mai, de changer le cahier d'Avril, tout imprimé, ni les dispositions prises. On a déjà composé tous les grands articles des 2 1res sections de notre cahier du mois courant de mai, où il serait maintenant impossible de comprendre votre réponse à M. Dunoyer.

J'espère, M., que vous apprécierez ce que j'ai fait, d'après votre demande expresse et pour vous obliger, et que vos collègues et vous tiendrez l'engagement de bonne foi pris avec moi d'acquitter les frais d'impression de votre article. — J'ai l'honneur, etc.

125.

Au même.

Paris, dimanche 6 mai, 5h. et demie.

M.— Je rentre un instant chez moi, obligé d'en repartir de suite pour aller dîner en ville, et je trouve votre nouvelle lettre.

Si vous voulez prendre la peine de venir demain à midi au, nous réglerons ensemble ce que vous désirez. Car vos deux billets et vos réclamations roulent en partie sur des malentendus.

Comme vous n'étiez ni nommés, ni attaqués personnellement dans la Revue, je n'étais nullement tenu à vous accorder la place d'une longue réponse, non plus qu'à cent vingt ou cent cinquante auteurs dont, chaque mois, nous examinons les ouvrages. C'était donc uniquement par déférence et par estime pour vous et vos collaborateurs que j'avais consenti à insérer un article de vous sur un sujet sur lequel je craignais de fatiguer mes lecteurs, en y revenant trop souvent.

Il ne faut point s'armer d'un acte d'obligeance de sa part, pour en faire un droit contre moi.

Du reste, voici votre réponse dont j'avais fait suspendre le tirage que je pourrai faire continuer, notre cahier étant en retard — et ne pouvant être expédié qu'en partie après demain. La seule vue de votre réponse imprimée vous prouvera quels arrangements que vous proposiez pour la placer dans le cahier de mai sont impraticables, ce cahier étant d'ailleurs composé et plus que rempli pour les deux premières sections. J'aime beaucoup, et je la trouve trop à mes dépends, à répandre d'utiles lumières et à obliger les amis des sciences et les écrivains honorables; mais, je ne laisse jamais imposer comme une obligation ce qui j'accorde comme un service. — Tout à vous.

126.

M. Amanory-Duval.

... Digression sur les romans, beaucoup trop longue. Dans la Rev. Enc., où nous luttons sans cesse contre l'espace, nous tâchons de bien faire connaître les ouvrages, et non de discuter, au sujet de ces ouvrages, sur le genre auquel ils appartiennent, ou sur les matières que les auteurs ont traitées.

A. E. Rédaction.

127.

MM. les Membres de l'Acad. des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Toulouse.

Paris, le 12 mai 1827.

MM., — J'ai l'honneur de vous adresser deux résumés des progrès des connaissances humaines, l'un pour l'année 1826, qui ont été insérés dans la Revue Encyclopédique, et je saisis cette occasion pour placer sous les auspices de votre illustre Société et pour recommander

aux amis des Sciences et des Lettres qui la composent notre difficile et dispendieuse Entreprise de bien public, destinée à répandre au loin la gloire Littéraire et l'influence morale de notre patrie et à rapprocher par des communications naturelles, scientifiques et littéraires, les hommes généreux et éclairés de tous les pays. Je ne doute point que, par ces motifs, MM., vous ne soyez disposés à faire connaître et apprécier et à recommander avec chaleur notre R. E. dans nos départements méridionaux dont la ville de Toulouse est regardée à juste titre comme la capitale littéraire.

Je prends aussi la liberté, MM., de vous inviter à faire quelquefois transmettre au Bureau central de la R. E. soit les comptes rendus imprimés de vos travaux, soit des ouvrages nouveaux ou des mémoires publiés dans le midi, soit enfin des nouvelles d'un intérêt général concernant les Sciences, l'agriculture, l'industrie, la littérature et les Arts.

J'ai enfin l'honneur de vous faire hommage d'un Recueil de poésies que j'ai publié, en 1825, et que j'avais depuis longtems l'intention de vous offrir.

Je joins à cet envoi quelques prospectus de notre Institution pour les jeunes Orphelins, et un programme des prix proposés pour encourager la composition des bons livres élémentaires. — Agréez, etc.

128.
M. Guizot, à Paris.

Paris, le 12 mai 1827.

M., Vous avez bien voulu vous charger de rendre compte de l'Histoire d'Angleterre par le Dr. Lingard dans la R. E. Les Editeurs de ce grand ouvrage m'ont adressé plusieurs réclamations, en me priant d'acquitter la dette que nous avons contractée à leur égard. Je crois pouvoir vous rappeler votre obligeante promesse et me flatter que vous pourrez y satisfaire d'ici à quelque tems.

J'aime à croire, M., que, vous qui êtes animé de sentimens si nobles et si généreux, qui avez toujours servi avec un rare talent la cause des lumières et celle de l'humanité, qui êtes l'un des membres si distingué et si utile de notre Société de la morale chrétienne et de plusieurs Sociétés

philantropiques, vous aimeriez à seconder avec chaleur et avec zèle, si vous la connaissiez mieux, notre difficile et dispendieuse Entreprise de Bien public, la Revue Encyclopédique, destinée à répandre autour la gloire littéraire et l'influence morale de notre patrie et à rapprocher par des communications mutuelles les hommes généreux et éclairés de tous les pays. Ce Recueil n'est point un journal ordinaire. Il doit 14 feuilles d'impression, tous les mois, à ses Souscripteurs; il leur donne des Cahiers mensuels de 18, 20, 21 feuilles; et, dans la seule année 1826, il a fait paraître en ce genre, un don gratuit de plus de seize mille fr., au profit des Sciences et des Lettres et de ceux qui les cultivent, au profit des auteurs, des éditeurs d'ouvrages, — des nations dont il fait connaître la marche, les travaux et les progrès, et surtout des amis de la civilisation qui aiment à voir le mouvement des Sociétés humaines rendu, pour ainsi dire, vivant dans une sorte de panorama philosophique où elles sont produites tour à tour. Qui mieux que vous, M., peut et doit apprécier et aider une Entreprise conduite vers un tel but, avec autant de persévérance, de désintéressement et de sacrifices de tout genre, et si peu secondée par les journaux quotidiens, parce qu'elle a toujours cherché à se maintenir dans une Sphère d'indépendance, de modération, d'impartialité, en dehors de tout esprit de parti, de Secte et de coterie.

Vous, M., et vos honorables amis, MM. le Duc de Broglie, de Staël, de Barante, Charles de Remusat...., et plusieurs de nos autres Honorables Collègues de la Société de la morale chrétienne, vous seriez, j'en ai l'intime conviction, les promoteurs, les amis et les soutiens de la R. E., si vous saviez par quels sacrifices, par quels efforts, dans quel but elle a été fondée et continuée, et comment elle est accueillie, aimée, appréciée dans presque tous les pays étrangers, où l'on a imprimé qu'elle est devenue, pour le monde civilisé, ce qu'est la tribune d'Angleterre pour le monde politique; qu'elle est la Sainte-Alliance des vrais philantropes de toutes les nations.

Souvent, des mal-entendus déplorables éloignent les hommes les plus faits pour s'estimer, pour s'entr'aider, pour marcher de concert à un grand et noble but, —

Gils se connaissaient mieux, et si des hommes prévenus ou malveillans ne travaillaient à les désunir.

Si vous étiez disposé, M., à seconder par des travaux réguliers et suivis notre R. E., je vous prierais d'y présenter de tems en tems les principaux ouvrages historiques, nouvellement publiés, qui seraient utilement rapprochés et comparés dans des examens critiques, judicieux et rédigés avec précision et impartialité. Notre honorable ami commun, M. de Sismondi, s'acquitte déjà en partie de cette tâche, mais ne peut y suffire à lui seul. Les mêmes conditions qu'il a bien voulu accepter pourraient, je crois, vous convenir, et j'attacherais un grand prix à vous voir associé à nos travaux. L'Encyclopédie progressive, dont l'idée et même le titre étaient empruntés à notre Revue Encyclopédique, qui n'est elle même qu'une suite de tableaux de la civilisation progressive et comparée, paraissant au moins suspendue d'ici à quelque tems, vous pourriez aussi vous adresser à notre Recueil, qui offre une garantie de durée dans les neuf années de son existence antérieure, le tems et les soins que vous avez paru devoir destiner à l'autre entreprise analogue, dont j'ai moi-même loyalement annoncé dans notre Revue les premières publications.

Je vous prie d'agréer, M., etc.

129.

M. le Rédacteur du Vieillard, chez M. Marie, imp.-lib., propriétaire du Vieillard, R. des Carmes, n° 36, à Rouen.

Paris, le 14 Mai 1827.

M., — Je m'empresse de répondre à votre lettre du 11 courant. L'omission dont vous vous plaignez sera réparée. Nous n'avons pu annoncer que les journaux qui nous étaient connus; et comme le vôtre n'avait jamais été envoyé à la R. E., il n'est pas étonnant qu'elle n'en ait fait aucune mention. Nous annonçons avec soin et impartialité tous les ouvrages périodiques et autres, que nous recevons.

La Direction regrette donc pouvoir accepter la proposition d'un échange que vous lui faites. Mais elle a été obligée de renfermer dans des limites étroites et donc faire des échanges de notre Revue dont les cahiers mensuels d'environ 300 pages, en petits caractères, dépassent de beaucoup les proportions convenues dans nos prospectus, qu'autant que les Recueils

ou journaux à recevoir pouvaient offrir quelque analogie avec notre plan et quelques matériaux utiles à employer dorénavant.

Si néanmoins vous consentiez à prendre l'engagement de faire tous les mois dans votre journal une annonce un peu étendue et signée de la R. E. et du contenu des matières de chaque des cahiers mensuels, outre que cette annonce aurait un véritable intérêt pour vos lecteurs, en leur présentant quelques traits de nos tableaux abrégés de la civilisation progressive et comparée dans tous les pays, comme il en résulterait que vous contribueriez à faire connaître et à apprécier notre Recueil dans les Dépts de l'ci-devant Normandie, alors, sous cette condition, nous recevrions volontiers votre journal en échange de notre Revue; et nous le comprendrions avec soin, tous les ans, dans notre coup d'œil sur les principaux journaux littéraires. De plus, quand nous aurions l'occasion d'en extraire quelques nouvelles relatives aux Sciences, à l'agriculture, à l'industrie, à la Statistique, aux Lettres ou aux arts, nous nous ferions un plaisir de la citer. — Agréez, etc.

130.

M. Marius Gimon, Rue du juge du Palais, n° 16, à Marseille.

Paris, le 15 Mai 1827.

M. — J'apprends avec une vive satisfaction qu'on va établir à Marseille une Société de Statistique des Départements compris dans la ci-devant Provence. Il serait à désirer que Bordeaux, Lyon, Rennes, Besançon, Lille, Strasbourg, Rouen, suivissent le même exemple. Des Sociétés de Statistique, ainsi organisées sur différents points de notre territoire, s'occuperaient d'y recueillir d'utiles renseignemens qui viendraient éclairer la Science de l'économie politique et l'administration, et fournir de nouveaux moyens d'accroître la richesse agricole et industrielle et la prospérité de la France. Déjà un travail important a été publié par M. le Préfet des Bouches du Rhône sur ce département, et il était naturel que la première Société de ce genre fut fondée sous ses auspices.

Je me féliciterai beaucoup, M., d'être admis comme membre de cette honorable Société, dont je me ferai un plaisir d'annoncer la formation, et plus tard les travaux, dans notre R. E. Je lui ferai hommage, si elle le permet, de mon Tableau Synoptique des Connaissances humaines, qui est une Sorte de Statistique du monde intellectuel, et de mon Essai sur l'Emploi du tems, qui présente une —

Statistique assez complète de la vie humaine et sociale, et de tous les élémens dont elle se compose, avec une indication détaillée des moyens d'ennemis régler les divers emplois.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de M. Colosan, dont j'ai fait annoncer avec soin l'ouvrage périodique intitulé: l'Ami du bien, que je m'étais procuré à la commission centrale de la Société de la morale chrétienne dont je suis membre. Il paraît que cet ouvrage n'a pas été continué. Du moins, depuis très longtems, je n'en ai vu aucun numéro, et j'avais cru que l'auteur l'avait fait envoyer à la R. E. qui s'était empressée de fixer l'attention sur son entreprise philantropique.

Vous nous obligerez de nous envoyer de tems en tems quelques articles courts et d'un intérêt général, relatifs à ce que les Sciences, les arts industriels, la Littérature, les Beaux-arts, les Sociétés savantes et d'utilité publique peuvent offrir de remarquable dans le pays que vous habitez.

J'ai l'honneur, etc.

131.

M. Sautelet, Libraire, à Paris.

Paris, le 16 mai 1827.

M., — Vous m'avez l'honneur de me dire avant-hier que, — suivant votre promesse antérieure très positive, vous m'enverriez les 2 exemplaires de votre Voltaire en 2 vol., comme vous m'aviez envoyé ceux de Rousseau en un volume, auquel j'ai consacré une analyse étendue qui, traduite dans plusieurs journaux étrangers, a contribué au moins en quelque chose au succès de cette Edition. Vous m'avez aussi promis d'envoyer à la Revue les proverbes de de M^r. Théodore Leclerc, et les autres ouvrages nouveaux que vous publiez. Votre intérêt, comme celui des premières maisons de Librairie de Paris, doit vous faire apprécier les services que leur rend un ouvrage périodique comme la R. E. qui, avec une générosité inusitée et tout-à-fait inouie, donne tous les mois cinq à six feuilles d'impression, en sus du nombre promis et dû à ses abonnés, uniquement dans l'intérêt des Editeurs, des auteurs, des libraires; et V^s devez, par un acte de réciprocité et de justice, seconder de tous vos moyens une Entreprise de cette nature, dont le zèle et le désintéressement, ainsi que le succès, vous sont évidemment attestés par neuf années d'existence.

Je réclame donc, M., avec confiance, l'exécution de —

vos promesses et la continuation de relations réciproquement utiles, dans lesquelles j'ose croire que Vs n'avez eu qu'à vous féliciter des procédés de la R. E. envers vous. C'est parce que les Editeurs de cet ouvrage périodique vivent très solitaires, étrangers autant qu'ils le peuvent à toute influence d'esprit de parti, de secte ou de coterie, qu'ils — servent très utilement, et dans tous les pays, la cause générale des Lettres, des Lumières et de la Civilisation, et la cause particulière de notre gloire Littéraire nationale et du Commerce de la — Librairie de Paris et de la France. — J'ai l'honneur, etc.

132.

M. Ch. Coquerel, à Paris.

Paris, le 18 mai 1827.

M. et cher Collègue, — j'apprends avec peine qu'une maladie grave vous a empêché de répondre à ma dernière lettre, et avec une véritable satisfaction, que vous êtes en pleine convalescence. Vous aviez, sans doute à cause de vos occupations très multipliées, négligé de répondre à ma lettre précédente du 4 avril 1826 (1), dans laquelle je vous demandais à la fois un article promis et dû depuis plus d'une année sur le Résumé de l'histoire de — Hollande que vous aviez demandé vous-même pour en — rendre compte dans la R. E.

Quoique cette date soit déjà très ancienne, il n'en est pas moins essentiel de l'acquitter. Car c'est une dette que notre Revue elle-même a contractée en recevant l'ouvrage, et le trop long retard que nous avons mis à lui consacrer un article d'annonce, nous a fait un tort réel. C'est ruiner un ouvrage périodique et détruire ses relations avec les libraires et les auteurs, que de se charger d'y faire un article sur un ouvrage, de le recevoir l'ouvrage et de n'en faire aucune mention. J'attends de votre loyauté et de votre honneur que vous remplirez incessamment votre nouvelle promesse, en m'envoyant l'article annoncé et dû au moins depuis dix-huit mois.

Si vous n'aviez pas été, pendant près de deux ans, presque entièrement étranger à la Rédaction de la R. E., vous auriez su qu'à la fin de chaque année, on fait, sur le Registre d'inscription des articles fournis par les différens Collaborateurs, le Relevé du nombre et de l'étendue des articles que chacun — d'eux a livrés; et ceux qui n'ont rien fourni sont de droits — retranchés de la liste placée sur la couverture extérieure du Cahier, et cessent de recevoir la Revue, sauf à rétablir leurs noms

(1) voy. le Registre de correspondance commencé le 1er mai 1824, et finissant au — 1er août 1826 page 317-326, — N° 21 de — l'année 1826.

et à leur continuer l'envoi du Recueil, s'ils prennent de nouveau une part active à nos travaux.

Obligé d'écrire plus de dix lettres ou billets par jour — et de publier chaque mois un cahier d'environ 300 pages, composé de plus de cent-soixante articles, j'ai droit — d'obtenir de mes collaborateurs et des hommes généreux et éclairés qui apprécient l'étendue des — sacrifices de tout genre que je fais depuis neuf années à une grande Entreprise de bien public, un peu d'indulgence dans mes relations avec eux ; et, au lieu d'être blessé — par l'exécution d'une convention simple et naturelle, et fondée sur l'exacte justice, qui fait retrancher jusqu'à nouvel ordre de notre couverture imprimée les noms de ceux qui ont cessé, pendant une année entière, de travailler — à la Revue, ils viennent s'entendre amicalement avec moi pour reprendre leur collaboration longtems suspendue, — si leur situation le leur permet ; et plusieurs même, par — un sentiment de délicatesse et de justice, remboursent le prix d'un abonnement qui leur a été servi à titre — gratuit, sous une condition tacite ou formelle qu'ils n'ont point remplie. Je n'ai donc manqué d'aucune manière à ces formes d'égards et de politesse qui ne gâtent jamais rien, comme vous l'observez, et je pourrais à juste titre vous reporter ce reproche, puisque vous avez laissé entièrement sans réponse ma lettre détaillée, contenant la double demande — d'un article dû pour un ouvrage que vous aviez reçu de la R. E., et du montant de quelques abonnements que vous — aviez pris au Bureau de la Revue, et qui n'ont jamais été payés. On ne pouvait s'adresser qu'à vous qui seul aviez donné les adresses, qui aviez demandé qu'on servît ces abonnements faits par vous et sous votre seule garantie, qui vous — étiez chargé d'en solder la valeur. Mais nous sommes — tous deux membres d'une Société qui se propose d'appliquer les principes de la morale chrétienne aux relations de la vie sociale ; et en vous rappelant un tort, sans doute involontaire, mais réel, que vous avez eu, pour répondre au — reproche nullement fondé d'un tort que vous avez cru — pouvoir m'imputer, faute de réflexion, ou par suite d'un — mal-entendu, je veux me disculper à vos yeux, et non —

pas vous amuser. Au besoin, c'est Madame votre tante que je choisirais volontiers pour arbitre de notre petit différend, après que je lui aurais présenté l'exposé fidèle des faits; tant je suis convaincu que son affection bien naturelle pour vous ne l'empêcherait point de vous rendre pleinement justice.

Il en est de même au sujet de l'échange de votre Revue protestante avec la R. E., qui, dites-vous, aurait pas à vous rendre des services mutuels.

De bonne foi, M. et cher Collègue, je vous ai rendu des services dont vous parlez, et jamais vous n'avez usé de réciprocité. J'ai annoncé plusieurs fois avec éloge votre excellente Revue protestante: je vous ai témoigné qu'il serait juste et convenable que vous fissiez aussi le besoin d'annoncer la R. E., et vous n'avez tenu aucun compte de mes invitations à ce sujet. De plus, je vous envoyais un cahier d'environ dix-huit ou vingt feuilles d'impression par mois, d'une étendue et d'une valeur matérielle très supérieures à celles de plusieurs recueils littéraires, semi-périodiques, qui coûtent au moins 20 francs par année, quand j'ai maintenu la Revue au prix très modéré de 16 fr., et je recevais en échange un cahier de 3 ou 4 feuilles par mois. Tandis que nous avons à l'un de nos collaborateurs, en faisant un véritable sacrifice, nous n'avions aucun motif de l'accorder à un écrivain, fort honorable d'ailleurs, mais devenu, depuis plus d'une année, tout-à-fait étranger à nos travaux, et même nullement soigneux de remplir des engagements positifs. Tous les ans, la Direction de la R. E. arrête l'état des échanges anciens conservés, ou des échanges nouveaux conclus avec d'autres ouvrages périodiques. L'échange très désavantageux, et onéreux pour nous, que nous faisions depuis longtems avec un recueil qui n'avait reconnu que par un profond et obstiné silence nos bons procédés envers lui et nos soins pour le faire connaître, n'était continué que en raison de votre collaboration. Cette collaboration avait cessé, vous n'aviez pas même répondu à ma lettre. Nous avons usé du seul moyen qui nous restait d'obtenir de vous une explication. Nous avons interrompu l'envoi de notre Revue, sauf à vous rendre plus tard avec vous les arrangements qu'il vous conviendrait de nous proposer et

à nous d'acquitter, Si vous attachiez quelque prix à recevoir notre Recueil, après l'avoir négligé avec une affectation si marquée et si peu bienveillante. Ici encore, l'initiative de la cessation de nos relations mutuelles est uniquement de votre fait et non du mien.

La Revue Encyclopédique a rendu compte avec soin, dans le tems du Musée des protestans, de votre Tableau du Christianisme, de plusieurs ouvrages favorables à vos co-religionnaires et à l'Eglise réformée. Elle le fera encore avec plaisir dans l'occasion, quoique des articles de ce genre lui aient valu à plusieurs reprises des accusations virulentes et calomnieuses de l'Etoile, et par suite des interdictions formelles, très nuisibles à ses intérêts, dans les pays étrangers où l'Etoile obtient quelque crédit. Attaqués avec chaleur par des amis mécontens et actifs, nullement défendus par de prétendus amis, faibles, indifférens ou ingrats, tel est le sort des hommes de bien qui n'en doivent pas moins poursuivre leur tâche sans se décourager. Vous savez cela, comme moi, par expérience; et, comme moi, vous continuez à remplir avec persévérance et dévouement, malgré les obstacles, les injustices, les dégoûts de tout genre, le devoir que vous vous êtes volontairement imposé. Nous aurions mieux servi encore, dans notre Recueil, la cause respectable dont vous êtes plus spécialement le défenseur, si vous nous en aviez fourni les moyens, en nous secondant. Mais, vous vous êtes éloigné de nous, longtems avant que, par de justes et tardives représailles, nous ayons cru nécessaire de nous éloigner de vous à notre tour.

Je m'empresserai, M., d'insérer, dans notre cahier du mois prochain, un article de M. Matthias sur l'ouvrage intitulé je crois Chartreux, que je lui avais communiqué, d'après vos intentions, et dont il m'a dit hier jeudi que vous veniez de lui envoyer un exemplaire. J'espère y pouvoir placer dans le même cahier votre article sur le Retour de l'histoire de Hollande, que j'attends avec confiance.

Je serai très empressé d'annoncer, avec toute l'attention que mérite un ouvrage aussi important, les Souvenirs de la Révolution écrits par Madame votre tante et publiés par vos soins, dont vous m'annoncez le prochain envoi. — Recevez etc

133.
M. de Romanis, Lib., à Rome.

Paris, le 15 Mai 1827.

M.r — La Direction de la R. E. a l'honneur de vous prévenir que, conformément à votre lettre du 9 mars dernier, elle vient de se prévaloir sur vous de la Somme de 330 fr. en une traite ordre Laffitte, à 15 jours de vue, pour Solde de votre Compte de 1826, que vous trouverez détaillé d'autre part. — Elle se propose de tirer dans le courant de juillet prochain une nouvelle traite de 220 fr., pour Solde des 4 abonnements que vous avez déjà pris cette année. — Agréez, etc.

134.
M. Walmark, Conservateur de la Bibl. royale, à Stockholm.

Paris, le 24 mai 1827.

M.r — J'ai l'honneur de vous écrire, sous les auspices de mon honorable compatriote et ami, M. Ozaro, qui m'a dit que Vs. Seriez peut-être disposé à correspondre quelquefois avec moi pour me fournir les moyens de connaître de tems en tems la Suède dans notre Recueil central de la Civilisation comparée, publié sous le titre de Revue Encyclopédique, et dont, je crois, vous avez eu l'occasion de lire souvent les publications successives. Vous avez pu remarquer que nous donnons tour-à-tour, dans les quatre Sections dont chacun de nos cahiers mensuels se compose:

1.° des Mémoires et des Notices sur des objets d'un intérêt général, sur une découverte importante, — sur l'état et les progrès de la Population, de l'Agriculture, de l'industrie, de l'instruction publique, etc., dans un pays, ou dans plusieurs pays, rapprochés et comparés.

2.° des Analyses étendues d'ouvrages choisis, sur les sciences physiques et naturelles, physiologiques et médicales, géographiques et historiques, morales et politiques, sur les arts industriels, sur la Littérature, les antiquités et les Beaux-Arts.

3.° des Annonces raisonnés d'ouvrages nouveaux, — publiés dans les différens pays où s'étendent nos relations.

4.° des Nouvelles Scientifiques et Littéraires, classées aussi par pays, en sorte qu'on est informé jour à jour de la marche et des progrès de chaque nation dans la carrière de la civilisation.

Nous désirons d'autant plus, M.r, mes collègues et

moi, recevoir des communications relatives à la Suède, à ses universités et académies, à ses Sociétés savantes et littéraires, à ses établissemens d'utilité publique, à tout ce qui caractérise un gouvernement ami des lumières et une nation généreuse et éclairée, que les Suédois, appellés les français du nord, se distinguent par une grande activité morale et intellectuelle, et par des institutions sages et libérales, que votre Roi né français, et que ses anciens compatriotes aiment à célébrer ses nobles qualités et les vertus qui lui ont conciliés l'estime et l'affection des peuples dont le gouvernement lui est confié.

Je crois pouvoir, M., vous inviter à me faire adresser, sous le couvert et par l'intermédiaire de S. Exc. M. le Comte de Löwenhielm, qui a bien voulu m'y autoriser, les communications analogues au plan de la R. E., et relatives à votre patrie, que vous destinerez à notre Recueil.

J'avais eu l'honneur de connaître à Paris, M. le Bon de Klinkowström, qui retournait alors des Etats-unis d'Amérique, et M. Daelh, professeur de Technologie, qui m'avaient promis l'un et l'autre de me tenir au courant de l'état des universités et des écoles, de l'agriculture et des arts industriels, des sciences, de la littérature et des Beaux-Arts, en Suède et en Norwége, et vous m'obligerez beaucoup de me rappeler à leur bienveillant souvenir et de les inviter à s'entendre avec vous pour me transmettre quelquefois des renseignemens d'un intérêt général sur la Suède et la Norwége.

Si je pouvais me flatter que S. M. le Roi de Suède et S. A. R. le Prince Royal, qui m'ont honoré autrefois de leur bienveillance et auxquels j'ai fait hommage il y a quelques années, de la 3e édit. de mon Essai sur l'Emploi du tems et des deux Livrets pratiques qui lui servent de complément, ne m'ont pas entièrement oublié, je vous prierais, M., de leur faire agréer mes respectueux hommages. /.

135.

M. Camoin, Libraire, à Marseille.

Paris, le 30 mai 1827.

M., — Les deux Collections qui nous restent sont cartonnées à la Bradel: comme ce sont les deux dernières, qu'on nous-

en demande de toutes parts, que nous-mêmes aurions besoin d'en conserver au moins pour le Service du Bureau, que d'ailleurs nous avons fait des frais extraordinaires pour la réimpression de quelques Cahiers, nous ne pouvons vous céder celle que vous désireriez au prix proposé. Si la personne qui la demande consent à la payer 40 fr. par année (reliure comprise) au lieu de 50 fr. (ce qui ferait 368 fr. pour la totalité), — alors, aussitôt que vous nous en aurez prévenu, nous la remettrions soit au roulage, soit chez votre Commissionnaire à Paris.

Nous annoncerons l'Hermès marseillais, dès qu'il nous sera parvenu.

Si vous considérez que nos Cahiers de la Revue excèdent presque toujours d'un tiers le nombre de feuilles d'impression promis par les conditions de l'abonnement, que notre prix, comparé à celui des autres recueils, est très-modéré, que la Rédaction et la composition de notre Revue nécessitent de grandes dépenses, puisque toutes les nations, toutes les Littératures et toutes les parties des connaissances humaines y sont successivement rapprochées et comparées sous les principaux rapports qui intéressent la civilisation, et vous reconnaîtrez et vous ferez justice des correspondances qu'ils acquièrent à bon marché une collection devenue rare et précieuse, et qui est continuée avec succès.

Je vous envoie de nouveaux Prospectus de notre Recueil, en vous priant de les recommander avec chaleur dans l'occasion.

Pourriez-vous faire parvenir des Lettres que je vous enverrais pour Naples, la Sicile, Malte, la Grèce, la Turquie et l'Egypte; toutes uniquement relatives à l'état scientifique, industriel, agricole, commercial, littéraire de ces contrées? — — Agréez, etc.

136.

Extrait du Pilote du 31 mai 1827.

Revue Encyclopédique.

Le But de ce Recueil mensuel, dont nous avons déjà eu occasion de parler avantageusement, est de rendre compte des travaux de l'esprit humain dans les diverses parties

du Globe. Rien de ce que le monde savant, littéraire et industriel, présente successivement d'intéressant et d'utile n'est omis dans ce vaste dépôt. L'Afrique a son compte courant, et dans chaque livraison figurent la Russie et les deux Amériques. Progrès et retards, obstacles et améliorations, tout est noté avec soin: l'ouvrage justifie son titre, et tandis que, sans se déplacer, le lecteur parle de mois en mois sa Revue encyclopédique, embrasse et rapproche l'universalité des questions les plus importantes, il suffit au compilateur d'annuaires d'attendre la fin de l'année pour dire: mon travail est fait.

Veut-on savoir au juste ce que c'est que l'industrie dont on parle tant aujourd'hui, et qui compte parmi ses détracteurs ceux mêmes qui ne sont pas les derniers à profiter de ses succès; une plume exercée nous donne (N° de février) l'esquisse historique de l'Industrialisme, et nous prouve assez bien que son perfectionnement se reconnaît à ce double signe: que d'une part la propriété est mieux défendue, la justice mieux administrée, la police mieux faite, et que d'un autre côté, la société, moins gênée dans ses mouvements, voit son activité soumise à moins d'entraves. Nous regrettons que, dans le même numéro, une seule page soit accordée à l'Essai politique de M. de Humboldt sur la Nouvelle-Espagne, lorsque l'analyse des œuvres dramatiques et lyriques de Moratin en occupe 27. ce défaut de proportion est un inconvénient inévitable. Les rédacteurs trop outrés ou peu, et ils disent de diverses manières. Une de nos feuilles s'en est plaint avec plus d'amertume que de discernement, comme si, dans la République des lettres, la première condition n'était pas l'indépendance, comme s'il était possible d'imposer à des collaborateurs qui se connaissent rarement entre eux le joug d'une pensée uniforme et l'oppression d'une politique jalouse et exclusive. Les intérêts se succèdent, de bonnes observations restent, ou le bon sens public en fait bientôt justice.

Un aperçu historique sur les chemins en fer ouvre le N° de Mars. On ne le consultera pas sans fruit, même après les mémoires de M. Girard de l'Académie des Sciences. L'intervention des anglais en faveur de la Grèce a fourni un article auquel nous ne reprocherons pas d'être —

insuffisant. Chaque jour, dans cette grave question, les observations sont dépassées par les faits. Les Grecs n'ont pas à se plaindre seulement des hésitations et des trahisons diplomatiques; un enthousiasme ennemi du secret, prodigue de conseils, parcimonieux de secours, les a compromis plus d'une fois. 1827 verra-t-il cette lutte déplorable se terminer par un accommodement ou par un massacre? Avril se recommande par une notice sur David; elle est tardive, mais complète. L'auteur prononce en juge, et, si tous ses arrêts ne sont pas sans appel, du moins sont-ils motivés. David est un de ces hommes sur lesquels on n'a jamais tout dit, mais sur lesquels il est également dans les convenances de n'en pas trop dire.

La Revue Encyclopédique ne se borne pas à des annonces stériles; tous les articles sont plus ou moins raisonnés, plus ou moins complets. 1826 n'en a pas fourni moins de 2453. Le directeur a cru devoir en faire le relevé méthodique, et dans son répertoire, la quantité nuit rarement à la qualité. Nous terminerons pourtant par cette observation qu'en accumulant moins, qu'en attachant moins d'importance à ce qui en mérite peu par soi-même, la Revue réussirait peut-être encore davantage. Le Directeur, auquel on doit un traité consciencieux sur l'emploi du temps, semble avoir peur de perdre du papier. Il faut cependant savoir sacrifier et du papier et du tems. Sous ce dernier rapport, la librairie moderne s'est mise à l'aise, et se garde bien d'avoir les scrupules de la Revue Encyclopédique. On doit des encouragemens à ceux qui remplissent aussi bien une tâche pénible, et plus profitable encore au public qu'à eux-mêmes.

137.
M. le professeur Monnard, à Lausanne.

Paris, 1er Juin 1827.

Prié de faire, pour le 1er janvier prochain, une notice sur la civilisation comparée dans les 22 cantons de la Suisse. 40 pages au plus; offert 200 francs.

138.
M. de Sismondi, à Genève.

Dd des articles dus sur les chroniques de Normandie, l'hist. des ducs de Bretagne, l'Essai sur la nlle Espagne de M. de Humboldt &ca et une notice, pr le 1er janvier.

92.

139.

M. Michel Berr,
à Bruxelles.

Paris, le 30 Mai 1827.

M. — Dans votre lettre du 27 février dernier, qui n'est arrivée fort tard, et à laquelle des occupations multipliées et une indisposition grave ne m'ont point permis de répondre, aussitôt que je l'ai reçue, vous vous plaignez du retranchement de votre nom sur la couverture de la Revue. A renouvellement de chaque année, on fait constamment, sur le registre d'inscription des articles, un relevé des noms des Rédacteurs qui n'ont pu prendre aucune part à nos travaux, ou qui n'ont fourni qu'un petit nombre de lignes, et leurs noms sont retranchés, au moins momentanément, et jusqu'à ce que leur collaboration redevienne active. Deux motifs de justice et de convenance nous ont fait prendre ce parti. D'abord, les noms des véritables Rédacteurs de la Revue sont reproduits dans notre Recueil, toutes les fois qu'ils y font insérer des articles et qu'ils veulent les signer : il y aurait une sorte de charlatanisme, y en a digne de nous, à mettre en évidence sur notre couverture les noms d'hommes qui resteraient presque étrangers à la rédaction de la Revue. Si quelques noms sont sur la couverture et paraissent rarement dans le cours de notre ouvrage ; c'est parce que plusieurs de nos collaborateurs aiment à garder l'anonyme, dans les communications qu'ils nous adressent, et consentent néanmoins à demeurer inscrits parmi les coopérateurs de la Revue, pourvu qu'on sache qu'ils continuent de s'y intéresser activement.

Ensuite, notre imprimeur a insisté plusieurs fois pour obtenir une diminution un peu considérable dans la liste qui remplissait toute la couverture de la Revue, et qui produisait un effet désagréable : il s'agissait d'améliorer l'exécution typographique de ce titre. Si quelques noms nouveaux ont remplacé les anciens, d'abord ils sont loin d'être aussi nombreux que les anciens ; puis, ils appartiennent à des collaborateurs laborieux et zélés, qui, après nous avoir secondés utilement pendant l'année 1826, avaient droit à prendre rang dans cette liste. Nous rétablirons avec plaisir les noms supprimés, lorsqu'ils auront reparu dans la Revue, à la suite d'articles intéressants et conformes à son plan. Si les Lettres que vous nous annoncez sont jugées, par notre Comité central de Rédaction, contenir des faits nouveaux et curieux, et ne point dépasser les limites ordinaires dans lesquelles nous

Soumes obligés de vous renformer, alors vous pouvez être assuré que nous nous empresserons de les insérer, quoique dans ce moment nous ayons, entre autres pour les deux Sections des Pays-Bas, trois cents Bibliogrs d'ouvrages, et Nouvelles, une surabondance de matériaux presque effrayante. Quant à la note qui est jointe à votre lettre, avons qu'elle n'offre aucun intérêt général; qu'elle occuperait, dans la Revue, un rang, qui est dû à des Nouvelles d'une autre importance que l'annonce de quelques articles dans un journal étranger sur une dispute toute personnelle. Quant à la brochure sur M. Lanjuinais que j'ai reçue et pour laquelle j'ai payé le port exorbitant de 7 fr., j'ai fait remettre à M. Jouard l'exemplaire qui lui avait été destiné, et j'ai donné l'autre à l'un de nos Collaborateurs qui s'est chargé de l'annoncer.

Recevez, M. et honorable confrère, mes vœux sincères, etc.

140.

P. S. En compulsant les Registres d'inscription des ouvrages confiés par la Revue à ses Collaborateurs, on trouve que vous avez reçu, en 1824, les Arabes en Espagne; en 1825 (février) deux brochures: Sir Jack et Considérations sur l'état des Juifs, et que vous n'avez fourni aucun article sur ces trois ouvrages. Une telle négligence de votre part prouve que vous attachiez fort peu d'intérêt à conserver des Relations avec la R. E., et que vous receviez d'elle gratuitement, ses Cahiers de chaque mois et des ouvrages qu'il vous convenait d'avoir et dont vous ne rendiez aucun compte. Vous voyez, M. et cher Collègue, que la Revue n'a eu aucun tort envers vous, qu'elle n'a point eu l'initiative de l'espèce de rupture légitime et forcée qui excite votre réclamation tardive, que, par un sentiment de justice et de convenance, vous devez vous abstenir de vous plaindre d'elle.

Ignorant votre adresse à Bruxelles, je fais remettre cette lettre dans votre maison à Paris. — En vous hâte votre, etc.

94.

141.

Mr Bertin propr. du Journal des Débats

Paris le 2 Juin 1827

M. j'ai l'honneur de vous adresser l'annonce raisonnée de la revue encyclopédique dont vous avez bien voulu me promettre ~~m'annoncer~~ la prochaine insertion dans le journal des débats. Il s'agit à la fois, j'ose le dire, d'un service personnel que, sous les auspices de notre ami commun, feu mr Briot, je crois pouvoir vous demander avec confiance, et surtout d'un acte de justice envers une entreprise scientifique et littéraire, à laquelle, depuis neuf années entières, secondé par le concours de beaucoup d'écrivains distingués, de savans, de publicistes, de littérateurs, d'artistes français et étrangers, j'ai sacrifié, avec dévouement, avec désintéressement et persévérance, ma vie et ma santé et une partie de ma fortune, au profit des amis des sciences et des lettres et de la gloire nationale.

Il appartient principalement au journal des débats, celui de nos journaux politiques qui s'est placé au premier rang, comme défenseur des principes de la saine littérature, de la raison et du bon gout, de prêter son appui à un ouvrage périodique d'une exécution difficile, et d'un plan vaste, dirigé vers un but philosophique et philantropique, et dont les publications, renouvellées seulement tous les mois, ne lui permettent de se faire généralement connaître et d'obtenir quelque succès, qu'autant que les feuilles journalières le plus honorées de la faveur du public, consentiront à le recommander de loin en loin à l'attention de leurs lecteurs.

Comme le journal des Débats n'a pas encore annoncé la revue encyclopédique, comme les faits exposés dans l'article ci-joint paraissent offrir un véritable intérêt, je me flatte, monsieur, que vous aurez la bonté d'admettre cet article, sans y faire aucun retranchement, d'autant plus qu'il n'excède que fort peu les limites dans lesquelles vous m'aviez invité de me renfermer.

Je prends aussi la liberté, monsieur, de vous adresser deux exemplaires de la 3ième édition de l'essai sur l'emploi du tems, que j'ai publiée, il y a deux ans, et à laquelle j'espère que, pendant la suspension de la session législative, vous pourrez faire accorder un article d'annonce et d'examen dans le journal que vous dirigez.

Agréez je vous prie l'assurance ~~de m~~ etc.

Revue Encyclopédique.

L'un des besoins de notre époque est de rapprocher les nations et de les faire mieux connaître les unes aux autres, d'établir entre elles une sorte d'enseignement mutuel, de rendre leurs relations scientifiques et littéraires, —

commerciales, industrielles, économiques et morales (tout se tient dans l'ordre social et politique) de plus en plus actives et multipliées, et réciproquement utiles. Le perfectionnement de tous les moyens de communication, les bateaux à vapeur, les voyages rendus plus faciles et plus nombreux, les Télégraphes qui seront plus tard mis à la disposition du commerce et des particuliers, et dans lesquels on introduira d'importantes améliorations, mais surtout la presse périodique, doivent contribuer puissamment à satisfaire au besoin que nous avons signalé.

Parmi les Recueils périodiques qui rendent sous ce rapport de grands services à la Civilisation, il serait injuste de ne pas assigner un rang très distingué à la Revue Encyclopédique, fondée à Paris en 1819, par le concours de plusieurs Membres de l'Institut et d'un grand nombre de Savans, de publicistes, de Littérateurs français et étrangers, et qui, continuée avec persévérance et désintéressement depuis neuf années, a toujours donné au public, dans ses livraisons mensuelles, beaucoup plus de feuilles d'impression qu'en promettait son Prospectus, et pour un prix proportionnellement très inférieur à celui de tous les recueils du même genre. Ses Rédacteurs n'ont rien négligé pour tenir leurs lecteurs au courant de tout ce qui intéresse la cause générale des lumières et de l'humanité, et ils offrent en réalité une sorte de Répertoire universel de la civilisation comparée. Chaque nation a son compte ouvert où l'on inscrit successivement ses travaux et ses progrès les plus remarquables en tout genre.

Les deux Cahiers d'Avril et de Mai de cette année, les 100e et 101e de la collection, nous offrent, entre beaucoup d'articles curieux et instructifs, un Résumé des Voyages faits aux mers polaires par le capitaine d'artillerie anglaise Ed. Sabine, qui a lui-même accompagné comme savant deux des Expéditions pour la recherche du passage du nord-ouest; un extrait de la statistique industrielle de la France que va publier M. le Baron Charles Dupin, une notice sur le grand Peintre David, écrite par M. Coupin, qui se montre appréciateur judicieux et éclairé du restaurateur de l'Ecole française; plus de deux cents examens raisonnés d'ouvrages choisis, publiés récemment dans les deux Amériques du nord et du Sud, et chez

toutes les nations de l'Europe, dont les Littératures sont ainsi rapprochées et comparées ; un précis de la vie de Dryden de Sir Walter Scott, écrit par Madame Louise Swanton Bellor qui s'est elle-même fait connaître dans le monde Littéraire par une vie pittoresque et poétique du célèbre Lord Byron ; plusieurs détails historiques sur l'état de la Législation relative aux Noirs dans les Etats-unis, sur les symptômes de l'amélioration morale dans les Républiques du Mexique, de Guatemala, de Colombia, sur le voyage du Major Laing dans l'Afrique centrale, sur les progrès de l'instruction publique dans les Iles Ioniennes, où le zèle philantropique de Lord Guilford lui a concilié la reconnaissance de cette partie de la famille grecque, sur la situation, l'esprit public et les espérances de la Grèce, au commencement de cette année ; sur le vœu des habitans de la Prusse rhénane de conserver la législation française, appliquée jusqu'ici dans les tribunaux, et très préférable à l'ancien code prussien ; sur les Ecoles rurales d'enfans pauvres que le célèbre philantrope Suisse Fellenberg a fondés auprès de Berne ; sur l'enseignement de la Science administrative, beaucoup plus soigné en Allemagne qu'en France ; sur l'enseignement ecclésiastique en Bavière, où les membres du clergé exercent une influence d'autant plus puissante et respectée qu'ils font une instruction solide et appropriée aux lumières, aux besoins et aux intérêts de l'Etat dont ils sont à la fois sujets et citoyens ; sur les dépôts de mendicité, les prisons et les colonies agricoles des Pays-Bas, où ces Institutions sont régies d'après les mêmes vues philantropiques qui ont animé constamment l'un de nos plus respectables citoyens, le vertueux Duc de Larochefoucauld-Liancourt. Enfin, chaque cahier, d'environ 300 pages, est terminé par un Tableau piquant et varié des Nouvelles scientifiques et Littéraires de tous les pays, des travaux de l'Académie des Sciences et des Sociétés savantes, Littéraires, philantropiques, de Paris et des départemens ; par deux Bulletins, l'un des principaux Théâtres, l'autre des productions des Beaux-Arts les plus dignes d'attention, et par des Notices nécrologiques sur les hommes distingués dans les Sciences, les arts industriels, la Littérature, les Beaux-Arts, qui ont été enlevés depuis peu à la patrie et à l'humanité.

Le tems et l'espace nous manquent pour offrir un inventaire plus complet de toutes les richesses intellectuelles que renferme ce vaste et curieux Répertoire, dont la lecture mensuelle fait faire un voyage économique et d'observations dans les différentes contrées du globe. — Cette grande et utile Entreprise de bien public est à la fois nationale et universelle, par son plan et son but. D'un côté, elle rattache à notre France, si digne de marcher à la tête de la Civilisation humaine, le compte rendu des progrès de cette Civilisation, recueillis chez tous les peuples; de l'autre, elle rapproche, par de fréquentes communications publiques, les hommes généreux et éclairés, représentans épars du génie et du caractère national de chaque pays. Aussi, le Recueil que nous annonçons, et qui est, pour la Civilisation en général, ce que sont les excellentes Annales des Voyages, pour la Science de l'histoire et de la Géographie, mérite des encouragemens et des éloges. Il convient surtout, d'abord, aux hommes très occupés, qui, n'ayant que fort peu de tems à donner à la lecture, ont besoin d'analyses rapides et substantielles pour être tenus au courant du mouvement de l'intelligence et de l'industrie; puis, aux hommes retirés dans des lieux éloignés, que leur isolement pourrait plonger dans une sorte de langueur et d'apathie, et qui sont ranimés et excités et reçoivent l'impulsion d'une émulation généreuse pour le bien, par le spectacle souvent renouvellé de ce panorama mobile qui leur montre les Sociétés humaines en travail et en marche pour remplir la noble mission donnée à l'homme par la Providence, et pour améliorer leurs destinées.

142.

M. Bory de St Vincent.

Paris, le 14 Juin 1827, jeudi soir.

Mon cher Bory, — Puisque mes amis, comme les étrangers, doivent m'adresser des reproches, je dois subir ma triste et dure situation, et me résigner à tout. Je viens d'échapper à une fièvre cérébrale qui m'aurait rendu un véritable service en mettant fin à ma vie, devenue souvent un fardeau si lourd à porter que j'aspire à m'en voir délivré même par la mort.

Est-ce ma faute si M le Mis de Fortia, après m'avoir promis depuis environ 3 mois un article étendu et raisonné sur votre ouvrage, ne me l'a point remis? Je lui ai rappellé,

à plusieurs reprises, et toujours inutilement ses promesses. Le prétexte qu'il y aurait à alléguer qu'un petit article de lui pour notre Bulletin Bibliographique est ajourné depuis un mois, n'a aucun fondement, et pour faire cesser ce prétexte, je fais place à l'article en question, bien autrement long, et sur un sujet, l'Imitation de J.C. dont nous avons souvent parlé. J'ai renouvellé à M. Sortia l'invitation pressante d'acquitter sa dette. Je n'ai à mes ordres ni des huissiers ni des gendarmes, et je m'ennuie et me révolte d'avoir toujours à porter la responsabilité des torts qui ne sont pas les miens, de retards qui ne sont nullement de mon fait. Vous qui avez un esprit distingué, et, je crois, quelque amitié pour moi, pourquoi êtes vous injuste à mon égard? Combien d'autres ouvrages attendent des analyses ou de simples annonces, depuis plus d'une année, sans qu'il y ait rien de ma faute!

La veuve de M. Malte-Brun, à qui, d'après une lettre positive et une promesse formelle, j'avais fait assurer qu'une Notice étendue serait insérée au bout de 2 mois dans la Revue, n'a-t-elle pas droit aussi de me reprocher un manque de parole et une coupable négligence? La faute néanmoins n'est pas la mienne. Et dans mon intérêt, pour mes convenances, j'aurais dix fois aimé les deux pages sur Malte-Brun que voulait me donner, sans aucun délai, d'abord M. Deyving, puis, un autre de mes collègues de la Société de Géographie; et j'ai refusé et désobligé par mon refus ces deux collaborateurs et confrères pour céder aux instances pressantes d'un ami qui ne m'en a tenu aucun compte, ni su aucun gré, qui m'a laissé dans l'embarras en oubliant sa promesse écrite, plusieurs fois renouvellée, qui même ne paraît plus y songer, et m'obligera de recevoir incessamment, pour payer une dette qui s'arriéra tous les mois, à l'un de ceux-là même dont j'ai eu grand tort de rejetter les offres. Mandez-moi ce que je dois faire à ce sujet, et si la parole humaine, à laquelle, jugeant les autres d'après moi, je suis toujours porté à me confier, est sans valeur, même dans les bouches les plus éloquentes.

Votre Résumé de l'histoire d'Espagne m'a beaucoup occupé depuis longtems. on avait fait un article de Bulletin, qui renvoyait à l'analyse assez étendue du Guide du Voyageur en Espagne.

J'ai voulu, pour vous être agréable, une analyse, que je n'ai point encore, qui est confiée à un homme de mérite, désireux de vous donner les Eloges que vous méritez. Est-ce ma faute si je n'ai pas reçu encore son article, si j'ai retardé de 8 jours l'impression définitive des 2 1res sections de mon Cahier de Juin, espérant pouvoir y insérer l'analyse qui vous intéresse? Véritable bagatelle que de s'être constitué l'esclave du public et de tous les auteurs, et que d'avoir donné, chaque mois, et depuis neuf années, à leur profit et à mes dépens, un quart ou même un tiers en sus de ce que j'étais tenu de donner par les conditions de mon prospectus! La fable de La fontaine, le Meunier, son fils et l'âne, aurait dû me servir de leçon. Si j'en avais à répondre que de mes propres actions, mes amis ne m'affligeraient point par des reproches injustes; les auteurs ne m'imputeraient point des omissions ou des retards qu'il ne dépend pas de moi d'empêcher. La République tant soit peu anarchique des hommes de Lettres, dans laquelle je me trouve remplir une sorte de charge ou de magistrature qui m'impose de pénibles devoirs, ne me prendrait pas pour point de mire de ses prétentions et de ses exigences et ne me rendrait pas victime de ce que font ou ne font pas des hommes sur lesquels j'ai aucune autorité directe, ni même aucun moyen d'influence. La résignation philosophique est mon dernier asyle, et je dois m'y réfugier. — Votre etc.

143.
au même

Paris, le 15 Juin 1827, 9 heures du matin.

Mon cher Bory, — En addition à ma longue réponse d'hier soir, et pour répondre à toutes les questions traitées dans votre billet, je vous dirai que, d'après votre désir, j'ai donné l'ordre au Bureau de la Revue de vous envoyer les ouvrages nouveaux d'histoire naturelle et surtout de Botanique. On a dû excepter ceux qui sont publiés par Livraisons, et dont les livraisons antérieures ont été envoyées, depuis une année et plus, à d'autres Collaborateurs qui souvent, pour les obtenir, avaient pris, contre mon gré, l'initiative auprès des auteurs ou des Libraires-Editeurs. En vous envoyant des ouvrages relatifs aux Sciences qui vous occupent spécialement, nous ne pouvons savoir d'avance s'ils sont bons, médiocres ou mauvais. Vous seul, juge compétent, pouvez le savoir et le dire. Mais, après avoir couru la

chaine, vous ne devez pas vous soustraire aux inconvéniens, puis que vous avez les avantages. Si l'ouvrage est bon et important, vous avez le plaisir d'en faire l'éloge, et il enrichit votre Bibliothèque. Si l'ouvrage est mauvais, vous remplissez la tâche pénible de le condamner, et du moins, vous pouvez prononcer votre arrêt en quelques lignes, et même garder l'anonyme, s'il vous est désagréable de faire connaître à l'auteur que vous avez personnellement blamé son travail.

Vous sentez, mon cher Bory, que je ne puis pas réserver à tel collaborateur les bons ouvrages pour donner à tel autre les mauvais, surtout quand l'examen préalable que les collaborateurs eux-mêmes sont chargés de faire, peut seul faire décider la question. J'en appelle à votre raison si éclairée: mon observation n'est elle pas juste? Puisque vous avez pris la peine de lire ou de parcourir l'ouvrage, votre tâche est à moitié remplie. Dites en quelques lignes ajoutés à la suite du titre, et avec modération et mesure, l'impression que vous avez reçu en le lisant.

Un homme fort distingué, et jusqu'ici ami zélé et admirateur de notre Revue, ne peut lui pardonner (je cite ses expressions) de s'être oublié au point d'avoir voulu flétrir Catherine de l'appellation injuste de Frédégonde du nord. Vous avez révolté, m'a-t-il dit, tous ceux qui, sans méconnaître les défauts, même les vices de cette Souveraine, ont pu apprécier ses grandes qualités et l'influence qu'elle a exercée. Une accusation moins tranchante, une épithète moins dure auraient pu concilier la vérité historique avec les égards dus à une femme qui conserve de nombreux admirateurs et qui a fait de grandes choses.

Nos publications n'ayant lieu que tous les mois, nous ne pouvons jamais le disputer de vitesse avec les journaux quotidiens. Mais nous acquittons, quoique souvent fort tard, toutes nos dettes envers les auteurs, ce que les feuilles quotidiennes ne font pas toujours. La 8e. édition de mon Emploi du tems, traduit en anglais, en allemand, en italien, même en hollandais, le Recueil de mes poésies (Seconde édition) n'ont obtenu, le 1er. ouvrage, depuis 3 ans et demi, le Second depuis 2 ans, aucun annonce, ni dans les journaux Libéraux ou autres, ni même dans le Courrier dont je suis l'un des actionnaires.

Et depuis neuf ans, le journal des débats, celui de nos feuilles politiques qui s'occupe le plus de littérature, n'a jamais voulu annoncer même l'existence de la Revue Encyclopédique, entrepôt littéraire et philosophique, toute consacrée à la gloire nationale, à la cause des lumières et de la civilisation. Je subis cette injustice et cette ingratitude, comme tant d'autres choses pénibles.

Offrez mes hommages respectueux à Votre chère fille. Je voudrais pouvoir lui offrir, si cela lui était agréable, la Galerie de Lebrun, qui est une collection de fort jolis dessins sur des sujets religieux. — Votre, etc.

P. S. J'irai vous voir, dès que ma santé et mes durs travaux me le permettront, et après que j'aurai reçu au moins l'un des deux articles sur vos deux ouvrages, l'Essai sur l'homme, le Résumé sur l'Espagne, et la notice sur Malte-Brun.

144.

M. J. Laffitte, Banquier.

Paris, le 15 juin 1827.

M. — J'ai différé depuis longtems de vous inviter à prendre connaissance de la situation de la R. E. que je dois communiquer à MM. les actionnaires fondateurs, dans les 3 ou 4 premiers mois de chaque année. D'un côté, j'ai voulu attendre l'issue du fameux projet de loi contre la presse; de l'autre, comme je savais que vos fonctions législatives ne vous laissaient aucun moment de liberté pour vous occuper de la R. E., j'ai cru devoir attendre la fin de la Session.

Je désire que vous puissiez accorder une demi heure seulement à notre Entreprise, éminemment nationale et d'utilité publique, et cependant bien négligée par tous les Journaux même libéraux, et par les hommes qui auraient pu et peut-être dû la seconder. Car, l'effet de cette négligence est qu'elle continue à rester dans un véritable état de stagnation dont il serait, je crois, possible de la faire sortir.

Comme nous sommes dans la 9me année, à l'expiration de laquelle expire aussi la convention passée entre les fondateurs et les actionnaires, je voudrais m'entendre directement avec vous, pour connaître vos intentions et pour aviser aux moyens d'abord d'organiser la R. E. sur des bases plus larges et propres à lui assurer les succès dont elle

a besoin pour couvrir les sacrifices que j'ai faits volontairement et à mes dépens, depuis plus d'un an et demi, afin d'agrandir notre cadre, d'améliorer et de compléter notre plan.

Je vous prie, par ces motifs, M., de m'assigner le jour (excepté le jeudi, jour consacré à recevoir mes collaborateurs et les étrangers) et l'heure qui vous conviendront pour examiner, soit chez vous, soit au Bureau de la Revue, la situation actuelle de cet ouvrage périodique, et les mesures à prendre pour proroger ou modifier les Statuts en vertu desquels il a été dirigé jusqu'à présent.

145.

M. Dunoyer, avocat, à Paris.

Paris, le 16 juin 1827.

M., — J'ai reçu avec plaisir votre proposition de nous donner un article d'environ 10 pages ayant pour titre : De l'influence des naissances et de la mortalité sur l'état des partis. Cet article ouvrirait notre cahier de Juillet, et nous aurions besoin pour cela de l'avoir, le 25 de ce mois. Vous m'obligerez de vous renfermer dans les limites que vous avez fixées vous-même, sauf une ou deux pages de plus ou de moins. M. Charles Dupin étant un de nos collaborateurs, je vous inviterai, en émettant votre opinion sur sa doctrine, d'éviter que la réfutation puisse le blesser personnellement. La question est d'un assez grand intérêt pour que toute attaque individuelle soit superflue. Je vous soumets cette observation, parce que j'ai eu depuis peu beaucoup de désagrémens, occasionnés par des susceptibilités ombrageuses et irascibles.

Agréez, M., mes civilités les plus empressées.

P. S. Je compterai sur votre article pour le 25 de ce mois.

146.

M. Aubert de Vitry.

Paris, le 16 juin 1827.

M., — Vous avez reçu, il y a très longtems, des ouvrages d'économie politique de MM. Dubois aîné, Matias, Destutt-Tracy, pour en rendre compte. Vous avez reçu à compte de l'argent pour des articles que vous avez pris l'engagement de fournir. Votre quittance signée de vous en fait foi. Vous n'avez ni acquitté votre dette, ni répondu à mes lettres, ni renvoyé au Bureau de la Revue un article venu de Londres sur la situation de l'Angleterre que je vous avais confié.

Il est tems, M., de remplir vos engagemens, ou de subir

les fâcheuses conséquences d'une impartialité qui finirait par mériter un autre nom. J'attendrai votre réponse, avant de prendre contre vous des mesures qui me répugneraient plus encore qu'elles ne pourraient vous contrarier vous-même. — J'ai l'honneur de

---

147.
M. Artaud, Prof. de Philosophie.

Paris, le 16 juin 1827.

M., — J'ai l'habitude de croire que la parole d'honneur d'un homme honorable a quelque valeur. Depuis 3 ans, après m'avoir demandé à rendre compte des Oeuvres de Descartes et des Mémoires de la Révolution, vous m'avez renouvelé, à plusieurs reprises, la promesse la plus solennelle d'acquitter dans un délai convenu votre dette contractée envers la R. E., en recevant de elle ces 2 ouvrages. Cependant vous avez négligé entièrement de tenir l'une et l'autre promesse, et vous avez fait un tort réel et très-grand à une Entreprise littéraire et philosophique qui vous avait admis avec plaisir au nombre de ses Collaborateurs, et qui avait droit de compter sur l'exécution de vos engagements stipulés dans une convention que vous avez revêtue de votre signature. Les Détours des deux Collections dont vous vous étiez chargé de rendre compte m'ont attiré des plaintes fondées, et ont refusé avec raison de remettre d'autres ouvrages à la Revue, qui gardait un silence obstiné et prolongé sur les Oeuvres de Descartes et sur les Mémoires de la Révolution.

Si je puis, M., m'en rapporter à ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire à l'une des dernières Soirées de M. le Général Lafayette, où je me suis rencontré avec vous, vous devez être en mesure d'envoyer au B^au de la Revue, d'ici au 1er Juillet, l'analyse des Oeuvres de Descartes, promise depuis plus de 2 années, et j'en attends un nouveau article d'ensemble et d'analyse sur la collection des Mémoires de la Révolution.

Si, contre mon attente, vous n'étiez point prêt à remettre l'article sur Descartes, au 5 juillet au plus tard, je vous prie de me renvoyer sans délai les volumes de ses oeuvres que je vous ai confiés, et un de nos collaborateurs, plus exact que vous, — peut-être moins habile, se chargera d'en rendre compte. Je vous demanderai aussi de me rendre incessamment la collection des Mémoires de la Révolution, si vous ne vous sentez pas remplir la promesse que vous m'aviez faite —

d'en faire le sujet d'un examen rapide, philosophique et historique tel qu'il peut convenir à notre Revue.

Je vous prie, M., de m'honorer d'une prompte réponse, et de renvoyer de suite les ouvrages, si vous renoncez à en faire l'analyse, ou de me faire connaître avec précision le jour où vous pourrez acquitter votre dette si arriérée, afin que je puisse satisfaire à la juste réclamation des Libraires-Éditeurs. — J'ai l'honneur, &c.

148.

M. Bory de St Vincent, à Paris.

Paris, le 17 juin 1827.

Mon cher Bory, — J'ai fait demander et je n'ai point reçu l'histoire des voyages de M. Walkenaer. mais l'auteur a prié l'un des membres de la Société de Géographie, qui est venu me voir de sa part, d'en rendre compte dans la Revue.

Je vous remercie de votre longue réponse; mais vous oubliez l'article essentiel: la notice sur Malte-Brun. Quand puis-je y compter? Je n'en voulais point, je n'en avais aucun besoin, j'ai cédé à vos instances, j'ai pris l'engagement de donner cette notice à mes Lecteurs. Je ne puis plus reculer. C'est une dette à acquitter, non moins sacrée qu'une lettre de change. Je vous prie de me dire au moins à quelle époque fixe vous remplirez votre promesse.

Au moment où j'écris, je reçois enfin une analyse, demandée par moi avec instance plusieurs fois, de votre Résumé sur l'Espagne; et ne pouvant plus l'insérer dans le cahier de Juin, dont les huit 1res feuilles sont imprimées, en pages, et en partie tirées, je fais composer de suite l'article pour être inséré dans le cahier de Juillet, avec une autre analyse de la Section des Sciences physiques qui est imprimée, qui attend son tour depuis 3 mois, et qui n'empêchera point cependant la vôtre d'avoir sa place, dût mon cahier excéder encore de plusieurs feuilles d'impression le nombre dû à mes abonnés.

Ainsi, en juillet, nous rendrons pleine justice au Résumé géographique de la péninsule ibérique; en août ou Septembre (dès que j'aurai l'article) nous donnerons une seconde analyse à l'Essai sur l'homme, et comme le caractère distinctif des bons ouvrages et de survivre longtemps à la circonstance qui les voit naître et d'avoir un intérêt de tous les tems et de tous les lieux, garant de leur durée, comme notre Revue, qui ne paraît que tous les mois, ne peut courir la poste, ainsi que les feuilles quotidiennes, et rend des comptes souvent

tardifs, mais étendus et consciencieux des ouvrages remarquables, il résulte de ces deux observations, également vraies, que ni le public ni vous n'aurez à vous plaindre du délai apporté à rappeller à nos Lecteurs deux productions, très dignes de leur estime, dont les premières éditions ont déjà obtenu deux analyses dans notre Recueil.

Soyez juste, parcourez les Tables des matières de nos volumes, vous retrouverez souvent votre nom et une mention toujours honorable de vos travaux. C'est toujours un nouveau et véritable plaisir pour moi, quand je puis vous consacrer quelques pages.

Avec la meilleure volonté, je n'ai pu lire moi-même vos deux productions que je conserve encore sur ma table de nuit. J'en lis 15 ou 20 pages, à minuit ou 1 heure, quand je me couche, excédé des fatigues de la journée; et le matin, avant que je sois levé, des billets urgens à répondre m'arrachent au repos. Puis, l'imprimerie, comme un Cerbère à la gueule béante, me fait demander des articles que j'ai à peine le tems de revoir à la hâte, au milieu de 20 interruptions. Je suis donc dans l'impossibilité absolue de rédiger un article qui exige une heure de méditation suivie. C'est un des graves inconvéniens attachés à ma position, et qui en fait souvent un supplice pour moi.

Je regrette bien de ne pouvoir aller dîner avec vous, demain lundi, comme vous me le proposez. Mais j'ai un engagement pris depuis huit jours, et auquel je ne puis manquer. — Votre, etc.

149.

M. Artaud, Prof., à Paris.

Paris, le 21 Juin 1827.

M., — Dans la réponse que vous me faites l'honneur de m'écrire, vous ne fixez point encore l'époque où vous me donnerez votre examen des oeuvres de Descartes, que vous avez demandé vous-même à faire, que vous devez depuis trois années, et qui doit enfin être inséré dans la Revue pour acquitter la dette contractée envers les libraires-éditeurs qui ont remis l'ouvrage, et envers les lecteurs de notre Recueil.

= pendant quatre années de suite, M. Cot. et jouant de vingt paroles d'honneur toujours renouvellées, a refusé de rendre l'importante collection qu'il était venu demander à la R. E. pour en rendre cpte et les articles qu'il avait promis.

Vous paraissez peu satisfait de la manière dont je m'exprime sur votre compte. J'ai dit à trois de nos amis communs ce que je vous ai dit et écrit à vous même : que la non exécution de vos promesses positives, plusieurs fois renouvelées, de rendre compte avec soin, dans des analyses étendues, destinées

à la R. C., tant des Oeuvres de Descartes que de la collection des Mémoires de la Révolution, causait un tort grave à une entreprise littéraire que vous avez promis d'aider par votre collaboration, et avec laquelle vous avez une convention écrite, qui n'est pas une pure et simple formalité. J'ai prié nos amis communs, MM. Avenel, Chauvet, Piguier, (les seuls, je crois, à qui j'aie parlé des embarras que vous m'avez occasionnés) de vous inviter, s'ils ont le plaisir de vous voir dont je suis privé depuis longtemps, à me remettre enfin les articles promis. En cela, M., je n'ai nullement oublié les égards que je me fais un devoir d'observer envers tous les Savants et les Littérateurs, français et étrangers, au nombre de plus de mille, qui, depuis neuf années, ont des relations suivies avec moi, et dont la plupart, en appréciant les difficultés infinies de ma Situation, et les sacrifices de tout genre auxquels je me Soumets volontairement pour servir la cause des lumières, de la gloire nationale, de la civilisation et de l'humanité, me témoignent des égards, surtout par l'observation exacte des engagements qu'ils ont pris avec moi et des promesses qu'ils m'ont données, et me doivent aussi de la reconnaissance pour le dévouement absolu, la persévérance et le désintéressement avec lesquels je poursuis, au milieu de beaucoup d'obstacles, d'hostilités, de dégoûts, de chagrins, la difficile entreprise que je dirige.

Je rechercherai et vous rendrai volontiers les mémoires de Chibaudeau et ceux de Carnot qui compléteront la collection que j'ai mise à votre disposition, et que je devrai acheter pour moi-même, n'en ayant point reçu les seconds exemplaires d'usage, mais dont vous avez promis, formellement, et il n'y a pas encore trois mois, de faire le sujet d'une analyse rapide et abrégée que j'attends encore.

Au lieu de perdre le tems en correspondance fastidieuse et en récriminations pénibles, que vous seul avez rendues nécessaires de ma part, puis que je suis en butte à des reproches graves et fondés, pour un tort véritable et pour des retards inouis qui ne viennent point de moi, tâcher de faire, le plutôt possible, ce que vous reconnaissez vous-même être une obligation que vous avez l'intention de remplir, et dites-moi, avec précision, que, dans tel délai, sans faute, vous me remettrez l'un des articles convenus sur Descartes; puis, un sur la collection des Mémoires. Passez de loin en loin au Bureau

de la Revue, comme le font nos autres collaborateurs, puisque une explication verbale de cinq minutes vaut mieux, pour se bien entendre, que cinq lettres ou billets. Au lieu de suivre à une institution toute de bien public, vous pour qui les mots de bien public ne sont pas vuides de sens, tâchez de la seconder loyalement. Je fais un appel à votre conscience, à votre honneur, à votre ancien attachement pour moi, à la connaissance que vous avez de mon caractère et de ma conduite depuis neuf années, et à ce devoir commun que nous avons contracté, et auquel de mon côté je tâche d'être fidèle, d'appliquer, comme collègues d'une Société philosophique et philantropique, les principes de la morale chrétienne aux relations de la vie sociale. La philosophie et la morale ne sont pas bornés seulement en théorie, mais surtout en pratique.

Recevez, M., les nouvelles assurances de ma parfaite considération.

150.
M. Goethe.

Paris, le 4 juillet 1827.

à l'illustre et vénérable Goethe, président de la Société grand-ducale de Minéralogie d'Iéna.

M., — J'ai déjà eu l'honneur d'adresser une lettre de remercîment à la Société grand-ducale d'Iéna, qui a bien voulu m'admettre au nombre de ses membres honoraires et me donner avis de cette nomination, par une lettre en date d'Iéna, du 18 octobre 1826, signée par M. J. G. Lenz, auquel je me suis empressé de répondre.

Aujourd'hui je satisfais à un besoin que j'éprouve depuis longtems, celui d'offrir directement l'hommage de ma respectueuse admiration au doyen célèbre des Ecrivains et des Littérateurs allemands, dont les ouvrages m'ont fait souvent éprouver, depuis ma première jeunesse, de si douces et de si vives impressions.

Honoré de l'amitié du respectable philantrope Pestalozzi, dont les espérances et les vues généreuses pour l'amélioration de l'éducation et pour le bien de l'enfance et de l'humanité, n'ont pu malheureusement être réalisées qu'en partie, j'ai tâché d'exposer dans un ouvrage intitulé: Esprit de la Méthode d'éducation de Pestalozzi, les principes fondamentaux, les caractères distinctifs, les moyens d'exécution et les résultats de cette méthode perfectionnée.

Depuis, j'ai eu la pensée d'ouvrir, dans la —

Revue Encyclopédique, Sorte de Recueil central de la civilisation progressive comparée dans tous les pays, un moyen de communication entre les Savans, les publicistes, les historiens, les Littérateurs, les artistes, les écrivains distingués de toutes les nations, qui apprennent à se mieux connaître, à s'apprécier, à s'estimer et à s'aider mutuellement, et qui forment, pour ainsi dire, un dépôt commun de faits instructifs, d'observations, d'extraits des meilleurs ouvrages écrits dans toutes les langues, mis promptement en circulation et à la portée de tous les esprits avides d'acquérir des connaissances. J'aime à placer cette difficile Entreprise, à la fois Scientifique et Littéraire, philosophique et philantropique, sous les auspices et sous la protection de l'un de ces génies universels, qui apparaissant de loin en loin parmi les mortels, comme un météore éphémère accordé par le ciel à la terre, et qui sont appelés à communiquer, par la sanction de leur Suffrage, un caractère Solennel de durée et de vie aux travaux et aux ouvrages honorés de leur approbation. Il s'agit ici d'un monument consacré, suivant l'expression de Bacon, à la dignité et à l'accroissement des Sciences et à l'utilité de l'espèce humaine. Par ce motif, vous consentirez à encourager les ouvriers occupés de sa construction, et vous disposerez, peut être même par votre exemple, ou par quelques manifestations publiques de votre opinion sur l'institution que nous avons commencé à fonder, des Savans et des Littérateurs allemands à prendre part à notre Sainte Alliance des esprits généreux et éclairés, qui a pour but l'instruction et le perfectionnement moral de l'humanité.

Je prends la liberté de vous offrir, M., un volume contenant, à la suite d'un petit Recueil de Poésies que j'ai publié, Les quatre introductions des publications de la R. E. pour les années 1824, 1825, 1826, 1827. Vous y trouverez l'indication de l'esprit, du plan et du but de ce Recueil, qui voit s'étendre chaque année, la Sphère de ses relations, et s'augmenter le nombre de ses correspondans. Nous serions heureux mes collègues et moi, de pouvoir y présenter un jour à vos yeux un tableau fidèle et à peu près complet des riches et variées productions Scientifiques et Littéraires de l'Allemagne, et de faire mieux connaître votre Littérature, si riche et si féconde et variée, à

toutes les contrées du globe où nous comptons des lecteurs.

Nous avons le projet de consacrer, dans nos prochaines livraisons, une suite d'articles raisonnés à l'examen comparatif des Ecrivains célèbres qui ont le plus contribué aux progrès des différens Etats de l'Allemagne, dans les principales Sphères dans lesquelles peut s'exercer l'activité de l'esprit humain. Nous aurions besoin, pour remplir dignement cette grande tâche, d'être secondés par le concours et les communications de quelques uns de vos compatriotes, juges compétens dans ces matières, et disposés à s'associer à nos travaux.

Recevez, Mr, l'hommage de mes sentimens sincères d'admiration et de respect pour votre personne et vos ouvrages.

151.
M. Béreau.

Paris, le 3 juillet 1827.

M. et cher Coll.r, — Monsieur me charge de vous envoyer le Bon pour le montant de vos articles, depuis l'époque où il a pris avec vous un engagement sur ce sujet. Il me charge de vous rappeler qu'ayant égard à votre ancienne coopération à la Revue, il vous a traité plus favorablement que d'autres Collaborateurs qui sont obligés de tirer les articles de leur propre fonds, ou de se procurer eux-mêmes les sources où ils enquisent les matériaux. Nous venons de recevoir beaucoup d'articles de Russie. Après que nous en aurons fait le triage, nous vous enverrons ceux qui seront susceptibles de révision ou de correction. Cependant, vous ne voudriez pas vous même ajouter aux charges de la R. E. qui fait, chaque année, de si grands sacrifices au profit des hommes de Lettres et des amis de la littérature, en lui faisant payer la seule peine de lire des articles tout faits, et en général bien faits, venus de fort loin, dont le port est souvent dispendieux, qui font presque toujours partie de l'excédent accordé aux Souscripteurs en sus du nombre de feuilles qui leur est promis.

Monsieur vous prie, puis que vous devez voir quelquefois M. Aubert de Vitry, qui n'a rien répondu à nos dernières Lettres, de l'inviter à renvoyer enfin, au Bureau de la Revue, l'article sur la Situation de l'Angleterre que nous lui avions communiqué, que nous avons payé et dont nous avons besoin, et des ouvrages sur l'Economie politique qu'il a reçus sous condition de fournir des articles, et pour lesquels articles non encore —

fournis il a demandé et obtenu un paiement anticipé. A défaut de réponse de sa part, nous vous prions, n'ayant point son adresse à Paris, de lui prévenir que nous serions forcés de réclamer d'une manière plus efficace, ou les articles dus, ou la restitution des ouvrages prêtés et des fonds avancés. — Mon père vous offre ses civilités et amitiés. — Mandez moi si vous viendrez à notre dîner de mardi.

152.

à M. Dubois de Boisthibault, à Chartres (Eure-et-Loire).

Paris, le 3 juillet 1827.

M., — Bien que surchargé de travaux et malade, je réponds, courrier par courrier, à votre lettre, car j'ai l'intention de vous être agréable, ainsi qu'à mes nombreux collaborateurs et correspondans. Mais, nous avons donné, l'année dernière, pour plus de quinze mille francs en feuilles d'impression excédant le nombre promis et dû aux Souscripteurs, et nous ne pouvions continuer d'aussi grands sacrifices, sans ruiner entièrement notre difficile et dispendieuse Entreprise de bien public. Elle ne couvre pas à beaucoup près tous les frais extraordinaires qu'elle entraîne, et auxquels son fondateur se soumit volontairement pour obliger beaucoup d'hommes de lettres qui n'y font même pas attention et n'en savent aucun gré.

Nous avons dû retrancher plusieurs noms sur notre couverture, faute de place. Nous en avons rétabli quelques-uns pour des collaborateurs immédiats, qui ont redoublé de zèle et d'activité pour nous seconder et qui ont demandé cette faveur, utile pour leur réputation et leurs ouvrages. Ne pouvant faire mention de tous ceux qui s'associent à nos travaux, nous ne mettons aucun nom sur le titre effectif, qui reste seul, quand les volumes sont reliés. Les noms des Rédacteurs qui ont voulu signer leurs articles, se trouvent au bas de ces articles, et sont reproduits dans nos tables des matières, à la fin des volumes de chaque trimestre. Cette mention est la seule convenable et durable. L'inscription momentanée sur la couverture extérieure n'a aucune importance réelle, et disparaît, quand les volumes sont donnés au relieur.

Plusieurs de vos articles n'ont guère insérés, soit faute de place, et ceux-là auront leur tour, soit parce que d'autres de nos collaborateurs avaient déjà rendu compte

des mêmes ouvrages dans des articles qui attendaient en portefeuille, ou qui même étaient déjà imprimés, mais avaient dû être ajournés, à cause de la surabondance toujours croissante des matières. La plupart de ces articles se rapportaient, d'ailleurs, à des ouvrages que nous n'avions point reçus; et, dans ce cas, nous annonçons d'abord de préférence les ouvrages que leurs auteurs ou éditeurs nous ont envoyés, et envers lesquels nous avons contracté, en les recevant, l'obligation de les faire connaître à nos lecteurs.

La notice sur M. Marigny, remise à notre Coll^teur M. Mahul, auteur de l'Annuaire nécrologique, a été jugée insignifiante et peu digne d'une annonce.

Nous ajouterons, à un article sur les travaux de la Société de Cambrai, la mention de la nomination de M. Doublet. Mais nous évitons le plus souvent, surtout pour nos Sociétés de départemens, d'annoncer isolément des nominations qui ne seraient d'aucun intérêt pour nos lecteurs. Mais, à la suite d'un Résumé des travaux d'une Société, nous mentionnons quelquefois les nominations de nouveaux membres; ce que nous ferons avec plaisir pour vous, et par exception. Car, plus de cent fois, nous avons rejetté des annonces de ce genre, destinées à satisfaire tout au plus l'amour-propre d'un individu.

Je vous prierai, M. et honorable Correspondant, d'apprécier nos motifs, et de ne nous envoyer, autant vous le pourrez, que des articles analogues à notre plan, d'un véritable intérêt général au-delà du tems ou du lieu où vous écrivez, et rédigés avec une extrême précision, puisque nous luttons toujours contre l'espace trop étroit dans lequel nous sommes forcés de nous renfermer. — Agréez la nouv. assur. de mes sentimens distingués.

153.

M. S.-A. Coupin.

Paris, le 7 juillet 1827.

M. et cher Collab^r, — Quoique je compte sur le plaisir de vous voir à notre réunion de mardi prochain, je veux répondre d'avance à votre billet d'hier et vider à l'amiable nos petites querelles. — Car, vous croyez avoir raison et je ne crois pas être dans mon tort. J'en appelle à votre impartialité.

Je n'ai point inséré clandestinement, comme vous le dites, mais très publiquement, la notice sur l'influence de David, qui sert de complément à notre Notice sur ce grand peintre,

et qui a fait généralement plaisir à beaucoup de nos — Lecteurs, entre autres à l'un de nos premiers Littérateurs, de — l'académie fçe, qui est venu me voir hier et qui m'a dit avoir remarqué cette notice comme l'une des meilleures de la Revue. Le Collaborateur qui l'a rédigée m'avait demandé, ce que je lui avais refusé, de faire la notice sur David. Elle vous appartenait de droit, et je vous l'avais réservée, bien que vos — occupations vous aient forcé de me la faire attendre plus de neuf mois. Je devais un dédommagement à ce Collaborateur, et j'ai accepté sa notice sur l'École de peinture formée par — David. J'étais allé un Soir, et un autre jour, dans l'après-midi, chez vous, sans vous trouver. J'en avais précédemment — une correspondance sur cet objet avec vous, ayant plus de dix lettres ou billets, forcés, urgens, inévitables, à écrire tous les jours, et tâchant de m'abstenir de ceux qui n'ont pas un caractère d'indispensabilité. — J'ai donc fait simplement un acte de justice, en acceptant la notice dont il s'agit, et les Lecteurs de la Revue m'en savent gré. J'aurais mieux aimé, si j'avais pu, la lire avec vous d'avance, pour demander et obtenir, d'après votre — opinion, quelques modifications qui auraient peut être — amélioré l'article. Mais cela n'a pas dépendu de moi. Nos — Messieurs Collabrs. viennent s'entendre avec moi, les jeudis, de midi à 4 heures, une ou deux fois par mois. Cela évite une grande perte de — tems, et dix minutes de conversation font plus et valent mieux que trois ou quatre billets et autant de réponses.

L'oeuvre de Gojon vous reviendra. Je n'en ai reçu qu'un exemplaire (1re livraison) avec prière de l'annoncer de suite. Pour remplir ma promesse, j'ai fait rédiger un article de quelques lignes, bien sûr que je n'aurais pu l'avoir de vous, du jour au lendemain. Mais, dût on ne point m'envoyer de 2de exemplre, je vous ferai envoyer celui que j'ai, avec la suite, et vous rendrez compte de l'ouvrage, mais, je vous en prie, en peu de tems, et dans des articles courts. Car, ce qui tue la Revue, ce sont des articles tardifs qui dégoûtent les auteurs, et longs qui ajoutent beaucoup à nos dépenses.

L'ouvrage de Sacho m'a été envoyé, mais je n'ai eu qu'un seul exre. Trois membres de la Société de Géographie, qui ont l'ouvrage, m'avaient offert d'en rendre compte. Je leur ai préféré M. Thote, qui désirait faire une étude approfondie de l'ouvrage, qui doit me le rendre après l'avoir lu, qui —

travaille bien et avec zèle, promptitude et désintéressement. Ayant toujours les mains largement ouvertes pour les dépenses publiques, je dois les tenir étroitement fermées pour les dépenses privées; sans quoi je ruinerais à la fois la Revue et moi. Il est bon de faire travailler tour-à-tour des hommes d'un âge mûr et d'un mérite déjà éprouvé, et des jeunes gens qui annoncent du mérite et qui font déjà de bons articles. J'ai donc agi dans l'intérêt de la Revue, et d'après un principe de justice et de convenance. Du reste, j'avais oublié que vous desiriez rendre compte de cet ouvrage, et je vous l'aurais donné avec plaisir, si vous aviez été à mon bureau, comme si trouvait M. Lhote, quand j'en ai disposé.

Je n'ai point votre billet sous les yeux, et ne sais si j'ai répondu à tout. J'ai subi cinq interruptions, en vous écrivant celui-ci, et j'ai dû écrire 5 billets qui étaient pressés. — Votre bien dévoué.

P. S. On m'a demandé de faire une réponse à votre article sur les Ponts. Quand je l'aurai reçue, je vous la communiquerai; et, si je n'ai pas le tems de vous écrire, vu qu'au milieu et à la fin du mois je suis plus entraîné que jamais par un courant rapide, je donnerai l'ordre au Bureau de vous en envoyer l'épreuve de cette réponse.

La Censure ajoute beaucoup à mes embarras, à mes travaux, à mes dépenses et à mes chagrins. Du moins, que mes collaborateurs qui doivent apprécier les immenses sacrifices de tout genre, auxquels je me soumets depuis neuf ans, s'étudient à m'alléger un peu la tâche dure et pénible que je remplis avec tant de persévérance, et aux dépens de ma santé, de ma fortune, de mon bonheur, de mes travaux littéraires personnels et de ma vie.

154.

à Madame Wheeler, née Doyle, à Paris.

Paris, le 14 Juillet, 1827. Samedi, soir.

Madame — J'ai reçu votre obligeante lettre d'hier et la note très-intéressante et précieuse pour moi, contenant votre jugement sur les poësies de Mr C., que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai lu plusieurs fois cette note, en regrettant qu'un homme, de la conduite duquel dépendent aujourd'hui les destinées de plusieurs peuples, et surtout des malheureux Grecs, n'ait point laissé échapper dans des vers, où devait s'exhaler son âme, quelques-unes de ces étincelles de génie, de ces pensées généreuses qui trahissent un ami

ardent et sincère de l'humanité, une sorte de représentant mortel d'une céleste providence, appelé par sa destination à faire du bien aux hommes. Je vous dirai que Mme Belloc, qui a lu de son côté les mêmes poésies, vient de me dire, sans connaître nullement votre opinion, sans même savoir que je vous avais communiqué cet ouvrage, qu'elle en avait reçu les mêmes impressions que vous manifestez. Cette conformité de jugement de deux femmes, d'un mérite supérieur et d'une âme élevée, toutes deux familiarisées avec les secrets de la langue et de la poésie anglaise, me fortifie dans l'espèce de pressentiment que m'avaient, pour ainsi dire, suggéré le caractère, la physionomie et la politique du grand personnage dont je ne connaissais point les essais poétiques. Il ne faut pas néanmoins aujourd'hui le décourager, en quelque sorte, et le trop rabaisser dans l'opinion publique, à une époque où de si grands intérêts se rattachent aux déterminations franches et fortes qu'il sera disposé à faire prendre au cabinet si influent et si puissant, dont il a la direction, pour appuyer la cause des peuples. Sur ce motif on doit, ce me semble, dans un Recueil très répandu, et qui compte des lecteurs nombreux et choisis dans les deux mondes, rechercher et faire ressortir ce qui paraît indiquer et révéler dans le poète, ou dans l'auteur, l'ami sincère des principes dont la défense lui est aujourd'hui confiée. Il s'agira donc, Madame, de concilier, autant qu'il sera possible, dans l'annonce des poésies de Mr C., les ménagemens que je viens d'indiquer, avec votre jugement qui paraît conforme à cette vérité sainte dont le culte a toujours été le mien, et qu'un écrivain qui se respecte ne doit jamais trahir.

Je serais très-empressé, Madame, à faire connaître avec soin, dans la Revue Encyclopédique, le poème anglais: le Rebelle, par M. Bulwer, dont vous me parlez avec éloge, et sur lequel je vous inviterai à me donner une note détaillée, contenant l'indication du sujet et du plan de l'ouvrage et quelques citations qui en fassent apprécier l'esprit et les beautés. Je serai heureux de célébrer à la fois un de vos poètes nationaux, un défenseur énergique et dévoué

de la malheureuse Irlande, si opprimée, si digne de l'affection des hommes généreux et humains, et un homme distingué par son âme et par son talent supérieur, et prêt à entrer dans votre famille. Ce sera encore un hommage et un tribut que je croirai offrir à votre chère Henriette.

Bien que j'aie l'espérance de vous voir demain, j'ai voulu vous écrire cette lettre pour vous remercier et pour vous renouveler, Madame, l'expression de mon sincère et bien respectueux attachement.

155.

M. A. Coquerel, Rédacteur de la Revue protestante.

Paris, 20 Juillet 1827.

Je m'empresse, M. et cher Collègue, de vous envoyer les six premiers Cahiers de la R. C. de cette année, en échange de votre Revue protestante, et je compte sur l'exécution de vos promesses d'annoncer avec soin de tems en tems la R. C., qui a plusieurs fois annoncé avec éloge votre Recueil, et de nous fournir tous les ans un ou deux articles étendus sur des sujets convenus entre nous et analogues au But de notre Recueil central de la civilisation.

En vous témoignant le désir de vous voir et de m'entendre avec vous dans une courte conversation, au lieu de perdre le tems à écrire d'un part et d'autre, des billets qui appelent des réponses, et en attendant, comme vous me l'aviez fait espérer, que vous viendriez un jour à mon Bureau, pour terminer notre petite Convention, je voulais vous parler des Abonnements de la Revue dont vous avez reçu le montant et que vous avez gardé pour vous payer, disiez-vous, le prix d'un article qu'elle n'a point employé, tandis que je vous avais écrit, il y a longtems, de verser le produit de ces abonnements, au nom et pour le compte de la R. C., à la Caisse des Grecs. Pour vous faire justice à vous même, en retenant une somme quelconque que vous avez reçu pour la R. C., lorsque celle-ci ne vous doit réellement pas un article que vous lui aviez offert et qu'elle vous a rendu, parce qu'elle n'a point pu en faire usage, article dont vous avez ensuite disposé librement, comme vous en avez le droit, en l'insérant dans le Journal de la Société de la morale chrétienne. Or, soit que vous ayez donné cet article à titre gratuit, à la Société de la morale chrétienne, ou que vous en ayez reçu la valeur, toujours est-il d'une justice rigoureuse que la R. C. qui ne l'avait point

accepté, qui dont l'avait rendu, ne vous devait absolument rien pour cet objet; et votre délicatesse ne vous permettait pas de garder une somme, quelque minime qu'elle soit, qui appartient à la R. C., et que celle-ci, consentant à y renoncer, vous a invité de consacrer pour elle à la Sainte cause de la Grèce.

Cette courte et simple explication suffit, je crois, pour éclaircir le point dont il s'agit et pour arriver au résultat que je vous ai déjà indiqué, en vous faisant connaître la destination donnée par moi à notre Solde de compte arriéré.

Si j'avais le plaisir de vous voir quelquefois, puisque vous allez redevenir l'un des collaborateurs de la R. C., vous seriez plus au courant de nos travaux, de nos sacrifices prodigués avec persévérance depuis neuf années, et vous apprécieriez, je le crois, beaucoup mieux la nature et le but de notre dispendieuse Entreprise.

J'ai le plaisir de vous annoncer que, bien que notre cahier de Juillet fut très plein et orné d'un portrait (ce qui est encore un excédent de dépenses, ajouté au nombre de feuilles donné en sus du nombre promis et dû à nos Souscripteurs) je n'ai point voulu différer l'insertion d'une analyse des Souvenirs de Madame votre tante, à laquelle nous aimons à payer un nouveau tribut d'estime et d'éloges. On a refait en entier l'article, pour ne pas s'exposer à des retranchements et à des ratures, et l'on a concilié, autant qu'on l'a pu, les obligations imposées par le régime censorial dont on subit le joug, avec les égards plus sacrés mille fois qui sont dus à la vérité. On ne peut pas, à beaucoup près, dire tout ce qu'on pense; mais nulle puissance au monde ne peut forcer l'homme qui se respecte lui-même à dire ou à écrire ce qu'il ne pense pas. —

156.

M. Michel de Brialmont, avocat, à Bruxelles.

Paris, le 26 juillet 1827.

M., — Une indisposition grave et des travaux multipliés et urgents ne m'ont point permis de répondre immédiatement à votre lettre en date de Bruxelles du 16 courant. J'espérais pouvoir vous fournir le moyen de répondre au catholique des Pays-Bas, qu'en écrivant moi-même à mon correspondant en Bavière pour lui communiquer l'objection du reste peu importante que l'on oppose à son attention; et j'devrais attendre longtems une réponse à cause de son éloignement —

et de la difficulté des communications. Néanmoins, je tâcherai de vous satisfaire sous ce rapport, quoique à mon avis une attaque d'un Journal de parti, et dont la bonne foi est dès-lors très suspecte, ne mérite guère l'honneur d'une réfutation. Nous n'avons rien dit qui fut blesser ni le gouvernement de Bavière, ni la religion, ni même la cour de Rome. Nous avons donné des détails qui ont paru dignes d'intérêt sur l'enseignement que reçoivent les jeunes Ecclésiastiques en Bavière, et qui est, je crois, analogue à celui que recevront aussi dans le Collége philosophique de Louvain les jeunes Ecclésiastiques des Pays-Bas. — Chaque Gouvernement raisonnable sent l'importance d'avoir un Clergé éminemment national et disposé à donner l'exemple de la soumission aux lois et de l'attachement à la patrie. La religion sera d'autant plus aimée et respectée que les ministres qui doivent la professer et l'enseigner seront plus recommandables par leurs vertus civiques et par une instruction appropriée aux fonctions qu'ils sont appelés à remplir.

Je crois pouvoir, M., saisir cette occasion pour vous inviter à annoncer quelquefois dans le journal que vous rédigez la Revue Encyclopédique, dont nous cherchons à faire une espèce de Recueil central de la civilisation, destiné à rapprocher par des communications mutuelles les hommes généreux et éclairés de tous les pays, et dans laquelle nous avons soin de faire chaque mois une mention étendue du Royaume des Pays-Bas, de ses productions scientifiques et littéraires les plus remarquables, et des entreprises ou des actes utiles qui honorent son administration et qui attestent le patriotisme de ses habitans. — Agréez, etc.

157.

M. Legrand, d'M., à Paris.

Paris, le 3 août 1827.

M., — Je reçois aujourd'hui, 3 août, votre notice sur M. Raimond que vous aviez promise pour le mois de Juillet. Ne l'ayant point reçue à tems, j'ai dû employer celle qu'un autre de nos collaborateurs a fait pour suppléer à la vôtre. Je tâcherai néanmoins d'y revenir et d'employer celle-ci. Si vous pouvez prendre la peine de venir un jeudi à mon bureau, je m'entendrai avec vous sur la nature des rapports

que vous témoignez le désir d'avoir avec la R. E., et vous jugerez vous-même si vous êtes autorisé à demander qu'elle vous soit envoyée. Les seuls collaborateurs qui ont des engagemens formels avec elle et qui s'en acquittent avec l'exactitude rigoureusement nécessaire pour un ouvrage périodique qui doit paraître à des époques déterminées, acquièrent le droit de la recevoir à titre gratuit, en échange des services qu'ils lui rendent. Mais, les hommes de lettres qui, détournés par d'autres occupations, ne donnent que de loin en loin des articles, que souvent la Revue n'admet et n'insère qu'en ajoutant au nombre de feuilles d'impression qu'elle doit à ses abonnés, et seulement pour ne pas laisser inutile un travail qui lui est offert, ne peuvent exiger qu'on leur fasse le sacrifice de l'envoi d'un Recueil fort dispendieux, auquel ils ne font eux-mêmes aucun sacrifice de leur tems et de leur liberté. — Il est une entreprise de bien public, qui donne par année, dans l'intérêt des lettres et de ceux qui les cultivent, un tiers en sus de ce qu'elle doit à ses Souscripteurs, doit, pour se conserver, appliquer ce principe de Montesquieu : avoir les mains ouvertes pour les dépenses publiques, fermées pour les dépenses privées. La Revue ne paie et ne doit payer que les travaux faits exprès pour elle, en tems utile, d'après sa demande, ou d'après une convention expresse avec la Direction, dans les limites qu'il lui est nécessaire de se prescrire, et conformément à son plan. — Agréez, etc., etc.

P. S. On a rendu compte, dans la Revue, de l'ouvrage de M. Barras. — un des Collègues de M. Fresnel s'est chargé de nous donner une notice sur ce jeune Savant. Je regrette de ne pouvoir accepter vos offres.

158.

M. Guizot, à Paris.

Paris, le 7 août 1827.

M., — J'éprouve le besoin de vous exprimer toute la part que je prends à l'affreux malheur qui vous accable. Sans avoir eu le bonheur de connaître Mme Guizot, autrement que par la lecture de ses excellens ouvrages, j'avais pu apprécier les rares qualités de l'esprit et du cœur qui la distinguaient et qui avaient inspiré sa plume. La perte cruelle que vous éprouvez, M., sera vivement sentie par les mères de famille, par les amis de l'enfance, par toutes les ames généreuses, par tous les esprits élevés, par tous

les hommes de bien. Je sais, par expérience, que, dans une circonstance aussi douloureuse, toutes les consolations de la terre sont impuissantes, que les espérances qui nous viennent du ciel ont seules quelque pouvoir pour relever l'ame abattue. Je sais que la philosophie ordinaire ne suffit point pour donner la force d'une parfaite résignation. Je m'associe à vos chagrins, j'en connais toute l'amertume; des pertes cruelles et récentes, m'ont aussi frappé; d'autres plus cruelles encore semblent me menacer. Il y a donc une sympathie profonde et intime qui m'unit, dans ce moment, à tout ce que vous éprouvez.

J'ai cru pouvoir inviter notre honorable Collègue à la Société de la Morale chrétienne, M. Charles de Remusat, qui, si je ne me trompe, avait l'honneur de connaître personnellement Madame Guizot, de nous fournir les moyens d'insérer dans la Revue Encyclop. une Notice sur sa vie et sur ses ouvrages. Payer un dernier tribut à ses vertus, à son noble caractère, à ses talens, et rappeller les importans services qu'elle a rendus à l'éducation et à la cause des lumières, les soyeux exemples qu'elle a laissés, et pour nous une tâche honorable à remplir et une dette envers nos Lecteurs. — Je vous prie d'agréer, etc.

159.

M. le Bon Charles Dupin, de l'Institut.

Paris, le 7 août 1827.

M., — J'ai regretté beaucoup de ne m'être point trouvé chez moi, quand vous avez pris la peine d'y venir. J'ai moi-même été deux fois chez vous, sans vous rencontrer. Je prends le parti de vous écrire.

D'abord, j'accepte avec empressement votre offre obligeante de nous donner, pour la R. E., deux articles dont les sujets, analogues aux objets de nos constantes recherches, seront d'un grand intérêt pour nos lecteurs. Je vous prierai seulement de me dire à quelle époque vous pourrez m'envoyer ces articles et quelle en sera la dimension, afin que je puisse leur réserver d'avance une place. Nous avons besoin de recevoir, avant le 25 du mois, les articles étendus des deux premières Sections de nos Cahiers: Mémoires et notices et analyses, afin de les comprendre dans le Cahier du mois suivant. Nous désirons, vu notre cadre beaucoup trop étroit en raison de l'étendue de notre plan, n'admettre que des Mémoires ou Notices, de 15 ou 18 pages d'impression au plus; et nous —

sommes obligés de couper en deux parties, pour les insérer dans deux fabiers différents, les articles de Mémoires ou Notices et d'analyses qui dépassent ces limites.

Il me reste à vous parler de l'objet dont nous nous sommes déjà entretenus, et sur lequel j'ai absolument besoin de m'entendre avec vous, pour concilier ce que je dois à la fois à vous, M., et à l'un de mes collaborateurs qui a aussi droit à mes égards. M. D., comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, m'avait écrit pour me proposer un article sur un sujet d'un intérêt général, propre à intéresser nos lecteurs. J'accepte cet article qui me fut envoyé dans le délai convenu. Quand je remarquai quelles objections présentées contre une partie de votre travail pouvaient vous blesser le moins du monde, j'écrivis à M. D. pour le prier de retrancher ou de changer quelques passages, ce qu'il consentit à faire. Je n'avais donc plus aucun motif raisonnable de refuser l'insertion de l'article. Cependant, jalouse de vous être agréable, et de vous trouver le moyen de répondre aux objections, dans le même fabier dans lequel elles seraient insérées, je communiquai à M. Ferry, qui nous servit d'intermédiaire, les détails dont je désirais que vous fussiez averti. Puis, je vous remis à vous même, confidentiellement et pour quelques jours, les épreuves de l'article, afin que vous pussiez si vous le jugiez convenable, rétablir les faits et les calculs qu'on combattait par des raisonnements peut être mal fondés. J'espérais que vous m'auriez renvoyé ces épreuves avec vos observations. Vous êtes ami d'une discussion libre, d'où jaillissent de nouvelles lumières, et vous savez que votre antagoniste, dans la question qu'il s'agit de débattre, n'est pas moins attaché que vous à la cause d'une sage liberté. Je comptais donc faire suivre l'article de M. D. de ces observations, rédigées par vous pour le réfuter, auxquelles il vous aurait paru donner lieu. J'avais dit à M. Ferry, en le priant de vous en instruire, que, si le Bureau de Censure qui a laissé passer sans aucun retranchement l'article de M. D., n'admettait point votre réponse réponse et la traitait comme la lettre de M. le Duc de Choiseul sur la Garde Nationale, je me trouverais suffisamment autorisé à ne point publier l'article primitif et à en ajourner l'impression jusqu'à l'époque, je l'espère,

peu éloignée où la cessation des entraves imposées par la censure permettrait d'imprimer, à la suite de l'attaque sur une grande et importante question, la réponse destinée à l'éclairer d'un nouveau jour. Tant que je n'ai point un motif raisonnable de refuser à MM. l'insertion très prochaine de son article, fait exprès pour la Revue, consenti et adopté par elle, je suis, M., dans le même embarras où je serais vis à vis de vous, si vous m'aviez remis un article, si je vous avais promis de l'insérer, et si j'étais empêché par quelque obstacle puissant et imprévu de remplir ma promesse. Ayez la bonté, M., de vous mettre à ma place, d'apprécier ma situation souvent délicate et difficile et de me fournir les moyens d'en sortir, sans m'attirer les reproches de deux hommes honorables et que j'estime, qui tous deux ont rendu des services essentiels à la chose publique par leurs écrits et par leurs travaux, et qui tous deux ont pris part depuis longtems à la rédaction de la R. E. et ont droit d'y manifester leurs opinions. Vous m'obligerez donc de renvoyer les épreuves que je vous ai confiées, avec vos observations, ou bien avec l'exposé des motifs que je me ferai un plaisir de transmettre à M. D., pour justifier l'ajournement de son article. Si M. Ferry n'était pas absent de Paris, je l'aurais invité à vous voir et à s'entendre avec vous pour cet objet. —

160.

MM. J. Laffitte et Co.

Paris, le 6 août 1827.

MM., — J'ai l'honneur de vous prévenir que j'ai disposé d'une somme de 2197 fr. à prélever sur les fonds que vous avez en caisse pour le compte de la R. E., savoir:

1°. En un effet, daté du 5 avril, et payable fin Septembre prochain, à l'ordre de M. Firmin Didot, impr. 1697 f. c

2°. en un effet, daté du 28 avril, et payable fin Octobre prochain, à l'ordre de M. Rignoux, imprimeur 500 — "

2197 f. — "

dont je vous prierai de vouloir bien faire acquitter le montant, lorsqu'ils seront présentés à votre caisse, à l'époque de leur échéance. —

161.

M. le chev. d'Abrahamson, aide de camp de S. M. le Roi de Danmark.

Paris, le 11 août 1827.

M., — J'avais espéré vous voir, à notre dernière

Séance de la Société d'Education. J'ai appris avec beaucoup de peine que vous avez été retenu chez vous par une fâcheuse position. Je regrette infiniment que vous n'ayez point trouvé hier chez moi, lorsque vous êtes venu. Quoique j'aie le projet de me présenter aujourd'hui à votre hôtel, incertain si je pourrai vous rencontrer, je prends le parti de vous écrire. D'ailleurs, je désire fixer par écrit la nature et la base des relations que vous voulez bien entretenir d'une manière suivie avec la Revue Encyclopédique.

Le but de notre Recueil étant de faire mieux connaître les nations les unes aux autres, d'établir entre elles une sorte d'École publique et centrale d'intruction mutuelle, d'offrir un panorama moral du monde civilisé, dans lequel sont offerts tour-à-tour les différens États tous les principaux rapports qui caractérisent leur amélioration morale et leurs progrès en tout genre, nous attacherons beaucoup de prix, mes Collègues et moi, à recevoir par vos soins et par votre intermédiaire, des notices, des analyses d'ouvrages importans, découvertes annonces d'ouvrages nouveaux et bien choisis, et des articles intéressans de nouvelles scientifiques et littéraires, concernant votre patrie, et même aussi, dans l'occasion, la Suède, le nord de l'Allemagne, la Prusse, la Pologne, la Russie, et les colonies danoises éloignées. Rien de ce qui intéresse l'humanité sur les divers points du globe n'est étranger à notre plan.

Nous ne désirons et nous ne pouvons guère employer, par année, pour le Danemark, qu'un seul mémoire, ou une notice, d'environ 10, 12, ou même 16 pages d'impression, tantôt sur l'état de l'instruction publique, des universités, des écoles, tantôt sur les perfectionnemens introduits dans la législation, dans l'administration, ou sur des objets d'un intérêt général.

Nous pourrons recevoir et employer deux ou trois Analyses par année, d'ouvrages nouveaux et importans, publiés en Danemark ou en Suède. Chacune de ces analyses ne doit pas excéder une étendue de 6, 8 ou 10 pages.

Nous pourrons employer, tous les trois mois, environ douze, seize et même dix-huit pag. d'impression, à répartir entre nos 3 Cahiers du trimestre, formant un Volume de notre Collection, soit des annonces d'ouvrages nouveaux et choisis, propres à en donner une idée à nos lecteurs, dans notre Bulletin

Bibliographique, soit de petits articles, d'une ou 2 pag. au plus chacun, pour notre dernière Section, celle des Nouvelles Scientifiques et littéraires, qui comprend tout ce qui est relatif aux travaux des Sociétés savantes, littéraires, philantropiques, aux prix proposés et distribués, aux progrès de la population, de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, de la marine, de la législation, de l'instruction publique, aux machines et bateaux à vapeur, aux routes et canaux, aux télégraphes, aux divers moyens de communication, aux établissemens d'utilité publique, à la santé publique et à la vaccine, aux mesures employées pour améliorer le sort des classes pauvres, pour encourager le travail, pour extirper la mendicité, enfin, aux Beaux arts, au théâtre, aux antiquités; et, comme vous avez pu le remarquer, notre Section des nouvelles est terminée, dans chaque Cahier, et pour chaque pays, quand nous en avons l'occasion, par de courtes notices nécrologiques, sur les hommes distingués et utiles par des Ouvrages ou des travaux importans, que la mort vient d'enlever.

Les prospectus et l'extrait ci joint de notre Revue renferment toutes les indications dont vous pouvez avoir besoin pour diriger les personnes qui voudront bien concourir avec vous à préparer les matériaux que vous nous destinerez et que vous aurez la complaisance de faire parvenir à Paris, régulièrement, environ tous les trois mois, et par la voie de votre légation, ou par des occasions sûres.

Comme vous serez dans le cas, M., d'offrir une indemnité au secrétaire chargé de réunir, de mettre en ordre, peut être aussi de traduire en français, et de transcrire ces matériaux, en caractères très lisibles, et avec une marge d'un quart de la page laissé en blanc, pour les corrections à faire, je vous prierai de faire au besoin les avances nécessaires qui vous seront remboursées, tous les trois mois, ou tous les six mois, à la caisse de la R. E., par la voie que vous nous aurez indiquée, sur le pied déjà convenu entre nous de trente deux francs par feuille d'impression des 8 pages, pour les articles des deux dernières sections, Bulletin et Nouvelles, et de soixante quatre francs par feuille d'impression, pour les articles des deux premières sections: Mémoires et notices et Analyses. Cette indemnité, applicable seulement aux articles admis et

insérés, sera susceptible d'augmentation, au bout d'une ou de deux années, en raison de l'augmentation du nombre de nos abonnés. Nous vous prierons de recommander avec chaleur notre Recueil et de le faire annoncer avec soin dans vos principaux Journaux.

Recevez, M., etc.

162.

M. Fb de Lucenay, à Osnabrück, royaume de Hanovre.

Répondu à sa lettre du 2 Juillet dernier, le 12 du mois d'Août:

1°. sa lettre et des articles de nécrologie ont été rejetés comme trop anciens; 2°. d'autres articles n'ont pu être admis, étant trop longs ou relatifs à des ouvrages peu importans; 3°. on lui demande des articles peu nombreux, courts, substantiels, intéressans, instructifs; on ne peut lui offrir aucune indemnité pour son travail, la Revue n'ayant qu'un très petit nombre de correspondans dans des pays où elle a besoin d'entretenir des communications régulières et suivies, et n'admettant qu'suivant ses convenances les articles que lui adressent un grand nombre de correspondans libres et désintéressés, dans l'intérêt de la Science dont ils s'occupent, des pays qu'ils habitent, et dans l'intérêt général de la Civilisation et de l'Humanité.

163.

M. Jomard, de l'Institut.

Paris, le 15 Août 1827.

M. et cher Collaborateur, — Je me empresse de répondre à votre billet d'hier. L'article sur l'intéressante brochure que vous m'aviez envoyé est tout imprimé. Mais il m'avait été remis fort tard, il a été retenu, comme tous nos articles, 8 ou 10 jours au Bureau de censure, et j'ai dû à regret l'ajourner. Il sera inséré dans notre Cahier du mois courant.

Ce n'est point faute de bonne volonté, si je n'ai pas donné encore quelques nouveaux articles sur la Société de Géographie. Mais, d'un côté, ou je n'en ai point reçu, ou ils me sont arrivés trop tard, ou ils étaient beaucoup trop longs et contenaient trop d'objets de détail qui n'étaient point d'un intérêt général. — D'un autre côté, nous avons donné, l'année dernière, à nos souscripteurs, pour plus de 16 mille francs au-delà de ce que nous leur devions, d'après les conditions de l'abonnement à la Revue. Nous devons réduire un peu cet excès de générosité qui —

finirait par ruiner entièrement notre difficile et dispendieuse entreprise. En offrant la Revue à la Société de Géographie, en lui consacrant environ dix pages par année, qui sont presque toujours en sus de nos articles obligés, nous faisons avec plaisir une dépense annuelle d'environ deux cent francs au moins pour cette Société si recommandable par son but et les services qu'elle rend aux sciences. Mais, si nous voulions, comme je l'aurais désiré, leur donner une ou 2 pages par mois, chacune de nos pages, tout compris, nous occasionnant une dépense d'environ 15 fr., le sacrifice à faire aurait dépassé nos moyens. Car, les Sociétés d'Encouragement, d'Education, de la morale chrétienne, de la méthode, asiatique, philantropique, philotechnique, philomatique, d'histoire naturelle, des antiquités, l'académie des Sciences et les autres académies de l'Institut, beaucoup d'académies et de Sociétés savantes et littéraires de nos départements et des pays étrangers, réclament tour à tour et envahissent peu à peu toutes nos pages; et, si nous ne luttions pas sans cesse avec effort contre la multitude infinie de matériaux qui nous débordent de toutes parts, notre Revue, qui serait déjà d'un prix inférieur à celui de tous les autres Recueils analogues, si elle se bornait au quatorze feuilles d'impression qu'elle a promises et qu'elle doit publier chaque mois, et qui en donne habituellement 16, 17, 18 et même 20, et de plus des portraits, serait tout à fait ruineuse pour moi, au lieu d'être seulement très onéreuse, comme elle l'a été jusqu'ici, et ne pourrait durer longtems. Avant tout, je dois la conserver, puis qu'elle est généralement reconnue institution bonne et utile; et pour cela, je me prive souvent moi-même de l'insertion d'articles plus ou moins étendus que j'aimerais à y déposer. Le Globe, au contraire, n'ayant pas un plan vaste et méthodique qui embrasse toutes les connaissances humaines et toutes les nations, ne donnant pour un prix plus élevé que celui de la Revue qu'un nombre réel de feuilles d'impression beaucoup moins considérable, ne parlant presque jamais des Sociétés étrangères, ni d'un grand nombre de nos Sociétés françaises, peut, comme j'aurais aimé à le faire, consacrer plus de pages à la Société de Géographie, et trouve son intérêt à reproduire fréquemment les comptes rendus de ses séances.

Nous aimerons, dans la Revue, à constater, environ tous les trois mois, ou dans chacun de nos volumes trimestriels, un article court et substantiel, intéressant et instructif, à la Société de Géographie, si un de nos collaborateurs, ou si MM. Barbié du Bocage, auxquels j'ai continué, d'après leur demande, l'envoi de la Revue que recevait M. leur père, veulent bien nous fournir cet article. De cette manière, la Société de Géographie sera encore la mieux traitée de toutes dans notre Recueil; et son importance et les rapports plus intimes qui m'unissent à elle justifient cette préférence.

J'ai cru devoir, M. et honorable Collègue, vous expliquer franchement et en détail ma position et les motifs impérieux que vous apprécierez, afin que vous soyez convaincu que, si la Revue ne fait pas exactement la même chose que le Globe pour la Soc. de Géogr., c'est que notre plan trop étendu et notre cadre trop étroit, et la surabondance toujours croissante de matériaux qui nous arrivent de tous les pays, nous placent dans une situation très différente, que ne soupçonnent pas ceux qui demeurent étrangers aux relations et aux détails de notre Bureau central de rédaction et de correspondance. En parcourant nos cahiers des années antérieures, depuis que la Société de Géographie est fondée, vous acquerrez facilement la preuve que notre Revue Encyclop. est l'un des Recueils qui a le plus souvent et avec le plus de soin parlé de ses travaux, indépendamment du grand nombre de membres français et surtout étrangers que je lui ai successivement amenés.

Nous avons regretté, mes Collègues et moi, que vous n'ayez pu venir à notre réunion mensuelle d'hier, où se trouvaient MM. Burtado, de la Colombie, l'amiral Sidney Smith et le Dr. Bertero, de Turin, qui sont convenus de venir tous les trois, vendredi prochain, à la Soc. de Géographie. M. Burtado, qui doit retourner bientôt dans la Colombie, m'a dit que, si la Société lui adressait quelques demandes sur l'état du pays, il lui fournirait avec soin tous les renseignements qu'elle pourrait désirer. M. le Dr Bertero lui demandera les questions et les instructions

qu'elle doit lui remettre pour son voyage au Chili, où il va passer cinq années.

Je vous prierai de ne pas oublier de nous donner l'article que vous nous avez fait espérer sur la Suite des Tables Statistiques du Dépt de la Seine. Je vous prie de nous les envoyer, ainsi que le Budget de la ville de Paris. — Tout à la hâte, etc.

164.

M. L.G. Michaud, Libraire.

Paris, le 25 août 1827.

M., — J'ai eu l'honneur de vous envoyer, comme j'en étais convenu avec vous, la collection de la R. E. pour l'année courante, ou les Sept 1ers cahiers qui ont paru; et les suivans vous seront régulièrement adressés. J'ai reçu votre Biographie universelle dont nous avons annoncé avec soin la dernière livraison, il y a près de 2 ou 3 mois. Je consacrerai sans aucun retard, une annonce étendue à la livraison nouvelle, qui m'est arrivée avant-hier, et nous donnerons successivement trois analyses de cette belle et importante collection.

Je vous prierai, comme vous y avez consenti, de comprendre l'annonce de la R. E. dans vos catalogues, en y insérant un extrait de notre Prospectus ci-joint. Nous vous offrirons une remise de cinq fr. sur les abonnemens que vous y ouvrez faire, et un 13me, en sus de chaque douzaine. Vous ferez déposer à notre Bureau central deux exemplaires de tous les ouvrages publiés par votre maison de Librairie qui deviendront l'objet d'articles soignés dans notre Recueil. J'espère que nos nouvelles relations nous seront réciproquement utiles.

On n'a reçu au Bureau que les 3 1ers volumes des Oeuvres complètes de Delille. Vous m'obligerez de faire envoyer les volumes suivans, publiés jusqu'ici, que nous aurons soin d'annoncer. — Agréez, M., etc.

165.

M. Denys Lardner, Prof. à l'Univ. de Londres. = à Londres, 13 Waterloo place.

Paris, le 27 Juillet 1827. (Cette lettre n'a pu y partir que le 30 Août. Dans l'intervalle, M. Jullien en a écrit une à M. Lardner, qui a dû lui parvenir à Londres.)

M., — Quoique j'aie eu l'honneur de vous écrire, il y a quelques jours, par l'occasion d'un jeune anglais qui retournait à Londres, je crains que cette lettre ne vous soit point parvenue exactement, et je vous adresse une seconde lettre par la poste, sous le couvert

= envoyé au même, le 20 mars 1828, un Bon de 60 francs, (n° 304) pour une analyse de 9 pag. et demie

et par la voie d'un de vos honorables compatriotes qui est à Paris, et auquel je suis lié.

Je suis très reconnaissant envers miss Maria Edgeworth de ce qu'elle m'ayt procuré l'honneur de votre connaissance, et j'attache un grand prix à établir avec vous des relations régulières et suivies qui me permettront de mieux faire connaître, dans notre Recueil central de la civilisation, l'état des sciences et des arts mécaniques, physiques, chimiques et industriels, et leurs progrès dans la Grande-Bretagne. J'accepte avec reconnaissance votre offre de coopérer à la rédaction de la R. E., en lui fournissant des articles sur les ouvrages relatifs aux sciences dont vous vous occupez spécialement et sur les progrès de ces sciences ou sur les inventions, les découvertes, les procédés nouveaux, les perfectionnements dont elles viennent, d'année en année, enrichir notre civilisation. La lecture de quelques uns des Cahiers de notre Recueil vous aura fait connaître sa nature, son esprit, son plan et son but. Nous tâchons de présenter un Tableau abrégé des travaux les plus importants entrepris et exécutés dans les différentes nations, et d'offrir ainsi leur civilisation comparée. Ce même tableau comprend l'indication et l'appréciation des productions les plus remarquables dans les différentes parties des connaissances humaines. Outre les articles particuliers sur les meilleurs ouvrages nouveaux publiés dans chaque pays, nous tâchons d'avoir de tems en tems des aperçus généraux, courts et substantiels, soit sur une nation et sur son état scientifique, industriel, commercial, littéraire, etc.; soit sur une science, sur un art, sur une invention récente, sur une institution grande et utile, sur des institutions analogues, comparées entre elles, et observées dans un seul pays ou dans plusieurs pays différens, sur l'instruction primaire et publique, sur l'enseignement industriel, sur les universités et les principaux cours qu'on y fait suivre, sur les hommes distingués qui ont servi les sciences et l'humanité, et que la mort vient successivement frapper. En un mot, nous espérons pouvoir, par le concours d'un certain nombre de savans et de littérateurs, français et étrangers, donner une sorte de répertoire analytique et d'annuaire des principaux produits de l'intelligence et de l'industrie humaines, dans toutes les contrées du globe. Notre difficile entreprise, continuée avec persévérance,

depuis neuf années, a toujours été en progression, et nous avons vu s'augmenter peu à peu le nombre de nos Correspondans et celui de nos Souscripteurs, s'étendre nos relations, s'agrandir devant nous la carrière dans laquelle nous étions entrés. Nous avons aussi donné plus d'extension à notre cadre pour améliorer et compléter l'exécution de notre plan. Le prix d'abonnement à notre R. E. est très modéré, et inférieur à celui de tous les ouvrages périodiques du même genre, eu égard à la grosseur de nos Cahiers de chaque mois, à la variété, à l'abondance et au choix des matériaux dont ces Cahiers se composent.

Nous espérons, M., que votre bonne et utile coopération sera pour nous un nouveau moyen de succès, sans vous détourner de la sphère habituelle de vos occupations et de vos travaux. Vous concourrez ainsi à étendre la réputation et l'influence des savans de l'Angleterre, et à mieux faire apprécier sur le continent et dans les pays les plus éloignés le génie et l'industrie britanniques. Nous vous offrirons, pour ceux de vos articles qui seront insérés dans notre Recueil, la même rétribution (cent fr. par feuille d'impression) qui est allouée jusqu'ici à nos plus savans collaborateurs, MM. de Sismondi, J.-B. Say, Ch. Dupin, etc.; et cette rétribution, qui est doublée depuis l'époque de la fondation de la R. E., sera susceptible, pour vous comme pour eux, d'une augmentation proportionnelle à l'accroissement progressif du nombre de nos abonnés. Ainsi, nos principaux Rédacteurs et Correspondans sont associés à nos succès, comme les fondateurs-propriétaires de Recueil, et sans courir aucunes chances de pertes. Mais ils sont surtout associés à nos vues philantropiques, et ils aiment à réaliser dans la R. E. une institution destinée à rapprocher par des communications publiques et périodiques, réciproquement utiles, les hommes généreux et éclairés de tous les pays.

= condition de payement francs la feuille d'impression.

Je vous prie, M., d'autoriser d'une réponse et d'y joindre quelques détails sur l'organisation de la nouvelle université de Londres, dont l'une des chaires les plus importantes vous est confiée. Vos articles, écrits très lisiblement en anglais, surtout pour les noms propres, seront traduits avec soin en français dans notre Bureau central. Vous pourrez nous adresser, tous les mois ou tous les deux mois, la valeur

de 10 ou 15 pages d'impression, soit en annonces d'ouvrages choisis sur les Sciences physiques et mathématiques et les arts industriels, soit en nouvelles relatives aux mêmes objets. Ces nouvelles doivent être, autant que possible, dégagées de tout appareil scientifique, et rendues facilement accessibles à l'intelligence de toutes les classes de lecteurs.

Je vous prie, M., de faire agréer mes hommages respectueux et mes remercîments à Miss Maria Edgeworth, qui m'a proposé l'avantage d'entretenir cette relation avec vous, et de recevoir vous-même l'assurance de ma considération la plus distinguée.

166.

Paris, le 27 Août 1827.

M. Bunoyer, avocat.

M., — J'espérais vous voir à notre dernière réunion mensuelle, et trouver le moment de passer moi-même chez vous. Mon espérance a été trompée, et des occupations toujours multipliées et très-pénibles, surtout depuis l'établissement de la censure, ne m'ont point permis d'aller vous chercher. Je voulais vous exposer les motifs et les obstacles imprévus qui m'ont empêché de faire insérer votre article tout imprimé dont vous trouverez ici l'épreuve. Un des membres du Comité de rédaction, lié avec M. Charles Dupin, lui a parlé de cet article, et M. Dupin est venu me prier de lui en donner communication. Comme il est, depuis la fondation de la R. E., un de nos collaborateurs, et comme l'article renferme un examen critique de son dernier ouvrage, je n'ai pu me lui refuser cette communication : j'aurais agi de même envers vous. M. Dupin a demandé de faire suivre immédiatement l'examen critique de sa doctrine d'une réponse aussi vive, comme l'était l'attaque, et une discussion sur des questions d'économie politique d'une haute importance dégénérait ainsi en personnalités presque offensantes. La Science aurait peu profité d'une semblable polémique, et les amis de la cause des lumières et de la civilisation auraient vu, avec un secret plaisir, deux écrivains distingués, tous deux voués à la défense des libertés publiques, se livrer une sorte de combat et changer en une arène notre paisible réunion scientifique et littéraire. M. Ferry, membre du Comité de Rédaction, m'a écrit à ce sujet la lettre dont je vous envoie copie, et l'avis unanime de ceux de nos collaborateurs qui font partie du Comité, a été de ne pas insérer votre

article, ni la réponse. Comme je dois supporter seul les inconvéniens de cette décision, puisque j'avais consenti à recevoir votre notice sur le simple énoncé du titre, et avant de l'avoir lue, je dois aussi vous en remettre le montant, comme si elle avait été insérée dans notre Recueil. Je joins ici le Bon de la Somme qui vous est due, et je vous prierai de la faire recevoir au Bureau de la R. E., en y envoyant le Bon acquitté par vous. J'espère que vous apprécierez la circonstance délicate et difficile dans laquelle je me suis trouvé, et que vos relations avec la Revue et avec moi seront continuées sur le même pied sur lequel elles ont existé jusqu'ici. — Agréez, M., etc.

167.

Paris, le 4 Septembre 1827.
Dimanche matin.

M. et cher Collaborateur, — J'ai regretté de ne m'être point trouvé chez moi, Jeudi, pour vous voir. Je vous aurais prié de nous donner pour le cahier d'Août un article de 25 ou 30 lignes sur la 1re représentation de la 1ère affaire. Car à moins d'impossibilité absolue, il faut réunir dans le cahier de chaque mois, dans notre Section des Nouvelles, ce qui appartient aux séances académiques et aux 1res représentations qui ont eu lieu dans le mois. Sinon, la seule partie par laquelle nous devrions tâcher d'avoir une exactitude rigoureuse, se trouve tellement arriérée qu'elle est sans aucun intérêt pour nos lecteurs.

Quant à la 1re représentation d'Emilia, qui a eu lieu hier, elle appartient de droit à notre Cahier de 7bre. J'ignore si vous y avez assisté, je vous ai cherché inutilement au foyer. — J'espère bien que ce mauvais drame, long et ennuyeux, fait à coup d'un mélodrame de la porte St. Martin, vous fournira l'occasion d'insister sur cette observation que Mlle Mars, en acceptant, dans des pièces d'un genre bâtard et tout à fait indignes du 1er Théâtre français, des rôles qu'elle fait valoir par son admirable talent, contribue à gâter le goût du public, et que le public, admirateur enthousiaste du talent de Mlle Mars, contribue à l'encourager, par ses applaudissemens exagérés, à se charger de faire réussir de mauvaises pièces. On devrait se garantir de cet engouement pour les personnes, qui, depuis la scène politique jusqu'à la scène dramatique, et depuis Bona parte jusqu'à Mlle Mars, fait accueillir et soutenir des choses détestables, parce que des personnages supérieurs les mettent en vogue. —

Je ne suis nullement ennemi des innovations qui ont de l'intérêt, du charme, qui plaisent à la raison, à l'esprit et au cœur, mais je déplore la corruption du goût, qui fait supporter et applaudir des vanités pareilles à celle qui a déshonoré hier notre 1er Théâtre.

— Vous direz sans doute cela avec la mesure et la convenance que votre goût et votre habitude de rendre compte des — Théâtres ne manqueront pas de vous suggérer. Moi, j'ai cru devoir vous communiquer l'impression que j'ai reçue, et j'ai après le Spectacle, trois de nos auteurs dramatiques connus, et un acteur qui avait joué un rôle dans la pièce, qui tous partageaient entièrement mon opinion.

Je vous prierai d'me donner, si vous pouvez le 25 de ce mois, votre 2e et dernier article sur l'ouvrage de Walter Scott, afin que je le fasse imprimer de suite pour avoir le tems de le soumettre aux ciseaux de l'odieuse censure, et de le placer dans notre Cahier d'octobre. Les 2 articles doivent se suivre sans interruption, puisque déjà ils arriveront un peu tard et seront séparés par un mois d'intervalle, condition qui résulte nécessairement de notre mode de publication.

Sur le Cahier suivant (novembre), je compterai sur l'analyse des Oeuvres de Machiavel que vous m'avez promise, et qui est attendue avec impatience par les Editeurs. J'ai cru pouvoir les assurer qu'avant deux mois cesserait le long retard — dont ils se plaignent et que la Revue aurait satisfait à leur juste réclamation.

Si M. de Lastaos m'envoye les notes qu'il semble m'annoncer par sa lettre, je m'empresserai de vous les — communiquer et vous en ferez l'usage que vous en croirez convenable. Car nous ne pouvons d'avance y rendre aucun — engagement à ce sujet.

Dans le cas où le Théâtre anglais ferait son ouverture, le 5 de ce mois, comme on l'annonce, vous conviendrait il d'y assister et d'en rendre compte? J'ai connu à Londres — M. Ch. Kemble, ami de Talma, et l'un des principaux — acteurs de la troupe anglaise qui va débuter à Paris. Je crois qu'il faut encourager cette importation d'un nouveau théâtre étranger à Paris. Tout ce qui tend à rapprocher les nations sert la cause de la civilisation

et des lumières. — Très à la hâte. Votre bien dévoué.

168.

M. Beltrami, à Londres, 34, golden square.

Paris le 30 août 1827.

M., — Votre nouvelle lettre, datée de Londres du 21 août, et votre confiance me mettent dans un véritable embarras. Je suis accablé de travaux inouïs pour la difficile et dispendieuse entreprise que je dirige; et néanmoins, condamné à négliger entièrement mes affaires personnelles, j'ai donné à celle qui vous intéresse et dont vous m'aviez prié de m'occuper, plus de soins qu'aux miennes propres. Si je n'ai point réussi, je suis peut-être plus contrarié que vous. Car, victime plus que d'autres, des Libraires et des imprimeurs qui exploitent à leur profit les auteurs, je subis mon sort; mais je suis tout-à-fait affligé de n'y pouvoir exempter de la gêne destinée un écrivain étranger et honorable qui a cru que je pourrais résoudre en sa faveur un problème dont il m'est impossible de trouver la solution: faire en sorte qu'un éditeur-libraire apprécie avec justice le travail de l'homme de lettres, et lui accorde une part convenable dans les produits; surtout quand l'écrivain, dont il s'agit d'imprimer l'ouvrage, est à la fois étranger, absent et peu connu dans le pays où l'on doit traduire et publier son ouvrage qui a vu le jour dans un autre pays.

Je serais désolé que ne connaissant point la situation des choses à Paris, vous pussiez attribuer à quelque négligence ou insouciance de ma part ce qui est le triste et déplorable effet de la force des choses. D'un côté, les affaires et surtout celles de la Librairie sont très stagnantes en France depuis longtems. D'un autre côté, les libraires et imprimeurs, très peu disposés à faire à leur propre compte aucune sorte d'entreprise nouvelle, veulent ou associer les auteurs aux chances des sorties, et leur en laisser la plus forte part, ou du moins, s'ils consentent à faire les avances de l'impression, réduire au plus bas taux possible le prix d'achat du manuscrit d'un ouvrage original ou d'une traduction; donc, si vous pouvez trouver à Paris quelqu'un qui soit plus propre que moi à soigner vos intérêts, ou qui ait plus de tems à sa disposition, je serai heureux d'avoir plus à remplir une mission dont je ne puis m'acquitter d'une manière satisfaisante

pour vous.

Si, au contraire, vous consentez à recevoir le nombre d'exemplaires de la traduction imprimée de votre ouvrage, — que j'ai été autorisé à vous offrir et que je vous ai annoncé dans ma dernière lettre, dites le moi, et j'encouragerai le traducteur et le libraire-éditeur à commencer la publication. Je désire bien sincèrement que vous trouviez des conditions meilleures; mais je vous déclare qu'il m'est impossible de vous les procurer.

Paris, le 3 7bre.

Ma lettre n'a pu être terminée, ni expédiée plutôt. J'en reçois une nouvelle de vous, du 15 août, que me transmet — M. Ciccolini. J'ai remis votre manuscrit et l'impression en anglais à l'homme de lettres qui consent à s'occuper du travail de la traduction et de la publication de votre ouvrage, si vous adhérez à ce que le libraire a proposé. Je n'ai pas été si bien traité que vous à Londres. On a traduit et publié en anglais mon ouvrage sur l'Emploi du tems, en supprimant mon nom et en le donnant comme un ouvrage original anglais: the art of employing time, qui a obtenu deux éditions. En France où il a eu 3 éditions, la 3e m'a coûté plus de trois mille fr. de frais d'impression, d'tableaux, de gravures, avec les deux Livrets, Biométrie et Agendaghéral. L'édition s'est bien vendue, elle est épuisée pour l'Essai sur l'Emploi du tems, mais non pour les Livrets, et le libraire chargé de la vente m'a remboursé en tout onze cent fr. et m'a donné 60 exemplaires. Cet ouvrage, dont les 3 vols sont complet, m'a donc réellement coûté plus de quinze cent fr. Sans compter mon tems et mon travail. — Agréez, etc.

169.

M. le Gal de Sahargue, — à Lausanne.

Paris, le 9 Septembre 1827.

M. — Je suis privé depuis longtems du plaisir de m'entretenir avec vous; mais j'ai souvent de vos nouvelles par des — voies indirectes, et j'espère qu'en lisant quelquefois notre — R. E., vous m'accorderez aussi un souvenir bienveillant — d'estime et d'amitié. Je consacre, depuis neuf années, ma — vie entière (plus de 15 heures par jour, y compris les courses, visites, démarches au dehors, relations de tout genre, —

correspondance très active, rédaction centrale très pénible, administration centrale très compliquée, luttes ou négociations — continuelles avec les prétentions, les amours propres, les — exigeances de tout genre) et une partie de ma fortune à — cette difficile et dispendieuse Entreprise. Je subis avec persévérance et dévouement la nécessité que je me suis imposée de faire de grands sacrifices, parce que j'ai la conscience intime — de fonder une institution de bien public, éminemment utile, une Bibliothèque périodique, abrégée et substantielle, — destinée a établir des rapports plus intimes entre les hommes généreux et éclairés de tous les pays et à faire passer en revue sous les yeux d'un grand nombre de lecteurs, avec le plus d'économie possible de tems et d'argent, les meilleurs — ouvrages nouveaux, français et étrangers, et une sorte de Panorama du Monde civilisé, ou des Tableaux successifs de la Civilisation progressive et comparée chez les différentes nations.

Chaque année, nos relations s'étendent et nous — obtenons d'honorables suffrages et de nouveaux — encouragements, venus des pays éloignés qui sont pour nous comme une postérité anticipée.

Mais, en France même, et surtout à Paris, cette — Entreprise n'a été soutenue d'aucune manière par l'esprit de parti et de coterie, dont elle a toujours tâché de s'affranchir, ni par les feuilles quotidiennes qui — subissent presque toutes plus ou moins cette double et — funeste influence. Il en résulte que notre Recueil n'arrive que peu à peu, très lentement, à la connaissance — beaucoup de personnes qui pourraient en apprécier la — nature, le plan, l'esprit et le but, et contribuer à le répandre. Grâce aux dénonciations calomnieuses, — plusieurs fois renouvelées, de feu le Drapeau blanc, de — l'ami de la religion et du roi, de l'Etoile, notre R.C., signalée par les folliculaires ministériels comme ayant — une tendance libérale, même républicaine, protestante et même athée (ce sont presque les expressions employées par nos détracteurs anonymes) a été prohibée en Autriche, dans l'Italie autrichienne, en Piémont, en Espagne, en Pologne et à peu près en Russie; ce

ce qui nous a fait perdre un nombre considérable d'abonnés qui s'est trouvé néanmoins compensé par le nombre de souscripteurs que nous avons acquis, d'année en année, en Angleterre et dans les possessions Britanniques, dans quelques parties de l'Allemagne, en Russie, en Danemark, dans les Pays-Bas, en Toscane, fort peu en Suisse, presque point en Suède, un peu dans les divers états de l'Amérique du Sud.

Quoiqu'il en soit, nos efforts sont soutenus et secondés par beaucoup d'hommes, amis des sciences et de l'humanité, qui mettent à profit, pour l'avancement de leurs pays respectifs, le moyen commun et central mutuelle, de relations périodiques et publiques, que nous leur avons offert, et nous sommes encouragés et récompensés par ce premier résultat qui nous est bien démontré par notre correspondance.

J'ai plusieurs fois invité des philantropes suisses à me fournir des renseignemens exacts sur l'état de l'instruction primaire et publique, comparé dans les 22 cantons de la confédération helvétique, sur le nombre, la nature et les travaux de vos sociétés savantes, littéraires, philantropiques, d'utilité publique, d'histoire naturelle, de musique, etc.; sur vos principaux Journaux, Recueils et ouvrages périodiques; sur vos Institutions et Etablissemens de Bienfaisance, et sur les avantages obtenus par l'esprit d'association appliqué à diverses fondations ou Entreprises; sur l'agriculture, la législation, l'administration comparés dans les différens cantons; sur l'état actuel des classes inférieures et pauvres et sur les moyens employés pour améliorer peu à peu leur situation; sur la méthode d'éducation de Pestalozzi et l'influence qu'elle a exercée; sur les instituts d'éducation et agricoles de M. de Fellenberg, appréciés par leurs produits, comparés aux Elèves qui en sont sortis depuis 10 ou 12 années; sur l'esprit général des habitans de la Suisse, sur l'esprit particulier de leurs gouvernemens cantonaux et de leurs administrations locales; sur les principales productions scientifiques et littéraires publiées depuis quelques tems en Suisse; sur les principales entreprises industrielles qui attestent que la suisse ne reste pas sous ce rapport en arrière des autres nations; sur l'établissement des

bateaux à vapeur, et en général sur l'amélioration des routes, des canaux, des moyens de communication, &c.; — enfin, surtout ce qui caractérise une civilisation progressive, stationnaire ou rétrograde.

Comme vous êtes, M., ami sincère et zélé de votre pays, je vous prie dans l'occasion d'exciter ceux de vos compatriotes instruits et amis du bien public, qui connaissent à fond la suisse, à nous adresser, de tems en tems, les résultats de leurs observations, ou des articles d'ensemble, analogues à ceux dont je viens de donner l'indication.

Je profite pour vous écrire d'un voyage que va probablement faire à Lausanne notre ami commun M. Jomard. S'il est obligé de renoncer à son projet, je chercherai une autre occasion pour vous envoyer cette lettre. M. de Lasteyrie est avec son fils en Angleterre.

Notre société d'éducation et nos écoles d'enseignement mutuel se soutiennent, malgré beaucoup d'entraves et d'obstacles. L'Enseignement mutuel fait de grands progrès en Danemark.

Je prendrai la liberté de vous demander confidentiellement si vous seriez disposé à faire imprimer ou à laisser publier votre correspondance avec l'Empereur Alexandre sur les intérêts généraux de plusieurs pays et de l'Europe. Depuis la mort de ce Monarque, il n'est peut être pas impossible, et il peut être infiniment utile, même pour éclairer la politique de son successeur, de produire au grand jour les conseils salutaires et les vérités courageuses que vous avez présentées. Un de nos premiers écrivains m'a prié de vous demander quelles étaient vos intentions sur ce sujet. Vos lettres et les mémoires que vous avez rédigés à différentes époques sont encore palpitans de l'intérêt du moment, et les nobles et patriotiques inspirations qui vous les ont dictés exerceront une puissance communicative et sympathique sur les ames généreuses. La publication de ces lettres et de ces mémoires, si vous la jugiez convenable, aurait donc à la fois un succès assuré et un bon résultat.

Je vous prie d'offrir mes hommages respectueux et les civilités empressées de ma femme à Mme de la Harpe,

deux rappeler au souvenir de Mrs de Chavannes, Develay, Monnard (auquel j'ai écrit depuis peu), Demolin, le Dr Schnell, M. Rangard, d'Yverdun, qui ne m'écrit pas depuis très longtems, et d'agréer Vs mêmes, etc.

S. S. J'ajoins ici quelques exemplaires d'une Notice — insérée dans notre Revue, sur le respectable M. — Lanjuinais, d'un coup d'oeil sur les plus institutions Scientifiques et Littéraires des Pays Bas, et divers autres extraits et prospectus de notre Recueil.

170.

M. Mackintosh, M. P. à Londres.

Paris, 12 7bre 1827.

M., — Sous les auspices de notre respectable ami commun M. de Sismondi, et en espérant que vous n'aurez pas entièrement — oublié les deux époques où j'ai eu l'honneur d'abord de Vs porter à Londres, en 1822, une lettre de M. le Général Lafayette; puis, de vous revoir à Paris, en 1823 ou 1824, je crois pouvoir vous demander avec confiance si vous voudriez permettre à un de Mes collaborateurs de la R. E., bien capable de remplir cette tâche avec succès, d'entreprendre une traduction française de l'histoire d'Angleterre que vous êtes au moment de publier. La Direction de la R. E. veillerait à ce que cette traduction, revue avec un soin particulier ne fût pas indigne de l'ouvrage original et à ce qu'elle fût annoncée dans nos principaux journaux et ouvrages périodiques.

Si vous agréez la proposition que je suis chargé de — vous communiquer, j'oserais vous prier d'inviter le libraire anglais, éditeur de votre ouvrage, à nous transmettre sans — délai à Paris, par l'intermédiaire de MM. Treuttel et Würtz, libraires qui ont deux maisons établies, l'une à Paris, l'autre à Londres, ou par le moyen de M. fr. Degeorge, correspondant de la R. E. à Londres, (N° 20, Berners-Str, Oxford Str.) les feuilles d'impression de l'ouvrage original, à fur et mesure qu'elles seraient imprimées en Angleterre, afin que la traduction française fût être commencée immédiatement et continuée sans retard, et afin qu'impression de cette — traduction fût suivre de très près la publication de votre — histoire en Angleterre.

Le traducteur français vous demanderait la per-

mission de mettre à votre disposition un certain nombre d'exemplaires de sa traduction, dont la destination serait entièrement déterminée par vous, soit qu'il vous convînt d'en confier la vente à un Libraire de Londres, soit que vous préférassiez les répandre dans les universités et dans les principales Sociétés savantes et littéraires de l'Angleterre, ou dans les Bibliothèques particulières et publiques, choisies par vous.

Je me flatte, M., que vous lisez quelquefois notre R. E., et que vous aimez à encourager par votre suffrage cette difficile entreprise de bien public, destinée à faire mieux connaître les nations les unes aux autres et à rapprocher, par des communications mutuelles et périodiques, les hommes généreux et éclairés de tous les pays.

Je vous prie d'agréer, M., l'assurance de ma considération la plus distinguée.

171.
M. le Rédacteur du Constitutionnel à Paris

Paris 1er 8bre 1827

M. Puisque vous annoncez, dans votre Numero du 29 septembre dernier, les encouragemens accordés par S. A. R. m. Gr. le Dauphin et par le conseil Royal de l'instruction publique au Bulletin universel des sciences publié par M. de Ferussac, j'attends de votre impartialité que vous ne refuserez pas de rappeler à vos lecteurs une entreprise tout à fait analogue, et dont la fondation a précédé de quatre années celle du bulletin.

La priorité de la conception et de l'exécution d'une pensée que le moniteur, le journal des débats et d'autres journaux ont signalé comme neuve, grande et féconde et dont je suis loin de me connaître l'utilité, est un fait que la simple fixation des dates suffit pour constater. Or, au mois de Janvier 1819 un certain nombre de membres de l'Institut et d'autres savans et hommes de lettres, français et étrangers, voulurent bien concourir avec moi à rédiger un ouvrage périodique qui différait essentiellement des autres recueils du même genre par les trois caractères de l'universalité de la variété de la méthode ou du classement des matières et par le but philosophique et philantropique d'établir un point central de communications scientifiques et littéraires entre les différentes nations de rapprocher et de comparer leurs littératures, leurs travaux et leurs progrès en tout genre, de les faire mieux connaître les unes aux autres par une sorte d'instruction mutuelle appliquée à tous les élémens de la

prospérité publique dans le développement plus ou moins complet constitue ce qu'on est convenu d'appeler civilisation.

La Revue Encyclopédique, véritable journal central de la civilisation comparée, comprend aussi dans son vaste plan les Sciences morales et politiques, la littérature et les beaux arts dont l'absence forme une lacune dans le Bulletin universel, et cette lacune, volontairement adoptée par une prudente circonspection explique les éloges officiels que le Bulletin a obtenus. La préférence marquée dont il a été l'objet sous ce rapport ne devait point faire avancer dans une de nos feuilles quotidiennes les plus répandues (le Journal des débats) cette assertion tout à fait inexacte et fausse « qu'aucun recueil n'avait encore été conçu par le plan du Bulletin » En effet M. de Férussac ne peut avoir oublié qu'il était venu s'offrir lui même pour être l'un des collaborateurs de la Revue Encyclopédique, que, sur sa demande, son nom fut placé sur la liste des rédacteurs; qu'il avait même demandé d'être adjoint à la direction de cette entreprise et que son offre avait été acceptée; qu'il avait obtenu alors dans plusieurs entretiens avec le fondateur de la Revue des renseignemens détaillés sur la nature, le plan et le but de ce recueil, sur l'idée principale de publier une bibliothèque analytique et choisie des meilleurs ouvrages nouveaux écrits sur toutes les parties des connaissances humaines et dans tous les pays, d'offrir une carte de renseignemens scientifiques, industriels, littéraires et moraux du monde civilisé et d'établir par la civilisation progressive et comparée, en rattachant à notre France comme à un vaste foyer de lumières, le compte rendu des productions les plus remarquables en tout genre.

L'auteur de ce projet lui avait même rappelé, avec de grands développemens, la manière dont il l'avait présenté à Bonaparte, alors premier Consul, afin de le faire exécuter, sous les auspices et avec la protection spéciale du gouvernement, par une grande Société encyclopédique, qui aurait envoyé de jeunes Voyageurs instruits et observateurs, choisis dans son sein, pour aller explorer les contrées lointaines et lui transmettre les documens relatifs à l'état et aux progrès des Sciences naturelles, des Sciences médicales, de l'agriculture, de l'astronomie, des arts industriels, des routes et des canaux, des inventions et découvertes, de l'économie politique, de la législation, de l'administration &c. Cette même Société aurait fait publier un répertoire encyclopédique, divisé en autant de séries

qu'il y a de grandes divisions de savoir humain, afin que ceux qui n'auraient voulu s'occuper que d'une branche spéciale, pussent se borner à une série du répertoire, et que ceux qui auraient désiré rapprocher et comparer toutes les parties de nos connaissances pussent lire ou consulter le répertoire entier. Telles sont les vues que la fondateur de la Rev. Encyc. s'empresse de communiquer avec confiance et abandon à M. de Férussac, lorsque ce dernier est désiré et consenti d'être adjoint à la direction de cette entreprise, et plus de six mois avant qu'il commençât son bulletin.

En rappelant ces faits, bien connus de la plupart des rédacteurs de la Rev. Encyc. et de plusieurs des collaborateurs du Bulletin, je me plais à déclarer que les deux entreprises, également bonnes et utiles et appropriées aux besoins de notre époque méritent des encouragements et des éloges; que la concurrence qui existe naturellement entr'elles doit tourner au profit des sciences et des arts et de ceux qui les cultivent; qu'elles peuvent même s'entraider mutuellement, sans se nuire par des prétentions exclusives. Mais il serait injuste d'annoncer et de louer l'une aux dépens de l'autre et de la vérité et de manière à laisser dans l'oubli et à étouffer, si cela était possible, par une sorte de conspiration de silence l'entreprise analogue et antérieure de plusieurs années qui a pendant plusieurs années accordé des encouragements favorables au recueil qui venait quatre années après qu'elle était fondée, parcourir la même carrière.

Les services que la Rev. Encyc., continuée avec persévérance depuis neuf années, a rendus aux lettres et aux sciences, à la civilisation et à l'humanité, à la gloire nationale de la France littéraire et industrielle, ne peuvent être méconnus sans une sorte d'ingratitude; et je dois à mes honorables collaborateurs et correspondans en France et dans les pays étrangers de réclamer pour eux et pour l'ouvrage périodique dont leurs travaux et leur zèle ont assuré le succès, la part légitime d'estime et de reconnaissance publique à laquelle ils ont droit

agréez &c.

172.

Extrait du Constitutionnel du V. 5 8bre 1827.

A M. le Rédacteur du Constitutionnel.

Paris, 4 8bre 1827.

M., — Vous annoncez dans votre Numéro du 29 septembre dernier les nouveaux encouragements accordés au Bulletin universel des Sciences. J'attends de votre impartialité que

vous ne refuserez point de rappeler à vos lecteurs une entreprise tout à fait analogue et dont la fondation a précédé de quatre années celle du Bulletin.

La priorité de la conception et de l'exécution d'une pensée que plusieurs journaux ont signalé comme neuve, grande et féconde, est un fait que la simple fixation des dates suffit pour constater. Or, l'existence de la Revue Encyclopédique remonte au 1er janvier 1819, et neuf années ont consacré le succès de cet ouvrage périodique, qui différait essentiellement des autres recueils du même genre par les trois caractères de l'universalité, de la variété, de la méthode ou du classement des matières, et par le but philosophique et philantropique d'établir un point central de communications scientifiques et littéraires entre les différentes nations, de rapprocher et de comparer leurs travaux et leurs progrès, de les faire mieux connaître les unes aux autres par une sorte d'instruction mutuelle, appliquée aux divers élémens de la prospérité publique dont le développement constitue ce que l'on est convenu d'appeler civilisation.

Cette idée fondamentale de former une Bibliothèque analytique et choisie des meilleurs ouvrages nouveaux, écrits sur toutes les parties des connaissances humaines et dans tous les pays, a donc été mise à exécution, depuis neuf années, dans la Revue Encyclopédique; ce qui démontre l'inexactitude de cette assertion, insérée dans deux journaux: "qu'aucun recueil n'avait encore été conçu sur le plan du Bulletin."

Les deux entreprises dont il s'agit, également bonnes et utiles, et appropriées aux besoins de notre époque, méritent des encouragemens et des éloges. La concurrence qui existe entre elles doit tourner au profit des sciences et des arts et de ceux qui les cultivent; elles peuvent même s'entraider mutuellement, au lieu de se nuire par des prétentions exclusives; mais il serait injuste d'annoncer et de louer l'une aux dépens de l'autre et de la vérité.

J'ai l'honneur d'être, etc. Jullien, de Paris.

173.

M.r Aubert de Vitry.

Paris, le 12 8.bre 1827.

M., — J'apprends, pour la 1.re fois et avec peine, que vous avez été malade. Vous n'en étiez pas, du moins on m'avait dit à ne point le croire, lorsque je vous ai fait demander à —

plusieurs reprises, d'abord un manuscrit que je vous avais prêté pour quelques jours, que j'avais payé, et qui, par votre faute, m'est devenu entièrement inutile, a été donné à un autre journal, et m'a occasionné une perte d'argent et une plainte fondée de la part d'un de mes correspondants; puis, un article sur les ouvrages d'Economie politique dont vous vous étiez chargé de rendre compte, article pour lequel vous avez reçu une avance que vous m'aviez demandée, en me promettant la remise très prochaine de votre travail.

Certes, votre silence prolongé, l'impossibilité de vous rencontrer chez vous, quand j'y ai envoyé plus de dix fois l'un des employés de mon Bureau, le tort grave que vous avez causé à la Revue, en conservant un manuscrit dont elle avait besoin, en ne rendant point compte depuis trois ans d'articles que vous aviez promis, qui vous étaient d'avance en partie payés: tout cela n'a que trop justifié la lettre sévère qu'à la dernière extrémité, et à mon grand regret, j'ai dû vous écrire. Il est toujours très pénible d'être victime d'un excès de confiance. J'accepte votre offre de réparer, autant que vous le pourrez après de si interminables délais, l'oubli absolu de vos premiers engagements. Vous voulez que, si au lieu de vous borner à un seul article sur les ouvrages que je vous ai confiés, vous en faites deux, ce qui me contrarie, vu le peu d'espace dont je puis disposer, du moins les deux articles doivent être bornés à 8 ou 10 pages au plus chacun, et je ne dois en faire imprimer aucun lorsque les deux m'auront été remis, puisqu'ils se suivront sans interruption. Vous recevrez suivant notre usage, le prix des articles, aussitôt qu'ils auront été imprimés. J'espère que vous serez exact à remplir la promesse formelle contenue dans votre lettre si tardive du 11 de ce mois, et j'aimerai à retrouver dans votre conduite et dans vos relations avec notre Revue, ce caractère honorable qui m'avait inspiré pour vous une estime que semblaient démentir vos procédés ultérieurs. Je vous prie de me renvoyer immédiatement le manuscrit que vous devez examiner, améliorer et me rendre au bout de 3 jours. Vous

auriez dû au moins me le renvoyer, tel qu'il était, si vos autres travaux ou votre mauvaise santé ne vous permettaient point de vous en occuper. — J'ai l'honneur, M.r, de vous saluer très cordialement.

174.

M. Ch. Renouard, avocat.

Paris, 17 8bre 1827.

..... La censure me supprime un compte rendu de l'Exposition des produits de l'Industrie, comme ayant, dit-elle, une tendance politique. La tendance est si vague, et dont le régime de l'arbitraire abuse si facilement, sert ici à motiver un acte d'oppression qui me fait un tort grave. J'ai envie de m'adresser au Conseil Supérieur de surveillance de la censure, quoique je n'espère pas en obtenir justice, et plus tard à l'opinion publique. Car je vis en butte aux plus ignobles vexations de détail, qui abreuvent ma vie de dégoûts, qui ajoutent aux sacrifices d'argent que j'ai faits volontairement depuis neuf années dans ma difficile et dispendieuse entreprise, qui tendent à me décourager entièrement, à dénaturer, à détruire une institution belle et utile, dont la France pourrait s'honorer, et que des hommes, chèrement payés au nom de la France, mutilent impunément et une sorte de barbarie froide et calculée. Je tâcherai de me échapper de mon Bureau pour aller vous consulter sur ce sujet et vous proposer de rédiger un mémoire, fort de modération, de raison, de faits, d'articles que les Censeurs eux-mêmes, traduits au grand jour, devront, je crois, rougir d'avoir effacés ; et, à défaut du Tribunal d'appel, appelé Conseil de Surveillance, nous aurons recours au Tribunal Suprême de l'opinion, dernier asyle des opprimés et vengeur de ceux même qui ont succombé et qui dorment dans la tombe. Tout à vous de tout cœur.

175.

M. Sommerhausen, Dr en philosophie, R. de la Chancellerie n.° 216, à Bruxelles.

Paris, le 22 octobre 1827.

M.r — Je m'empresse de répondre à votre lettre en date de Bruxelles, du 16 de ce mois. Je recevrai avec plaisir les communications scientifiques et littéraires, relatives au Royaume des Pays-Bas, que vous avez la complaisance de me offrir pour la Revue Encyclop. Vous avez pu voir que, depuis une année, nous donnons plus d'étendue au compte ouvert des Pays-Bas. Notre cadre très étroit nous permet difficilement de leur

consacrer au delà de huit pages, par mois, puisque nous devons faire aussi mention de tous les autres pays, afin de rendre le moins incomplète qu'il est possible notre Revue des nations comparées sous les rapports des progrès de la civilisation et des productions intellectuelles. Je ne puis vous faire aucune proposition définitive, avant d'avoir reçu quelques uns de vos articles, qui seront soumis, suivant notre usage, à notre Comité central de Rédaction. Mais, je vous dirai seulement que les Mémoires et Notices sur des objets d'un intérêt général, de 8 à 16 pages au plus, et les analyses d'ouvrages importans, renfermées dans les mêmes dimensions, donnent droit à ceux de nos collaborateurs et de nos correspondans qui ont des engagemens fixes et des relations suivies avec nous, à une rétribution de 80 fr. par feuille d'impression de 16 pages, et que les petits articles, qui doivent être courts et substantiels, soit de notre Bulletin Bibliographique (Annonces abrégées d'ouvrages nouveaux et choisis) soit de notre quatrième et dernière Section (Nouvelles Scientifiques et Littéraires) ne sont point rétribués par trois motifs: 1°. nous en recevons une telle surabondance qu'il nous faut employer le travail de plusieurs personnes pour les revoir, les réduire, les modifier; 2°. ceux qui les fournissent, ou bien reçoivent des auteurs ou des libraires les ouvrages dont ils rendent compte, ce qui est une compensation de la peine qu'ils prennent de les annoncer, ou s'acquittent de la mission qui leur est donnée par des Sociétés savantes, des académies, des établissemens d'utilité publique, etc. de les faire connaître et de signaler leurs travaux ou leurs succès; 3°. la R. E., qui donne chaque année au public une valeur de plus de 15 mille fr., en feuilles d'impression excédant le nombre dû et promis à ses souscripteurs, afin d'agrandir son cadre, de satisfaire aux nombreuses demandes qui lui sont adressées, ne peut supporter une dépense aussi considérable, en sus de celle qui lui est imposée par les conditions de son prospectus, qu'autant que ses collaborateurs et ses correspondans consent à s'associer par une portion de travail gratuit dont la Revue supporte seule les dépenses d'impression, de papier, d'envoi par la poste, etc., à une libéralité, renouvellée avec persévérance, désintéressement et dévouement, tous les mois, depuis neuf années, et qui tourne

146.

au profit des Sciences et des Lettres et de ceux qui les cultivent et des différentes nations civilisées ou des différentes parties des connaissances humaines sur lesquelles on donne ainsi des renseignemens plus variés et plus multipliés. Toutes les personnes qui ont bien voulu coopérer jusqu'ici à notre difficile et dispendieuse Entreprise, ont adhéré à ces conditions, et je pense que vous les trouverez justes et raisonnables.

Le moyen le plus simple pour m'envoyer vos articles est de les faire déposer au Ministère des Affaires étrangères qui me les transmettra par la voie de la légation des Pays-Bas à Paris. Comme il s'agit de relations purement littéraires et scientifiques, qui ont pour but de répandre au loin la réputation et la gloire de vos écrivains nationaux et la connaissance des mesures prises par le gouvernement en faveur de l'instruction publique et de l'industrie, vos Ministres consentiront volontiers à vous fournir les moyens d'entretenir cette correspondance. Les Ambassadeurs d'Angleterre, de Russie, de Suède, de Danemark, de Prusse, des Etats-unis d'Amérique, etc., qui habitent Paris, nous font ainsi parvenir souvent des lettres, des ouvrages ou des articles, qui sont envoyés de leurs pays respectifs et transmis à la R. E. par leur intermédiaire. Sinon, vous devez avoir à Bruxelles des occasions fréquentes, sûres, promptes et économiques pour Paris. Tout ce qui serait envoyé par la poste doit être affranchi.

Vous me demandez quels sont les meilleurs ouvrages périodiques qui se publient actuellement en Italie, et comment vous pourriez vous les procurer. Je vous citerai la Bibliothèque Italienne de Milan, l'Anthologie de Florence, les Annales de Statistique, celles de Géographie et des voyages publiées à Milan, le Journal arcadique de Rome, un journal d'économie, dirigé, je crois, par un M. Omodei, de Modène, etc. La R. E., qui a fait connaître, avec quelques développemens, ces divers Journaux italiens et plusieurs autres encore dont les titres m'échappent, ou qui ne paraissent pas mériter d'être recherchés hors des lieux où ils ont pris naissance et dépôt, etc.

176.

M. Schnitzler, chez M. Trautwein, Lib., à Berlin.

Paris, le 26 Octobre 1827.

M., — Je reçois aujourd'hui votre lettre, en date de Berlin

du 17 de ce mois, et je m'empresse d'y répondre, courrier par courrier. Je vous remercie de vos observations franches et loyales. Je vois que vous n'avez point reçu la réponse très détaillée, articles par articles, que j'avais faite, il y a longtems, à votre lettre de Saint-Petersbourg. Je vais faire joindre ici une copie de cette réponse qui s'est égarée, quoique j'en eusse fait expédier deux copies par deux voies différentes. Je n'ai donc point eu, M., ni le tort de négligence que vous me supposez, ni l'indifférence que semblait vous annoncer mon silence prolongé. J'ai toujours attaché, au contraire beaucoup de prix à la continuation de nos relations littéraires; j'ai apprécié les services que vous avez rendus à la difficile et dispendieuse Entreprise que je dirige; je vous ai répondu avec exactitude; je vous ai fait envoyer avec soin plusieurs exemplaires des Cahiers de la R. E. Ce n'est point ma faute si mes envois ne vous sont pas parvenus, et j'ai remarqué, par vos lettres, que plusieurs des envois que vous m'aviez faits se sont aussi perdus. Donc, vous avez pu croire que je négligeais souvent d'employer vos articles; mais cela tenait uniquement à ce que je ne les avais point reçus. Tâchons d'assurer nos communications jusqu'au moment peu éloigné où j'aurai le plaisir de vous voir à Paris et de m'entendre directement avec vous.

J'accepte volontiers la proposition d'un échange d'un exemplaire de la R. E. contre deux exemplaires du Courrier littéraire de Moscou, rédigé par MM. le prince Odoëefski (Odoebck'iu) et Titoff, et je vous prie de remercier ces Messieurs de leur offre et de leur faire connaître que j'annoncerai avec plaisir leur ouvrage et que je compterai sur une réciprocité de bons offices de leur part, en faveur de la R. E. Ce dernier ouvrage, que je maintiens au prix d'abonnement de 46 fr., par année, à Paris, serait du prix de 125 fr., à Paris, en raison du nombre de feuilles d'impression excédant celui qui est promis et dû aux souscripteurs, que j'ajoute volontairement, chaque mois, avec des portraits et des gravures, pour améliorer et compléter l'exécution de mon plan très vaste, qui serait trop resserré et comme étouffé dans un cadre trop étroit, si je m'en tenais aux Cahiers mensuels de 14 f^lles d'impression, convenus dans nos prospectus. C'est en raison de la valeur réelle de la Revue et des sacrifices que je fais pour la rendre digne de son noble but: le rapprochement

et l'instruction mutuelle des nations civilisées, au moyen de tableaux périodiques et progressifs de la littérature et de la civilisation étudiées et comparées dans les différentes contrées du globe, que j'accepte l'offre de deux exemplaires du Courrier littéraire de Moscou pour un seul de la Revue que j'enverrai. Mais, il faudra s'assurer, de part et d'autre, de la régularité des envois, et prendre, je crois, pour intermédiaires deux bonnes maisons de librairie, l'une à Paris, l'autre établie à St Pétersbourg ou à Moscou, et qui ayent des rapports entre elles. Vous m'obligerez de prendre et de me transmettre des renseignemens à ce sujet.

Je n'ai que le tems de vous renouveller, M., l'assur. de ma consid. très disting.

P.S. Vous avez dû recevoir dans le tems, ma longue lettre du 21 avril 1826, que je vous ai adressée à St Pétersbourg, chez M. le docteur Muller, Moïka, pont bleu, N° 146; je joins ici la copie de ma réponse en date de Paris, 12 février et 6 mars 1827, envoyée par deux fois différentes à cette même adresse à St Pétersb., et qui renferme, je l'espère, toutes les réponses et tous les renseignemens demandés par vos précédentes lettres. Le mal-entendu fâcheux, qui nous a privés depuis longtems de vos communications, ayant cessé, je me flatte que vous allez redevenir un de nos correspondans exacts et zélés, et que vous pourrez, avant de quitter Berlin, nous y procurer aussi un ou deux bons correspondans, l'un versé dans les sciences physiques et dans les arts industriels, l'autre dans les sciences historiques et économiques et dans la littérature. Nous desirons avoir l'occasion de bien faire connaître à nos lecteurs la Prusse et le nord de l'Allemagne. Procurez-nous aussi l'échange avec un ou deux des meilleurs ouvrages périodiques du pays, et faites, je vous prie, annoncer convenablement notre R. E. dans quelques-uns des journaux prussiens, allemands, russes, polonais, etc. les plus répandus. Très à la hâte, etc.

177.

M. Marius Gimon, à Marseille.

Paris, le 9 7bre 1827.

M., — J'ai eu l'honneur de vous adresser pour la Société de Statistique une lettre de remercîment dans laquelle je lui accuse réception de l'avis qu'elle a bien voulu me donner que j'étais admis au nombre de ses membres correspondans, et de plus, un exemplaire de mon Essai sur l'Emploi du tems et de mon petit Biomètre, sorte

d'instrument pratique pour recueillir tous les détails relatifs à la statistique de la vie, aux divers élémens dont elle se compose. Votre dernière lettre semblerait m'annoncer que cet envoi, — auquel j'avais joint plusieurs extraits de la R. E., n'est point parvenu à la Société. Je vous prie d'avoir la bonté de me mander si je dois me transmettre des informations à ce sujet.

J'ai recommandé à l'un de nos collaborateurs de rendre compte de votre Epître envers que je me réserve le plaisir de lire incessamment, étant toujours accablé de travaux urgens qui me permettent bien rarement de donner quelques instans à la lecture.

Je vous prie de faire annoncer de tems en tems avec soin la Revue Encyclop. dans les principaux journaux de Marseille et du midi. Notre Rev. Encyclop., véritable institution, et Bibliothèque périodique, abrégé et substantielle, et surtout destiné à établir des rapports plus intimes entre les hommes généreux et éclairés de tous les pays, et à faire passer en revue, avec le plus d'économie possible de tems et d'argent au profit des lecteurs, un grand nombre d'ouvrages nouveaux et choisis, français et étrangers. Comme elle n'a été ni soutenue par l'esprit de parti et l'esprit de coterie, dont elle a toujours tâché de se garantir, ni par les feuilles quotidiennes qui subsistent presque toutes plus ou moins de cette double et funeste influence, elle n'arrive que peu à peu, très lentement, à la connaissance des personnes qui peuvent en apprécier la nature, le plan, l'esprit et le but, et contribuer à la répandre.

Paris, 25 octobre 1827.

M., — Les travaux, toujours renaissans et urgens, qui absorbent toute ma vie, ne m'ont point permis de terminer ni de faire partir jusqu'ici ma réponse commencée. Vous verrez par sa date, que j'avais eu l'intention de vous répondre aussitôt. J'ai encore plus de cent lettres en arrière, et je dois avant tout m'occuper de la grande circulaire imprimée, renouvellée tous les mois, adressée à tous nos Correspondans, et à tous nos Lecteurs, ou du cahier mensuel de la Revue. A mesure que l'un s'imprime, l'autre réclame tous mes soins; et les lettres particulières sont très souvent négligées; mais on a l'attention de faire autant que cela dépend de nous, ce que demandent ceux qui nous écrivent. Ma réponse est

l'insertion même de leurs articles, ou l'annonce de leurs ouvrages. Donc, nous aurez point de négligence, si je ne réponds pas exactement à Vos Lettres. Mais croyez que ce que vous m'aurez recommandé sera fait, à moins d'impossibilité absolue ou d'objections graves ou d'obstacles venant du Comité central de rédaction qui revoit tout pour en faire un examen consciencieux qui admet ou rejette, corrige, modifie et veille à la fois à l'ensemble et aux détails, pour qu'il nous échappe le moins de fautes possible.

Je vous prie d'agréer, Monsieur et bon confrère, l'assurance.

P. S. Tâcher de faire annoncer dans tous entours la Revue Encyclop. avec soin dans les principaux journaux du midi; de nous procurer des souscripteurs par le concours de vos principaux Libraires qui auront une remise de 6 fr. par abonnement, fils d'adresse directement et y joint comptant, ou en un effet à 2 ou 3 mois au plus; d'avoir donner quelquefois des articles sur la Grèce dont vous êtes à même d'avoir des nouvelles fréquentes; de nous envoyer de loin en loin un aperçu de vos journaux et ouvrages périodiques, du midi; de vos Sociétés savantes et littéraires, de vos établissements d'utilité publique, etc.

178.

Extrait du Journal des Débats, 31 8bre 1827.

Nous nous sommes toujours fait un devoir d'annoncer les Recueils littéraires et scientifiques les plus importans et les mieux rédigés; à ce double titre, la Revue Encyclopédique, dont le caractère indépendant, et tout à la fois mesuré, offre aux lecteurs instruits le tableau le plus complet des productions et de la direction de l'esprit humain, dans toutes les parties du monde, mérite de notre part une mention particulière. Fondé en 1818, par une société de membres des diverses classes de l'Institut et d'hommes de lettres distingués, ce recueil qui compte déjà huit années d'existence, obtint, dès les premiers momens, ce succès d'estime qui assure la durée des entreprises comme il en récompense le mérite. Il paraît tous les mois un cahier de 250 pages au moins; trois cahiers forment un fort volume, auquel on joint une table des matières très bien faite, et quelques gravures ou des planches lithographiées: ainsi, l'année entière produit 4 gros volumes in-8°. Chaque cahier se compose de quatre parties distinctes, savoir: 1° Mémoires et Notices sur des objets d'un intérêt général; 2° Analyses des principaux ouvrages, tant nationaux qu'étrangers; 3° Annonces

Bibliographiques ; 4° Nouvelles littéraires et Scientifiques. Les deux dernières parties sont subdivisées ; la première contient, pour — chacun des États de l'Europe, de l'Asie, de l'Amérique et de — l'Afrique, et sous divers titres, l'indication raisonnée de tout ce qui a paru de plus remarquable pendant le mois précédent dans l'universalité du globe ; la dernière est la réunion des faits relatifs aux Sciences, aux Lettres et aux Arts qui sont de — nature à intéresser le public éclairé. Il est impossible de — concevoir un plan mieux combiné. Ce Recueil nous paraît de la plus grande utilité particulièrement pour tous ceux qui cultivent les lettres, les Sciences et les arts. La nature du cadre qu'il embrasse offre, par sa nature même, des rapprochements — qui plaisent aux esprits méditatifs ; c'est une sorte de panorama intellectuel, où se pressent, sans confusion, toutes — les productions de l'esprit humain. Le prix de l'abonnement, extrêmement modéré, eu égard à l'étendue de chaque cahier, est de 46 fr. pour Paris, 53 fr. pour les départements, et 60 fr. pour les pays étrangers.

179.
M. Rolan,
à Paris.

Paris, 15 9bre 1827.

M. et cher Collaborateur, — Je vois avec peine que vous avez été blessé des observations que je vous ai communiquées au sujet de votre article sur l'histoire de la révolution de M. Thiers. Ces observations comme je vous l'ai marqué, n'étaient point de moi, mais de deux de nos collaborateurs qui font partie du Comité de — Rédaction, et qui, sans savoir quel était l'auteur de l'analyse que je leur ai fait lire, en ont fait un examen critique, peut-être sévère, peut-être injuste, mais que j'ai cru devoir vous transmettre, en vous — invitant à revoir l'article, et si vous le jugiez — convenable, à le refondre d'après leurs observations. Ce que je vous ai prié de faire, dans cette circonstance, je l'ai fait souvent moi-même, pour des articles écrits par moi, revus par une autre main, soumis aux mêmes critiques, jugés avec la même sévérité. La même chose encore est arrivée plusieurs fois à M^r. Lanjuinais, le vénérable Sénateur de France et Académicien, à M. l'Évêque Grégoire, à M. de Sismondi, —

Tous ces honorables écrivains ont profité des représentations qui leur étaient communiquées, avec les égards dus à leur caractère, à leur position sociale, à leurs talens, à leur réputation européenne, et ils ont modifié, ou refait, ou réduit leurs articles, pour les mieux approprier au plan de notre Revue. Pourquoi refuseriez-vous d'avoir la même complaisance? je vous invitais à fondre dans un seul et même article votre analyse de l'ouvrage de M. Thiers. Vous m'auriez en cela rendu un vrai service, pour que je puisse acquitter ma dette envers lui, avant la fin de cette année. Si vous préférez de faire deux articles, je me conformerai à vos intentions. Si vous n'avez point le tems de vous livrer à ce travail, renvoyez-moi votre article, sans y rien changer, et je le lirai moi-même avec plaisir et intérêt; j'y ferai peut-être des changemens que je vous soumettrai, avant de publier l'article.

Si j'étais rebuté ou découragé par les milliers d'obstacles et de sujets de dégoût qui viennent m'assiéger chaque année, et qui se renouvellent pour moi, chaque jour, sous vingt formes différentes, même de la part de beaucoup d'hommes que j'estime, que j'honore et que j'aime, comme vous m'en fournissez maintenant une preuve nouvelle, je n'aurais certainement pas pu mettre à flot, ni diriger et faire prospérer, depuis neuf années, la difficile entreprise que je conduis. Je tiens à votre amitié, plus encore qu'à votre collaboration, mais beaucoup à l'une et à l'autre, et j'attends de vous une réponse favorable et amicale, et le renvoi pur et simple de votre article, dans son état primitif, afin que je le lise avec soin, ou sous d'ici à quelques jours, le même article refondu avec celui que vous aviez préparé pour compléter l'analyse de l'ouvrage.

Je joins ici notre cahier d'octobre qui vient de paraître, et dont l'enfantement, prolongé sous le régime odieux et ignoble de la censure, et terminé huit jours après qu'elle eût cessé d'exister, m'a été très douloureux. Nous respirons un peu mieux aujourd'hui, mais non sans crainte de voir renaître plus oppressive que jamais l'inquisition littéraire.

Vous appartenez à la Sainte Alliance des bons

esprits et des coeurs généreux. Vous contribuerez à m'aider à servir cette noble cause. — Recevez, M., etc.

180.

M. Varaigne, à Paris.

Paris, 22 9bre 1827.

Monsieur, — Je m'empresse de vous renvoyer les pièces que vous m'avez remises en communication et que j'ai lues avec beaucoup d'intérêt. La nécessité de réduire un peu votre 3e et 4e article sur Buenos-Ayres, en a fait différer jusqu'ici l'impression ; les épreuves vous seront envoyées, et nous vous prierons désormais, au lieu d'articles aussi étendus, de nous donner plutôt des précis courts et substantiels sur les parties de l'Amérique du Sud où vous avez des relations. Car, devant parler successivement de toutes les contrées du globe, de toutes les connaissances humaines, et devant exécuter un plan très-vaste dans les limites d'un cadre assez étroit, auquel nous ajoutons, chaque mois, à nos dépens, par un sacrifice volontaire, 3 ou 4 feuilles d'impression au delà du nombre promis et dû à nos souscripteurs, nous avons besoin que nos collaborateurs et nos correspondans apprécient notre position et la nécessité où nous sommes de viser toujours à une précision rigoureuse.

Vous nous aviez proposé l'échange de notre Revue avec un journal publié à Buenos-Ayres par MM. de Angelis et de Mora. Voilà bientôt l'année écoulée sans que nous ayons reçu le recueil américain pour lequel nous avons donné le nôtre. Je vous prie d'insister pour que l'échange proposé par vous, et que nous avons accepté, reçoive son effet. — Agréez, M., etc.

181.

M. Crussolle-Lami, Rue Ménilmontant, 22.

Paris, le 22 9bre 1827.

M., — D'après le desir que vous me témoignez de recevoir la Revue, j'aurai l'honneur de vous faire connaître, la 1re fois que vous pourrez venir à mon Bureau, les conditions auxquelles s'engagent envers ce Recueil ceux des Rédacteurs qui le reçoivent. — Vous me permettrez de vous faire observer qu'excepté un article qui vous intéressait personnellement et la dernière analyse dont le prix vous a été payé, — vous n'avez pris aucune part à la rédaction de la Revue, cette année. Ce ne serait qu'autant —

que vous pourriez vous astreindre d'une manière régulière et suivie à nos travaux et nous fournir, dans les délais convenus, avec exactitude, des travaux également convenus avec la direction, que, par une juste réciprocité, vous seriez appelé à participer aux avantages dont jouissent nos collaborateurs immédiats. Plus de douze cents personnes ont adressé ou fourni des articles à notre Recueil, et nous aurions compromis son existence ou déterminé sa ruine, en l'envoyant gratuitement à tous ceux qui ont contribué à remplir ses pages. — Agréez, M, etc.

182.

M. Bory de St. Vincent à Paris.

Paris, le 26 9bre 1827.

Monsieur Bory, — Je vais tâcher de répondre à vos derniers billets. En général, je ne réponds guère à mes collaborateurs à Paris, qu'en ayant soin de faire, autant que cela dépend de moi, ce qu'ils m'ont demandé. Ma réponse de fait se trouve dans les cahiers même de la Revue qui renferment leurs articles. Condamné à recevoir plus de 12 ou 15 lettres par jour, il me serait impossible de tenir à la fois au courant une immense correspondance et mes publications mensuelles. Comme celles-ci sont pour moi une obligation rigoureuse, une dette sacrée envers le public, elles ont toujours la priorité sur tout, même sur mes affaires personnelles et sur mes plus chers intérêts. Aussi, depuis neuf années, le service de la Revue n'a éprouvé ni aucune interruption, ni même de longs retards.

Aujourd'hui, menacé d'un rétablissement prochain, immédiat, imminent de l'odieuse censure, j'ai dû faire précipiter l'impression du Cahier de 9bre, et par ce motif on n'a pu vous envoyer les épreuves de tous vos articles. D'ailleurs, on n'envoie ordinairement à nos collaborateurs que les épreuves de leurs articles étendus des deux 1res Sections, Mémoires et Notices d'un intérêt général et Analyses. Les nombreuses annonces bibliographiques et les articles de nouvelles, trop multipliés, nous entraîneraient dans des retards infinis, s'il devaient être envoyés en épreuves à chacun de nos Collaborateurs.

Le Secrétaire de M. Alex. de la Borde, après m'avoir écrit, est venu exprès chez moi, pour me prier instamment, d'après ce que lui écrivait de Marseille ou de Toulon M. de la Borde lui-même, de différer jusqu'à

son arrivée à Paris toute insertion d'annonce de son ouvrage. J'ai dû me rendre à cette invitation ; et d'ailleurs, notre Cahier contenant déjà les autres articles que vous m'aviez recommandés, et dont j'avais eu soin d'empêcher l'ajournement, j'ai saisi avec plaisir l'occasion d'ajouter cet article à d'autres qui étaient renvoyés au cahier suivant ; car nous avons toujours une grande surabondance de matières, et nous sommes forcés de faire des réductions à presque tous les articles, qui ne devraient jamais dépasser une page dans le Bulletin Bibliographique, où nous annonçons plus de cent ouvrages nouveaux par mois.

Quoique vous en disiez, la signature d'un rédacteur ne suffit point pour faire admettre un article qui renferme quelque personnalité, ou qui n'est pas dans l'esprit et dans le plan de notre Recueil. La Revue seule répond de ce qu'elle publie, et se doit à elle-même, ainsi qu'à ses lecteurs, de ne point sortir de la ligne de modération et et d'impartialité qu'elle s'est tracée, et qu'elle a toujours tâché de suivre.

Vous n'avez donné votre parole d'honneur que la notice sur Malte-Brun, de 8 à 10 pages au plus, vous sera remise, avant le 26 du mois. Passé le 30, il serait impossible d'en faire usage, et vous ne pouvez avoir oublié que c'est vous qui m'avez demandé avec insistance d'en faire une, tandis que j'avais un article de deux pages qui m'aurait suffi et mieux convenu. Je ne demande maintenant cette Notice que parceque vous l'avez annoncée et promise à nos lecteurs. Vous en recevrez le montant, quoique nous ne soyons dans l'usage d'accorder de rétribution que pour les Mémoires et notices ou pour les Analyses, faits pour la Revue, de concert avec la direction, ou d'après sa demande. Nous ne payons point les articles accordés à nos Collaborateurs pour les obliger et dont nous n'avons pas un besoin réel.

Comme je vous l'ai promis, votre article sur un simple Prospectus, qui ne nous dispensera point d'en faire un sur l'ouvrage même, en sorte que nous admettons celui-ci, par exception, au lieu de l'annonce en une seule page que nous vous avions demandée, et qui nous convenait beaucoup mieux, sera inséré dans notre Cahier de Janvier.

La Biographie est fort bien traité parmous. Car, en lui accordant autant d'articles que nous l'avons fait jusqu'ici, tandis que les ouvrages les plus importans obtiennent dans notre Revue trois articles au plus, nous aurons réellement donné 3 ou 4 fois la valeur de l'ouvrage même. On nous a reproché d'en avoir fait un éloge trop grand et d'en avoir exagéré le mérite, en dissimulant plusieurs taches qu'on aurait pu y signaler. Je dois vous communiquer cette observation qui ne m'a pas empêché d'insister pour l'insertion de votre dernier article.

J'irai vous voir, dès que je le pourrai. J'attends la notice sur Malte-Brun; car on imprime les deux 1ères Sections du cahier de décembre. — Votre, etc.

183.

M. J. Sterykowsky, à Odessa.

Paris, le 25 9bre 1827.

M., — J'ai reçu, il y a peu de tems, avec une véritable satisfaction, votre aimable et obligeante lettre, en date d'Odessa du 6/18 août dernier. J'ai été fort sensible à ce témoignage de votre bon souvenir et à l'attention que vous avez de m'envoyer des communications destinées à la Revue Encyclop. Je me suis empressé de faire insérer dans ce Recueil l'annonce du Journal d'Odessa; nous avions inséré précédemment un article assez détaillé sur le monument élevé à la mémoire de M. le Duc de Richelieu. Nous ferons successivement usage des autres articles joints à votre lettre, et nous aimerons toujours à faire mention de votre vaste empire de Russie, et des contrées où, sous les auspices du gouvernement, comme dans les lieux que vont habiter l'agriculture, l'industrie, le commerce, les sciences et les arts, l'éducation du peuple, les établissemens d'instruction et d'utilité publique sont favorisés et encouragés et font de rapides progrès. Le but de notre Revue est de rapprocher les nations et de les faire mieux connaître les unes aux autres, par nos Tables mensuelles de la civilisation progressive et comparée.

Je dois vous remercier pour l'envoi que vous m'avez fait de votre notice sur d'anciennes médailles, et j'ai eu soin de la faire annoncer dans la R. E. Je suis

bien aise que Recueil vous parvienne régulièrement à Odessa; mais il me semble que la voie de St. Petersbourg est bien longue, et que la voie de Trieste, comme plus courte, serait préférable.

Quelques renseignements, appuyés de faits et de données positives, sur la communauté d'intérêts que le commerce doit établir naturellement entre la Russie méridionale et la France, pourraient fournir le sujet d'une Notice sur un Mémoire de huit ou dix pages, qui convindrait, sous tous les rapports, au plan et au but de notre Revue. Je vous soumets cette idée, en vous exprimant le désir d'entretenir une correspondance régulière et suivie avec vous. Tout ce que vous nous aurez adressé et recommandé sera l'objet de nos soins particuliers. Nous recevrons de même avec beaucoup d'empressement et de cordialité ceux de vos compatriotes ou de vos amis qui seraient dans le cas de venir d'Odessa à Paris, où j'ai le plaisir de voir chaque mois des Russes et des étrangers, en général, hommes distingués et amis des Sciences, de presque toutes les nations.

Je tâcherai de voir à Paris M. Maistre de, agent consulaire de France à Théodosie, entr'autres, auquel, d'après votre invitation, j'adresse cette lettre, avec prière de vous la faire parvenir. Vous m'obligerez de me mander sa réception, et de faire quelquefois annoncer la R. E. dans le Journal d'Odessa et dans les lieux où s'étendent vos relations. Notre difficile et dispendieuse entreprise, dans laquelle nous donnons volontairement chaque mois, au nombre de feuilles d'impression qui excède beaucoup celui que nous avions promis et que nous devons à nos Souscripteurs, ne peut atteindre un très-haut degré de développement et de prospérité, qu'autant qu'un nombre toujours croissant d'abonnés nous permettra de couvrir toutes nos dépenses extraordinaires et de continuer à agrandir notre Cadre pour améliorer et compléter notre plan d'exécution.

Je vous prie, M., de dire où demeure à Paris, et d'agréer, etc.

P. S. Je joins ici une lettre que m'a fait remettre pour vous, en mains recommandant,

Mme la Comtesse de Lulis. Cette Lettre est, je crois de — Mr d'Asfeld, qu'elle honore de son Estime et de Son amitié.

184

M. Guizot, à Paris.

Paris, le 27 9bre 1827.

M.— Je crois devoir vous envoyer en communication la réunion de quelques numéros du Weekly London Review, du mois de septembre dernier, dans lesquels vous trouverez à la fois trois articles étendus sur Votre Histoire de la — Révolution d'Angleterre et la notice de Mr de Remusat sur Madame Guizot, telle que je l'avais envoyée à Londres, et sans le retranchement qu'avait exigé l'odieuse censure de Paris. Je vous prierai de me renvoyer ce Recueil, quand vous aurez lu les articles qui peuvent vous intéresser.

La mort si inopinée et si prématurée de Mme de Staël est un sujet profond d'affliction pour tous ceux qui l'ont connue, et en particulier pour les amis de sa famille et pour les membres de la Société de la Morale chrétienne qui ont pu apprécier de plus près son zèle philantropique si pur, si actif, si désintéressé. Nous désirons consacrer une notice étendue à sa mémoire — dans notre R. E. S'il peut convenir, soit à — vous, M., soit à M. Charles de Rémusat, de rédiger cette Notice, pour laquelle vous avez plus que des renseignements, ayant pu recueillir dans la vie intérieure et dans l'âme de M. de Staël les — sentiments qui ont inspiré ses bonnes actions, vous aimerez peut être à contribuer avec nous à lui payer un tribut d'estime et de regrets, et à proposer son — exemple à l'imitation des jeunes gens auxquels il offre un si digne modèle.

Je saisis, M., cette occasion pour vous prier instamment de nous envoyer, avant la fin de l'année, l'analyse de l'histoire d'Angleterre par le Dr Lingard, dont vous avez bien voulu vous charger. Je vous ai fait demander l'exemplaire que nous avons reçu de cet ouvrage, qu'après m'être assuré que vous consentiriez à en rendre compte; et l'éditeur réclame l'exécution de cette promesse.

Agréez, je vous prie, M., l'assurance etc.

185.

M. Blanqui aîné à Paris.

Paris, 6 xbre 1827.

M., — Je m'empresse de répondre à votre aimable lettre de ce jour, et à l'invitation obligeante qu'elle renferme. J'accepte avec plaisir et avec reconnaissance l'offre que vous me faites de rendre une entière justice à la Revue Encyclop., dans un établissement qui est lui-même encyclopédique, puisque toutes les Sciences y sont tour à tour enseignées, et dont j'ai eu l'avantage de raffermir l'existence chancelante et compromise, en 1806, 1807, 1808 et 1809, me trouvant alors, comme actionnaire fondateur, l'un des secrétaires du Conseil d'administration de l'Athénée de Paris. J'ai depuis contribué avec zèle, dans le Recueil que je dirige, et par les relations très-étendues et multipliées qu'il me procure, à faire connaître à un public plus nombreux les avantages que présente l'Athénée, à introduire, chaque année, plusieurs étrangers, amis des Sciences et de la Littérature, et quelquefois de nouveaux professeurs, qui ont fait des cours utiles et instructifs.

Je savais que vous deviez faire cet hivers, un Cours d'histoire de la civilisation industrielle des nations européennes, et je me propose de suivre exactement ce cours, dont j'ai déjà parlé à plusieurs hommes de mérite qui veulent aussi devenir vos auditeurs. Mais, à mon grand regret, je ne pourrai assister à votre séance d'ouverture, mardi prochain, parce que je dois, le même jour, me trouver au dîner mensuel de la S. E., où j'ai invité quelques étrangers. Je me dédommagerai, en ne laissant échapper aucune des séances suivantes.

Vous avez un vaste et magnifique tableau à tracer, et des obstacles de plus d'un genre à signaler, et le discours si remarquable que vous avez prononcé à la dernière distribution des prix de l'École spéciale de commerce suffirait pour garantir d'avance que vous remplirez dignement la tâche difficile et honorable dont vous vous êtes chargé. Plus tard, je vous proposerai, si cela peut vous convenir, de nous donner, comme l'a fait M. Dunoyer, il y a deux ans, des résumés ou des extraits de vos leçons à l'Athénée, que nous aimerons à insérer dans notre Journal central

de la Civilisation.

J'arrive aux renseignements que vous devez avoir sur ce Recueil, et je me bornerai à rappeler les dates et les faits essentiels qui s'y rapportent.

La R. E. a été fondée, le 1er Janvier 1819; elle va entrer, le mois prochain, dans sa dixième année. J'en avais proposé le plan, au mois de juillet 1818, à MM. Lanjuinais, Alexandre de la Borde, Amaury Duval, Naudet, Langlès, Andrieux, Ch. Dupin, Émeric-David, Lalande, Berthollet, De Gérando, etc., tous membres de l'Institut, et à d'autres Savans, publicistes, littérateurs et artistes, parmi lesquels je citerai MM. de Sismondi, Jouy, Say, Satin, Avenel, Chauvet, Cousin, Mahul, Salfi, Llorente, Tissot, Heiberg, Henrichs, qui voulurent bien prendre part avec moi à la rédaction de cet ouvrage périodique, destiné à rattacher à notre patrie, comme à l'un des principaux foyers du monde civilisé, le compte-rendu des productions les plus remarquables de l'esprit humain dans tous les genres et dans tous les pays. MM. Lanjuinais et Alex. de la Borde furent au nombre des actionnaires fondateurs, ainsi que M. Jacques Laffitte qui fut aussi Trésorier de la R. E.

Notre but était de nous associer un grand nombre de collaborateurs et de correspondans français et étrangers, instruits et zélés, destinés à représenter toutes les parties des connaissances humaines, toutes les littératures, toutes les contrées du globe, afin de comprendre successivement dans l'exécution de notre plan tout ce qui appartient à l'histoire et aux progrès de la civilisation.

En effet, d'année en année, nous avons vu s'étendre le cercle de nos relations, s'accroître le nombre de nos lecteurs et se multiplier, dans une proportion toujours croissante, les communications et les matériaux qui nous étaient adressés. Nous n'avons point hésité à donner, chaque mois, plusieurs feuilles d'impression au-delà du nombre qui était promis et dû à nos souscripteurs, afin de mieux servir la cause des Sciences, de l'Industrie, de la — Littérature et des Beaux Arts, et tous les hommes

vonés à leur culte, en faisant connaître un plus grande quantité d'ouvrages nouveaux et importans, d'inventions, de découvertes, de perfectionnemens, et en comprenant avec soin, et avec plus de développemens, les différentes nations et les principales associations savantes, littéraires, philanthropiques, industrielles, dans notre Panorama du monde civilisé. Nous avons donné habituellement, par année, une valeur effective de plus de dix mille fr. au delà de ce que nous devions, d'après les conditions d'abonnement énoncées dans nos Prospectus. Nous avons voulu toujours maintenir à un prix très modéré, comparativement à celui des autres ouvrages périodiques, le Recueil que nous avions destiné à devenir le domaine commun des hommes de bien et des hommes éclairés, quelles que fussent leur patrie, leurs occupations habituelles, leurs croyances ou leurs doctrines religieuses, politiques, philosophiques ou littéraires. Il s'agissait d'établir entre eux un point central de communications réciproquement utiles, et une sorte de Sainte-alliance des cœurs généreux, des intelligences élevées. C'était, s'il est permis de le dire, l'introduction du Système représentatif dans le monde littéraire et scientifique.

Nos espérances, la pureté de nos vues, la constance de nos efforts, la continuité de nos sacrifices, ont produit, en partie, les résultats que nous nous étions proposés. La R. E. a publié, dans l'espace de neuf années, et dans les quatre Sections dont chacune de ses livraisons mensuelles se compose:

1°. Plus de 300 mémoires et Notices sur des objets d'un intérêt général;

2°. Plus de onze cents analyses étendues d'ouvrages choisis et importans, français, anglais, américains, allemands, italiens, russes, polonais, etc.

3°. Plus de onze mille Annonces raisonnées d'ouvrages nouveaux et dignes d'attention, classés par pays, et dans chaque pays, par Sciences, dans notre Bulletin Bibliogr.

4°. Plus de cinq mille articles de Nouvelles Scientifiques et Littéraires de tous les pays, propres à constater les travaux et les progrès de chaque nation dans les différentes Sphères -

dans les quelles l'activité de l'esprit humain peut s'exercer.

Nous avons consacré un grand nombre de notices nécrologiques à des hommes distingués, qui avaient servi et honoré l'humanité et leur patrie, et que la mort est venue frapper successivement depuis neuf années. Notre Recueil était à la fois un monument élevé à la grandeur et à la dignité des Sciences, et à l'utilité publique, une histoire abrégée et progressive de la littérature, de l'industrie et de la civilisation comparées chez tous les peuples.

Beaucoup d'ouvrages analogues ont été suscités par celui que nous avions établi. Nous les avons toujours annoncés avec empressement, avec bienveillance; et nous avons tâché d'apporter le même esprit de modération, de justice, d'impartialité dans l'examen critique de tous les ouvrages dont nous avons rendu compte. Un Comité central de rédaction, composé d'hommes laborieux, judicieux et consciencieux, qui ont évité de se nommer pour remplir avec plus d'indépendance leurs fonctions délicates et difficiles, a veillé constamment à ce que les articles insérés dans notre Revue fussent toujours exempts de toute influence de l'esprit de parti ou de coterie. Nous avons pu quelquefois, souvent même, nous tromper dans les jugements que nous avons portés; mais la bonne foi et l'amour de la vérité ont dicté ces jugements. Aucune nation n'a été favorisée aux dépens d'une autre. Un savant professeur de l'université d'Heidelberg, M. Creutzer, qui est venu, l'année dernière, à Paris, a réfuté plusieurs fois que, la R. E. avait contribué puissamment à calmer en Allemagne, l'irritation qui avait longtems existé, surtout dans les universités, contre la nation française, quelle on accusait de ne point rendre justice aux autres nations et de s'attribuer une sorte de prééminence exclusive qui blessait leur amour-propre. On a vu, disait-il, avec plaisir un recueil Encyclopédique, rédigé et publié dans la capitale de la France, par une réunion de membres de l'Institut, de savans et de littérateurs français et étrangers, faire successivement, chaque mois, une mention soignée et —

impartiale des productions scientifiques et littéraires de tous les pays. — Le plus honorable témoignage a été rendu à la R. C. dans plusieurs journaux et dans d'autres ouvrages, en Angleterre, dans les deux amériques du nord et du sud, à Calcutta, en Russie, en Pologne, en Allemagne, en Suisse, en Italie, dans les Pays Bas, etc., et surtout les points où la culture des Sciences et des Lettres est en honneur. — L'Antologia italienne, publié à Florence, l'un des meilleurs ouvrages périodiques de l'Italie, a déclaré, en traduisant et en adoptant dans leur entier, l'introduction et le plan de la R. C., qu'elle choisissait pour modèle un Recueil dont les caractères essentiels étaient l'universalité et la variété, l'ordre et la distribution méthodique des matières, la pensée fondamentale et généreuse de rapprocher et de réunir par des liens plus étroits les nations, appellées à se mieux connaître, à s'éclairer et à s'aider mutuellement, à établir entre elles une noble rivalité de travaux et de progrès intellectuels.

Maintenant, la R. C. a des Correspondants choisis dans presque toutes les grandes capitales et les principales villes de l'Europe, de l'Amérique du Nord et du Sud, et même sur quelques points de l'Asie et de l'Afrique. Elle procure à ses lecteurs un moyen facile et économique de faire, chaque année, en douze excursions successives, un voyage philosophique et d'observation autour du monde, où rien de ce qui est important n'échappe, où l'on peut saisir la direction donnée aux esprits par la nature et le but des ouvrages publiés et des travaux entrepris dans chaque pays. Elle est également une Bibliothèque analytique univer-selle, d'où l'on n'a point exclu par une méticuleuse prévoyance, les Sciences morales et politiques, bannies soigneusement, et avec intention, ainsi que la Littérature et les Beaux-Arts, qui peuvent avoir aussi une couleur dangereuse; d'un autre Recueil, calqué sur le plan de notre Revue, par un de nos anciens Collaborateurs, et qui n'est rien moins qu'universel, malgré son titre.

Les Journaux français, en général, se font

montrés fort peu bienveillans pour la R. C., parce qu'elle n'avait point voulu, comme ils ont trop souvent le tort de le faire, se prostituer à des petites passions personnelles, et à des petites intrigues. Il en résulte qu'elle est beaucoup moins connue dans plusieurs de nos départemens, que dans la plupart des pays étrangers. Cependant, elle pourrait offrir une lecture solide, agréable, variée, instructive, aux propriétaires qui vivent retirés sur leurs terres, dans leurs familles, loin des grandes villes, et qui se tiendraient au courant de tout ce qui caractérise le mouvement intellectuel et social. Elle tend à calmer les passions politiques, en reportant habituellement les esprits dans une sphère plus élevée et plus paisible. Elle rapproche les hommes et les nations ; elle combat et tend à détruire les préjugés des haines nationales, les prétentions injustes, les rivalités hostiles. Elle est comme un grand phare qui répand au loin un vive et bienfaisante lumière, ou comme une machine à vapeur intellectuelle — qui fait marcher plus rapidement la civilisation, — en transportant d'un pays dans un autre les idées utiles et les vues de bien public.

Je crains, M., ne m'être livré à aucune exagération, en vous exposant, d'une manière peut-être quelquefois trop vive et animée, ce que nous avons tâché de faire, et ce que nous avons fait jusqu'à un certain point. C'est à la génération qui va nous succéder, et dont vous faites partie, que nous aimons à léguer une institution qu'elle est appellée à perfectionner et à compléter. Déjà, nous avons eu soin de réunir, — parmi nos Collaborateurs et nos Correspondans, — quelques hommes chargés d'années, de travaux, de — savoir et d'expérience ~~et de maturité~~, d'autres qui sont encore dans la force et la maturité de l'âge, et beaucoup d'hommes, jeunes encore, pleins d'ardeur pour le bien, — riches de pensées d'avenir, qui savent agrandir, embellir l'édifice social que leurs pères ont — commencé à reconstituer et à raffermir sur des —

bases plus larges et plus solides.

Vous paraissez appellé, M., à contribuer beaucoup plus que d'autres, à étendre les progrès de la raison humaine, l'empire de l'homme sur la nature et sur lui-même. Les conquêtes dans le monde intellectuel, et les améliorations introduites dans les institutions sociales, sont désormais le but des travaux des hommes qui veulent remplir une noble destination et sont les premiers titres à la gloire. Je fus disgracié et persécuté, pendant de longues années, par Bonaparte, général, Consul et Empereur, pour lui avoir présenté avec franchise et avec énergie cette Vérité, et quelques autres vérités du même genre, à la fois simples et fécondes, qui se font jour à travers tous les obstacles, et qui triomphent de toutes les résistances. Ces vérités ont présidé à la fondation, à la direction, à la rédaction habituelle de la R. E., et j'ose dire que vous acquitterez une dette bien légitime de reconnaissance publique, en signalant notre Revue comme l'une des Entreprises littéraires, philantropiques et philosophiques qui méritent le plus de fixer l'attention et l'intérêt des Amis de l'Humanité.

Vous excuserez, M., la longueur démesurée de ma lettre. Je n'ai pas eu le tems d'être plus court, et de vous communiquer mes idées et mes souvenirs avec plus de précision, et j'ai voulu ne point différer, comme vous m'y invitez, de vous fournir les renseignemens détaillés, demandés par votre lettre.

Agréez, M., la nouvelle assur. de mes sentim. les plus dist.

186.

M. Alex. Coupin, à Paris.

Paris, 8 xbre 1827, Samedi matin.

M. et cher Collteur, — avec de la réflexion, vous trouverez, comme l'ont trouvé quelques-uns de nos Collteurs, et comme je le pense, que les expositions de tableaux devant être annuelles, il est très convenable que les articles qui en rendent compte soient dans notre Section des Nouvelles. C'est ainsi que nous y avons mis l'intéressante notice de M. Jomard sur les Instituts d'Hofwyl, dont nous avons rendu compte une 1re fois, dans notre 1re Section. Puis, en revenant sur le même sujet, pour en faire connaître les progrès ou pour exposer les

J 188.

changements qu'il a éprouvés, nous plaçons nos articles à la section des Nouvelles. Il en résulte pour nous l'avantage de faire insérer, ce mois-ci, un article sur le Salon, que vous recevrez seulement, le 18 ou le 20 au plus tard, et qui, par conséquent, n'aurait pu être inséré que dans le cahier de Janvier et aurait paru que le 10 février, ce qui aurait été préjudiciable aux intérêts de la Revue. Vous me dites — que le Salon est fermé jusqu'au 10; mais il a été ouvert pendant un mois et plus, et tous les journaux ont parlé des tableaux. La Revue seule s'est bornée à des — considérations générales, très-bonnes sans doute, mais — qui ne suffisent pas pour nos Lecteurs. Un rapide exposé des meilleurs tableaux aurait beaucoup mieux valu pour — la Revue, pour nos Lecteurs et pour nous. Mais je n'avais pu m'entendre avec vous sur cet objet, et il était trop tard, quand votre article m'est arrivé, pour le changer. Mes regrets et les avis fondés que j'ai — reçus étaient inutiles. Cependant, pour que la Revue ait habituellement des articles appropriés à son plan, il est indispensable que les Collab. viennent de temps à autre s'entendre avec le Directeur. C'est ce qu'ils font tous, au moins une fois par mois, et cela prévient beaucoup de malentendus. Dans les journaux quotidiens, on se voit — aussi souvent, et l'on se concerte, pour qu'il y ait ensemble, unité, suite dans l'esprit, le plan, l'exécution. J'aurais, par exemple, combattu par des raisons puissantes votre — projet de nous faire un traité en trois chapitres, avec des — épigraphes pour chacun, sur le Salon de cette année: idée bonne pour un ouvrage, peu convenable pour la Revue, où nous avons besoin d'articles courts, substantiels, de jugements précis, et non de divagations, de digressions, de — théories longuement raisonnées. Non et bis idem. — Nous manquons d'espace; et malgré le sacrifice très — coûteux de 3 ou 4 feuilles d'impression donnés en sus — chaque mois, à nos lecteurs, et souvent à nos Collaborateurs, nous éprouvons toujours les embarras d'un cadre trop étroit pour la variété des matières que nous traitons.

Aussi, je vous prie d'en finir dès 6 ou 8 pages, — ce mois-ci, et autant en janvier, pour en finir avec la

Salon. Suis, en février, la notice, en dix pages au plus, depuis si longtems promise sur la peinture monumentale, et qui doit réparer plus d'un oubli et acquitter plus d'une dette arriérée.

Dix minutes de conversation avec vous m'auraient évité, ainsi qu'à vous, cette longue lettre, ajouté à plus de vingt que j'ai à faire ce matin, à 15 artistes qui me font revoir avec soin pour les envoyer à l'imprimerie, à beaucoup de rendez-vous chez moi et de courses d'affaires, et à mille détails d'administration, joints à 2 revuistes où je dois être, et qui absorbent d'avance et étouffent toute ma journée.

D'après vos observations très justes, je vous ferai payer vos articles sur le Salon, sur le pied de cent vingt fr. la feuille d'impression, au lieu de 80 fr. Si mes abonnés augmentaient, suivant nos bases convenues, le prix des articles augmenterait en proportion. Mais, sans rétrograder, nous avançons peu. Je vais, cette année, ajouter à tous mes dépenses, et à tous mes sacrifices, jusqu'ici sans aucune compensation pour moi, une impression extraordinaire de 20 mille prospectus en Angleterre et en France, et plusieurs annonces payées dans les plus journaux des deux pays, et un bon collecteur de plus au Bureau central pour que je ne succombe pas promptement sous mes durs travaux. On appréciera, peut être, quand je ne serai plus, à quel point j'ai libéré à une brillante échéance de bien publie ma vie et ma fortune.

— Votre bien dévoué.

P.S. Je n'ai pas un moment pour vous aller voir, demain. J'ai beaucoup de lettres à écrire, d'articles à préparer, de comptes à régler, d'étrangers à visiter, de dispositions à prendre pour la fin et le renouvellement de l'année. Je puis à peine voir ma propre famille. Le Dîner Mensuel de mardi, utile pour la Revue, mais pénible et dispendieux pour son directeur, me donne autant d'avance beaucoup d'embarras. 45 — Convives sont déjà inscrits, et il en viendra qui peut être beaucoup plus. J'aimerais mieux aller ce jour là Dîner tête à tête avec vous, si j'étais libre, ou bien assister au grand Dîner, comme convive ordinaire et libre.

— M. Dumont, peintre et mon collègue à la Société —

philotechnique, m'a prié d'inviter le Rédacteur de la Revue, chargé des Beaux-Arts, à ne pas oublier ses 2 Tableaux. MM. Meynier, Ansiaux, Watelet, Dupré, De la Croix, Belloc, etc., Mlles Pagès, D'Hervilly, etc. — demandent, non aucune faveur, mais examen, et s'il y a lieu, mention de leurs ouvrages.

187.

M. Joseph Bellori, à Milan, Borgo di Stella, 233.

Paris, le 8 Xbre 1827.

M., — Je m'empresse de répondre à votre lettre, en date de Milan du 15 9bre der. J'ai reçu en effet l'édition de Vitruve dont vous m'avez envoyé la 1re partie. Les ouvrages ont été remis à l'un de mes Collteurs, membre de l'Institut, qui en a fait d'abord le sujet d'un rapport verbal à l'Académie dont il est membre, et qui doit me donner dans peu un article raisonné qui sera inséré de suite dans la R. E. Le retard dont vs vs plaignez avec raison n'a point dépendu de moi, — et j'écris pour la 3e fois au Collteur qui a reçu votre Vitruve, afin qu'il acquitte enfin sa dette envers vous et envers notre Revue. Je vous prie, dans l'occasion, de contribuer à faire connaître et à répandre notre Recueil central de la Civilisation.

Agréez, M., l'assurance, etc.

188.

M. Varaigne, à Paris.

Paris, 10 décembre 1827.

M. Je m'empresse de répondre à votre billet, quoique je sois accablé de travaux urgens et que j'aie déjà employé beaucoup de tems à rétablir dans votre dernier article sur buénos aires les deux copies que vous y aviez insérées de pièces honorables pour M. Rivadavia, et que le comité de rédaction avait retranchées. on n'a fait dans votre article qu'un petit nombre de suppressions, ce qui était nécessaire, puisque, tel qu'il est, et quoique précédé de deux articles sur le même sujet, il excède encore nos limites ordinaires. nous avons conservé avec plaisir les justes éloges que vous accordez à l'honorable M. Rivadavia. nous n'avons pas cru devoir admettre les accusations diverses contre Bolivar. trois hommes distingués de divers états de l'amérique du sud —

consulté par le comité de rédaction, ont pensé qu'il ne convenait pas, dans l'intérêt de l'amérique et de la liberté, de précipiter un jugement trop défavorable au gen.al Bolivar qui n'a pas encore abandonné les traces de Washington pour suivre celles de Buonaparte. un recueil a sa responsabilité qui lui est propre et ne peut pas adopter toujours les opinions ou les prétentions, même fondées, de ceux qui lui fournissent des articles. plusieurs pairs de france et d'autres écrivains qui jouissent d'une réputation européenne, ont rendu hommage à ce principe, en laissant toute liberté à la direction centrale de la revue d'abréger ou de modifier leurs articles, pourvu que l'on n'y ajoutât point des choses qu'ils n'avaient point écrites, ou qui auraient pu être contraires à leurs opinions, la même marche, monsieur, a été suivie à votre égard. et on a réduit un peu votre article; mais on ne vous fait rien dire que vous n'ayez dit. m. le président rivadavia est comblé d'éloges mérités; quelques reproches que nous avons cru devoir adoucir, sont adressés à Bolivar. donc, vous n'avez point à vous plaindre que l'on ait le moins du monde dénaturé vos opinions. si néanmoins l'article, tel qu'il est, n'a pas votre entière approbation, nous pouvons dans le cas où vous insisteriez, sur ce point, faire disparoître votre signature et laisser seulement des lettres initiales. mais les 1.res feuilles de notre cahier étant composées, un autre changement serait impossible.

Comme votre article était écrit sans aucune marge, il a fallu faire recopier les parties qui avaient subi des réductions. et en général, vous avez dû être satisfait de l'ensemble de la notice qui marche plus rapidement, et dans laquelle tous les faits importans sont conservés.

La note relative aux établissemens d'instruction publique, qui ne se lisait point avec l'article, dans la partie où se trouvait le renvoi auquel elle se rapportait, a été placée dans notre section des nouvelles littéraires où nous avons aimé à payer un nouveau tribut à m. Rivadavia, qui m'a fait l'honneur de venir me voir plusieurs fois, lorsqu'il était à paris, et pour lequel j'ai conservé un souvenir de haute estime dû à son caractère et à ses talens. lui et ses amis n'auront sans doute qu'à se louer de tout ce qui est

insère sur son administration dans notre revue Encyclopédique.
J'ai l'honneur d'être Monsieur, ect.

189

Mrs le capne ed. sabine, de la soc. royale de Londres, 2 porfland place, londres. lord calthorpe, M. P. — 33 grosvenou square, londres — sir johes smith, M. P. — 13 new street spring's garden, ib. près le parc St James. sir robert smith, M. P. — 20 saville row, à — londres. sir Wm smith, M. P. — 6 park street, westminster, londres. sir H. Davy, président de la société royale de londres, 23, cow grosvenor square, ib. M. Taylorcombe, conservateur des antiques au — boistish museum, ib. M. le Dr Gilchrist, 11, clarge's street, — piccadilly, à londres. le cap. Katen, 1, union place, regent's park, ibid. M. Campbell, poète célèbre, 30, soby place, jonh street, — oxford str., ibid. M. denys lardner professeur d'astronomie à — l'université, 13, waterloo place, ib. Mrs g. gabriel, avocat et fr de george, 20 berners str., oxford str. ibid. M. eugenius roche, 2, ou 22 bell yard temple Bar ou 153 strand, à londres. M. Whittaken, libraire, ave maria lane, ludgate hill, londres. M. Ackermann, éditeur de repositorg of aubs, 101, strand, - ibid. M. Hoar, présid. de la société pour l'amélioration des prisons, 18 alderman burg — cheapside, londres. M. millar, secretre de la soc. des écoles via, 45, museum street, bloomsburg square, ib. M. Wm allen, plough court lombard street, à londres. M. hanburg, gendre de Wm allen ib. ib. M. fr. smith, secre de la socie. des amis de la paix, 29 hay market, ib. M. henderson, secret. de la soc. géologique de londres. M. heuland. secr. de la soc. géol. 25 king's street et — james square, à londres. M. Wm sharp macleay, esq. pres. de la soc. lucienne, 44, parliament str. ib. M. Bowring. sir richard. philips, éditeur de monthly magajiac. M. george — mouchet, 11, augyll str. oxford str. le Dr spurgheim, 22, — tawistouck street, 29, covent garden, à londres. sir g. beaumont Dr of county fire office, regent's str. piccadilly, ibid. M. — jach. macaulay, 20 cowen cadogan place, à londres. — M. robert inglis, 11, manchester building, westminster, ibid. M. l'ingenieur brunel, 30, bridge street, mark friaos, ibid.

Paris ce 11 décembre 1827

Mrs ne pouvant écrire à chacun de vous en particulier, et désirant saisir une occasion de me rappeller à votre bienveillant souvenir et de vous renouveller mes remerciemens

pour l'accueil dont vous m'avez honoré, quand j'ai voyagé dans la grande bretagne, en 1802, espérant que vous ne m'aurez pas entièrement oublié et que la revue encyclopédique, sorte de recueil central de la civilisation progressive et comparée, dans laquelle l'angleterre, l'écosse, et l'irlande occupent avec la france et l'état d'amérique une place importante, aura pu quelquefois reproduire mon nom sous vos yeux; je crois pouvoir vous adresser avec une entière confiance un jeune disciple d'une famille très respectable et considérée Mr. ad. perdonnet, ancien élève de l'école polytechnique de paris et de l'école des mines, qui, après avoir fait d'excellentes études et acquis des connaissances solides, veut aller observer de près, pendant quelques années, dans notre belle patrie les principaux établissemens industriels, les grandes entreprises d'utilité publique, les universités, les écoles, les monumens remarquables; puis entrer en relation avec des professeurs et des savans distingués, et recueillir et peut-être publier plus tard les résultats de ses observations.

Je ne doute pas, messieurs, de l'accueil favorable que vous ferez au jeune et intéressant voyageur, porteur de ma lettre et je suis sur que vous aimerez à lui procurer, en tout ce qui dépendra de vous, les moyens de mieux atteindre le but honorable de son voyage. votre connaissance personnelle sera déjà pour lui un avantage précieux, puisque il pourra puiser beaucoup de renseignemens instructifs sur les localités, les choses et les hommes, dans les entretiens qu'il aura successivement avec chacun de vous.

Je prie d'agréer, messieurs, la nouvelle assurance de ma considération.

190

Mr. Pillans, prof. à l'université, à édimbourg
lesslie, id. id. ——— ibid.
le Dr. ch. allan, chirurgien — ibid
le Dr. a. duncan, professeur - ibid
maury napier, conserv. de la bibliothèque des Writers. — ibid.
Backer, id. id. des avocats ——— ibid.
archibald constable, libraire, ——— ibid.
David Brown, libraire, ——— ibid.
henry dunlop, négt ——— à glasgow.
bannatyne directeur g. des postes, ibid. / son fils est à paris je le vois souvent, il est b. p.

172.

John Tennant Hooker, professeur de botanique. glasgow
le Dr Cooper ——— ——— ibid.
robert graham, not.re ——— ibid.
le Dr Ure, ——— ——— ibid.
James Deakin ——— ——— ibid.
le Dr Thomson ——— ——— ibid.
Tennant père, propriet.re à St. Rollox, près de glasgow.

Paris, le 10 Décembre 1817.

Mr. quoiqu'il se soit écoulé cinq années, depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir, en écosse, le souvenir de l'accueil que j'y ai reçu est profondement gravé dans mon cœur, et j'ai saisi plusieurs fois l'occasion de payer, dans la revue encyclopédique, un juste tribut d'éloges à ceux de vos compatriotes qui servent les sciences, l'industrie et l'humanité par d'utiles travaux, je continuerai à faire connaitre, autant que cela me sera possible, tous les travaux et les ouvrages remarquables qui seront propres à caracteriser l'état actuel et les progrès de votre patrie.

Aujourd'hui, j'ai l'honneur de vous adresser avec confiance un jeune suisse, Mr. a. perdonnet, ancien élève de l'école polytechnique de paris et de l'école des mines, qui après avoir fait d'excellentes études et acquis des connaissances solides, veut aller observer de près, pendant quelques années les trois royaumes britanniques, et visiter les principaux établissemens industriels, les universités, les écoles, les monumens, les grandes entreprises d'utilité publique, puis entrer en relation avec des savans distingués, des professeurs habiles et recueillir et peut-être publier plus tard, ou séparément dans quelques ouvrages périodiques très repandus, ou dans un ouvrage spécialement consacré à cet objet, les résultats de ses observations.

Je ne doute pas, messieurs, de l'empressement que vous mettrez à prouver à Mr. perdonnet, en tout ce qui dependra de vous, les moyens de mieux atteindre le but honorable de son voyage, et votre connaissance sera déjà pour lui un avantage précieux. il pourra puiser beaucoup de renseignemens instructifs sur les localités, les choses et les hommes, dans les conversations qu'il aura successivement avec chacun de vous.

Je saisis, messieurs, cette occasion, pour vous recommander notre revue encyclopédique, sorte de rendez-vous central de la civilisation progressive et comparée dans tous les pays, et pour vous renouveller l'assurance de ma considération très-distinguée.

191

M.r A. Bertrand
Ch. Berbet
Cossange père
Cossange frères
Carrois
Dufart
Dufour et d'Ocagne
Dupard-Dix Saisy Panthieu
Roret
Renouard
Treuttel
Wurtz libraires à Paris.

Paris 10 décembre 1827.

Mess.rs la direction de la revue encyclopédique a l'honneur de vous prévenir qu'à partir de l'année 1828 elle vous adressera tous les trimestres le relevé des abonnemens que vous aurez pu prendre, et que ces abonnemens quelque en soit le nombre, devront être réglés en billets payables au plus tard à la fin du trimestre qui suivra celui où les abonnemens auront été faits. cette mesure d'ordre est nécessaire pour que la revue elle-même puisse acquitter régulièrement ses dépenses en mettant en circulation les effets qu'elle aura reçus en payement.

Nous espérons du reste, monsieur, que par des relations de plus en plus multipliées, réciproquement utiles entre vous et la revue encyclopédique vous contribuerez à répandre ce recueil, en y trouvant d'assez grands avantages, tandis que nous contribuerons avec exactitude et avec zèle, à faire connaître et apprécier les ouvrages nouveaux que vous aurez publiés. tous les ouvrages sont inscrits sur un registre à mesure qu'ils sont déposés à notre bureau, puis envoyés dans les 24 heures aux collaborateurs qui doivent en rendre compte et annoncés dans le plus court délai par des articles étendus et raisonnés dans la section des analyses ou dans celle du bulletin bibliographique de notre revue, vous pouvez compter que nous redoublerons de soins pour seconder vos entreprises et l'étendue de nos relations multipliées dans tous les pays, nous prouve le moyen de vous rendre plus que jamais les services effectifs que vous avez droit d'attendre de nous.

La direction de la revue encyclopédique est toujours disposée comme elle l'a fait jusqu'à ce jour, à insérer à la suite de chacun de ses cahiers soit des prospectus ou des annonces détaillées des publications nouvelles, faites par Mess.rs les libraires, soit les prospectus mêmes qu'ils ont fait publier et qu'ils désirent envoyer avec nos livraisons mensuelles à tous nos souscripteurs.

Agréez, messieurs l'assurance de ma considération très distinguée

---

192.

MM. Behr et Kahl, de New-York.

Paris, le 12 Décembre 1827.

M., — La Direction de la R. E. consent à vous livrer les 26/24 abonnements pour 1828, et les 13/12, année 1827, que vous lui demandez aux conditions suivantes.

Le prix de l'abonnement sera, par une faveur extraordinaire, fixé pour vous à 40 fr.

Les 26/24 abonnements 1828 formeront donc une Somme de — — — — — — — — 960 fr. "

Les 13/12, année 1827, celle de — — — 480 "

Total — — — — 1440 fr. "

Cette Somme sera soldée à la R. E., en partie par deux traites sur vous de vos correspondans à Paris, et acceptées par lui, la 1re payable fin juin, de la Somme de Six cent fr., la deuxième de même Somme, payable fin 7bre. Les 240 fr. qui resteront dus sur ce compte, ne seront payés qu'à la fin de l'année 1828, à moins que vous ne préfériez renvoyer à la Revue, et sans frais, les six exemplaires de l'année 1828 dont ils sont le Solde.

Agréez, etc.

193.

Extrait du Moniteur, du 6 Mars 1827.

Discussion sur le projet de loi concernant le nouveau Tarif de la Poste aux lettres, devenu loi du 15 Mars.

Chambre des Pairs. Séance du 10 Mars 1827.

M. Pasquier (M. le Baron Pasquier) demande si les recueils périodiques qui traitent en même tems des Sciences, des arts, et de la littérature, la Revue Encyclopédique, par exemple, retteront en cas d'adoption du paragraphe, dans la position où les place la loi actuellement en vigueur.

Le Ministre des finances déclare qu'il ne sera rien changé à ce qui s'observe maintenant à l'égard de ces recueils; le but unique du projet étant de prévenir la fraude, et non de soumettre à une taxe plus forte le transport d'ouvrages qui, jusqu'à présent, ont été considérés, comme purement scientifiques.

194.

M. Ch. Comte, avocat, à Paris.

Paris, le 20 xbre 1827.

M., — Je crois pouvoir vous adresser le procès de l'histoire

de la Constitution d'Angleterre d'après hallam, en vous priant d'en faire le sujet d'un article pour la R. E. Si l'ouvrage vous paraît mériter une Analyse un peu étendue, nous vous demanderons de ne pas dépasser dix ou quinze pages au plus ; si vous pensez qu'il ne mérite qu'une annonce raisonnée pour notre Bulletin Bibliographique, je vous prierai de renfermer votre compte rendu dans une ou deux pages. Enfin, si vos occupations ne vous permettaient point de nous donner votre article, d'ici au 25 ou 31 janvier prochain au plus tard, je vous prierais de renvoyer incessamment l'ouvrage dont je ferais alors l'envoi à un autre de nos Collaborateurs. Mais j'espère qu'il pourra vous convenir de prendre, comme le fait Mr. J. B. Say, une part de plus en plus active à la rédaction de notre Recueil, et vous aurez, je crois, à vous en féliciter, ainsi que nos lecteurs.

Agréez, etc.

195

Du 1er au 20 Xbre 1827,

écrit à Mrs — Stempkowski, à Odessa. +
Maiffredi, agent consulre de france, à Théodosie (Crimée). +
A. Quetelet, à Bruxelles. +
de Kirckhoff, à Anvers. +
Alexd. Delehaye, ibid. +
de Stassart, à Crioule, près namur. +
de Reiffenberg, à Louvain. +
Warnkoenig, ibid. +
de Chenedollé, à Liége. +
Degorne-Legrand, à hornu, près Mons.
Raingo, à Mons.
Raoul, à Gand.
fabricius, 1er Conseiller d'Amb. de la lég. des P. B. en france, à Paris. +
Sir Alex. Mallet, ibid. +
Sir Sidney Smith, ibid. +
Dureau de la Malle, ibid. +
Bory de St Vincent, ibid. + (4 lett.)
Avenel, ibid. + 3 lett.
Soulange Bodin, ibid. +
Ternaux aîné, ibid. +
O'farell, ibid. +
Villenave père, ibid. +
Pougenville — de Ségur &ca. +

176.

196.

M. le Lieut. Gal Maxim. Lamarque, à St Sever (Landes).

Paris, le 20 Xbre 1827.

M. le Général, — Je m'empresse de répondre à votre Lettre en date de St Sever du 15 de ce mois. Votre honorable suffrage en faveur de la R. E. est une récompense et un encouragement pour mes Collègues et pour moi. Nous continuerons d'appliquer tous nos efforts aux moyens d'améliorer et de compléter ce Recueil, dont nous desirons faire une véritable institution de bien public, destinée à rapprocher par des communications mutuelles les hommes généreux et éclairés de tous les pays, et à présenter, chaque mois, d'une manière rapide et abrégée, substantielle, instructive, attachante, une sorte de Panorama du monde civilisé. Chaque année, nous voyons s'associer à nos travaux de nouveaux Collaborateurs, distingués par leurs talens, et dont plusieurs ont une réputation européenne. L'offre honorable et obligeante que vous voulez bien nous faire, M. le Gal, de coopérer aussi à l'exécution de notre plan et d'y remplir une lacune que vous signalez, en exprimant le regret que nous ayons beaucoup trop négligé les Sciences militaires; cette offre est pour nous une nouvelle garantie de succès. Si vous avez la bonté de nous désigner ceux des ouvrages relatifs à l'art de la guerre ou à l'histoire militaire, dont il vous conviendra de rendre compte, soit dans notre Section des Analyses, avec des développemens assez étendus, et dans des articles de 8, 10 et même 16 pages, soit dans notre section du Bulletin Bibliographique d'une manière plus succincte, et dans des articles d'une ou de deux pages au plus, nous aurons soin de vous envoyer ces ouvrages, et nous insérerons dans le plus court délai les articles que vous nous aurez transmis. Si quelquefois une question d'un intérêt général, sur les sciences dont vous vous occupez, vous paraît devoir faire l'objet d'un mémoire, d'une notice ou d'une dissertation, de 8 jusqu'à 12 ou 20 pages, étant prévenus d'avance, nous destinerons et nous réserverons à un article de ce genre une place dans l'un de nos plus prochains cahiers, et nous serons toujours empressés d'offrir à nos lecteurs des articles qui porteront votre nom, ou qui seront sortis de votre plume.

Je me propose de voir sous vos auspices, M. le Général Valasé qui, je l'espère, consentira volontiers à prendre

aussi quelque part à la Rédaction de notre Revue. D'après votre autorisation, Mseigt, je ferai ajouter votre nom dans la liste de nos Collaborateurs, tant dans nos Prospectus pour l'année 1828, que sur la couverture de notre Cahier du mois de janvier prochain. Quant à l'addition du mot Militaires après les mots Sciences morales et politiques, nous croyons que ces deux mots génériques, destinés à caractériser une des Subdivisions de notre Recueil, peuvent suffire, puisque nous comprenons aussi dans la même section les ouvrages écrits sur les Sciences religieuses, philosophiques, historiques, geographiques, etc., qui appartiennent, comme les Sciences militaires, à la division générale des Sciences morales et politiques.

Vous m'obligerez de recommander avec chaleur dans l'occasion notre R. C. à vos compatriotes et à vos amis. C'est une sorte de monument élevé à la dignité et à l'accroissement des Sciences, à la gloire nationale de la France et à l'utilité publique, dans son acception la plus étendue. C'est l'ouvrage périodique le plus économique sans exception, en raison de la variété et de l'universalité des matières qu'il embrasse, et du nombre de feuilles d'impression qu'il donne chaque mois. Les personnes éloignées de la capitale qui veulent se tenir au courant des progrès de la Littérature, des Sciences, de l'industrie et de la civilisation comparées dans tous les pays, peuvent, pour la modique somme de 53 francs par année, voyager tous les mois dans les principales contrées du globe, sans quitter leur foyer domestique, et recueillir et observer presque tout ce qui est digne d'attention. Une entreprise aussi active, soutenue par de simples particuliers, qui ont fait volontairement depuis neuf années de grands sacrifices pour étendre leurs relations de correspondance et pour donner à leurs souscripteurs beaucoup au delà de ce qu'il leur avaient promis, mérite d'être encouragée. Notre Revue a tâché de se conserver toujours indépendante des influences de parti, de coterie; elle a défendu avec modération et persévérance les doctrines et les principes d'une sage liberté en politique, d'une tolérance bienveillante en matière de religion et de philosophie,

d'un goût éclairé en littérature. On a pu reconnaître, en général, malgré des erreurs et des imperfections, un ouvrage écrit de bonne foi, inspiré par l'amour du bien.

Je joins ici un avis imprimé relatif à notre Revue, et j'en ferai ajouter quelques-uns dans l'exemplaire de notre Cahier du mois courant qui vous sera adressé dans les 1ers jours de janvier.

J'espère, M. le Général, que j'aurai le plaisir de vous revoir bientôt à Paris, et que les nombreuses réélections qui vont avoir lieu nous procureront l'avantage de vous compter au nombre de nos Députés et de vous voir monter à cette tribune vis-à-vis du Général Foy, où vous êtes peut-être appellé à le remplacer.

En attendant votre retour dans la capitale, je vous prie, M. le Gal, de destiner quelques communications à la A. L., qui soient analogues à son plan, et d'agréer l'assurance de mon ancien et sincère dévouement, et de ma consid. la plus dist.

197.

M. Dubrunfaut, R. St. Antoine 143, à l'Ecole spéciale de commerce.

Paris, le 28 Xbre 1827.

M., — Je vous remercie de votre Lettre, et du sentiment de confiance et de franchise qui l'a dictée. On a eu tort de refondre en entier votre Notice, sans vous donner communication des changemens qu'on a faits, et je me trouve responsable de ce tort, quoique je n'aie eu le tems ni de lire votre Notice, ni d'apprécier moi-même les motifs qui ont fait juger qu'elle était trop scientifique et technique pour nos Lecteurs. Si j'avais pu vous voir et m'entendre avec vous, le mal entendu dont vous vous plaignez avec raison aurait été certainement évité. Mais on a été obligé de substituer promptement la notice refondue à une autre notice sur laquelle on comptait et qui n'a pas été remise à tems, et la précipitation avec laquelle cette substitution a été faite n'a point permis de vous consulter. Puis, on s'est abstenu de conserver votre signature au bas d'un article qui n'était plus le vôtre, et par conséquent les erreurs qui ont échappé au Rédacteur nouveau ne pouvaient nullement vous

être imputées.

Néanmoins, si vous croyez nécessaire de mettre un avis quelconque à ce sujet et d'indiquer les rectifications essentielles à faire, je vous inviterai à prendre la peine de passer chez moi, jeudi prochain, de 11 à 4 heures, ou plutôt, si vous le désirez, et je rédigerai, de concert avec vous, la rectification à insérer. Je serai charmé de vous voir et de faire en sorte qu'un incident du genre de celui que vous signalez ne se reproduise plus. — Agréez, M., etc.

198.

M. le Chef de Bon Genot, Command.t l'École régimentaire du Génie, à Montpellier.

Paris, le 28 xbre 1827.

M., — Je m'empresse de répondre à votre Lettre du date de Montpellier du 15 de ce mois, et je commence par vous remercier de la franchise et de la loyauté qui ont inspiré et dicté cette Lettre.

J'étais disposé à l'insérer, au moins par extrait, dans notre Cahier de Décembre. Mais, M. Say, l'un de mes Collaborateurs, m'a demandé à faire suivre immédiatement cet extrait d'une réponse plus vive et plus verte que la précédente; et le comité de rédaction, dans le double intérêt de notre Recueil qui s'abstient le plus possible de personnalités, et de M. le Préfet de l'Hérault, qui aurait eu affaire à un rude joûteur, a cru qu'il était beaucoup plus convenable pour nos lecteurs de ne plus revenir sur un sujet aussi désagréable.

Le premier tort a été, je crois, de la part de M. Creuze de Lessert, auquel personne n'avait pensé, lorsqu'il s'est désigné et nommé. On avait parlé d'un dénombrement de la ville de Montpellier, jugé inexact, d'après l'assertion d'un savant distingué, qui jouit d'une réputation européenne, et qui est lié avec M. J. B. Say. Celui-ci, qui n'avait pas même indiqué l'époque précise du dénombrement, ne se doutait point que le Préfet, auquel se rapportait le fait signalé, fût le même qui est aujourd'hui en fonctions dans le dép.t de l'Hérault. J'étais moi-même bien loin de soupçonner qu'un mémoire sur l'objet et l'utilité des Statistiques, où il n'y avait aucun nom propre, m'attirerait la visite, nouvelle et inouïe pour moi, d'un huissier. L'apparition insolite et inconvenante d'un semblable personnage au Bureau du Recueil central de la civilisation, où

viennent successivement depuis neuf années des hommes distingués de tous les pays, qui expriment leur reconnaissance aux fondateurs d'une institution de bienfaisance destinée à rapprocher les différentes nations par des communications mutuelles : cette apparition d'un huissier, cette signification par acte d'autorité ont vivement blessé mes collaborateurs et moi-même, ainsi que M. J.-B. Say. Nous pensions qu'un français, homme d'esprit et littérateur lui-même, bien que préfet, aurait pu faire parvenir avec politesse une réclamation qui ne pouvait manquer d'être bien accueillie, au lieu de manifester l'irritation de son amour-propre blessé par un procédé brutal et fort peu digne de lui et de tout homme soigneux d'observer les convenances sociales.

Nous avons attribué cette fausse démarche à quelque agent subalterne qui aura compromis son maître ou son patron, en allant bien au-delà de ses ordres. Tout en insérant la réclamation, dont une expression trop choquante, a été adoucie, nous avons dû admettre, en la modifiant aussi un peu, la réplique de M. Say. Le public aurait droit de nous reprocher de revenir trop souvent sur des récriminations qui ne sont rien moins qu'amusantes et instructives, et qui blessent tour-à-tour les deux parties intéressées.

Je profiterai néanmoins de la leçon pour veiller, de concert avec les membres du comité central de rédaction, à ce que rien de ce qui pourrait ressembler à une personnalité, n'échappe désormais à notre révision des articles.

Il est affligeant que deux hommes honorables se soient trouvés aux prises, sans que l'on eût eu le moindre démon de en vue celui qui s'est cru mal à propos insulté, et qui a provoqué son adversaire par une réclamation hostile et presque injurieuse. Du moins, faut-il mettre un terme le plutôt possible à des discussions de ce genre.

Par ces motifs, M., j'espère que vous approuverez le parti que nous prenons de ne point rouvrir la lice, et d'être plus circonspects à l'avenir. Car, depuis neuf ans, c'est la 3me fois que nous avons reçu un ——

assentissement semblable, et nous espérons que notre Sanctuaire scientifique et littéraire ne sera plus troublé ni souillé par la présence d'un agent porteur de contraintes.

Agréez, M., l'assurance de ma parfaite considération.

199.

MM. les Président et Mres et Membres de la Société des Antiquaires de Danemark, à Copenhague.

Paris, le 31 Xbre 1828.

MM., — J'ai reçu dernièrement, avec une Lettre de votre respectable compatriote M. le chev. d'Abrahamson, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et à laquelle se trouvait joint le Diplôme de Membre correspondant de votre illustre Société, que vous avez bien voulu m'accorder.

Ce suffrage, si flatteur pour moi, par lequel en plaçant mon nom sur la liste de vos Confrères, vous m'associez à vos travaux, est, à mes yeux, une récompense et un encouragement pour les efforts constans et les sacrifices de tout genre par lesquels, depuis dix années, j'ai tâché d'établir et de maintenir une correspondance périodique entre les hommes généreux et éclairés de tous les pays. Mon but a été de rapprocher, par des communications mutuelles, profitables et instructives, les différentes nations qui peuvent se regarder et se connaître les unes les autres dans la R. C., comme dans une sorte de miroir, où viennent se réfléchir les travaux les plus importans, les progrès les plus remarquables qui caractérisent l'avancement social et la civilisation progressive et comparée dans toutes les régions du globe, dans toutes les parties des connaissances humaines. J'espère que ce but pourra être atteint par le concours de beaucoup d'hommes de bien et d'hommes instruits qui ont compris et apprécié l'utilité et l'importance de l'Institution que nous avons fondée, sous la forme modeste et économique d'un Recueil, et qui étend déjà ses relations et ses ramifications dans tous les lieux où l'intelligence et l'industrie de l'homme se manifestent par une bienfaisante activité.

Je serai heureux, MM., d'être quelquefois aidé dans la tâche difficile que j'ai entreprise, par les communications que je pourrai recevoir de plusieurs de vos Compatriotes, et en particulier de quelques-uns des membres de votre Société. Je serai aussi très empressé à donner, tous les ans, un-

Résumé des travaux qui attesteront les nouveaux services que vous aurez rendus, chaque année, aux Sciences — auxquelles vous vous consacrez spécialement, et à votre patrie.

Je vous prie d'agréer, MM, avec l'expression de ma reconnaissance, l'hommage de ma très respectueuse considération.

Année 1828.

1.

M. L. Van Rensselaer, M. D., Sre du Lycée d'Hist. nat. de New York.

Paris, le 10 Janvier 1828.

M., — J'ai reçu avec reconnaissance le Diplôme de membre correspondant du Lycée d'histoire naturelle de New York, que vous m'avez adressé avec votre Lettre du mois de Septembre dernier. Cette marque d'estime et de bienveillance qui m'est accordée par vos savans et honorables confrères et compatriotes, est pour moi un dédommagement et une récompense des travaux par lesquels je m'efforce, depuis dix années, d'établir des communications régulières et suivies, réciproquement profitables et instructives, entre les hommes généreux et éclairés de tous les pays. Nous aimons surtout, dans la R. C., à bien faire connaître l'Amérique à l'Europe, et vice versâ, et nous espérons que les nations ne peuvent que gagner à ces échanges mutuels de pensées et de vœux de bien public. Nous serons très empressés, M., mes Collègues et moi, à recueillir et à publier dans notre Revue, soit le résumé des travaux de la Société dont vous êtes l'organe, soit l'indication des ouvrages nouveaux et importans, imprimés dans votre patrie, et qui peuvent contribuer à l'avancement des Sciences. Je vous inviterai à me transmettre, par ce motif, tout ce qui vous paraîtra susceptible d'entrer dans le plan de la R. C. et d'intéresser nos Lecteurs.

Je vous prie, M., d'agréer, pour vous même, et pour MM. les membres du Lycée d'histoire naturelle, avec mes remercîmens bien sincères, l'hommage de ma considération la plus distinguée.

2.

à M. le Rédacteur du Courrier français. (insérée dans le Courrier fr. du 15 Janvier.)

Paris, 12 Janvier 1828.

M., — La lettre de MM. de Férussac, insérée dans votre n° du 11 de ce mois, rend nécessaires, d'l'intérêt de la vérité et du recueil que je dirige, quelques explications auxquelles votre esprit de justice et d'impartialité m'est un sûr garant que vous ne refuserez point une place dans votre journal. La publicité doit éclairer, surtout les spéculations et les entreprises qui ont le bien public pour objet.

"Souvent, comme le dit M. de Férussac, un sentiment d'intérêt particulier vient parodier les meilleures intentions

et nuire, par un esprit d'avidité mal déguisé, aux entreprises qui ont un but plus généreux. On sait avec quelle promptitude, lorsqu'il paraît un nouveau journal, une nouvelle association scientifique ou industrielle, des rivaux s'empressent de venir élever autel contre autel, au risque de se perdre avec ceux auxquels, peut-être, ils n'ont pas eu l'intention de faire tort. Mais cette concurrence, si quelquefois elle est rendue funeste par une fausse direction, peut et doit tourner à l'avantage général, lorsqu'elle est inspirée par de sages intentions. . . . "

J'ai admis sans réserve la pureté d'intentions et de vues lorsque je me suis fait un plaisir d'annoncer et de louer dans la R. E. (T. XVII., p. 644 et suiv., mars 1823) le Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques, rédigé d'après un plan analogue à celui que j'exécutais depuis quatre années, mais avec des différences essentielles, et j'ai pensé que l'on devait accueillir et encourager tous les moyens d'instruction mutuelle et de rapprochement des nations qui viennent satisfaire aux besoins de notre époque.

Comme M. de Ferussac n'ayant point apprécié la manière dont j'ai contribué à seconder dans les commencements son Bulletin, à la rédaction duquel ont pris part plusieurs de mes collaborateurs, qui ont continué en même tems à travailler pour la R. E., et comme il n'a point usé de réciprocité, je dois rappeler quelques faits destinés à bien fixer l'opinion sur les analogies et les différences des deux entreprises qui occupent aujourd'hui et partagent l'attention des hommes jaloux de se tenir au courant des principales productions publiées dans les différentes branches des connaissances humaines.

1°. La R. E., créée en 1819, s'est annoncée, dès cette époque, comme étant le principe et le germe d'une véritable institution de bien public, qui avait pour objet de lier ensemble, par des communications réciproquement profitables et instructives, les hommes généreux et éclairés de tous les pays, et de leur offrir une sorte d'Encyclopédie mobile et progressive, et une histoire abrégée de travaux intellectuels les plus importans. Cette idée, jugée dès-lors neuve et féconde, a

été réalisée avec persévérance et avec succès, depuis neuf années, dans notre Revue.

2°. M. de Serres s'était proposé, en 1822, pour être Collaborateur adjoint à la direction de la R. E., et il reçut de moi la connaissance détaillée de mon plan, et des développements ultérieurs que je me proposais de lui donner, en m'occupant de publier simultanément, avec le vaste Recueil central, comprenant sous une forme substantielle et abrégée, toutes les parties du savoir humain, des Recueils partiels et accessoires relatifs à chacune des branches spéciales de l'arbre encyclopédique, puis de former une Société centrale de lecture et de communications scientifiques et littéraires.

3°. Après que j'eus exposé avec franchise à M. de Serres, dans plusieurs conférences successives, mon plan et mes vues, et l'extension ultérieure que j'espérais pouvoir leur donner, il me fit entrevoir que la suppression de la Section des Sciences morales et politiques pourrait procurer à la Revue des moyens de protection et de succès, et il manifesta l'intention d'établir pour son propre compte et avec le concours de plusieurs des Collaborateurs de la R. E., devenus ses Collègues, un petit recueil spécial de cinq ou six feuilles d'impression, uniquement consacré aux Sciences physiques.

4°. Après une année, ce modeste Bulletin prit le titre de Bulletin universel des Sciences, et publia huit cahiers séparés pour autant de branches des connaissances. Mais, malgré sa prétention à l'universalité, le directeur, par une mesure de prudence habilement calculée, eut soin d'exclure de son plan les Sciences morales et politiques qui pouvaient porter ombrage à l'autorité dont il désirait mériter les faveurs, et il s'abstint même d'y comprendre la Littérature et les Beaux-Arts dont les productions se rattachent quelquefois à une couleur politique.

Deux de ses collaborateurs et l'un de ses coassociés ménagèrent une sorte d'alliance entre nos deux entreprises, qui pouvaient se prêter un mutuel appui et servir de complément l'un à l'autre, la R. E. devant présenter des tableaux philosophiques et sommaires de la civilisation progressive et comparée, ainsi qu'une bibliothèque analytique et

choisie, et le Bulletin des Sciences devant mettre plus spécialement à la portée des savans le résumé des productions et des découvertes scientifiques. Je me prêtai à la rédaction d'un projet qui, en signalant aux yeux du public les caractères distinctifs et le but des deux recueils, conservait à chacun son administration particulière et indépendante de l'autre; mais des prétentions exclusives que je dus rejeter, parce qu'elles m'auraient forcé de mutiler mon plan, en le réduisant aux seules parties dont le Bulletin s'était jusqu'alors abstenu, firent rompre la négociation.

5°. A l'expiration du ministère auquel succédèrent MM. de Villèle et Corbière, la direction de la R. E. voulut mettre à exécution l'un des développemens de son plan, et former avec le concours de ses collaborateurs et de plusieurs savans et hommes de lettres français et étrangers, une Société centrale de Lecture et de communications scientifiques et littéraires, telle qu'est l'association que propose aujourd'hui M. de Saussac. Les projets de réglemens de cette Société furent présentés à l'autorité par M. de Latteyrie et par un Conseiller d'état qui est l'un des administrateurs et des conservateurs actifs de plusieurs établissemens philantropiques. Malheureusement, le successeur de l'honorable M. Mounier fit refuser l'approbation du projet dont l'exécution fut alors ajournée et paraît devoir être reprise incessamment sous de meilleurs auspices.

6°. Il n'est pas inutile de rappeler que, tandis que beaucoup d'articles officieux annonçaient dans le Moniteur et dans d'autres journaux le Bulletin universel comme une création neuve et unique dans son genre, tout accès fut fermé dans ces mêmes feuilles à la simple opposition des faits qui démentaient cette assertion. Cependant, la R. E. fut exclue, par ordre, de la Bibliothèque de l'école Polytechnique et de plusieurs autres établissemens placés immédiatement sous l'influence des agens du gouvernement, et le Bulletin fut recommandé officiellement et officieusement dans la correspondance des différens ministères. On frappa d'interdiction et d'anathème le recueil antérieur et analogue, signalé avec perfidie comme hostile et dangereux, quoique

son esprit de modération et de philantropie tout à fait inoffensif envers l'autorité, et son plan étranger aux discussions et aux passions politiques, eussent été mis en évidence par ses publications mensuelles depuis plusieurs années.

L'objet définitif de ma lettre et des faits que je viens d'exposer est uniquement, sans faire aucun tort au Bulletin des Sciences, dont plusieurs des rédacteurs sont au nombre de mes collaborateurs et de mes amis, 1°. de bien fixer l'opinion du public sur l'identité et sur les différences des deux Recueils, qui, je le répète, devaient s'entr'aider au lieu de se nuire, s'ils se rendent franchement justice, au lieu de vouloir s'attribuer injustement des mérites exclusifs, 2°. de réserver tous mes droits de priorité pour l'institution d'une Société centrale de lecture et de communications scientifiques et littéraires qui était fondée par moi, avec le concours de beaucoup d'hommes honorables, et dont les circonstances seules et une force majeure ont empêché la formation. Cette Société, quoique rattachée à la R.E., qui mettait gratuitement à sa disposition les nombreux recueils et journaux français et étrangers et les ouvrages nouveaux qu'elle reçoit, n'imposait point l'obligation d'une mise de fonds considérable pour soutenir la Revue, mais devait seulement contribuer à étendre ses relations et à lui procurer le moyen de mieux atteindre son but, la propagation de plus en plus répandue des connaissances par des communications plus intimes et plus multipliées entre tous ceux qui les cultivent. Les amis des sciences et de l'humanité, qui ont déjà répondu à l'appel de M. Prunac, conserveront ou accorderont le même intérêt à l'institution, très antérieure de fait, mais entravée dans son origine, qui réunit au même but de utilité un caractère d'universalité, puisqu'elle comprend dans ses trois parties bien distinctes, dans son Recueil, dans son Association pour la propagation des connaissances, et dans sa Bibliothèque ouverte à tous ses membres, les ouvrages écrits sur les Sciences morales et politiques, sur la Littérature et sur les Beaux-Arts, ainsi que ceux qui traitent des sciences physiques et naturelles -

des arts industriels. — J'ai l'honneur etc.

3.

M. Varaigne.

Paris, le 25 janvier 1828.

M., — Si j'avais à ma disposition votre manuscrit, je m'empresserais de vous le renvoyer. Mais il a passé des mains du Rédacteur qui l'a réduit et modifié à l'imprimerie, et je ne l'ai point. D'ailleurs, tout article manuscrit, envoyé à un Recueil et inséré, n'est jamais renvoyé à l'auteur, surtout lorsque celui-ci en a reçu le prix. On a mis la note que vous aviez demandée, pour bien constater que l'on avait fait des retranchements à votre Notice. Beaucoup de nos lecteurs, hommes judicieux, parmi lesquels je pourrais citer un Pair de France, trois Députés libéraux et plusieurs citoyens distingués de l'Amérique du Sud, nous ont loués de la réserve avec laquelle nous avons suspendu un jugement définitif sur Bolivar, qu'il aurait été impolitique et injuste de condamner prématurément. Vous pouvez avoir une opinion toute formée contre lui. Votre signature ne suffisait pas pour faire adopter cette opinion par un Recueil qui a sa responsabilité propre indépendamment de celle des Rédacteurs. C'est ainsi que notre premier collaborateur et ami, M. le Comte Lanjuinais, reconnut la justice de nos droits, dans une circonstance absolument semblable, quand nous fîmes des retranchements et des modifications à un article signé de lui, mais qui, sur des matières politiques et religieuses très délicates, et sur des personnages publics, s'écartait des limites que la Revue s'était prescrites. Il approuva nos observations et reconnut que ce qu'il pouvait imprimer, comme particulier, dans une brochure dont il répondait seul, était susceptible d'être adouci ou modifié pour être inséré dans un Recueil où sa responsabilité personnelle était partagée par l'Entrepreneur même qui adoptait l'article et qui mettait des conditions raisonnables et motivées à cette adoption.

Vous êtes trop juste, M., pour ne pas apprécier les motifs qui nous ont dirigés.

Agréez, M., l'assurance de ma parfaite considération.

4.

à M. Rédacteur du Courrier français

Paris, 17 janvier 1828

Monsieur, l'un de mes collaborateurs, m. de Rougemont, veut bien vous porter lui même ma réponse ci-jointe (et je l'espère bien mon ultimatum) à la lettre qu'une irritation extrême a dictée à m. de Feruccac; je dois répondre, je réponds avec modération. Je vous prie de donner à ma réponse dans votre Numéro de demain 18, si vous le pouvez, ou de jeudy 19, au plus tard la même place que vous avez accordée à la lettre de m. Feruccac et aux mêmes conditions. J'aurais pu dire beaucoup plus, mais j'ai voulu m'abstenir de tout ce qui aurait eu l'apparence d'une personnalité et me borner à ce qui peut et doit être mis à la connaissance du Public sur deux recueils qui lui sont consacrés.

Cette lettre d'envoi est pour vous seul et non pour être imprimée. Je vous prie d'agréer la nouvelle assurance de ma considération distinguée.

5.

à M. le Rédacteur du Courrier français. (inséré dans le N.o du 18)

Paris, le 17 janvier 1828.

M., — puisque M. Ferussac a cru devoir répondre à ce qu'il appelle mes éternelles réclamations, quoique ma lettre explicative, insérée dans votre n.o du 15 de ce mois, se borne à un simple exposé des faits relatifs aux deux — Recueils que nous dirigeons, et quoique je n'ai rien — avancé, comme il voudrait l'insinuer, qui soit contraire au principe d'une libre et entière, mais loyale concurrence, je dois ajouter quelques développements à ma première — lettre.

M. Ferussac prétend que "la Société centrale de — Lecture et de communications scientifiques et littéraires n'a pas plus de rapports avec sa Société d'encouragement pour les connaissances, que le Bulletin n'en a avec la Revue." C'est justement la question qui peut occuper le public, — puisqu'il s'agit de ses intérêts.

Le Bulletin, auquel j'ai accordé plus d'une fois de justes éloges dans la Revue, est un catalogue raisonné, très bon et utile pour les savans, des ouvrages publiés sur les sciences et les arts industriels.

La R. E., dont le plan est plus vaste et qui par conséquent doit se borner à des résumés plus généraux, rend compte des productions les plus remarquables dans tous les genres et dans tous les pays, des inventions et des découvertes utiles, des institutions et des établissemens de bien

publie. Elle s'adresse plutôt encore aux amis des sciences et aux gens du monde qu'aux savans proprement dits. Elle est plutôt philosophique et d'un intérêt général, que spéciale et technique, comme les huit Sections du Bulletin.

Il est bien prouvé d'un côté que la Revue a un caractère d'universalité qui n'est point propre au Bulletin; de l'autre, que le prix de l'abonnement de la Revue est, toute proportion gardée, beaucoup plus modéré, ce qui n'ôte rien au mérite et à l'utilité du Bulletin que je suis loin de contester.

Si nous examinons maintenant la Société de propagation des connaissances de M. Férussac, dont les annonces, beaucoup plus multipliées et plus fastueuses que mes deux simples et modestes réclamations, n'ont cependant jamais fait connaître l'organisation réelle, ceux même des collaborateurs de M. Férussac, qui m'ont dit qu'ils ignorent absolument les bases de cette Société, apprendront que le projet de Statuts, qui est imprimé, et qui entre par conséquent dans le domaine de l'examen public, établit un fonds social de 450,000 fr., dont 300,000 f. pour M. Férussac et ses deux co-associés, pour la propriété de l'Entreprise et les collections non vendues du Bulletin, avec la faculté de vendre pour leur compte personnel, 150 actions. Viennent ensuite 150 actions de mille fr. l'une, à payer sans délai par les actionnaires Souscripteurs.

J'avoue que notre Société centrale de lecture et communications scientifiques et littéraires, dont l'approbation fut refusée par MM. Corbière et Franchet en 1823, s'ouvrait avec plus de désintéressement de la propagation des connaissances, et prouverait à des conditions beaucoup plus économiques et modérées, les mêmes avantages que promet M. Férussac.

Il y a donc évidemment, quoiqu'il en dise, beaucoup d'analogie entre les deux recueils et les deux projets de Sociétés, qui cependant peuvent très bien co-exister, et même rendre dans leurs Sphères respectives, des services importans à la cause des lumières.

M. Férussac se plaint de ceux qui parodient ses plans. Je suis moins exigeant et moins outrageux; car j'ai annoncé et souvent loué les ouvrages véridiques

établis en concurrence avec la Revue, au lieu de chercher à les étouffer par une sorte de conspiration du silence. Mais, j'ai eu le droit de faire succéder aux annonces, renouvelées avec profusion, de ce que des journaux complaisants ont appelé sa gigantesque entreprise, un parallèle entre son recueil et le mien. Pourquoi s'offense-t-il du rapprochement, dans lequel j'ai même fait l'éloge du Bulletin, tout en réduisant à l'exacte vérité ce qu'il m'importait de préciser sur sa fondation, postérieure à celle de la Revue, sur son plan qui n'est point universel.

M. Férussac parle d'une prétendue assemblée d'hommes de Lettres pour remplacer les Annales de M. Millin, et il ajoute : M. Jullien en faisait partie. Je l'interpellerai à ce sujet et je lui demanderai l'époque et le lieu où cette assemblée a tenu la séance à laquelle il assure gratuitement que j'ai assisté. Sa mémoire le sert fort mal, en lui suggérant une assertion tout à fait inexacte.

Il parle ensuite de quelques entrevues qu'il aurait eues, non seulement avec moi, mais chez moi, où il est venu me proposer d'être collaborateur adjoint à la direction de la R.E., offre que j'avais accueillie avec plaisir, comme celle d'un savant qui venait m'aider à donner plus de solidité et d'extension à l'institution que j'avais fondée. Je ne tardai pas à être détrompé.

M. Férussac traite avec amertume et ironie une matière que j'ai traitée avec modération et gravité. Les lecteurs impartiaux jugeront lequel de nous deux s'est permis "des attaques aussi inconvenantes qu'irréfléchies." Je n'ai point attaqué. J'ai opposé à des prétentions exclusives, qui tendaient à présenter le Bulletin comme une entreprise neuve et unique, des faits positifs que mon adversaire ne peut contester.

Il paraît se plaindre aujourd'hui d'avoir pas eu les faveurs de l'autorité, tandis que sous le régime de la censure, il a fait annoncer avec soin que le Conseil royal de l'instruction publique avait accueilli et encouragé son Bulletin et son projet d'association, qu'il avait même eu l'honneur de les présenter à S. A. R. Mgr le Dauphin. Il convient enfin que le ministre de l'intérieur lui-

prend cinq Souscriptions.

Je le répète, et j'insiste sur ce point ; car je veux terminer promptement une polémique qui finirait par devenir fatigante pour tout le monde. Il est bon que plusieurs entreprises et plusieurs réunions analogues exploitent, avec des différences appropriés aux différents besoins qui se font sentir, une pensée bonne et utile ; mais il est juste et légitime que chacun des fondateurs d'une entreprise consacrée à l'utilité publique la fasse connaître et apprécier, en signalant les analogies et les différences qui existent entre elle et celles qui ont à peu près le même but.

Agréez, etc.

C.
M. Salfi, à Paris.

Paris, le 21 Janvier 1828.

M., — J'ai l'honneur de vous envoyer le bon ci-joint qui n'a pu être établi qu'après la publication et l'arrêté des comptes du Cahier de 8bre. On doit procéder ensuite à l'examen général et à la balance du compte de chacun des Collaborateurs pour l'année entière. Mais des objets courans et urgens retarderont encore quelque tems la confection de ce travail.

Mon père vous invite à venir le voir, un de ces matins, étant trop occupé pour aller lui-même chez vous. Dans le cas même où vous renonceriez à votre collaboration habituelle à la R. E., il serait nécessaire d'acquitter les dettes arriérés contractées envers les auteurs qui ont envoyé des ouvrages, et de nous mettre au courant avec les recueils périodiques que nous recevons et que nous vous avons communiqués pour être consultés dans l'intérêt de la Revue et de ses Lecteurs. Mon père a besoin de s'entendre avec vous sur ces deux objets, et vous prie de venir en causer un de ces matins, en même tems que vous viendrez au Bureau toucher le montant de votre bon.

J.
Au même.

Paris, le 26 janvier 1828.

Mon cher Salfi, — Vous connaissez les embarras, les travaux, les sacrifices de tout genre auxquels

la Revue. J'y apporte une persévérance, ennemie de moi-même, dont je m'étonne quelquefois ; mais j'ai la conscience de fonder une chose bonne et utile. Mes amis et les amis du bien doivent me seconder. Sous ces deux rapports, je crois toujours devoir compter sur vous. Votre irritabilité de Poète vous fait sortir quelquefois de l'esprit de modération qui convient au Philosophe. Les hommes doivent être indulgens les uns envers les autres, dans leurs relations mutuelles. J'ai souvent besoins d'indulgence pour moi-même, et j'en ai toujours une grande prodision pour les autres, et surtout pour mes anciens amis.

Vous représentez la noble, la belle et malheureuse Italie dans notre grand Congrès pacifique et littéraire des nations civilisées. Votre mandat n'est point révoqué et vous devez le remplir.

Réparez vos torts, si vous croyez en avoir eu, et vengez-vous des miens, si vous croyez les torts de mon côté, en nous donnant de bons articles, dignes à la fois de vous, de l'Italie et de la Revue, et surtout acquittez promptement vos dettes arriérées envers les auteurs et éditeurs des ouvrages italiens que vous avez reçus et dont vous nous devez rendre compte.

Venez me voir, quand vous le pourrez, puisque la dure chaîne que je porte m'empêche d'aller vous voir, et croyez que les anciens et vrais amis sont trop rare pour que l'on ne doive pas les conserver avec soin.

Je compte sur un redoublement de zèle dans nos communs travaux, et d'amitié, de votre part, au commencement de cette année. — Votre, etc.

8.

M. Henrion
Dr. du journal de l'instruction publique

Paris le 2 février 1828

M. Je m'empresse de répondre à votre lettre d'hier qui vient de m'être remise. La Direction de la Revue Encyclopédique accepte la proposition d'échange que vous lui faites du recueil qu'elle publie avec le journal de l'instruction publique. Vous recevrez, d'ici à peu de jours, notre cahier

de janvier, dont la publication a éprouvé quelque retard parceque l'extrême surabondance des materiaux nous a forcés, comme cela nous arrive trop souvent, de donner vingt feuilles d'impression au lieu de quatorze feuilles, nombre promis et dû à nos souscripteurs. Nous annoncerons avec plaisir votre intéressant recueil, nous espérons aussi que vous aurez soin de rappeller quelquefois à nos lecteurs la Revue Encyclopédique, sorte de journal central de la civilisation progressive et comparée dans tous les pays et qui établit un moyen de communications périodiques et d'instruction mutuelle entre les hommes généreux et éclairés de toutes les nations. Agréez, etc.

9

MM. les Editeurs du Spectateur oriental, journal Hebdomadaire publié à Smyrne

Paris, le 11 février 1828

MM. La direction de la Revue Encyclopédique, recueil central de la civilisation progressive et comparée dans tous les Pays, dont je joins ici quelques prospectus, j'espère que vous consentirez à lui envoyer, par l'intermédiaire de M Le Dentu, ou par toute autre voie sûre et aussi prompte que possible, votre interessant journal, en échange de celui qu'elle publie. Nous aimerons à citer quelquefois votre journal, consacré aux évènemens de l'orient et au commerce de l'Asie, et à contribuer à le faire mieux connaître et à lui procurer de nombreux souscripteurs, et nous attendons de votre obligeance et de votre loyauté une réciprocité de services du même genre. Peut-être aurez vous quelquefois l'occasion d'emprunter à la Revue Encyclopédique des articles analogues à votre plan et qui pourront interesser vos lecteurs.

Si, parmi vos collaborateurs, vos amis ou ceux de vos compatriotes qui ont des relations avec vous, ou parmi les voyageurs instruits qui fréquentent vos parages, il se trouvait une ou deux personnes disposées à correspondre de temps en temps tous les 2 ou 3 mois avec la Revue Encyclopédique, pour lui transmettre des renseignemens sur l'état des écoles et de l'instruction publique, de

l'industrie et des manufactures, de la marine et du commerce, de l'agriculture, des publications par la voie de la presse et des moyens de communication et de transport, par terre, par eau, par la vapeur, enfin, des mœurs et de la société en général, des établissemens nouveaux et utiles, des inventions, des découvertes, des perfectionnemens des entreprises industrielles, des associations, de tout ce qui caractérise un progrès de civilisation et la vie du corps social, non seulement à Smyrne, mais dans la Turquie, dans l'Asie, dans les isles de la Méditerranée, sur la côte septentrionale de l'Afrique, &c. Nous attacherions beaucoup de prix à établir une semblable correspondance, et après en avoir jugé l'utilité par une première lettre étendue et détaillée (de 4, 6 ou même 8 ou 10 pages), ou par une notice sur un ou plusieurs des sujets qui viennent d'être indiqués, nous pourrions offrir des conditions réciproquement avantageuses pour que cette correspondance fût continuée avec régularité.

Le premier besoin des nations est aujourd'hui de se mieux connaître pour se rendre mutuellement justice, pour s'entr'aider, pour faire entr'elles des échanges, non seulement des produits de leur sol et de leur industrie, mais aussi de leur intelligence, et pour s'éclairer et s'améliorer les unes par les autres. Notre Revue Encyclopédique est une véritable institution de bien public, destinée à satisfaire à ce besoin. Nous espérons, Messieurs, que vous voudrez bien nous aider, dans l'intérêt même de votre pays, à mieux atteindre notre but.

Oserais-je vous prier de me procurer si vous en avez l'occasion, des nouvelles de deux de mes amis particuliers, M. Stefano Abro, Secrétaire intime de S. A. R. le vice Roi d'Egypte, que j'ai beaucoup connu à Paris, et de M. Hassuna D'ghiez, beau-frère du pacha de Tripoli, avec lequel j'ai été très lié,

196.

à Paris et à Londres en 1828. Agréez.

10

M. P. M. Coupin

M

Paris le 2 février 1828.

Tout en vous remerciant du zèle avec lequel vous terminez, quoique souffrant, votre bien long article sur le musée égyptien et sur les salles du conseil d'état, sans aborder encore le salon dont l'ouverture avait précédé d'un grand mois l'exposition des peintures dont vous parlez, je ne puis vous cacher que le retard apporté dans l'envoi de cet article et les envois de fragmens morcelés, qui ne promettent ni de juger l'ensemble, ni d'en mesurer l'étendue, sont très nuisibles à notre Revue. Le cahier de ce mois a 20 feuilles, au lieu de 16 dues à nos souscripteurs; de plus 2 feuilles environ pour la table des matières du volume précédent. J'avais donc un intérêt bien réel et bien puissant à ajourner votre long article, dont la fin ne m'est pas encore arrivée, ce matin 2 février, tandis qu'il est absolument nécessaire qu'une autre fois l'article entier soit remis, avant le 25 du mois au plus tard, pour être inséré dans le cahier du même mois, et soit renfermé dans les étroites limites que nous commande la nature d'un recueil qui embrasse trop de choses pour s'appesantir longuement sur les détails

Vous m'avez représenté avec raison que votre travail méritait une plus forte rétribution. j'ai de suite fait droit à votre réclamation sans calculer le nouveau sacrifice que j'ajoutais à ceux que m'impose la Revue. Du moins en accordant un prix plus élevé et mieux proportionné au mérite réel des articles, je suis fondé à vous demander: 1° qu'ils soient réduits aux dimensions strictement nécessaires pour notre Revue, déjà trop surchargée, et dans laquelle je donne, dans le seul mois de janvier, plus de quinze cent francs au delà de ce que je dois;

2°. qu'ils soient remis dans les delais convenus pour que nos publications mensuelles n'éprouvent plus de très longs retards, nuisibles à nos interêts et qui finiraient par ruiner notre difficile entreprise.

11

---

4 février 1828

Je reprend ce billet plusieurs fois interrompu. J'ai reçu votre réponse beaucoup trop tard pour qu'elle pût trouver place dans un cahier beaucoup trop plein. La lettre de M. Perry, écrite en juin, dont j'ai changé la date en l'inserant, n'a paru que dans notre cahier de 9bre. Votre lettre envoyée au commencemt. de février ne pouvait point entrer dans notre cahier de janvier. puis quand vous la relirez de sang froid, vous y trouverez des personnalités inconvenantes, et si peu dignes de vous, qu'elles vous attireraient une reponse plus dure et acerbe que la premiere et qu'après avoir eu tort dans le fond, d'après le jugement de beaucoup d'hommes eclairés, vous vous donneriez tout dans la forme, ce qui n'est ni dans votre caractère, ni dans votre interêt. Je déplore ces malheureuses querelles qui interessent fort peu le public, en présence duquel des questions d'un interêt général devraient seules être discutées. Je concerterai avec vous ce qui pourra vous convenir, et vous vous féliciterez certainement que votre réponse soit arrivée après le terme nécessaire pour qu'elle pût être insérée en janvier. elle gagnera beaucoup à être refondue, reduite et adoucie. Vous en jugerez vous même, en la relisant de sang froid. Votre. &c.

12

Relevé sommaire des travaux faits pour la revue encyclopédique par ses collaborateurs et ses Correspondans pendant l'année 1827.

N.os de ordre	M. M.		N.bre des art.		Pages.	Lignes.
1.	Avenel	3 Analyses; Bulletin français; Théâtres.	12.	*	110.	17.
2.	Arnould de Namur	Nouvelle des Pays-Bas.	1.		//	26.
3.	Adrien Lafasge	Bulletin français	19.	*	13	34
4.	Amalric.	1 Analyse, &	2.	*	11	29.
5.	Albert	Nouvelles d'Angleterre	5.	*	6	13.
6.	Anot de Maizières	Notice sur le Département de la Marne	1.	+	13	1/2
7.	le Chevalier Abrahamson	Notice sur les Sagas	1.	+	7.	1/2
8.	Boinvilliers	Bulletin français	3.	+	8	35.
9.	Adrien Balbi	Nouvelle de Hongrie	1.		2	9
10.	Blondeau	Bulletin des Pays-Bas	1.		2	22
11.	Bailly de Merlieux	Bulletin français.	1	*	//	26.
12.	Michelle Berr.	Nouvelle des Pays-Bas	1.	*	1	21.
13.	Bertero	Bulletin d'Italie	1		//	37
14.	Berville	Bulletin français	1	*	1	11
15.	Victor Bally	Bulletin français	1.	*	2	//
16.	Eugène Barnouf.	Bulletin français	8	*	7	26
17.	Barnouf père.	Bulletin Anglais	1.		//	31.
18.	Borg de St. Vincent	1 Mémoire, Bulletin français	21.	*	39	2
19.	Bouchené Lefer	Bulletin français	13.	*	14	24
20.	Bardié du Bocage.	Géographie	2.	*	2	32.
21.	Bris	Bulletin français	12.	*	20.	19.
22.	J.J. Baude.	2 Analyses, Bulletin français	13.	*	33.	22.
23.	Soulange Bodin.	Nécrologie: Allier de Hauteroche.	1.		1.	29.
24.	Madame Belloc.	1 Analyse; Bulletins Anglais et français	13.	*	33.	29
25.	Bonafous.	Bulletin d'Italie.	5.	*	3.	5.
26.	Buchon.	Bulletin du Portugal.	2.		2.	6.
27.	L. Borring.	Bulletin du Danemark.	8.	*	9	15.
28.	Boselli.	Bulletin Anglais.	5.	*	6.	19.
29.	Louis Crivelli.	Bulletin français.	3.	*	1,	39.
30.	Chauvet.	4 Analyses et 3.èmes Italien et français	50.	*	76.	3.
31.	Cse Constant de Rebecq.	Nouvelles des Pays-Bas.	1.		2.	17.
32.	Léonard Chodzko.	Pologne.	1.	*	1	10
33.	J.N. Crépin.	Beaux-Arts. et 1 Notice sur David	26.	*	56.	23.
34.	Crivelli père	Bulletin français,	5.	*	6.	34.
35.	Charles Comte.	1 Analyse; Bulletin français.	1.	*	20.	17.

N° d'ordre	MM.		Nbre des Articles		pages	lignes
36.	Frédéric Cuvier	1 Analyse; histoire naturelle.	2.	+	16.	20.
37.	Champollion Figeac	1 Analyse; Bulletin d'Italie.	2.	*	8.	1/2.
38.	Chênedollé	Pays-Bas.	1.		"	39.
39	Hte Carnot.	Maison pénitentiaire de Genève.	1.		4.	17.
40.	Charles Coquerel.	Bulletin français.	1.		1.	20.
41.	Champrobert.	Bulletin français.	3.		5	33
42.	F. Cooper.	Reclamation.	1		4	"
43	Frédéric Degeorge.	Bulletin et Nouvelles d'Angleterre.	67.	*	57.	"
44.	Donndorf.	Bulletin d'Allemagne.	1.	*	"	36.
45	Destutt de Tracy	Lettre.	1.		3	4.
46.	Desmarest.	1 Analyse.	1.	+	6.	"
47.	Dumersan.	Bulletin français.	6.	*	8.	"
48.	Damiron	Bulletin français.	6.	*	3.	21.
49	Mme Armande Dieudé	Bulletin Anglais.	1.		1.	31.
50	Amédée Dupau	Bulletin français.	4.	*	3.	19
51	Dussard.	Bulletin français.	2.		1.	23.
52.	Dupin aîné	Nouvelles.	1.	*	2.	24
53	Charles Dupin.	4 Mémoires	7.	+	70.	"
54	Depping.	1 Analyse; Bulletin et nouvelles d'All. et de Suède	49	*	63.	32.
55	Den Tex	Bulletin et Nouvelles des Pays-Bas.	13.	*	12.	4.
56.	Denaix.	Géorama	1.		1.	22
57.	Leon d'Herbelot	Bulletin français.	2.		1	37.
58	Doin	Bulletin français.	4.	*	4.	13
59	Charles Durozoir	1 Analyse.	1.	+	11.	1/2.
60	Amaury Duval	Nécrologie: Mazois; Bulletin français.	2.	*	5	22.
61.	Henri Duval.	1 Analyse.	1.	+	8.	"
62.	Deby.	Bulletin d'Italie.	1.		2.	17.
63	Desormeaux.	Bulletin français	15	*	18.	17.
64.	Duponceau.	Lettre datée de Philadelphie.	1.	*	1.	29.
65.	Dufau	Bulletin français.	2.	*	2.	26.
66	Dubrunfaut.	Bulletin français.	3.	*	2.	29.
67	Durivau	Pays-Bas.	1.		2.	34
68	Dunoyer.	1. Mémoire et 2 Analyses	3.	+	74.	3/4
69	De Candolle.	1 Analyse.	1.	+	6.	1/2
70	Emeric David	1 Analyse et Bulletin français.	3	*	14	27.
71	d'Eyraud.	Bulletin français.	1.	*	"	34
72.	Ferry.	8 Analyses et 1 Mémoire: Bull et nouvelles.	230	*	313.	35.
73	A. Félix	5 Analyses, 1 mémoire; Bulletin français	19	*	80	20.

N.ros	M. M.		Nbre des art.		pages.	lignes.	N.ros
74	S. Felix.	1 Analyses - Bull. et Nles de France	7	*	57	1/2	112
75	Julia Fontenelle	Ouverture d'une monnie.	1	*	3	9	113
76.	Francoeur.	1. mémoire; Bulletin français.	28	*	41	2.	114
77	Fossati	Bulletin et nouvelles d'Italie	10	*	12.	2.	115
78.	Fontaine	Italie	1.	*	1.	8.	116
79	Fortia d'Urban.	Bulletin français.	11.	*	7.	17.	117
80.	G. De Felice	Bulletin Suisse.	1.		2.	25.	118
81.	l'abbé Grégoire	Bulletins français et Stranger.	13.	*	10.	30.	119
82.	Golbery.	Bulletin Allemand.	34.	*	30.	31.	120
83.	adolphe Gondinet	Bulletin français	15.	*	33.	3:	121
84.	Geoffroy St hilaire	Ouverture d'une monnie	1.	*	1	26	122
85.	Guillard Senainville	Societé d'encouragement	1	*	3.	23.	123
86.	adolphe Garnier	Cours de M Villemain	1.	*	1.	42.	124
87	Edouard Gautier	Voyage de Naples à Amalfi	1.	*	17.	1/2	125
88	Georget	Bulletin français	2.	*	2.	26.	126
89.	Graet van Dinsterer	Pays-Bas	1.		11	25.	127
90	Heiberg.	Bulletin et Nelles de Danemark et de Norvège	8.	*	5.	10.	128
91.	dme Hereau	Bulletin et nouvelles de Russie; Btin français	53	*	80.	15.	129
92	Hangard.	Suisse	1.	*	1.	37.	130
93.	Henry	1 Mémoire.	1.	*	9.	3/11	131
94	Hollard.	Bulletin français: Médecine	11.	*	2.	35.	132
95.	Bernard Jullien	1 Analyse; Bulletin français	58	*	55	20.	133
96.	Jomard	nécrologie Btin français, suisse	3	*	8.	2.	134
97.	alfred Jullien	Bulletin français	1		11	22	135
98	aug. Jullien.	Bulletin et nouvelles	60	*	60	17.	136
99.	M.M Jullien	3 mémoires, Btin et nouvelles; Observ.	51	*	79	4	137
100	amedée Jaubert	1 Analyses	1.	+	16	11	138
101	de chev. de Kirchhoff	Asie. Basavia, et Pays Bas	9.	*	8	31.	139
102	Koch.	Btin français	2.		2.	12.	140
103	Kalvos	Zante	1		1	34.	141
104	Lavieu	Btin français	1		1	25	142
105.	Lenormand.	Nelles d'Angleterre	1	*	1	18	143
106	Victor Leclerc.	Btin français et étranger	3	*	5	21.	144
107.	de Lucenay	Allemagne	3	*	6.	38.	145
108	Crussole Lanie	1 Analyse. Btin français.	3.	*	6	11	146
109	E. Sanjuinais	Btin français.	2.	*	11	26.	147
110	Lesueur merlin	1 Analyse. Btin français, Nouvelles.	14.	*	15.	27.	148
111	Ladoucette	Btin et Nouvelles.	2	*	2.	35.	149

n° d'ordre			nos. et art.		pages	lignes
112	Isidore Lebrun.	B^tin et nouvelles de France.	6.	*	12.	29.
113	Legrand	B^tin français	3.	*	3.	21.
114	Latour Dm.	B^tin français	3.	*	2.	39.
115	Loeve Veimars.	nécrologie St Michel	1.	*	1.	"
116	nestor L'hôte.	1 Analyse. B^tin français.	9.	+	19.	14.
117	l'abbé La Bouderie	B^tin français	9.	+	14	6.
118	Ed. Lafon de Ladebat	B^tin français.	1.		2	28
119	Lamoureux.	B^tin français.	3.		3.	12
120	Lemercier	Notice sur Talma	1.	+	20.	1/2
121	Lanyer.	Bulletin français.	1.		1.	"
122	Michelot	Institut. B^tin français.	16.	*	46.	22.
123	Morceau de Jouves	N^lles étrangères	16.	*	10.	26.
124	Malebouche	N^lle méthode pour guérir le bégaiement	1.		1.	15.
125	albert Montémont	Bulletin français.	7.		5.	16.
126	Marion de Beaulieu	Suisse.	1.		3	16.
127	Charles Monnard.	Suisse. 1 Analyse et 1 mémoire	19.	*	46.	1.
128	Mahul	2 Analyses; Bulletin français et Italien	7.	*	19.	27.
129	Mathieu	B^tin français.	1.	*	1.	22.
130	Muriel	3 Analyses; B^tin français	8.	*	50.	1/4
131	Mora	Buenos Ayres	1.		1.	20.
132	Le Bon Massias	B^tin français.	7.	*	10.	32.
133	Magimel	1. Analyse	1.	+	6.	"
134	Métral	Bul. français	2.		1.	13.
135	Xavier	B^tin français	1.		"	20.
136	L.L. Ozenn.	B^tin français	2.		3.	6.
137	de Pongerville	Bul. français	10.	*	10.	3.
138	Rte Prebble.	Bul. Anglais et Italien.	5.		4.	10.
139	H. Patin	Bul. français.	6.	*	8.	6.
140	Camille Paganel.	1 Analyse	2.	*	7.	3/4
141	Ate Pierdonnet	Allemagne	4.	*	7.	26.
142	Podchachignski	Etat de la littérature historique en Pologne.	1.	*	6.	34.
143	Casimir Potulicki.	Pologne	1.		"	34.
144	Pezon	Bul. français et Allemand.	3.		5.	8.
145	Pecchio	Nouvelle d'Angleterre	1.		2.	3
146	Ch. Pougens	Bul. français.	2.		3.	18.
147	Parent-Duval.	1 Analyse	1	+	7.	"
148	Quételet	1 Analyse Bul. et Nouv. des Pays Bas.	17.	*	24.	"
149	Rigollot	1 Analyse. Bull. français	8.	*	17.	34

150	chas.	Renouard	1 Analyse; Bulletin français	12.	*	20.	11	
151	de	Reiffenberg	Bul. et Nouv. des Pays Bas.	27	*	17.	6.	
152	chart. de	Remusat	1 mémoire; Bul. français.	3.	+	14.	13.	
153		Rosetti	Bul. d'Italie.	8	+	7.	33	
154		Richard	Divers; Bul. français.	9.	*	5	33.	
155	L.	Reynaud	Bul. français	3		1.	35.	
156	De	Rozan.	Bul. et Nouvelles.	10	— +	15.	9.	
157	De	Rousseau	1 mémoire 2 Analyses, Bul. et Nouvelles.	34	+.	60.	1/4	
158	de	Sismondi	2 mémoires, 2. Analyses.	9	*.	78	11	
159		Salfi	1 mémoire, 3 Analyses. Bul. et N.lles d'Italie	86	*	111	11	
160	Le baron. de	Stassart	Bul. des pays Bas.	3.	*	4.	32.	
161	Euseibe	Salverte	1 Analyse; Bull. français	4.	*	9.	11	
162	de	Silvestre	1 Analyse	1.	+	11	11	
163	J.B.	Say	1 mémoire; Bul. français et Etranger	11.	*	10.	10.	
164		Stapfer	2 Analyses.	2	+	35.	11	
165		Schnitzler.	Bul. russe et Allemand.	5	*	5.	39	
166.		Stempkowsky	Russie	2.		2	32.	
167.		Stæber	Bul français.	1.		1	34	
168	la pesse de	Salm.	Bul. français.	1.		2	28	
169	le Co	Scarbeck.	1 mémoire.	1.	+	10	11	
170	Jamy	Seymour.	Bul. Anglais.	6.		3	34	
171.		Saint-John.	Bul anglais.	1.		2.	2.	
172.	Edouard	Sabine	1 mémoire	2.	+	13	11	
173.		Senancourt	1 mémoire; 1 analyse	4.	*	28.	1/2	
174		Tissot	1 Analyse	1.	*	9.	3/4	
175.		Castandier	2 Analyses; Bul. et Nouv.	47.	*	68.	1/2.	
176	Léon	Thiessé	1 Analyse	1.	*.	11	1/4	
177.		Torrens, Sr Commons	Bul. français	3.		4.	29.	
178		Tolstoy	Bul. Russe.	1.		1	5	
179.		Villenave.	1 analyse	1.	*	14	1/4	
180		Villermé	Allemagne	1.		1	11	
181		Vergnaud	Bul. français	1.		11	10	
182		Viguier	1 analyse Bul. français.	10.	*	24	27.	
183.		Varaigne	3 mémoires.	4.	+	14	1/4	
184		Van Gravenvert	1 mémoire	1.	+	9	11	
185		Warden.	Etats-unis	2		2	3	
186.		Varnhagen	Allemagne.	5.	+	17	12.	
187		Potwalzky	Russie	22		20	21	
188		Mendibil	Bun Anglais et espagnol.	4		7	28.	

189	R. K.	Bul. Anglais	5.	5	1	
190	D. B.	Bul. Anglais	1	11	41	

13

Nouna des collaborateurs, classés d'après la part plus ou moins grande qu'ils ont prise à la redaction de la revue en 1827.

	M. M.	Nr d'art.	pages	lignes		M. M.	Nr d'art.	pages	lignes		M. M.	Nr d'art.	pages	lignes
1	Ferry.	230.	313	35	33.	Quetelet	17.	24	"	65	Silvestre	1	11	"
2	Salfi	86	111	"	34.	Lemercier	1	20	1/2	66	le baron Massias	7	10	32.
3	Avenel	42	110	17.	35	Serge Pollaradzky	22	20.	21.	67	Moreau de Jonnès	16.	10	26
4	Aug. Félix	19.	80	20	36	Brès	12.	20	19	68	de Pongerville	10.	10.	3
5.	Eme Héreau	53	80	15	37	charles Comte	4	20	17.	69	le comte de Scarbeck	1	10	"
6.	M. L. Jullien	51	79	4.	38	charles Renouard	12	20.	"	70	Cissot	1	9	3/4
7	de Sismondi	9	78	11.	39	Alphonse Mahul	7	19	27.	71	Henry	1	9.	3/4
8.	Victor Chauvet	50.	76.	3.	40	Nestor Lhote	9	19	14	72	Boering.	1	9	15
9.	Danoyer	3	74	3/4	41	Paulin Désormeaux	15.	18	17	73	Eusèbe Salverte	1	9	"
10.	ch. Dupin	7.	70	"	42	Warnkoenig.	5	17	22	74	Van Gravenwert	1	9	"
11	alp. Caillaudeau	47	68	1/2	43	de Rigollot	8	17	32	75	Boinvilliers	3	8	35
12	Depping.	49.	63	32.	44	Edouard Gautier	1	17	1/2	76	Kirekhoff.	9	8.	31
13.	Aug. Jullien fils	60	60	17.	45	le baron de Reiffenberg	27	17	6.	77	Champollion Figeac	2	8	1/2
14	de Toulouse	34	60	1/4	46.	Frédéric Cuvier	2.	16.	20	78	henry Patin	6	8.	6.
15	Vict. Félix	7	57.	1/2	47	Amédé Jaubert	1	16	11	79	Tomard	3	8	2.
16.	Frédéc. Degeorge	67.	57	"	48.	Lesueur Merlin	14	15	25	80	Dumersan	6	8	"
17	A. Coupin	26.	56	23	49.	de Rozan.	10.	15	9.	81	henri Duval.	1	8	"
18	Bernard Jullien	58	55	20.	50	Emeric David.	3	14	27	82	Rosetti	8	7	38
19	Mériel	8.	50.	1/4	51	Bouchené Lefer.	13	14	24	83	Pablo Mendibil	4	7	28.
20	Augt. Michelet	16.	46	22	52	charles de Rémusat	3	14	13	84	Camille Paganel	2	7	3/4
21	charl. Monnard	19.	46.	1.	53.	La Bouderie	9	14	6.	85	Eugène Burnouf.	8	7	26
22.	Taraigne	1	44	1/4	54	Villenave	1.	14	1/4	86	Augus. Perdonnet	4	7	26.
23.	francœur.	28.	41	2.	55.	adrien Lafaistre	15.	13	34	87.	le chevalier d'Abrahamson	1	7	1/2
24	Jean baptiste Say	11	40.	10	56.	Arnot de Marzières	1.	13	1/2	88.	le marquis de Portia	4	7.	17.
25.	Bory de St Vincent	21.	39	2	57.	Edouard Sabine	2.	13	11	89.	Parent Réal.	1	7.	11
26.	Stapfer	2	35	"	58.	Isidore Lebrun	6	12	29.	90.	de Lucenay.	3	6.	38.
27.	adolphe Gondinet	15	33	37	59.	Den Tex.	13	12	4	91	Civelli père	5	6.	34
28.	Mardame Belloc	13	33	29	60	Fossati	10	12	2.	92	Podchachignski	4	6	34
29.	Jean Jacques Rouve	13	33	22.	61	Grégoire.	13	11	30	93	De Candolle	1	6	1/2
30	philippe de Golbery	34	30	31	62	Amalric	2.	11	29	94	Boselli.	5	6	19
31	de Senancour	4	25	1/2	63	Leon Chiessé	1	11.	1/4	95.	Albert	5	6	13
32.	Viguier	10	24	27	64	charles Durozoir	1	11.	1/2					

et MM. Desmarets, Crussole Lanie et Magimel, chacun 4 pages.

204.

14

M. ch. De Chenedollé
professeur, à Liège

Paris le 16 février 1828

M. et honorable Collaborateur, je réponds à votre lettre du 17 janvier dernier, qui m'est arrivée depuis quelques jours. j'ai appris, par cette lettre, que vous n'aviez point reçu la livraison dont je croyais que l'envoi vous était continué en 8re. Le bureau d'envoi n'a fait que suivre la marche accoutumée, en suspendant l'envoi gratuit à tous ceux qui n'avaient rien souscrit, l'année précédente, cette mesure générale dont vous apprécierez les motifs et la justice vous a été appliquée. j'avais cru que vous recevriez notre recueil, comme chacun ayant adressé environ une feuille d'impression par année; et d'après votre nouvelle et obligeante promesse de correspondance désormais exactement avec nous, je vous ai fait comprendre sur la liste des envois gratuits que nous sommes obligés de restreindre à un petit nombre de collaborateurs et de correspondans. Car, suivant la pensée de Montesquieu, nous avons la main ouverte pour les dépenses publiques, fermée pour les dépenses privées. Dans le seul mois de janvier, nous donnons un cahier de vingt feuilles d'impression, au lieu de quatorze, nombre promis et dû à nos souscripteurs; c'est à dire, que nous leur faisons un sacrifice et un don volontaire de dix huit cent francs, dans un seul mois. peu d'entreprises particulières font de semblables générosités dans une vue de bien public; et cependant, père de six enfants, n'ayant qu'une fortune médiocre, je me soumets volontairement, avec dévouement et persévérance, depuis six années, à de semblables sacrifices renouvellés tous les mois. Nos lecteurs nous en savent ils gré? les auteurs, éditeurs, libraires, amis des sciences et de l'humanité, au profit desquels j'agrandis ainsi, à mes dépens, le cadre et l'étendue de la revue pour améliorer et compléter l'exécution de son plan, en sont ils reconnaissans? je l'ignore, ou plutôt, je ne le crois pas. mais je continue à remplir consciencieusement la tâche dure et pénible que je me suis imposée. Du reste, je sens fort bien qu'il faut s'attacher beaucoup plus à la qualité qu'à la quantité. Aussi, je vous remercie de vos judicieuses observations critiques, et je vous prie de m'aider à en faire connaître, pour les Pays Bas quelques ouvrages vraiment remarquables et dignes d'attention, quelques établissemens ou des choses vraiment utiles; en un mot, je vous prie de m'écrire

Dans notre Revue que des articles d'un intérêt général, susceptibles d'être lus avec fruit, au delà du tems et du lieu où ils sont écrits. Je ne saurais trop rappeller cette règle sévère à tous nos correspondans, puisque la plupart, entraînés par des intérêts de localités, par des considérations personnelles, par des condescendances fâcheuses, oublient et violent cette règle et compromettent notre Revue. cette institution ne se perfectionnera qu'autant que les hommes de bien et éclairés, comme vous, y représenteront, dans chaque pays, la cause des lumières et de l'humanité et servironts cette cause avec pureté, constance, énergie ...

J'ai accueilli de mon mieux le jeune liegeois M. Joseph Massot que vous m'avez recommandé, et je lui ai offert de le mettre en relation avec les artistes ou les auteurs personnes qui pourraient lui être utiles et que je connais; mais je ne l'ai point revu, et j'ignore s'il est encore à Paris. je n'ai point d'ailleurs son adresse. s'il revient, je suis disposé à lui rendre tous les services qui pourront dépendre de moi.

Je vous inviterai à faire faire à Liège et à m'envoyer un article de 25 ou 30 lignes sur la Brochure que vous m'avez adressé, que j'avais remise à l'un de mes collaborateurs pour en rendre compte, et qui a été égarée. Combien de fois je pense la responsabilité d'articles qui ne sont pas les miens, d'articles que je n'ai point rédigés, ou que j'ai admis à regret!

J'accepte votre proposition de nous fournir sept ou huit pages appropriées à notre plan tous les deux ou trois mois Les pays Bas ne sont point jusqu'ici représentés convenablement dans notre Revue. je joins ici des prospectus et avis, que je vous prie de répandre ou de reproduire en partie dans vos principaux journaux. je joins aussi une série de questions sur l'allemagne qui peut s'appliquer à notre pays et que je vous invite à communiquer à ceux de messieurs les professeurs de l'université de Liège qui ont des rapports de correspondance suivis avec plusieurs universités allemandes et qui pourront nous procurer des renseignemens précieux.

Agréez

208.

15

Paris le 6 Mars 1828

M. Je m'empresse de répondre à votre billet. J'en avais lu la 1re page par cela même que on vous a envoyé les épreuves que je n'aurais pas même vues, c'est pour indiquer ce qui peut manquer. On mettra donc à la fin de l'article votre signature accoutumée et ces mots: la suite au cahier prochain. Si vous aviez d'abord envoyé l'article sur le salon le 25 du mois, comme cela était convenu, il aurait passé en entier. Si ensuite vous aviez envoyé la fin, le 1er mars au matin, j'avais fait retarder, tant que cela était possible, la mise en page de la dernière feuille; je n'ai pu, ni dû différer plus longtems, et vous ne devez vous en prendre qu'à vous seul. Soyez juste, puisque vous parlez de justice. Tout homme impartial reconnaîtra facilement que je l'ai été dans ma conduite envers vous. Je fais plus, je donne encore plusieurs feuilles d'impression en sus de ce que je dois, et dans le nombre se trouve votre article si fort en retard.

Ce mois ci, je vous en supplie, envoyez votre article pour le 20, ou le 21, au plus tard. Alors, je puis le tirer en entier et de suite, connaître son étendue, retrancher à tems des articles qui précèdent, ordonner l'ensemble de mon cahier. J'ai accédé avec plaisir et empressement aux conditions nouvelles que vous m'avez demandées, j'ai cru que vous redoubleriez de zèle et d'activité. Que serait-ce donc, si vous deviez travailler pour un journal quotidien, puisque vous n'arrivez jamais à tems pour un recueil mensuel, et puisque vous m'occasionnez sans le vouloir des embarras graves, des retards très nuisibles, des torts réels?

Votre mémoire vous sert bien mal.

J'ai différé 4 mois entiers d'insérer la réponse de Mr. Ferry, quoique plusieurs ingénieurs des ponts et chaussés, et entr'autres, membre de l'ac. des sciences, et savant distingué, m'eussent reproché comme très inconvenant votre article qui avait échappé à mon attention et m'eussent fait sentir combien la Revue se compromettait par des jugemens aussi inconsidérés. Je vous ai communiqué l'article de Mr. Ferry, un mois avant de l'insérer; j'en ai adouci les expressions. Je vous ai communiqué depuis les notes de Mr. Ferry en réponse à votre réclamation, et j'ai beaucoup adouci ces notes. Vous me devez des remercimens, et vous m'adressez des reproches. Je l'avoue, ma position est pénible et bien dure. Les personnes même que j'aime

le plus, qui devraient me seconder avec zèle, me suscitent des embarras et n'apprécient nullement ce que je fais pour elles.

Votre prétention n'est point juste, et vous me causez un véritable chagrin.

Votre cahier très en retard doit enfin paraître, et je ne puis, malgré ma bonne volonté, ni retrancher les notes de Mr Ferry, que je vous ai communiquées d'avance, que j'ai adoucies, je le répète, qui a le même droit que vous de répondre, auquel ses hommes d'un mérite incontestable, et juges très compétens donnent raison, ni retrancher la partie de l'article sur le salon qui est imprimée et mise en feuille, ni la compléter, puisque vous aviez envoyé la fin beaucoup trop tard.

Mettez vous à ma place, et ne cédez ni à l'irritation d'un amour propre qui vous rendrait injuste, ni à un mécontentement mal fondé.

Vous avez désiré que votre réponse fût insérée, ce mois-ci. J'ai satisfait à votre désir. vous n'avez pu donner qu'une partie de votre article du salon, je l'ai placée.

En relisant ma lettre, vous reconnaîtrez, je l'espère, que j'ai fait ce que ma position et la nécessité m'imposaient. Je réclame de vous ce que la justice et l'amitié vous conseillent. La 1ère moitié de ce billet était écrite, avant que j'eusse lu la fin de votre, et je vous ai répondu à grand peine au milieu de 10 interruptions. sans la date avancée du mois où nous sommes, j'aurais ajourné, comme vous le demandez, votre article, ou je l'aurais fait compléter.

Votre

16

M. S. A. Louvin, à Paris

Paris, 7 mars 1828, Vend. matin.

M., — Quoique accablé de travaux et bien affligé de la correspondance que je suis forcé d'avoir avec vous depuis quelques jours, et qui ajoute beaucoup aux embarras et aux chagrins immenses dont ma vie est remplie, je subis mon sort et je reprends la plume, en espérant que vous entendrez le langage de la vérité et de la raison.

Beaucoup d'ingénieurs ont manifesté à M. Ferry, à moi-même, leur désapprobation marquée au sujet de votre article. Mais ils ne croyaient pas convenable de réclamer eux-mêmes ; ils ont conseillé à la Revue, dans son

propre intérêt, de rectifier des assertions malfondées dont elle portait la responsabilité et qui lui faisaient tort.

M. Perry a fait un article, trop peu mesuré sans doute dans les expressions, et que j'ai adouci, mais pas assez. J'ai différé 4 ou 5 mois de l'insérer. Je vous l'ai communiqué, un mois avant de le publier. Je l'ai adouci encore et il a paru.

Vous avez attaché un sens trop vif aux mots désapprobation publique. Vous aviez employé des termes plus forts contre M. Delacroix, peintre, qui, avec un vrai talent, s'engage dans une route entièrement fausse, selon vous, selon moi, et selon beaucoup d'autres, et s'attire ainsi la désapprobation publique. J'ai cru devoir, en respectant votre jugement sur M. Delacroix, en adoucir beaucoup l'expression, parce que je connais et j'estime sa personne, et vous avez consenti au retranchement de trois lignes que j'avais cru nécessaire. — Tout homme, savant, écrivain, avocat, artiste, ministre..... qui écrit, parle, agit en présence du public et pour le public, subit la chance de l'approbation et de la désapprobation publique, sans être pour cela moins digne d'estime et moins honoré pour son caractère personnel. M. Perry a donc pu employer, sans vous blesser d'aucune manière, l'expression que vous lui reprochez.

De même, quand j'ai mis en note de votre réponse, pour expliquer le motif qui lui a fait prendre la plume et vous réfuter, qu'il en avait le droit, sans être ingénieur, ni architecte, non plus que vous, mais comme homme de bon sens ami de la vérité, j'étais bien loin d'imaginer que vous verriez là une offense personnelle. Tous les jours, deux hommes, tous deux doués de beaucoup de bon sens et de raison, tous deux amis de la vérité, soutiennent et défendent, chacun de leur côté, des opinions diamétralement opposées, et ne s'en estiment pas moins.

Vous avez dites vous, pour votre opinion, Mylne et plusieurs Architectes. M. Perry a pour lui M. Navier, de l'Académie des Sciences et beaucoup d'Ingénieurs, qui m'ont reproché assez vivement d'avoir laissé passer un article, selon eux, très inconvenant, digne de la désapprobation et qui nuisait à la Revue.

Après avoir communiqué la lettre de M. Perry, —

j'ai dû céder à de nombreuses instances et à des raisons qui m'ont paru bonnes, et je l'ai insérée, au bout de 4 ou 5 mois.

Vous avez insisté pour que votre réponse, beaucoup plus vive et plus personnelle que la lettre de M. Ferry, fût insérée. J'ai cédé à votre désir. Mais, comme il fallait mettre un terme à cette controverse, comme M. Ferry, membre du Comité de rédaction, lit tout ce qui s'imprime dans la Revue, comme il aurait lu votre lettre dans le cahier imprimé, lors même que je la lui aurais tenue cachée jusque-là, comme il aurait demandé à répondre, j'ai trouvé plus convenable pour le public, pour vous et pour lui, que cinq à six notes, dont j'ai infiniment adouci les expressions, et que je vous ai communiquées, avant de les faire imprimer, fussent placées en petits caractères au bas des pages qui contiennent votre réponse. Il aurait préféré que sa réponse suivît la vôtre, fût imprimée en plus gros caractères et de manière à frapper davantage les lecteurs qui donnent toujours moins d'attention à des notes qu'au texte. Si quelqu'un a été favorisé dans cette circonstance, c'est donc vous. Et dans le fond, si je consulte mes affections, nos rapports de goût et de caractère, je vois pencher la balance de votre côté. Mais, dans la question dont il s'agit, ma conviction intime et l'opinion motivée de beaucoup d'hommes de mérite, juges très compétents, que j'ai entendus, m'ont fait donner raison sur le fond à votre adversaire.

En me résumant, je vous dirai que, si je l'avais vu, j'aurais retranché hier les notes, sauf à insérer, le mois suivant, la réplique de M. Ferry; ce qui aurait certainement été plus désagréable pour vous, et plus fatigant pour nos lecteurs. Mais, depuis plusieurs jours, mon cahier était retardé à cause de vous et par vous seul. La seconde partie de votre article, promise à jour fixe, et déjà due pour le 25 du mois, si vous vous êtiez rappelé ma lettre et nos conventions, est arrivée, quand la dernière feuille était définitivement tirée. Il n'était plus temps d'y rien changer.

Je vous prie instamment d'être exact pour ce mois et d'en finir avec ce Salon. Allez, si cela est indispensable, jusqu'à 8, 10, même 12 pages. Mais remettez votre article, le 21 au plus tard. Je serai encore à temps d'ordonner la section des Nouvelles, en raison de l'étendue qu'aura ce dernier article sur le Salon.

Comme chargé de rendre compte des productions des Beaux arts, Vous avez votre opinion tout à fait libre et indépendante. — Mais, comme Directeur de la Revue, j'ai le droit de fixer à peu près l'étendue des articles, l'époque où ils doivent être fournis; et j'ai regretté (plusieurs Peintres sont de mon avis) qu'au lieu de vous étendre longuement sur les — peintures du Musée Charles X et des Salles du Conseil d'État, qui sont des choses durables, dont vous auriez pu vous occuper à loisir plus tard, vous n'ayez point — commencé par l'examen de l'Exposition proprement dite. Cela était beaucoup plus dans les convenances et dans — l'intérêt de la Revue, et était aussi une chose qu'il entrait dans mes attributions de déterminer. Vous avez suivi une marche inverse. Du moins, réparons le tems perdu, — et faisons en sorte que notre Cahier de Mars puisse paraître, le 1er Avril sans faute, et rendre un dernier compte définitif du Salon, avant que le Salon soit fermé.

Rustard, si vous voulez acquitter une véritable — dette et une promesse que j'ai donnée en votre nom et au mien, vous ferez enfin mention de la coupole de Ste Geneviève et des peintures de la Bourse et de l'Eglise St Sulpice.

J'ai reçu hier un article de M. Émérie David sur Sapho; je n'ai point reçu l'ouvrage, que je me propose de faire relier avec l'Anacréon pour le garder dans mon — Bureau, où beaucoup d'étrangers se dédaignent à faire l'acquisition d'ouvrages nouveaux et dignes d'attention, que je mets sous leurs yeux.

Quant à M. Ferry, je puis vous assurer qu'il n'a jamais eu l'intention de vous offenser. Il a dit, un peu sévèrement, ce qu'il croit être la vérité. De bonne foi, votre passage sur M. Delacroix, que j'ai beaucoup admiré, — renfermait un jugement tout aussi sévère et des — expressions aussi fortes. Je vous prie de lire — avec attention ma lettre, de la communiquer à — M. votre frère, et à ceux de vos amis qui sont — déjà pris connaissance de la fâcheuse et trop longue discussion qui a eu lieu entre vous et M. Ferry, et dans laquelle je n'ai pu vous empêcher d'intervenir, — et j'espère que vous reconnaîtrez que je n'ai manqué

envers vous, ni à la justice, ni aux égards que me dictent naturellement, dans mes rapports avec vous, une amitié déjà ancienne et une estime bien sincère.

19

à Lord Cochrane,

à Paris.

Paris 9 Mars 1828

Mylord, J'ai l'honneur de vous adresser le cahier de la Revue Encyclopédique du mois de février, dans lequel est une notice étendue sur la révolution grecque, qui fait suite à un tableau moral et politique de la Grèce que nous avons publié dans le même Recueil. Ce recueil présente successivement un aperçu de la civilisation progressive et comparée dans toutes les parties du globe. Il est une sorte d'institution destinée à rapprocher par des communications mutuelles les hommes éclairés de toutes les nations et à former ainsi une sainte alliance des esprits élevés et des cœurs généreux. Plus de trente articles y ont été consacrés à la cause de la grèce et ont contribué à mieux faire apprécier cette cause et les efforts héroïques de ses défenseurs. Les noms, devenus historiques, de Botzaris, de Lord Cochrane, de lord Byron, de Canaris, de Fabvier, ont plus d'une fois été offerts à l'admiration des contemporains et de la postérité. En vous adressant, Mylord, cette notice sur la grèce, où plusieurs des principaux personnages sont jugés peut-être avec sévérité, parce qu'il a paru nécessaire de signaler les causes et les auteurs des dissentions qui ont produit tant de maux, je vous prierai de me dire franchement votre avis sur les jugemens portés par l'auteur de la notice, dont nos publications ultérieurs donneront la suite et le complément, avec les rectifications que des informations plus exactes nous auront suggérées.

Je prendrai la liberté de vous rappeller ici, Mylord, que vous m'avez fait espérer que vous pourriez nous faire l'honneur de venir au banquet Mensuel de la revue Encyclopédique qui a lieu, Mardi prochain onze de ce mois, et sans laquelle plusieurs savans et littérateurs distingués, français et étrangers, et plusieurs de vos honorables compatriotes, tous amis de la cause grecque, seraient, ainsi que moi, heureux de vous voir. J'espérais vous renouveller mon invitation, Jeudi dernier, chez Mr Bernaux où je devais dîner avec vous, et où vous n'avez point pu venir, à notre grand regret. Je me flatte que vous serez plus libre,

Mardi; et si vous pouvez venir vous réunir à nous, à cinq heures et demie, chez moi, rue d'enfer St Michel N°18, ou à six heures, même rue, N°23, à la cave de la banque, nous aimerons à bien accueillir en vous l'un des généreux soutiens d'une cause qui est devenue celle de l'Europe et de l'humanité.

Je vous prie, Myford, de faire agréer à Lady Cochrane mes hommages respectueux, et de recevoir vous-même l'assurance de ma considération etc.

18.

Circulaire pour recommander Mr le Rév. Jarvis, des États-unis d'Amérique, adressée à

MM. de Sismondi, le Professeur Humbert, le Prof. De Candolle, à Genève.

le Prof. Monnard, Dan. Mey. de Chavannes; le Général César de Laharpe, à Lausanne.

Mathieu Bonafous, Dir. du Jardin royal d'Agriculture, César de Saluces, Louis Colla, avocat, à Turin.

Lampato, Directeur des Annales de Statistique, Giegler, Libraire, Fumagalli, Secrétaire adjoint de l'acad. I. et R. des Beaux-Arts, fr. Cartini, Prof. d'Astronomie, à Milan.

fr. Sastori, Directeur d'un Cabinet Littéraire, à Parme.

le Prof. Gallini, à Padoue.

le Comte Cicognara, Mme la Comtesse Albrizzi, à Venise.

Henry Misley, à Modène.

Vieusseux, Dir. de l'Antologia, à Florence.

le Comte Henry Succi, ibid.

Jean Rosini, Prof., à Pise.

Raphaël Uzielli, à Livourne.

le Marquis Potenziani, de Spoletto, à Rome.

le marquis Melchiorri, à Rome.

le libraire de Romanis, ibid.

le Colonel Robert Finch, ibid. (Palais Stefanoni, place Ste Marie in campitelli.)

le Comte Malacari, à Ancône.

le Dr Saruccia, lié avec mon Collaborateur et ami M. Edouard Gautier, à Naples.

Delfico, Gargallo, le Dr Pulpès, Falcon, ibid.

Mme Cecilia de Luna folliero, ibid.

Scina, historiographe du Royaume de Sicile, à Parme.

Paris, le 12 mars 1828.

Messieurs, — En regrettant de ne pouvoir écrire à chacun de vous en particulier, je prends le parti de vous adresser une lettre collective et une circulaire commune pour introduire auprès de vous et recommander à votre obligeance M. Jarvis, des États-unis d'Amérique, qui va faire un voyage en Suisse et en Italie. Vous accueillerez avec plaisir en lui un homme instruit et aimable, dont le caractère et les qualités personnelles, ainsi que les connaissances étendues et variées, lui concilient l'estime et l'affection de tous ceux qui entrent en relation avec lui. Il desire voir et observer tout ce qui est le plus digne d'exciter la curiosité et de fixer l'attention dans les pays qu'il doit parcourir. Il lui sera surtout précieux de connaître dans chaque ville quelques hommes honorables, amis des sciences et des lettres, dont la bienveillance hospitalière lui procurera les moyens de voir beaucoup et de bien voir, de ne rien laisser échapper d'essentiel et de rapprocher et de comparer tout ce qui caractérise la physionomie locale et la civilisation des differentes contrées où le conduiront ses voyages. L'une des services que la Revue Encyclopédique n'a cessé de rendre, depuis dix années qu'elle existe, au monde civilisé, consiste surtout à réunir par des communications mutuelles et instructives des hommes généreux et éclairés de toutes les nations. Nos publications mensuelles contiennent à repandre d'un pays dans un autre la connaissance des ouvrages nouveaux et importans et à propager des idées utiles et des vues de bien public. Notre R. E. est, sous ce rapport, une sorte de machine à vapeur intellectuelle qui imprime un grand mouvement à tous les esprits et qui fait circuler au loin le bienfait des lumières : elle devient une véritable institution scientifique et littéraire, philosophique et philantropique, — dans laquelle chaque nation, chaque partie des connaissances humaines est représentée par des savans, des publicistes, des économistes, des littérateurs, des artistes, des amis de l'humanité. Nous tâchons de recueillir et d'inscrire peu à peu tout ce qui appartient à l'histoire

et aux progrès de l'intelligence et de l'industrie. Nous voyons s'étendre, chaque année, nos relations et notre correspondance, et nous espérons, en préférant toujours la qualité à la quantité dans le choix des matériaux dont se composent nos cahiers, faire en sorte que, sous un petit volume, nos lecteurs puissent trouver un abrégé substantiel et exact des inventions, des découvertes, des perfectionnements en tout genre, des nouvelles méthodes, des bons ouvrages, des entreprises utiles, qui attestent l'activité de l'esprit humain, dans toutes les sphères dans lesquelles elle peut s'exercer. Vous nous aiderez sans doute, M.M., à mieux atteindre le but vers lequel nous tendons, et qui, d'année en année, sera mieux compris par nos collaborateurs et par nos lecteurs. Je profite de l'occasion qu'me offre l'honorable M. Jarvis pour vous renouveler l'invitation de vous rendre quelquefois part à nos travaux, et de vous attacher aux choses qui peuvent être d'un véritable intérêt au delà du tems et du lieu où chacun de vous les recueille pour les tous mettre à la Revue. Nous devons écarter avec soin tout ce qui serait d'un intérêt purement local, personnel et spécial. Mais nous rechercherons et nous publierons avec empressement tout ce qui fait bien connaître la Statistique scientifique et littéraire, morale et économique, agricole, industrielle, commerciale, intellectuelle, si je puis ainsi parler, de chaque pays. Nous aimons à tirer de l'oubli et à reproduire au grand jour tous les ouvrages, tous les actes qui peuvent contribuer à l'accroissement des Sciences, au perfectionnement moral et intellectuel de l'homme, à l'amélioration de la condition humaine sur cette terre où nous avons tant d'obstacles à surmonter et à vaincre pour étendre notre empire sur la nature et pour remplir la noble destination qui nous est assignée par la Providence. — L'union de tous les nobles cœurs, de tous les esprits élevés est l'un des grands moyens de succès, et notre — Recueil Central de la civilisation progressive et comparée a surtout pour objet d'établir cette union et ce concours d'efforts individuels, cette association de travaux dirigés vers un but commun qui —

ont déjà produit et qui peuvent produire encore les plus heureux résultats.

Je vous prie d'agréer, MM., les nouv. assur. de ma considér. la plus distinguée et de ma reconnaissance profonde et sincère pour votre coopération à nos travaux.

19.

M. Dentex, avocat, membre de l'Institut roy. des Pays-Bas, à Amsterdam.

Paris, le 12 mars 1828.

M., — Je vous remercie de votre bon et obligeant souvenir et de vos utiles communications destinées à la R. E., dont nous ferons usage le plus exactement et le plus promptement que nous le pourrons. Vous avez dû voir quelques uns de vos articles dans nos derniers cahiers. Je vous remercie de m'avoir adressé votre honorable compatriote M. l'avocat Nolthenius. J'ai regretté de ne pouvoir lui être aussi agréable et utile que je l'aurais desiré; mais des travaux et des embarras de tout genre, toujours renaissans et urgens, surtout dans les premiers mois de l'année, ne m'ont point permis de lui consacrer les momens dont j'aurais voulu disposer pour lui, ni de lui montrer ce que notre capitale renferme de curieux. Je vous prie d'offrir mes civilités empressées à MM. Van Lennep, Apostool, Meyer, Coquerel, Vrolick, Van 's Gravenwert, qui ne m'a plus écrit, depuis son retour à Amsterdam, et qui, cependant, je l'espère, ne m'aura pas entièrement oublié, non plus que notre Revue. M. Blondeau, avec lequel j'ai dîné hier, me prie de vous offrir ses amitiés.

Je voudrais bien aller visiter de nouveau votre intéressante patrie, et compléter beaucoup de notes que j'ai recueillies dans mon dernier et trop rapide voyage. J'ai conservé un souvenir reconnaissant de la bonne réception que vous m'avez faite, ainsi que presque tous ceux de vos compatriotes auxquels j'avais l'avantage d'être adressé.

Si, dans l'institut royal des Pays-Bas, un membre de chacune des classes, et particulièrement M. Jacob Denos, pour les Beaux-Arts, auquel je vous prie de renouveller mes civilités, vouloit correspondre avec nous, seulement une fois tous les 3 ou 4 mois, et nous tenir au courant des ouvrages nouveaux et importans publiés depuis peu en hollande et des travaux de chaque classe, y joindre de tems

en tems une sorte d'aperçu statistique de vos universités, comparées sous les rapports du nombre des étudians, des cours plus ou moins variés, des méthodes d'enseignement, &c., — nous pourrions donner à votre patrie toute la place qu'elle doit occuper dans notre galerie des nations civilisées, et nous aimerions, en nous attachant toujours à la qualité beaucoup plus qu'à la quantité, à faire connaître tout ce qui, dans votre pays, peut intéresser les amis des Sciences, des Lettres et de l'humanité, bien au delà du tems et du lieu où les articles sont écrits.

Je vous prie d'agréer, M., l'assur. de ma considération la plus distinguée.

P.S. J'ai joint ici quelques prospectus, avis et extraits de notre R. E., en vous priant de la faire annoncer quelquefois dans vos principaux Journaux et de la recommander avec chaleur dans l'occasion.

20.

M. Salfi à Paris.

Paris 13 Mars 1828

Monsieur et cher collaborateur, voici le bon de quarante deux francs pour une analyse que vous avez fournie à la Revue, et qui a été insérée dans notre cahier de Décembre. J'y joins un bon de soixante francs pour votre collaborat.on en Janvier. pris comme, par le fait, vous avez interrompu votre travail pour la revue, et comme vous n'avez fourni que trois pages dans le cahier de Janvier. (je n'ai pas encore le compte fait pour février dont le cahier vient de paraître) Je vous proposerai de vous payer désormais tous vos articles sur le pied de cent francs la feuille d'impression de seize pages, maximum accordé à nos collaborateurs. Il en résultera que la distinction des articles du Bulletin et des nouvelles ou des mémoires et notices et ses analyses n'existant plus, nous aurons une base fixe pour le prix de vos travaux, et il n'y aura plus lieu à aucune discussion sur ce sujet. Votre, etc.

21.

au même

Paris 14 mars 1828.

Mon cher Salfi, M.r de Sismondi, Say et beaucoups d'autres, qui comprennent aussi bien que vous et moi leur dignité morale et personnelle, et qui en ont le sentiment très profond, reçoivent une somme convenu par feuille.

d'impression. Donc, vous ne pouvez vous refuser à un arrangement qui leur est commun avec vous, et qui est juste et raisonnable, puisque l'indemnité est en raison du travail et que vous conservez votre liberté et votre indépendance, biens précieux dont je suis privé depuis long tems. L'arrangement que je vous offre pour vous mettre au niveau de nos collaborateurs les mieux traités, et dont les articles n'ont pas besoin d'être revus et retouchés sous le rapport du style, vous est donc favorable, puisque j'élève à cent francs la rétribution par feuille d'impression qui était pour vous, jusqu'ici, comme pour le plus grand nombre de nos collaborateurs, de quatre vingt francs seulement. Cette condition simple et claire prévient toute discussion, et vous offre les mêmes avantages qu'à nos rédacteurs les plus favorisés. Mais vous devez aussi remplir avec exactitude les engagemens que vous avez pris, en nous fournissant régulièrement, pour le 10 du mois, les articles du bulletin Bibliographique; pour le 15 ou 16 du mois, les articles des nouvelles scientifiques et littéraires d'Italie, et de tems en autre, des analyses d'ouvrages, suivant ce dont nous serons convenus d'avance pour les ouvrages qui feront exception par leur importance.

Dans tous les cas, si vous deviez interrompre vos travaux réguliers mensuels pour la Revue, il faudrait m'en prévenir deux mois d'avance, afin que je puisse prendre des mesures pour que l'Italie ne souffrit point de changement pour ce mois-ci, il est urgent de nous remettre la partie de travail destinée au cahier de mars. Pris, vous avez plusieurs ouvrages importans que vous m'avez demandés, et pour lesquels nous avons, vous et moi, une dette commune et sacrée à acquitter.

D'après votre observation que vous aviez la tragédie sur laquelle M. Benevelli m'avait remis une note que je voulais vous soumettre, j'ai supprimé cette note et j'attends l'article dont vous vous êtes chargé.

On acquittera au Bureau les deux Bons que je vous ai envoyés. Mais je vous prie de ne point différer d'envoyer les articles du cahier de mars dont on poursuit l'impression.

Votre &c

22.

M. Métral, à Paris.

Paris, 18 mars 1828.

M., — Je vous renvoie, à mon grand regret, l'intéressant article que vous m'aviez communiqué, et qui a été lu avec soin par deux membres du Comité de rédaction, 1°. parce que l'un d'eux s'est trouvé avoir préparé une analyse du même ouvrage de MM. Bengger et Longchamp d'où vous avez tiré vos principaux matériaux; 2°. parce que votre notice n'aurait pu être insérée que dans trois mois, vu le grand nombre de Mémoires et notices en retard qui attendent leur tour de publication; 3°. parce qu'il a paru impossible d'admettre une foule de faits contradictoires, dont plusieurs sont nécessairement faux ou très inexacts, et dont quelques-uns sont accompagnés d'éloges que nos lecteurs seraient disposés à approuver. Devant parler d'une contrée lointaine et très peu connue, la Revue doit attendre qu'elle ait pu obtenir des documens positifs et moins sujets à contestation que ceux qui sont réunis dans votre Notice.

Je ne vous en remercie pas moins, M., de votre communication, et je vous prie d'agréer, avec mes remercimens, l'assurance de mes sentimens distingués.

23.

M. Signeul, Ministre de Suède, à Bamberg.

Paris, le 18 mars 1828.

M. et ancien ami, — Je m'empresse de répondre à votre lettre qui nous reste infiniment peu de Collections complètes de la Revue Encyclopédique, que nous faisons rachéter avec soin toutes celles qui peuvent être mises en vente, après la mort de quelques-uns de nos anciens abonnés, que nous sommes obligés de maintenir ces collections au prix réduit de quarante francs par année; ce qui est un prix très modéré, si l'on veut considérer que nous avons donné habituellement un tiers en sus de ce qui étoit promis et dû à nos souscripteurs par les conditions énoncées dans nos prospectus. Pour le prix de 40 fr. par an, nous donnons une valeur matérielle de plus de cent francs, indépendamment de la valeur que reçoit notre Recueil de l'universalité et de la variété des matériaux dont il se compose. Les neuf premières années de la Revue Encyclopédique,

depuis le 1er Janvier 1819 jusqu'au 31 décembre 1827, formeraient donc, moyennant la remise accordée, une Somme totale de 360f; et l'année courante 1828, une Somme additionnelle de 40f., à Paris. Du reste, la Revue est divisée en Séries, dont chacune comprend cinq années, et l'on pourrait ne prendre que la Seconde Série qui commence à l'année 1824. Puis, chaque année est indépendante des années qui y précèdent, et donne une sorte de Statistique annuelle, Scientifique, Littéraire et morale des différentes nations et une Bibliothèque abrégée et choisie, contenant des analyses raisonnées de plus de douze ou quinze cents ouvrages écrits sur les différentes parties des connaissances humaines et dans tous les pays.

Je vous remercie de penser à moi et à notre R. C. Je vous prie de nous procurer un bon correspondant à Bamberg, si vous en avez l'occasion. Après avoir fait l'essai de sa coopération par l'insertion de deux ou trois petits articles appropriés à notre plan, nous pourrions lui offrir des conditions assez avantageuses, et nous aimerions à pouvoir mieux faire connaître à nos Lecteurs la littérature allemande, et l'Allemagne savante et littéraire en général sur lesquelles nous n'avons reçu et publié jusqu'ici que des renseignemens beaucoup trop incomplets. A notre Correspondant devrait s'attacher à la qualité plus qu'à la quantité, et n'enfaire mention que des productions et des choses d'un intérêt général bien au-delà du tems et du lieu où il écrivait.

Je vous prie, M. et ancien ami, de faire agréer mes hommages respectueux dans votre aimable famille, de disposer de moi à Paris, et d'agréer la nouvelle assurance de mes sentimens les plus distingués d'estime et d'attachement.

P. S. Je vous prie de me rappeller au souvenir bienveillant de notre Ministre à Bamberg, M. Roux, mon ancien collègue à la Société de Géographie de Paris qui continue avec succès ses utiles travaux.

(24.)
M. J. Schmidt, à Paris.

Paris, le 18 mars 1828.

J'ai peine à m'expliquer, M., la prétention peu raisonnable que vous avez d'obliger la R. C. à insérer en entier des pièces qui ne seraient point d'un intérêt général

pour ses lecteurs, et qui, par leur nature et leur étendue, reconviennent point à Sanflan. J'attendais de vous des remerciments pour l'attention bienveillante avec laquelle j'ai fait mention des documens que vous m'aviez recommandés. Vous n'avez aucun droit d'en exiger l'insertion, et nous ne pouvons vous l'accorder. — J'ai l'honneur de vous saluer.

25.

Au même.

Post Scriptum joint à la lettre précédente.

J'avais retranché de l'article sur Settalozzi, qui m'a été envoyé de Suisse, des passages qui vous concernaient et qui auraient pu vous blesser. J'ai consenti, pour vous obliger, à insérer une note additionnelle, dans laquelle je signale et je recommande les documens auxquels vous désiriez donner de la publicité. Vous devriez apprécier mon obligeance, et m'en savoir gré, au lieu d'élever une prétention tout à fait inconvenante, en voulant forcer la Revue d'insérer des pièces qui ne peuvent guère intéresser que vous, et qui donneraient sans doute lieu à des réclamations très fondées de la part d'autres personnes..... La Revue s'abstient avec soin de toute personnalité.

26.

M. le comte Alexandre de la Borde, député du Dépt de la Seine.

Paris le 20 Mars 1828.

M. J'ai l'honneur de vous envoyer, comme je vous l'ai promis, d'abord, la note des ouvrages écrits pendant l'odieux régime de la censure et à son occasion; puis, les deux premiers cahiers de la Revue Encyclopédique de l'année 1828, et quelques prospectus de notre recueil que je vous prie de recommander avec chaleur à plusieurs de vos collègues de la chambre des députés qui pourront le faire connaître et le répandre dans leurs départements respectifs, comme une bibliothèque universelle et analytique à laquelle est joint chaque mois un tableau abrégé de la civilisation progressive et comparée dans tous les pays, et comme une véritable institution de bien public qui rattache à notre France, l'un des principaux foyers de la civilisation, le compte rendu productions les plus remarquables dans tous les genres et chez toutes les nations. De plus, cet ouvrage, le plus économique sans exception de tous les Recueils périodiques, donne pour 46 francs par année, 53 fr. pour les départemens une valeur matérielle de plus de cent francs, au prix

moyen des autres journaux. Quel est le propriétaire un peu aisé qui refuserait, pour cette modique retribution, de se tenir au courant de la statistique scientifique et littéraire, agricole, industrielle, commerciale, intellectuelle et morale de toutes les contrées du globe, et de contribuer en même tems à soutenir et à faire prospérer un ouvrage consacré à la gloire nationale de notre patrie, à l'accroissement des sciences et au bien de l'humanité.

Vous, monsieur, qui avez été avec moi et M. Lanjuinais, l'un des fondateurs de la Revue Encyclopédique, et qui avez pu apprécier avec quelle persévérance et quelle abnégation de tous mes intérêts personnels j'ai fondé et dirigé cette difficile et dispendieuse entreprise depuis dix années, vous m'aiderez sans doute à lui donner une nouvelle impulsion et à lui procurer en France les succès et les suffrages qu'elle obtient en Russie, en Italie, dans les pays Bas, en Danemark, dans les deux Amériques et dans plusieurs autres contrées étrangères.

Je vous prierai de mettre à ma disposition le résumé de votre voyage, dès que vous l'aurez terminé. Je le ferai imprimer, vous le lirez sur les épreuves que vous aurez le tems de revoir à loisir, et il ne sera inséré que dans le cahier de la Revue Encyclopédique dont la publication suivra immédiatement la lecture publique que vous en aurez faite.

J'ai l'honneur &.

27.

M. Bellizard et Cie. Libraires de la cour de Russie, à Paris.

Paris, le 20 mars 1828.

M., — Je m'empresse de répondre à votre lettre d'hier, pour confirmer par ma réponse notre convention verbale.

Je fais déposer pour vous chez M. Dufart, à Paris, — 65 (60 exemplaires) de la R. E. de 1828, aux conditions suivantes:

1°. Vous me payerez l'abonnement annuel, tant pour 1828 que pour les années qui suivront, au prix de 40/46, net — le exemplaire livré à Paris, sauf le cas d'augmentation dans le prix d'abonnement pour l'avenir.

2°. Vous me ferez remettre, chaque année, du 1er octobre, au 15 novembre au plus tard, le solde des abonnemens de l'année, à quelque époque qu'ils aient été faits, en une traite à 3 mois — tirée sur une maison de banque de Paris.

Vous trouverez ci contre la facture de vos abonnemens de cette année, y compris les complémens dont vous m'avez

la note, qui seront incessamment remis pour vous chez M. Dufart.

J'espère, M., que vous aurez la bonté, à votre retour en Russie, de faire annoncer quelquefois avec soin la R. E. dans les Journaux russes les plus répandus, de vous faire adresser de loin en loin quelques ouvrages nouveaux et d'un intérêt général, publiés en Russie, dont nous rendrons compte dans notre Recueil, et de nous procurer, si vous en avez l'occasion, un ou deux Correspondans à St. Pétersbourg, pour nous tenir au courant soit des publications nouvelles, dignes d'être mentionnées dans notre Bibliographie analytique et choisie, soit des nouvelles scientifiques et littéraires, concernant la Russie, dignes de fixer l'attention dans les autres Pays. — Agréez, etc.

28.

S. Exc. M. le Gl Boyer, Président de la Rép. d'Haïti.

Paris, le 21 mars 1828.

M. le Président, — J'ai l'honneur d'accuser réception à V. Exc. de la Somme de 430. 90 qu'a fait remettre de votre part à la Direction de la R. E., M. Frémineau de Paris.

Il résulte du compte que vous trouverez d'autre part, qu'il reste dû à la R. E. la Somme totale de 721. 10 pour les 3 années 1825, 1826 et 1827, tandis que nous redevons 4. 60 à M. le Gal Inginac.

J'ai l'honneur, M. le Président, de renouveler à V. Exc. l'instante prière de nous faire adresser par M. Seguy Villevaleix, ou par quelques autres citoyens d'Haïti des renseignemens sur l'état de l'agriculture, de l'industrie, de l'instruction publique, de la législation, de l'administration, etc., de la Nation Haïtienne qui nous fournissent le moyen de la comprendre quelquefois dans notre Tableau abrégé de la Civilisation progressive et comparée des différens peuples. J'avais écrit plusieurs Lettres à M. le Sénateur Roannès, dont je n'ai jamais reçu aucune réponse. Il m'avait cependant fait espérer, ainsi que M. le Colonel Piemont (en 8bre 1825), et MM. D'Inginac fils et Seguy Villevaleix (en 7bre 1826), qu'après leur retour auprès du Prince ils aimeraient à correspondre de tems en tems avec la R. E. pour y faire connaître et apprécier l'état statistique, agricole, commercial, moral et intellectuel de leur Patrie. Je ne puis m'expliquer le silence absolu de ces MM., qui contraste si étrangement avec leurs obligeantes promesses et avec les intérêts bien entendus de la bonne réputation et de la gloire, du crédit national et de la prospérité de la République d'Haïti, à laquelle, mes Collègues et moi, nous serons toujours disposés à rendre tous les Services qui —

dépendront de nous.

Je prie V. Exc. d'agréer l'hommage de ma respectueuse consid.on

Compte avec la Revue Encyclopédique.

	M. le Prés.	le Gal Inginac
1825		
10 abonnemens à la R. E.	460 — „	
1 id — id —		46 — „
La Reliure	40 — „	4 — „
1826		
10 abonnemens à la R. E.	460 — „	
1 id — id —		46 — „
La Reliure	40 — „	4 — „
1827		
10 abonnemens à la R. E.	460 — „	
1 id — id —		46 „
La Reliure	40 — „	4 — „
Les 417 f 60 c., reçus le 22 mai 1827, par les	1500 — „	150 — „

mains de M. Frémineau, se partagent ainsi:

p. le compte de M. le Président	348 — „		
p. celui du Gal Inginac 69 — 60 }			154 — 60
reçu du même par Baudin Etesse 85 — „ }		778 — 90	
Le 27 février, nous recevons par M. Frémineau p. le compte de M. le Président	430 — 90		
Reste dû par M. le Président . . .		721 — 10	4 — 60

Nous redevons à M. le Gal Inginac la somme de 4 f. 60 c. (1)

(1) Copie de cette lettre a été envoyée au général Boyer, le 30 mars 1830, avec une addition de compte, portant à son débit 971, 10 c. et 20 f 40 c. dûs par le général Inginac (on a ajouté 250 fr. pr 10 exres envoyés au Prest pendt les 6 1er mois 1828, et 25 fr. pr 1 exre au général.)

29.

M. le Président de la Soc. royale des Amis des Sciences et des Lettres, de Varsovie.

À Varsovie, Pologne,

= lettre envoyée par les soins de M. Podczaszynski (Michel) et de Madame la Comtesse Ostrowska.

Paris, le 24 mars 1828.

M. le Président, — J'ai reçu, il y a deux jours, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date de Varsovie, du 26 janvier dernier, pour m'annoncer que la société royale de Varsovie a daigné me choisir l'un de ses membres correspondans, dans sa séance du 20 janvier de cette année. Je m'empresse de vous accuser réception de cette lettre, en vous priant, M. le Président, de faire agréer à la société royale l'expression de ma profonde reconnaissance. J'apprécie, comme je le dois, la haute faveur qui m'est accordée, et j'y vois une recompense précieuse des efforts et des travaux par lesquels j'ai tâché, en fondant la R. E., d'établir et de maintenir en activité, depuis dix années, un moyen central de propagation

= j'écris en même tems des lettres particulières à Messieurs Julien Ursin Niemcewicz, Joachim Lelewel, Felix Bentkowski, le Comte Louis Plater, le Comte Frédéric Skarbek, à Varsovie. (tous membres de la société des amis des sciences et des lettres, et qui ont contribué à me faire nommer membre correspondant)

des lumières et de communications mutuelles, scientifiques et littéraires, entre les hommes généreux et éclairés de tous les pays. J'aime surtout à faire partie de la première Société de la Pologne, de cette noble nation, à laquelle me lient depuis longtems les affections et les souvenirs de ma jeunesse. Honoré dans les camps et dans mes voyages de la bienveillante amitié de plusieurs de vos compatriotes les plus distingués, et d'un héros patriote l'illustre général Kosciuszko, dont le nom historique, généralement révéré, consacré par l'estime universelle, qui est le véritable élément de la gloire, plane au-dessus de la sphère orageuse des passions et des partis politiques, j'étais polonais par le coeur, bien avant que votre choix, si honorable pour moi, M. le Président et MM. les membres de la Société royale, me rendit, pour ainsi dire, votre compatriote et polonais par adoption. Je ne négligerai rien pour justifier ce beau titre, en contribuant à faire connaître les productions remarquables dans tous les genres et les travaux intellectuels et industriels dont la Pologne s'honore, ou qu'elle pourra présenter avec confiance aux nations étrangères. Notre Recueil central de la civilisation progressive et comparée me fournira le moyen de rendre souvent justice à votre patrie, si quelques uns de ses Membres de votre Société veulent m'adresser, comme à l'un de leurs Collègues dévoués, des renseignements appropriés à notre plan, soit sur les travaux annuels de la société elle-même, soit sur l'état des Sciences, de l'agriculture, des arts industriels, de l'instruction publique, de la littérature, des Beaux-Arts, etc. — dans votre patrie. Je paierai ainsi le tribut que je vous dois, et j'aurai aussi le plaisir de faire hommage, sous vos auspices, à la Société royale d'une nouvelle édition de l'Essai sur l'emploi du tems et des deux livrets pratiques, Agenda général et Biomètre, que je crois lui avoir déjà envoyés, ainsi que d'un Recueil de pièces de poésies détachées, composées sous l'inspiration et l'influence de beaucoup de circonstances orageuses que j'ai traversées.

Je vous prie, M. le Président, de faire agréer à la Société royale de Varsovie, et en particulier à MM. les Professeurs Joachim Lelewel et Frédéric Skarbek mes —

remercîmens sincères, et d'agréer pour vous même et pour vos honorables collègues, l'hommage de ma respectueuse considération.

P. S. Je joins ici, comme vous me la demandez, M. le Président, la date de ma naissance et les titres que je possède.

30.
M. Sh. de Golbéry, à Colmar.

Paris, le 23 mars 1828.

= instruction pour nos Correspondans littéraires en Allemagne, et dans d'autres pays. 3

M. et ami, — Depuis 2 mois, je me propose tous les jours de vous écrire, et j'en suis tous les jours empêché par mes occupations pénibles et urgentes. Cependant, depuis 2 mois entiers, vous ne m'avez point donné signe de vie, et vous m'aviez si bien habitué à votre aimable et constante sympathie, que votre silence absolu et prolongé m'inquiète. J'espère que votre santé est bonne, que vos dispositions bienveillantes et amicales pour la R. E. et pour moi sont toujours les mêmes, que vous appréciez la juste sévérité avec laquelle je continue, sans me décourager ni me rebuter, notre difficile entreprise. Je pense que vous continuez à recevoir toujours les journaux et ouvrages périodiques allemands, pour lesquels j'envoie un certain nombre d'exemplaires de notre Revue en échange. Puisque vous avez sans doute beaucoup de travaux, vous êtes fidèle à notre Recueil central de la Civilisation progressive et comparée. Je vous ai prié d'apporter une attention particulière à écrire surtout, dans vos articles, les noms propres qui sont souvent illisibles, non seulement pour moi, mais pour les auxiliaires que je consulte. Je vous prie aussi de recommander à vos amis et correspondans en Allemagne de vous bien tenir au courant de leurs productions nouvelles les plus remarquables en tout genre, dans l'intérêt même de la gloire nationale de leur pays, afin que nos aperçus, toujours trop rapides et incomplets, sur la Littérature allemande donnent au moins des indications de tout ce qui mérite de fixer l'attention des nationaux et des étrangers. Nous devrions rapprocher et comparer de tous entre eux les principales universités, les doctrines qu'on y enseigne, les divers régimes qu'on y suit pour l'administration intérieure et pour l'instruction, les professeurs les plus célèbres, les cours les plus fréquentés. Nous devrions aussi présenter successivement une sorte de —

Statistique agricole, industrielle, scientifique, littéraire, administrative, commerciale, morale et intellectuelle de chacune des nations différentes dont se compose la patrie germanique. La Bibliothèque Allemande, publiée je crois à Strasbourg, et que vous devez avoir facilement à votre disposition, que j'ai reçue pendant quelque temps, que j'ai fait annoncer avec soin, que l'on a cessé de ménager, je ne sais pourquoi, puisque je me serais fait un vrai plaisir de la citer avec de justes éloges dans l'occasion, pourrait vous fournir de bons et utiles matériaux. La physionomie particulière et locale du Pays de Bade, du Wurtemberg, de la Bavière, de l'Autriche, de la Prusse, de la Saxe, de la Savoie, des villes anséatiques, des nouveaux petits États de la Confédération, serait curieuse à observer, chaque royaume ou état devant offrir des traits caractéristiques et distincts. Vous avez assez de relations en Allemagne et vous avez vous même assez voyagé dans quelques parties de cette vaste contrée, pour être en état d'observer et de juger par vous même, ou avec l'aide de quelques amis éclairés, ce qui est propre à la littérature, à la philosophie, à la législation, à l'enseignement, à l'esprit public et aux mœurs privées, aux travaux intellectuels ou industriels dans chaque fraction de la grande famille allemande, et quels sont, sur chaque point, les symptômes qui peuvent annoncer un état stationnaire, ou rétrograde, ou progressif. Les influences comparées des deux religions qui se partagent les populations, des diverses formes de gouvernement, des systèmes philosophiques, des méthodes d'instruction, des habitudes sociales, des fortunes réparties dans des proportions plus ou moins inégales, des écoles nouvelles, religieuses, politiques, historiques, économiques, littéraires, mériteraient aussi un examen approfondi. Le résumé à peu près exact des productions publiées dans chaque État, sur les différentes parties des connaissances humaines ferait connaître la direction donnée aux esprits et les progrès obtenus dans chaque branche. Ainsi peu, l'Allemagne toute entière serait explorée, appréciée et produite au grand jour. Un modèle serait offert

à nos Correspondans pour nous présenter sous les mêmes formes infiniment variées les autres contrées du globe que chacun d'eux aurait l'occasion et le moyen de bien observer. Un coloris plus vigoureux animerait nos tableaux souvent pâles et ternes. L'attention et l'intérêt de nos Lecteurs seraient réveillés, excités, soutenus, et la R. E. prendrait enfin l'essor que la Revue d'Edimbourg n'a réussi à prendre qu'à la onzième ou douzième année de ses publications trimestrielles. — Un même succès nous attend, si nous voulons perfectionner et compléter l'exécution de notre Recueil dont le plan est beaucoup plus vaste, plus méthodique, qui est écrit dans une langue plus généralement répandue et dont l'universalité est l'un des caractères distinctifs, qui enfin réalise une pensée grande et féconde, le rapprochement des nations appelées à se communiquer mutuellement leurs lumières, leurs améliorations, leurs progrès, même leurs imperfections ou leurs fautes, ce qui ouvre une nouvelle source d'instruction.

Vous excuserez ces longs détails. J'avais besoin de causer un peu longuement avec vous. Je vous prie d'offrir à Mme Golbéry mes hommages respectueux, et de recevoir vs même, etc.

P.S. J'avais espéré vous voir arriver à la Ch. des Députés.

31.

S. Exc. M. le Cte Capo d'Istrias, Gouverneur de la Grèce.

Paris, le 26 mars 1828.

M. le Cte, — J'ai l'honneur d'adresser à V. Exc, en profitant de l'occasion favorable que m'offre M. Spaniolacchi, qui retourne en Grèce, les deux premiers cahiers de la Revue Encyclop. de cette année, dont l'un renferme une nouvelle Notice sur la Grèce, rédigée par M. Michel Schinas. — Notre Revue a contribué souvent à ranimer l'intérêt de l'Europe et du monde entier en faveur de la nation héroïque qui vous a confié le soin de présider à ses destinées. Vous accomplirez cette tâche glorieuse, en consolidant l'oeuvre de l'indépendance de la Grèce et l'oeuvre plus difficile de sa régénération sociale. Et nous serons toujours empressés, mes Collègues et moi, à comprendre la nation grecque, dans notre tableau abrégé de la Civilisation progressive et comparée. J'oserai prier V. Excellence d'inviter quelques-uns des Grecs instruits

ou des Philhellènes zélés qui sont auprès d'elle, à nous — transmettre de tems en tems des Esquisses de l'état — agricole, industriel, maritime, statistique, politique, moral et intellectuel des Grecs, de leurs efforts et de leurs progrès. Nous accueillerons avec soin les renseignemens, appropriés à notre plan, qui nous seront adressés, et nous serons heureux de faire connaître et apprécier les bienfaits de Votre administration et les améliorations en tout genre dont la Grèce vous sera redevable.

J'ai l'honneur, etc.

32.

M. Delanaud, à Bruxelles.

Paris, le 28 mars 1828.

M. et cher Compatriote, — Je profite du retour de M. Odenaere à Bruxelles pour répondre à votre lettre du 11 de ce mois et pour vous envoyer, d'après votre demande, les deux 1ers Cahiers (Janvier et février) de la Revue de cette année. Vous redevez, d'après notre livre d'abonnement, quatre vingt deux francs pour les deux années 1826 et 1827, pour lesquelles nous vous faisons la remise de 5 francs par abonnement pris à Paris, la plus forte que nous faisions à nos Souscripteurs, qui doivent apprécier la libéralité très insolite avec laquelle nous donnons, chaque mois, un cahier de 3, 4, 5, même 6 feuilles d'impression au delà du nombre promis et dû d'après notre Prospectus. Je vous prie de recommencer avec chaleur, dans l'occasion, — cette difficile et dispendieuse Entreprise à laquelle je sacrifie avec persévérance, depuis dix années ma vie entière et une partie de ma fortune.

Je n'ai fait qu'entrevoir M. Siegot, de Dijon, et — j'ignore s'il est encore à Paris. Toute personne adressée par vous sera toujours bien reçue par moi, en attendant que j'aie le plaisir de vous recevoir vous même.

Je n'ai jamais su et je vous prie de vouloir me dire ce que vous avez fait au sujet de l'article me concernant dans la Biographie. Un sentiment de justice et de convenance a dû porter M. Jullien à réparer le tort grave qu'il m'avait fait et qu'il s'était fait à lui même, en reproduisant contre moi des calomnies odieuses que Callias, Jambeau et Carrion de concert, avaient dans le tems répandues avec profusion contre un jeune homme de 19 ans, plongé parmi

dans les cachots où il était malade de la poitrine, et où ils croyaient qu'il ne tarderait pas à mourir et leur servirait de bon émissaire. Je ne pense pas que M. Julian veuille être le continuateur de Carrier et de ses complices. Il le serait à son insu, et pourrait s'en repentir amèrement plus tard, s'il ne retractait pas avec loyauté l'article rempli d'assertions inexactes, mensongères, calomnieuses, qui a échappé sans doute à son attention, et contre lequel j'ai reclamé. Vous devez vous-même, M., faire ce que je ferais à votre place, insister avec l'énergie d'un homme de bien pour que justice soit rendue à votre compatriote absent, auquel du reste le monde entier commence à rendre une entière justice, si quelques hommes hésitent à la lui refuser.

Dans ma discussion publique avec M. Ferussac, j'ai dû et voulu rappeller quelques faits qu'il avait voulu dissimuler, et mes Collègues et Collaborateurs ont encouragé et approuvé la publicité que j'ai donné à ces faits, qui appartiennent à l'histoire littéraire de notre époque, et à la fondation de notre Recueil. Je me suis renfermé dans les bornes d'une grande modération et d'une polémique toujours polie; mon adversaire a-t-il gardé la même mesure? Les lecteurs impartiaux ont pu en juger. "Tute fâches, Jupin; donc tu as tort." La colère prouve rarement qu'on ait raison.

Je fais insérer dans ce mois-ci, bien que mon cahier soit plus que rempli, l'article joint à votre lettre, et qui intéresse M. Jobard. Je vous prie de lui offrir mes civilités, et de le prier de m'envoyer 2 autres cartes lithographiées de la Corse, avec la note du prix dont je lui tiendrai compte.

Offrez, je vs prie, mes hommages à vos Dames, et recevez, etc.

33.

M. le Colonel Daunfelt à paris

Paris, le 6 Avril 1828.

M. le colonel, En me félicitant beaucoup d'avoir fait votre connaissance personnelle à paris, et en espérant bien la cultiver par correspondance, même après que vous serez de retour dans votre patrie, je crois pouvoir vous indiquer le moyen de donner à cette correspondance un aliment perpétuel et un but d'intérêt public.

Notre Revue Encyclopédique est une sorte de Recueil central de la civilisation progressive et comparée dans

tous les pays. Nous aimerons à y comprendre souvent la Suède, dans notre galerie des nations civilisées, et à faire connaître et apprécier les travaux intellectuels, scientifiques et industriels, historiques, philologiques, littéraire, de ceux de vos compatriotes qui s'occupent des sciences, d'industrie, de littérature et de beaux arts. J'oserai donc vous prier d'inviter quelques savans, quelques littérateurs à nous transmettre de tems en tems, sous le couvert de la légation suédoise à paris:

1°. des indications et des annonces raisonnées des meilleurs ouvrages, nouveaux et importans, publiés en suède;

2°. des articles substantiels, intéressans et instructifs, de nouvelles scientifiques, industrielles et littéraires, concernant l'état et les progrès de l'agriculture, de l'industrie et des arts mécaniques, des établissemens en tout genre, publics et utiles, dignes d'être connus au dehors, de la statistique et de l'économie politique, de la population, de l'instruction publique &c.;

3°. de courtes notices sur vos universités, vos écoles, vos académies, sur vos sociétés savantes, littéraires, philantropiques et sur leurs travaux annuels, sur votre législation, vos antiquités, vos musées, vos théâtres, votre littérature, vos beaux arts;

4° enfin, quelques notices nécrologiques sur les hommes distingués et utiles que la mort vient moissonner, chaque année.

Trois ou quatre personnes, instruites, zélées pour la gloire nationale et pour le bien public, qui voudraient se partager cette correspondance et se charger chacune d'un objet déterminé ou d'une branche analogue à ses occupations, à ses recherches, à ses études habituelles et à ses goûts, suffiraient pour nous procurer seulement 4, ou 5, ou 6 pages par mois sur la Suède, qui entrerait ainsi dans des relations plus fréquentes, plus régulières, plus intimes avec le continent. Le commerce et l'industrie, autant que les sciences, l'agriculture, l'histoire naturelle, la physiologie, la littérature et les beaux arts trouveraient également leurs avantages et les moyens de s'améliorer dans ces communications périodiques et publiques. Nous aimerions d'autant plus à faire souvent mention de la Suède dans notre Revue, qu'il en résulterait pour nous l'occasion de payer un juste tribut d'éloges à votre gouvernement, et au monarque, notre compatriote, appelé par vos honorables suffrages

et par le choix libre et volontaire de la nation, à présider aux destinées du peuple suédois. Vous m'obligerez, Monsieur, en concourant, avec un zèle patriotique digne de vous, à me rendre plus facile l'exécution de la tâche difficile que j'ai entreprise. M. Pash, professeur de technologie, que j'avais beaucoup vu, pendant son séjour à Paris, m'avait promis de correspondre exactement avec moi, et je n'ai reçu de lui aucun signe de vie. Je me crois fondé à espérer qu'il n'en sera pas de même avec vous; et M. Pash lui-même au souvenir duquel je vous prie de me rappeller, sera très bien reçu, s'il veut m'écrire et acquitter, quoique bien tardivement, son ancienne promesse.

Je vous prierai aussi, Monsieur le colonel, de répandre dans l'occasion notre Revue dont je joins ici quelques prospectus, et de me procurer, comme vous me l'avez promis, une notice sur la statistique, la population, l'état agricole et industriel, moral et politique de la Laponie sur ses moeurs, ses usages, l'état de ses habitans, les productions et les relations commerciales du pays.

J'espère vous revoir dans quelques mois à Paris, et je vous prie d'agréer, &c.a.

34.

M. Ant.o Stella et fils éditeur du Journal Italien il nuovo Ricoglitore à Milan

Paris le 8 avril 1826.

M. En réponse à votre lettre du 22 mars dernier, qui m'est parvenue hier, je m'empresse de vous annoncer que j'accepte l'échange que vous me proposez de la Revue Encyclopédique, qui publie jusqu'à 16, 18 et même 20 feuilles d'impression par mois, avec votre journal: il nuovo Ricoglitore dont je ne connais encore neanmoins ni le format, ni l'étendue, ni le plan, ni la rédaction; moyennant que cet échange sera en sus de l'abonnement que vous avez coutume de prendre à notre Revue; que vous annoncerez de tems en tems dans votre journal la Revue Encyclopédique qui vous rendra le même service; que vous nous enverrez les trois exemplaires proposés par votre lettre et qui nous servirons à faire connaître et à répandre votre journal, et enfin que vous nous ferez parvenir, quand vous en aurez l'occasion, des ouvrages nouveaux et importans publiés en Italie qui

deviendront l'objet d'annonces soignées dans notre recueil. Le but de la Revue Encyclopédique étant de rapprocher par des communications mutuelles les hommes éclairés de toutes les nations et de mieux faire connaître à chaque pays les littératures des autres pays, vous nous aiderez, Monsieur, à atteindre ce but, et j'aimerais aussi à faire usage de votre journal littéraire pour répandre d'avantage la connaissance et le goût de la littérature Italienne. Agréez. etc

P.S. Je vous invite à nous envoyer, comme vous le proposez, un de vos numéros par la poste, pour qu'il nous arrive dans le plus court délai possible, et les deux autres, ainsi que les ouvrages destinés à notre Revue Encyclopédique, avec une adresse bien distincte pour éviter toute confusion, par l'intermédiaire de Mrs Treuttel et Wurtz ou de Mrs. Rey et gravier, libraires à paris.).

35.

M. Reiburg, à Paris.

Paris, le 14 Avril 1828.

M., — Je me suis présenté trois fois chez vous, depuis le commencement de l'année, pour m'entendre avec vous au sujet de votre collaboration avec la Revue Encyclopédique, — et pour vous proposer de lui fournir seulement dix ou douze pages dans l'année, en continuant à la recevoir.

Ne vous ayant point rencontré, j'ai reçu de vous un billet très laconique, dans lequel, sans me donner aucun motif, vous annoncez ne pouvoir plus fournir d'articles à notre Recueil.

L'envoi de la Revue, qui vous était fait depuis l'origine, a été discontinué provisoirement, et jusqu'à ce que je puisse connaître vos intentions définitives. Car j'ai toujours cru et je me persuade encore que vous ne voudrez pas abandonner entièrement une Entreprise de bien public, tout-à-fait honorable, et si étrangère à ce qu'on peut appeler esprit mercantile, que, tous les ans, depuis qu'elle est fondée, elle a donné, dans chacun de ses Cahiers mensuels, plusieurs feuilles d'impression au-delà du nombre promis et dû aux Souscripteurs, et a fait ainsi un sacrifice volontaire de plus de douze

mille francs par année, pendant dix ans, au profit des hommes de lettres et des amis des sciences et des arts, qui doivent apprécier une semblable libéralité, très rare et imitée, et peut-être même unique dans son genre en Europe. Vous, M., qui êtes au nombre des hommes généreux, dignes et capables de reconnaître un service aussi évidemment rendu avec désintéressement et dévouement à la cause des lumières et de la civilisation, vous aimerez, je n'en doute point, à rester dans nos rangs et à ne pas vous égarer d'un ouvrage périodique, continué avec tant de persévérance et d'abnégation entière de toute vue d'intérêt personnel, et qui a contribué utilement à mieux faire connaître les nations les unes aux autres, à établir entre elles des communications scientifiques et littéraires, réciproquement profitables et instructives, à former enfin une sorte de sainte alliance entre les écrivains et les savans qui sont les représentants naturels du génie et du caractère national de chaque pays.

Sar ces motifs, j'aurais manqué aux égards que je vous dois, en retranchant votre nom, sans votre aveu, d'une liste honorable sur laquelle je désire et j'espère vous conserver.

J'irai vous voir incessamment à ce sujet, et vous prie d'agréer, en attendant, M., l'assurance de mes sentiments distingués.

---

3 C.

M. Hyphon Girardin, off. retraité, à Delle près Béfort, (Haut-Rhin).

Paris, le 12 Avril 1828.

M. — Lorsque votre Lettre nous est parvenue, la 3e Livraison de la Revue était expédiée à votre adresse, et sera par conséquent portée sur votre compte. Quoique votre abonnement eût été inscrit pour un an, selon votre demande, et quoique notre usage ne soit point de recevoir jamais des abonnements de 3 mois, nous ferons cette fois une exception en votre faveur, puisqu'il paraît que vous vous êtes trompé sur le but et sur le plan de notre Recueil. L'abonnement de 3 mois est du prix de 15 francs que nous vous prions de vouloir bien nous faire passer soit en don sur la poste, soit en un effet

Sur Paris.

Vous aurez pu remarquer, M., que notre Revue Encyclopédique embrasse d'une manière abrégée toutes les connaissances humaines et toutes les contrées du globe; qu'elle donne chaque mois plusieurs feuilles d'impression (c'est-à-dire, plus de mille francs par mois) au-delà de ce qu'elle a promis et de ce qu'elle doit à ses souscripteurs; qu'elle est une véritable entreprise de bien public, consacrée à la gloire nationale de la France et aux progrès des lumières; qu'elle est, enfin, par la nature, la variété et l'universalité des matières qu'elle comprend dans son vaste plan, et par la modicité de son prix, le Recueil le plus économique et le plus universel qui existe de l'Univers entier. On a, pour 48f. par année, à Paris; 53 f. dans les départemens, les comptes rendus de plus de quinze cents ouvrages, nouveaux et choisis, français et étrangers; plus de quarante mémoires originaux, intéressans et instructifs, sur des objets d'un intérêt général, et plus de six cents articles de nouvelles scientifiques et littéraires de tous les pays, formant une sorte de Panorama du monde civilisé, où l'on voit en peu de temps le mouvement progressif, social et industriel des différentes nations.

Agréez, etc.

37.

Extrait de la France Constitutionnelle, du 11 Avril 1828.

Vendredi 11 Avril 1828.

On lit dans la Revue Encyclopédique, journal scientifique et littéraire, qui chaque jour justifie de plus en plus son titre, que l'Europe est peuplée de 227 millions d'individus et publie 2142 journaux. C'est qu'un journal pour 106 mille habitans. L'Amérique, beaucoup plus moderne, a 978 journaux pour 39 millions d'habitans; c'est un journal pour 40 mille: cette contrée marche à pas de géant vers la civilisation. Dans un siècle, elle aura devancé notre Europe.

L'Asie, qui a 390 millions d'habitans, n'offre qu'un journal pour quatorze millions, et l'Afrique, peuplée de soixante millions d'âmes, un journal pour cinq millions.

(38.)
Extrait de la Franco constitutionnelle

Mercredi 16 avril 1828.

Revue Encyclopédique, ou Analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la littérature, les sciences et les arts.

Le plan de ce Recueil, fondé par M. Jullien, et vatte, et son exécution est suivie avec beaucoup de zèle; — sa publication est attendue, chaque mois, avec impatience, des amis des lettres et de la civilisation, de tous les hommes studieux qui comprennent l'importance d'une revue rapide et abrégée des travaux de l'esprit humain dans toutes les parties du monde civilisé et dans toutes les branches des connaissances.

Le cahier de février et celui de mars renferment entre autres articles remarquables, une excellente notice sur la civilisation de l'Afrique, par M. Chauvet; des études sur la révolution de la Grèce et sur le sort probable réservé à cette — nation. Une analyse, par M. J.-B. Say, du rapport fait en 1827 à la chambre des communes d'Angleterre, sur les émigrations et les colonisations; et une autre analyse, — par M. Auguste Fabre, de l'histoire de la guerre de la Péninsule, par le général Foy; un jugement comparatif des proverbes de M. Th. Leclercq, de M. A. Romieu et des Soirées de Neuilly, par M. Patin. Une curieuse et statistique sur la presse périodique offre une comparaison — entre la population des divers États et des journaux — qu'on y publie. L'examen d'une histoire de la révolution de la Colombie, ouvrage écrit en espagnol, par M. Restrepo, Ministre de l'intérieur de cette république. Un très bon article sur la grande description de l'Égypte, par M. Agoub.

Le Bulletin Bibliographique contient chaque mois, les annonces raisonnées de plus de cent ouvrages, français ou étrangers. Parmi les plus importans, nous citerons un rapport sur l'état des mines du Mexique; une vie de — Bonaparte, par William Hazlitt, formant la contre-partie de celle de Walter Scott; les mémoires sur les colonies de Bien faisance de Frederiks-oord et Wortel; l'histoire de — Napoléon, par M. de Norvins, etc.

Après ces Analyses, une abondante collection de — Nouvelles scientifiques et littéraires fait passer sous les —

jeux de lecture tout ce qui peut l'intéresser dans les deux Mondes, les travaux des sociétés savantes, les mesures prises pour favoriser les études, les établissemens utiles en tout genre, l'apparition de nouveaux journaux, l'analyse des nouvelles pièces des grands Théâtres, l'appréciation des ouvrages de peinture et de Sculpture, exposés au salon, enfin des notices nécrologiques parmi lesquelles on remarque celles qui sont consacrées à M. de Staël, à M. Pichat, à M. François de Neufchâteau, à Mme de Ségur, etc. Cet intéressant Recueil mérite, sous tous les rapports, le Succès qu'il obtient en France et dans les pays étrangers.

39.

M. Sueur Merlin

Paris le 20 avril 1828.

M. et cher collaborateur et collègue, Je n'ai pu absolument trouver un instant pour vous répondre, et j'espérais me réunir à vous, vendredi soir, à la société de géographie où j'ai été empêché d'aller. Je me couche, tous les soirs, à 1 ou 2 heures après minuit, ayant toujours à préparer pour le lendemain matin des travaux que la multitude des incidens, des embarras, des étrangers qui dérobent ma journée, ne me permettent point de faire dans les heures de mon bureau. Donc, je me lève tard, et je tâche de n'entrer à mon bureau qu'à dix heures, puis j'y trouve tant d'objets urgens que ma correspondance, de plus de 12 ou 15 lettres par jour, est malgré moi, toujours arriérée. J'ai encore environ 60 lettres non répondues depuis le 1er Janvier dernier, et qui exigent réponse. Avant tout, je dois faire et publier ma grande lettre circulaire de chaque mois, mon cahier imprimé de 300 pages, et contenant plus de 160 ou 200 articles différens, tous revus avec soin, le plus souvent réduits ou modifiés. Au milieu de ce tourbillon enflammé, condamné à la dure nécessité de sacrifier mon repos, ma liberté, ma santé, une partie de ma fortune, de négliger ma propre famille, mes plus chers intérêts, le soin de mon bonheur, j'ai droit à l'indulgence de ceux qui ont des relations avec moi et qui peuvent connaître et apprécier mon genre de vie véritable suicide moral et intellectuel de tous les instans, et j'ai droit aussi, j'ose le dire, à la reconnaissance des

hommes de lettres et des amis de la civilisation et de l'humanité, pour d'aussi grands sacrifices renouvellés avec persévérance et dévouement depuis plus de dix années pour fonder, diriger, maintenir au milieu des obstacles, des dégoûts, des chagrins, des rivalités haineuses, des injustices, des calomnies, des pertes d'argent, une grande, difficile et dispendieuse entreprise de bien public.

Sur tous ces motifs, j'ai besoin, je le répète, que mes collaborateurs n'exigent point de moi, dans nos relations habituelles cette exactitude rigoureuse dont je me fais un devoir envers le public, en me soumettant à une régularité non interrompue depuis dix ans pour remplir les pénibles engagemens que j'ai contractés.

J'espère aller vous voir à votre bureau, l'un des jours de la semaine prochaine, si vous pouvez venir chez moi, un matin, de dix à deux heures, vous serez presque toujours sur de me trouver, sauf les 3 matinées de lundi mardi et mercredi où le collège électoral de mon arrondissement m'occasionnera une dépense de quelques heures.

Je vous prie d'offrir mes hommages respectueux à madame Sœur merlin, etc.

40.)

Extrait du Journal de la Soc. de la morale chrétienne, T. IX, p. 58.

Revue Encyclopédique, ou Analyses et Annonces raisonnées des productions les plus remarquables dans la littérature, les Sciences et les arts, par une reunion de membres de l'Institut et d'autres hommes de Lettres. — Année 1827 (neuvième année de la publication).

Parmi les Recueil mensuels qui se publient en France, la Revue Encyclopédique est, sans contredit, placée au premier rang par la pureté de ses opinions littéraires, morales et philosophiques, par le talent bien reconnu de ses collaborateurs, par l'indépendance de ses jugemens, enfin par son étendue qui lui permet de traiter chaque sujet avec l'importance qu'il comporte. Aussi jouit-elle maintenant, chez tous les peuples civilisés, d'une juste considération, et peut-on la regarder comme le meilleur moyen de communication établi entre des hommes qui cultivent les Sciences, la littérature, la philosophie. Sous ce dernier point de vue,

ce journal rend d'éminens services ; on en jugera par les détails suivans, dont l'exactitude peut facilement être vérifiée.

En 1827, la Revue Encyclopédique, qui n'avait pris d'engagement que pour douze numéros à quatorze feuilles, ou 168 feuilles d'impression, ou 2, 688 pages, a dépassé de beaucoup ces limites, puisqu'elle a publié 3, 500 pages, ou 218 feuilles, c'est-à-dire, 50 feuilles au-delà de ce qu'elle avait promis. Un tel désintéressement de la part du Directeur de ce journal mérite d'être remarqué : c'est un acte de philantropie éclairée, et cela prouve que M. Jullien, de Paris, met le désir d'être utile avant celui de s'enrichir.

Dans les douze numéros de l'année 1827, on trouve 32 mémoires originaux, ou notices détaillées sur des objets d'un intérêt général et qui appartiennent soit à la France, soit à d'autres contrées. On y lit 774 analyses d'une étendue moyenne de 8 à 10 pages sur les ouvrages les plus importans publiés dans tous les pays civilisés. Parmi les autres ouvrages qui ne sont qu'annoncés, mais avec assez de détails cependant pour qu'on puisse s'en former une idée et juger s'ils méritent ou non d'être consultés, il y en a 737 publiés en France, 114 en Angleterre, 100 en Italie, 87 en Allemagne, 80 dans les Pays-Bas, 47 dans l'Amérique Septentrionale, 30 en Russie, 26 en Suisse, 11 en Danemark, 7 dans l'Amérique méridionale, 5 en Portugal, 3 en Suède, 3 en Espagne, 1 en Pologne et 1 en Norvége ; enfin on y rencontre 437 nouvelles littéraires, industrielles ou scientifiques ainsi divisées : 356 pour l'Europe, 62 pour l'Amérique, 10 pour l'Afrique, 5 pour l'Asie, et 4 pour l'Océanie ; en tout 1795 articles, qui tous plus ou moins ont dû contribuer à répandre les lumières, et par conséquent à accroître la civilisation. Ces calculs prouvent, plus que tous les éloges que nous pourrions faire, combien un tel Journal est utile ; on pourrait encore en déduire quelques considérations politiques qui sortiraient de nos attributions, mais qui naissent naturellement de la

comparaison que chacun peut faire entre les différens nombres qui sont ici mentionnés.

Si, comme on ne pourrait plus aujourd'hui le révoquer en doute, les lumières sont une source constante de vertu et de bonheur public, un recueil qui contribue si puissamment à les répandre et à les augmenter, mérite la reconnaissance de tous les hommes, et doit valoir à celui qui l'a fondé et qui le dirige avec tant de talent et de zèle, outre le titre de savant, celui plus glorieux d'ami de l'humanité. **D.**

(41.)

Circulaire adressée à différentes personnes choisies, dans les états-unis de l'amérique du nord, dans la république d'haïti, au mexique, et dans divers états de l'amérique du sud.

Paris, le 26 avril 1828.

Messieurs, – Je crois pouvoir vous adresser avec confiance un de mes jeunes compatriotes, M. henri Cernay, fils de l'un de nos citoyens les plus recommandables et neveu de M. Cernay, membre de la chambre des députés, bien connu par la noblesse de son caractère et par les services importans qu'il a rendus à la cause de l'industrie et à celle de la liberté.

M. Henri Cernay, porteur de ma lettre, qui veut marcher sur les traces de son père et de son oncle, après avoir fait des études solides à Goettingue et dans les principales universités de l'allemagne, veut se préparer à sa noble destination civique et industrielle par des voyages d'observations et d'instruction, et il se propose de passer trois années dans les deux amériques du Nord et du Sud. Ne pouvant, Messieurs, avoir le plaisir d'écrire en particulier à chacun de vous, et désirant néanmoins procurer à Monsieur henri Cernay l'avantage de vous connaître et de voir vos pays respectifs sous les auspices d'hommes généreux et éclairés, comme vous, et vous procurer à vous-même la connaissance d'un jeune français, fait pour honorer sa famille et sa patrie, je prends la liberté de vous adresser cette lettre circulaire, à la suite de laquelle je réunis non seulement les noms des personnes distinguées, qui habitent l'amérique, et que j'ai connues en europe, mais aussi de celles que je n'ai le plaisir de connaître que par correspondance, ou par des rapports indirects et éloignés.

La revue Encyclopédique qui a établi, depuis dix années, des communications mutuelles, régulièrement suivies, et une sorte de sainte alliance entre les amis de la civilisation et de l'humanité de toutes les nations, m'autorise à comprendre dans nos relations et sur la liste des hommes avec lesquels nous sommes unis par des affections et des vœux communs, tous ceux qui contribuent ainsi que nous, par des efforts dirigés dans des sphères différentes vers un même but, à l'avancement des sciences, à la propagation des lumières à l'amélioration physique, morale et intellectuel des hommes et des nations.

Par ces motifs, Messieurs, je n'hésite pas à vous recommander à la fois, et mon honorable compatriote M. Henri Ternaux, auquel vous m'obligerez de procurer les moyens d'atteindre le but de son grand voyage, en l'aidant de vos relations et de vos directions, et à la Revue Encyclopédique à laquelle vous pourrez adresser des matériaux qui nous permettront de mieux faire connaître à nos lecteurs l'état actuel scientifique et littéraire, agricole, industriel, commercial, moral et social des deux Amériques

Je vous prie etc.

La circulaire ci-contre est adressée collectivement aux personnes dont les noms et adresses suivent.

MM.	P. du Ponceau correspond. de l'inst. de France	à Philadelphie
	Le Général Bernard insp. gén. du génie	.....
	John Griscom, professeur de chimie ...	à New York
	Lucas Bradish	ibid
	Maclure (Williams) préid. de la soc. philosophique.	ib.
	Verplanc (g C) membre de la même soc.	ib
	Guillet (Isidore) franç. établi depuis un an	ib
	Van Reusslaer, éditeur des annales du lycée d'hist nat.	ib
	Sidney morse Editeur de l'observateur	ib
	Elinr Everett	à Boston
	Edouard Everett	à Cambridge
	(tous deux frères de Mr Alexandre Everett ambas. à Madrid)	
	Robert Hare professeur de chimie	à Philadelphie

M M^rs le Docteur Sillimon profess. à New-haven ——— (Connecticut)
Philips avocat ——— à Boston
Sparks, rédacteur du North american Review ibid
C. J. Ingersoll, ——— à philadelphie
John Vaughan, ——— ibid
Ed. Louvet, français établi à la nouvelle orléans "
J. H. Buckingham, éditeur du Courrier de Boston &c. à Boston
Bigelon, professeur ——— ibid
Carter, éditeur du Statesman, à New-York.
Isaac Bronson, Esq.^e, ——— ibid
Sir John Jonhson, président de la société pour l'encou-
ragement de l'éducation et de l'industrie, à Mont Real (canada)
Viger, avocat ——— ibid
Louis Allard, (frère de M. Allard de la tour) qui est maintenant à paris. à la nouvelle orléans.
+ Ville Valeix, secret.^re intime de S. Exc. le président, au port au prince (Haïti)
à M Mrs Segny Villeraleix, aîné, chef des bureaux du secretaire
Général, au port au prince (République d'haïti)
Le Gén. Inginac, secret.^re g.^al du gouvernement, ibid, ib
Bailleul fils, avocat, au port au prince, ou dans les Etats Unis
Romane, jeune poète, au port au prince. "
M M. Camacho, ex ministre du Mexique à Londres, à "
(que j'ai eu l'honneur de voir à paris, en 1827) à Mexico
Lucas Alaman ——— ibid
Balenchana, Docteur médecin ib.
Le d.^r Cordemin, éditeur Du Soleil, ib.
Sebastien Lezica, à Buenos aires "
Lavazabal, Rédacteur de l'Université, à Guatemala
Bario (neveu de M. Lavazabal) ibid
D'aizenena, professeur à l'université, ibid
+ Le sénateur Rouannes, au port au prince (haïti)
Le colonel fremont, aide de camp de S. Exc. le génér. Boyer, président ibid, ib.
Restrepo, ministre de l'intérieur, à Bogota. (Colombie)
Rivero, D.^eur du musée des beaux arts, ibid, ibid.
Bossingole, D.^eur id. id. ——— ibid ibid
Gordon, D.^eur du Jardin botanique. ibid
Hurtado (manuel josé) Ex m.^tre à Londres ibid
D'olfers, chargé d'affaires de prusse à Rio Janeiro. (Brésil)
(j'ai eu l'honneur de le voir et de m'entretenir avec lui
chez M. le Baron Gérard, peintre du Roi, à paris)

242

MM. Le Breton, D.eur de la compagnie française pour
l'exploitation des mines, à Titiribi, province d'antioché par
Bogota (connu de M. le m.tre Restrapo, qui lui a fait un favorable accueil)
Menezes de Drummond, Directeur de la douane, à Rio Janeiro —
(J'ai connu très particulièrement M. Drummond son frère, à Paris.
De Angelis, napolitain établi à Buenos Aires
Mora, Espagnol, redacteur d'un journal estimé. ibid
Bertero, D. M, de Turin, voyageur, — au chili.
Bernardino, Rivadavia, ex-président à Buenos aires.
(J'ai eu l'honneur d'avoir des relations avec lui pendent
son séjour à paris)
M. A Boinvilliers, D. M., à Buénos aires
De la part de M. Julien de paris, avec la lettre ci-jointe.

12

M. Julia fontenelle

Paris le 29 avril 1828.

M. Je désire depuis longtems vous expliquer les causes
du retard, bien involontairement de ma part, qu'a éprouvé
l'insertion de votre bulletin scientifique du 1.er trimestre
toujours encombrés de matériaux au delà de toute expression
et quoique nous donnions, chaque mois, 3 ou 4 feuilles
d'impression en sus du nombre annoncé et dû à nos
souscripteurs, nous sommes forcés d'ajourner, bien
à regret, tous les mois, des articles souvent imprimés
compris d'avance dans le cahier, et qu'une necessité
absolue nous fait renvoyer au cahier suivant.
J'espère me dedommager, ce mois ci, et je veux en
attendant vous expliquer pourquoi et comment
malgré ma très bonne volonté, il m'a été impossible
jusqu'ici d'employer votre travail. Il est dans la
nature des bonnes choses de n'avoir pas un intérêt de
circonstance, mais un intérêt durable et dans ce cas,
un ajournement a beaucoup moins d'inconvenient
Nous tâchons de n'admettre dans notre Revue
que des articles qui soient d'un intérêt véritable et
général, bien au delà du tems et du lieu où ils sont
écrits. quand votre 1.er communication sera inseréé
vous pourrez nous en destiner d'autres, qui soient tou-
jours très courtes, substantielles, propres à interesser et
à instruire, également convenables aux savans et aux

gens du monde. Notre but est de populariser jusqu'à un certain point les sciences, d'en recueillir et d'en faire connaître avec précision les résultats positifs et importans. Nous prions nos collaborateurs de s'associer toujours à cette pensée philosophique et générale en nous aidant de leur concours; il y aura ainsi unité de vues, d'esprit et de plan dans un recueil à la rédaction duquel ont coopéré plus de douze cent personnes différentes, depuis dix ans qu'il existe.

Recevez, Monsieur l'assurance etc.

43
M.r Beskou

Paris 25 avril 1828.

Comme la Revue Encyclopédique a pour objet de rapprocher, par des communications mutuelles, les hommes généreux et éclairés de tous les pays, je m'estime heureux qu'elle m'ait procuré l'avantage de faire la connaissance personnelle d'un littérateur aimable et instruit, noble représentant de la littérature suédoise qui honore sa patrie par l'amabilité de son caractère et de ses manières ainsi que par ses ouvrages, qui a déjà mérité la reconnaissance des français amis de la gloire littéraire de leur nation, en traduisant en vers suédois plusieurs poésies de l'un de nos jeunes poètes les plus justement célèbres, Casimir Delavigne, et qui, je l'espère, nous fournira l'occasion et les moyens de faire, dans notre Recueil central de la civilisation et des littératures comparées, des mentions souvent renouvellées, soit des principales productions scientifiques et littéraires publiées en Suède, soit des travaux les plus importans des sociétés savantes et des académies de cette France du Nord. Je crois pouvoir prier Monsieur de Beskou de conserver un souvenir bienveillant à la Revue Encyclopédique et au soussigné qui, après l'avoir fondée en 1819, lui a consacré sa vie entière avec persévérance et dévouement depuis dix années.

Jullien de Paris

De la vie humaine comprise dans son véritable sens.

Vivre, c'est respirer, c'est jouir de son être
C'est aimer, c'est sentir, c'est vouloir, c'est connaître
C'est agir dans sa force et dans sa liberté;
C'est exercer enfin la noble faculté
D'élever jusqu'au ciel son ame et ses pensées,
De puiser des leçons dans les choses passées,
D'unir la prévoyance avec les soins d'avenir,
Et d'éclairer ainsi la nuit de l'avenir.

Cette vie privilegiée de la pensée et du sentiment qui comprend aussi notre amélioration morale et intellectuelle progressive et constante, est la source de tous les vrais biens, et je forme le vœu sincère que M. de Beskou en jouisse longtems.

---

44)

M.r L. J. B. N. Delvaux
principal ad interim de l'athénée
Royal. à namur.

Paris, le 1.er Mai 1828

M. Je m'empresse de répondre à votre obligeante lettre, en date de Namur du 22 avril dernier. Je vous avoue que je n'ai aucun souvenir des tablettes quotidiennes, citées, dites vous, dans mon essai sur l'emploi du tems et que vous m'invitez à vous procurer. Si vous voulez préciser le chapitre et la page où il en est fait mention, je tâcherai de satisfaire à votre désir. Je me félicite que mes ouvrages sur l'éducation et sur l'amélioration morale de l'homme aient obtenu votre approbation, et que vous ayez cru devoir en faire usage dans vos relations avec les jeunes gens dont vous dirigez les études. Je serai charmé de vous voir, si vous venez à Paris; et si jamais je retourne à Namur, je profiterai de votre aimable invitation pour me présenter chez vous.

J'espère que vous lirez quelquefois la Revue Encyclopédique sorte de recueil central de la civilisation progressive et comparée où nous ferions des mentions plus fréquentes du Royaume des pays bas et de la province de Namur, si nos correspondans étaient plus exacts à nous tenir au courant des travaux et des progrès qui, dans chaque localité, peuvent avoir un caractère d'intérêt général.

...agréez l'assurance de etc.

45.

M. Alex. Coupin, à Paris.

Paris, lundi matin 5 mai 1828.

M. Jullien s'empresse de répondre à la note non signée de M. Coupin : d'abord, qu'il apprécie d'autant plus le zèle qu'il a mis à finir son article, quoique toujours indisposé, que lui-même est très souffrant de la tête, des yeux, de la poitrine et de la vessie, et n'en continue pas moins à remplir sa tâche difficile et bien dure ; 2°. qu'il lui fera envoyer les épreuves, dès qu'il les aura, et en paquets, pour qu'elles soient moins retardées et pour qu'il puisse y ajouter quelques lignes sur le charmant tableau, entièrement oublié, de Mlle Gagès, et malgré une promesse positive donnée à cette jeune artiste par moi et confirmée par M. Coupin dans la visite qu'il lui a faite à son atelier. — Faut-il apprendre à M. Coupin, malgré moi, que ce tableau a été commandé par un homme très peu riche, mais généreux, qui a voulu encourager un beau talent, à la fois modeste, timide et fier, tout entier consacré à des actes de piété filiale et de bienfaisance ? Il y aurait, dans mon art, oubli d'une parole sacrée et de toutes les convenances, si, dans le dernier et bien tardif article sur le Salon, cette dette d'honneur n'était pas acquittée. J'en laisse le soin à M. Coupin, qui a pris un engagement analogue au mien ; et, s'il est juste, il partagera l'opinion manifestée au sujet de ce tableau par plusieurs amateurs éclairés, et il accordera des encouragements bien mérités au talent, au malheur, à la jeunesse et à la vertu. Je dois relever une erreur grave échappée à M. Coupin, dans son billet, lorsqu'il signale une contradiction dans les deux reproches qu'il dit que je lui fais de retarder et d'allonger notre Cahier du mois et dans l'invitation que mon fils lui adresse, de mon art, d'envoyer, ce mois-ci sans faute, l'annonce d'un ouvrage dont il a reçu les exemplaires et dont l'auteur insiste vivement, et avec raison, pour être annoncé ce mois-ci. Loin qu'il y ait contradiction, les deux avis se lient l'un à l'autre. L'annonce de l'ouvrage est une dette déjà ancienne, qui ne pouvait rester plus longtems en souffrance. A défaut de votre article, j'ai fait mettre le titre de l'ouvrage et quelques lignes. A l'occasion d'une nouvelle livraison qui vient de paraître et vous est déjà ou vous sera envoyée —

246

incessamment, vous lirez un petit article qui calmera et satisfera l'impatience de l'auteur. Mais, plus mon cahier se remplit et déborde pour acquitter des semblables engagements, plus je dois éviter de l'allonger, en ajoutant chaque mois mille francs et plus à mes dépenses obligées, et je recommande à mes collaborateurs d'abréger et de réduire aux plus justes dimensions les articles dont ils se chargent, et qui, comme ceux sur les salons, peuvent être exécutés, ou avec prolixité, ou avec une extrême précision. La prolixité convient à un journal spécial sur les beaux-arts où les opinions et les jugements peuvent être longuement développés; la précision rigoureuse est nécessaire dans un hebdomadaire, comme la R. E., qui doit abréger tout parce qu'il embrasse tout.

Si nous pouvions nous voir une seule fois par mois, comme on s'entend bien l'amélioration de tous mes autres collaborateurs chargés de travaux réguliers et suivis dans notre Revue, dix minutes de conversation qui nous mettraient d'accord, rendraient superflus dix billets et autant de réponses qui exigent une grande consommation de tems.

Je renouvelle à Mr Coupin mes vœux pour son prompt et entier rétablissement et mes civilités bien sincères. — Il m'obligera pour éviter tout retard, lors de l'envoi des épreuves qu'il aura, j'allais dire, demain matin de bonne heure, de prier avec d'avance la mention promise sur le tableau oublié de Mlle Lagès. — Votre bien dévoué.

---

4 C.
M. Blanqui

Paris, le 10 mai 1828.

Mr et cher collaborateur, En vous remerciant de l'envoi que vous me faites du Résumé de votre cours, dont vous recevrez les épreuves d'ici à 10 ou 12 jours, en vous priant de me donner le second et dernier article de ce résumé, d'ici au 30 du mois au plus tard, je m'empresse de vous adresser une lettre qui m'arrive de Bordeaux avec une pétition imprimée des propriétaires de vignes du département de la Gironde, contenant des renseignemens et des détails statistiques qui pourront vous intéresser et dont vous saurez tirer des résultats

instructifs. Vu l'urgence, vous m'obligerez de nous donner, d'ici au 20 de ce mois, au plus tard, un article de 2 ou 3 pages, (1 page seulement, si vous le pouvez) sur cette pétition et sur l'objet qu'on y traite, et qui est une des branches importantes de notre industrie nationale. Je vous prie de m'envoyer aussi, pour le 20 de ce mois un article de 30 ou 40 lignes au plus sur le livre des usurpations sacerdotales dont vous avez bien voulu vous charger de rendre compte. Plus tard, pour le mois de Juillet, vous m'obligerez de ne pas oublier les considérations sur le système commercial de M. Huskisson que vous m'avez proposées et promises pour notre Revue. votre dévoué.

17.

à messieurs les membres de l'institut colombien, à Washington (Etats unis de l'amérique du nord).

Paris 12 mai 1828.

Messieurs, J'ai reçu avec un profond sentiment de reconnaissance le diplôme de membre correspondant de l'institut Colombien que vous avez bien voulu m'adresser, par l'intermédiaire de mon honorable compatriote, devenu le votre, M. le général Bernard, dont l'amérique du nord, ainsi que la france, ont tour à tour apprécié les rares talens et le noble caractère. J'ai vu dans le témoignage d'estime que vous m'accordez un encouragement et une récompense pour la tâche difficile avec laquelle je me suis voué avec persévérance depuis dix années, en m'efforçant d'établir sans la Revue Encyclopédique une sorte d'école centrale d'enseignement mutuel des nations, un moyen de communications régulières et périodiques, de correspondance générale et d'instruction réciproquement profitable entre les hommes de bien et les hommes éclairés de tous les pays. Mes collaborateurs et moi, nous avons toujours cherché et saisi toutes les occasions que nous avons pu avoir de faire mieux connaître l'amérique à l'Europe, et j'espère que plusieurs des membres qui composent votre illustre société, et avec lesquels un lien de confraternité m'unit désormais, voudront bien me transmettre des renseignemens, soit sur les

ouvrages nouveaux et importans publiés aux Etats Unis, soit sur les grands établissemens d'instruction et d'utilité publique, soit sur les entreprises industrielles les plus remarquables, sur les inventions, les découvertes, les perfectionnemens, les progres en tout genre, les travaux des sociétés savantes, littéraires philantropiques, soit enfin surtout ce qui caractérise l'amélioration morale et intellectuelle et l'avancement de la civilisation dans votre patrie. Ainsi, Messieurs, vous consentirez à entrer avec nous dans cette sainte alliance des coeurs généreux, des intelligences élevées que nous avons tâché d'établir et qui s'étend peu à peu au profit de l'humanité. Nous recevrons avec reconnaissance les communications et les ouvrages qu'il pourra convenir à vos compatriotes, et en particulier aux membres de votre société de nous adresser, et nous en ferons usage avec soin dans notre recueil central de la civilisation progressive et comparée.

Je prends la liberté de vous envoyer, avec cette lettre pour votre compatriote M. Brown, qui retourne aux états unis, 1° plusieurs prospectus de la Revue Encyclopédique que vous m'obligerez de faire annoncer quelquefois dans vos principaux ouvrages périodiques; 2° le cahier de notre recueil de mois d'avril 1828, dans lequel est un article sur l'institut colombien et sur la nomination dont vous m'avez honoré, et qui est une preuve nouvelle que, malgré la barrière des mers qui les séparent, les hommes qu'un même sentiment du bien anime ne forment qu'une seule et même famille; 3° des extraits détachés de notre Revue Encyclopédique; 4° un exemplaire d'un recueil de poesies dont je suis l'auteur et dont j'aime à vous faire hommage; 5° un Bioniètre, dont l'instruction préliminaire vous indiquera suffisamment la nature et l'objet.

Agréez Messieurs etc.

48.

Paris, le 14 mai 1828.

M. — Je n'ai pu répondre à votre lettre aussitôt que j'ai reçue, car j'étais alors obligé de presser avant tout l'achevement et la publication du cahier de la Revue du mois d'Avril, qui était très en retard. Je voulais d'ailleurs avoir le tems de communiquer l'article que vous m'aviez envoyé à ceux de nos collaborateurs qui partagent avec moi le travail de la rédaction centrale, et qui étoient trop occupés d'objets urgents, pour le lire immédiatement. — Comme vous demander par votre lettre quel article vous soit rendu, s'il ne peut être admis qu'avec des changements et des réductions, comme vous vous êtes plaint publiquement dans le corsaire, que l'on eût déjà modifié et corrigé l'un de vos articles inséré dans la Revue d'après vos instantes sollicitations, quoiqu'il soit dans le droit de tout Recueil de n'admettre que les articles appropriés à son esprit et à son plan, mes collègues et moi, nous avons cru devoir, d'après l'intention formelle, que vous exprimez vous même, vous renvoyer votre article, qui aurait dû, selon nous, être beaucoup réduit et modifié. Je vous prie d'agréer mes remercimens et mes regrets, ainsi que l'assurance de ma parf. consid[ération].

49.

Mad. la comtesse de Bercy à Villers

Paris, le 20 mai 1828.

Mad, Je vous remercie de la franchise avec laquelle vous me communiquez l'impression pénible que vous a fait éprouver l'article de Mr de P. sur le poème de la chasse. mais je vous dirai aussi franchement que, si M. de Longerville a été trop sévère à l'égard de M de Chevigné, vous êtes vous même trop sévère envers son critique qui lui a rendu justice sous beaucoup de rapports. Je suis tout aussi contrarié et affligé que vous pouvez l'être vous-même d'un resultat que j'étais loin de prévoir et que je n'ai pu empêcher. vous m'aviez fait lire des passages du poème de la chasse où j'ai reconnu avec vous, et avec plaisir, un talent facile et gracieux. J'ai voulu donner à l'auteur un juge digne de lui; et certes, M de L. a fait ses preuves comme poète habile et

distingué. Le malheur a voulu qu'il ait trouvé à blâmer autant qu'à louer et qu'il ait dit toute sa pensée, peut être avec trop peu de ménagement. Ecrasé de travaux, d'embarras toujours renaissans et urgens, je vis au milieu d'une pluie continuelle d'ouvrages nouveaux que je n'ai jamais le tems de lire, d'articles dont j'examine avec soin ceux-là seulement qui viennent de collaborateurs ou de correspondans dont le nom et le talent ne semblent pas m'offrir une garantie suffisante que leur travail n'a besoin d'aucune révision. Quand aux hommes d'un mérite éprouvé et bien reconnu, juges, beaucoup plus compétens que moi des ouvrages dont ils ont bien voulu se charger de rendre compte, je n'ai ni le tems, ni le droit de corriger et changer les jugemens qu'ils portent sur des ouvrages qu'ils ont lus et que je n'ai pu lire. Seulement, j'adoucis quelquefois, de concert avec eux, ce que leur critique pourrait avoir de dur et d'offensant: car nous évitons avec soin toute espèce de personnalité et d'inconvenance. Je ne crois pas que Mr de Chevigné ait à se plaindre sous ce rapport, et je n'en suis pas moins en harmonie et en sympathie avec vous pour déplorer la tendance de l'article qui vous a paru peu favorable et même peu juste, d'après votre manière de voir. Vous apprécierez, Madame, tous les embarras de ma triste position, et vous ne me rendrez point responsable d'une opinion à laquelle je suis tout-à-fait étranger. J'aime à croire néanmoins qu'une seconde lecture de l'article vous trouvera moins sévère. M de S. m'a dit lui même que le poème de la chasse avait beaucoup de vers faciles et agréables, mais que le sujet lui aurait paru susceptible d'être traité d'une manière plus poétique. La théorie est toujours facile, et la pratique est remplie de difficultés. Les deux articles sur les 3 nouvelles et sur les fables de M. de la Valette vous ont paru, Madame, plus satisfaisans; et c'est une consolation pour moi. Car j'avais un désir bien sincère de faire ce qui aurait pu

vous convenir le mieux. Je désire que vous en ayez l'entière conviction et que vous me conserviez vos dispositions bienveillantes.

Je vous prie, Madame, de faire agréer à mr de chevigné mes civilités empressées, etc. etc. Je vous prie d'agréer vous même, Madame, etc.

50

à Mr Petit Dabilliers à Lima (Pérou)

Paris le 22 mai 1828

M, J'ai reçu, quoique bien tardivement, votre lettre en date de Lima du 22 septembre dernier, le seul signe de vie que vous m'ayez donné, ou du moins qui me soit parvenu de vous depuis votre départ de Paris. J'espérais que votre chère femme et vous auriez conservé quelque souvenir de moi. Je désire sincèrement que vous soyez heureux, l'un et l'autre, et, si je peux encore y contribuer, je le ferai avec empressement. J'ai communiqué votre lettre à M. Bossange père qui vous aurait envoyé sur le champ des livres en commission, si vous aviez eu le soin de joindre à votre lettre une note des livres propres à être bien vendus dans le pays ou vous êtes, et une indication approximative des prix. Envoyez-moi cette note détaillée, sans retard. Je puis la recevoir, d'ici à 3 ou 4 mois.

J'agirai de suite, ou vous confiera peu d'abord, sauf à vous faire d'autres envois de livres, si le 1er envoi reussit et si vous en rendez bon compte. Donnez moi aussi des renseignemens détaillés sur les articles de commerce que l'on pourrait vous envoyer utilement en pacotille avec certitude de bénéfice et quelle garantie vous offririez aux personnes que vous chargeraient de commissions en ce genre. Mme Noel, M et Mme chevallier, Mr Dubois leur fille se portent bien, M. Clavet gaubert a éprouvé de grands malheurs, et Mme Noel et moi, après l'avoir beaucoup aidé, sommes cruellement victimes. Vous ne pouvez oublier ce qu'il a fait pour vous, je paie cher l'avantage que j'ai eu de le connaître à la cérémonie de votre mariage. Il espère neanmoins se relever du profond abîme où il est tombé. Dieu le veuille!... Donnez lui une marque d'intérêt, quand vous m'écrirez. Ceux même auxquels il fait perdre beaucoup ne révoquent point en doute sa probité, ni son intelligence. Mais une seule

imprudence, une confiance mal placée, une circonstance très malheureuse ont causé sa ruine.

Mr. Mercher ne m'a point envoyé les cinq cent francs qu'il me dit pour la collection reliée de la Revue Encyclopédique qu'il m'avait demandée pour l'emporter au pérou et qu'il y a vendue avec avantage. Insistez pour me faire rembourser cette somme. Si vous voulez, vous pourriez placer un certain nombre d'abonnemens à cet ouvrage périodique, qui donne un tableau abrégé du monde entier, une statistique agricole, industrielle, commerciale, scientifique, littéraire, bibliographique, morale et politique, progressive et comparée, de toutes les nations. Aucun Recueil, sans aucune exception ne donne à aussi bas prix tant de choses diverses: aucun ne réunit au même degré l'universalité, la variété. C'est une bibliothèque abrégée, substantielle, économique de tems et d'argent, qui rend compte de plus de deux mille ouvrages nouveaux et choisis de tous les pays, par année. sa lecture est comme un voyage facile, commode et instructif, renouvellé tous les mois. Vous auriez une remise de cinq francs par abonnement de plus cinq ou six francs pour couvrir les frais de transports, de chaque douzaine, et vous pourriez, en procurant seulement cent abonnés au Pérou, vous faire un petit revenu annuel de mille francs qui serait facilement doublé, même triplé, en 2 ou 3 ans.

Mais il faut de l'activité, de l'exactitude, faire annoncer la Revue Encyclopédique avec soin et détail dans les principaux journaux du pérou, et nous transmettre des documens d'un intérêt général sur cette lointaine contrée, dont les habitans distingués et influens, les chefs civils et militaires, les savans, les gros négocians ou banquiers verront avec plaisir leur pays figurer honorablement dans notre galerie des nations civilisées. Notre Revue vous indiquera les meilleurs ouvrages nouveaux, publiés en France et ailleurs, et pourra vous procurer, avec une forte remise dont vous profiterez, les livres qui vous seront demandés à Lima, ou sur d'autres points de l'amérique. Etablissez bien clairement vos moyens d'éxécution et de succès, les garanties que vous offrez, nos moyens d'éxécution et de succès pour les vôtres,

respectifs de livres ou d'autres objets et de fonds.
Ma femme et moi, nous embrassons tendrement votre chère Rosalie. Parlez-moi en détail de votre famille et de votre situation. Votre devoué etc.

51

Paris, 5 Juin 1828.

Monsieur, Si vous aviez eu avoir la complaisance de venir passer dix minutes avec moi à mon bureau, un bien court entretien nous aurait mis d'accord.

J'ai eu avec le respectable M. Lanjuinais la même discussion qu'avec vous, et il a fini par reconnaître que bien signât ses articles, le Recueil où ils étaient insérés était comme une personne morale individuelle qui avait sa responsabilité propre, et que j'avais eu raison d'insister pour lui faire modifier et adoucir des vérités émises avec plus ou moins de franchise et de rudesse et qui ne perdaient rien à être revêtues d'une autre forme qui lui ôtait tout caractère de personnalité. Il m'a remercié depuis avec une bonté et une modestie bien digne d'éloges, d'avoir rempli envers lui, et par respect pour la mission dont je me suis chargé, un devoir très pénible, en opérant sur ses articles une sorte de censure qui ne fit qu'ajouter au sentiments d'estime et d'amitié dont il m'honorait. Je provoque la même censure, même, très sévère, de la part de quelques uns de mes collaborateurs qui m'estiment assez pour me rendre ce service, et je leur en dois gré, lors même qu'ils font rejetter ou changer, ce qui arrive souvent, les articles que j'ai livrés à leur examen. Un de mes collaborateurs intimes a pensé comme moi, monsieur, que le preambule de votre compte rendu des trois cours pouvait et devait être supprimé avec avantage pour la Revue et pour vous-même. L'article alors, plus rapide, plus renfermé dans son sujet, plus élevé au dessus des circonstances et de l'irritation du moment, est plus digne de vous et de notre recueil. Je vous rends service, en m'attirant à regret votre blâme et vos reproches.

J'avais cru pouvoir, avant de lire votre article, l'insérer dans notre section des nouvelles, plus il est étendu, approfondi, substantiel, intéressant à beaucoup d'égards, plus j'ai senti qu'il serait totalement déplacé au milieu de nos petits articles, et qu'il appartenait de droit à l'une

de nos premières sections. En cela encore, j'ai consulté à la fois votre intérêt, celui de nos lecteurs et le plan de notre Revue. Donc, j'avais droit, j'ose le dire, sous ce rapport, à un remercîment, non à un reproche. Comme j'ai toujours été l'homme de la vérité, même en face de l'homme qui fit vingt ans trembler l'Europe, j'aime et j'estime ceux qui en tiennent l'austère langage. Je vous remercie donc de m'avoir dit ce qui, dans votre opinion, est la vérité, mais, comme j'ai la conviction intime que je connais mieux que vous, après dix années de direction de la Revue Encyclopédique, les devoirs qui me sont imposés, comme je n'ai jamais manqué de courage pour dire des vérités qui m'ont valu beaucoup de récipatéens, d'injures et de calomnies, de la part de la censure, du drapeau blanc, de l'étoile &c., sans remonter à des époques antérieures, je ne puis être d'aucune manière soupçonné de pusillanimité ou de faiblesse quand je propose à un homme dont j'estime le talent et le caractère de consentir à un rattachement jugé indispensable, et dont je le ferais convenir, s'il voulait examiner la chose un moment avec moi, pièce en main. Le préambule qui revele un fragment de conversation dans un salon de Mr Asy n'est point en harmonie avec le reste de l'article, et devrait être supprimé, indépendamment de toute autre considération, il ne répond point à la gravité du sujet traité dans les pages qui suivent.

D'ailleurs, cet article, vu son étendue et son importance, doit être placé dans la section des analyses et rattaché à la publication des trois cours dont il rend compte, puisque la section des mémoires et notices, toute remplie d'articles anciens et arriérés, devenus arrérages, ne peut les recevoir. ici encore est une raison locale et puissante pour faire disparaître ce préambule et pour commencer l'article par l'analyse des trois cours.

Au besoin, je prendrais Mr. votre père lui même pour juge entre nous. Je me borne à vous demander de venir examiner en quelques minutes la chose avec moi, et si vous persistez, malgré mes raisons je vous rendrai à regret le travail que vous aviez bien voulu faire. Croyez au reste, que je n'apporte ici aucune mauvaise volonté, aucune prétention à d'imposer mes opinions à d'autres, mais le sentiment d'une conviction profonde et d'un véritable devoir. Agréez

52.

M. William Allen, à Londres.

Paris, le 4 juin 1828

M. et respectable ami, quoique je n'aie pas eu le plaisir de vous voir, depuis mon voyage en Angleterre, fait en 1822, où vous me donnâtes des lettres de recommandation pour plusieurs villes d'angleterre et d'Ecosse où je fus parfaitement accueilli sous vos auspices, je me flatte que vous ne m'avez point entièrement oublié, et je vous adresse avec confiance M. le général La harpe, de Vaujaune, dont la réputation et les qualités personnelles vous sont bien connues, et avec lequel vous serez promptement en harmonie, puisqu'il est, comme vous, ami éclairé et zélé de l'humanité. La patrie lui doit la fondation d'une prison pénitentiaire et plusieurs améliorations importantes pour l'éducation primaire et populaire.

M. De la harpe, qui ne veut passer que peu de jours à Londres, aimera à s'aider de vos directions pour voir vos principaux établissements d'éducation de bienfaisance et d'utilité publique, et pour apprécier votre situation et les progrès que votre pays a faits sous ce rapport.

Je serai charmé de recevoir de vos nouvelles et de savoir si vous avez mis à exécution votre projet d'une colonie agricole et industrielle. Je suis privé depuis longtems des nouvelles de M. Owen, de New-Lanark, et j'ignore s'il a réussi en Amérique, et si son établissement d'Ecosse est toujours dans un état de prospérité croissante. Je continue avec persévérance, depuis dix années, à publier tous les mois, dans la Revue Encyclopédique dont je joins ici un prospectus, une table des matières et quelques extraits, un Tableau abrégé de la civilisation de l'agriculture et de l'industrie, de la littérature et de l'instruction rapprochées comparées chez les différentes nations. Je vous prierai d'inviter quelques uns de vos amis, zélés comme vous l'êtes pour le bien public, à nous transmettre de tems en tems des communications appropriées à notre plan, pour faire connaître dans notre Recueil les améliorations qui peuvent avoir lieu dans la grande Bretagne, soit relativement au sort des classes pauvres et à l'éducation de leurs enfans, soit par rapport au régime des prisons, aux hôpitaux, aux manufactures et aux établissemens industriels.

Je désire que vous puissiez faire un voyage en France et me procurer le plaisir de vous y revoir et de vous y être bon et utile en quelque chose.

Vous m'obligerez de me rappeller au souvenir de Monsieur votre neveu que j'avais connu d'abord avec vous, à Yverdun et à Genève; puis, à Londres, en 1822.

Je vous prie d'agréer, Monsieur l'assurance, etc.

Paris, le 6 Juin 1828.

53.

Monsieur, Je profite de l'occasion que m'offre un jeune Polonais M. Emmanuel Glucksberg, qui retourne dans sa patrie, pour vous adresser quelques prospectus et une table des matières de la Revue Encyclopédique.

Ce Recueil scientifique et littéraire, qui compte maintenant dix années d'existence a pour but d'établir des communications mutuelles périodiques entre les hommes éclairés de tous les pays et de mieux faire connaître les nations les unes aux autres, sous les rapports de leurs littératures rapprochées et comparées, des inventions et des découvertes utiles, des progrès des sciences, des arts industriels, de l'instruction publique et des Beaux arts. Le même Recueil qui renferme chaque mois des analyses et des annonces raisonnées d'ouvrages nouveaux et importans, français, américains, anglais, Russes, allemands, Italiens, Espagnols, hollandais &c. etc, forme une sorte de Bibliothèque choisie, substantielle, et à la fois économique de tems et d'argent, qui tient les lecteurs au courant de toutes les productions les plus remarquables de l'esprit humain dans tous les genres et dans toutes les langues.

Cet ouvrage, dont le prix d'abonnement est très modéré en raison de l'universalité et de la variété des matières qu'il renferme, est surtout consacré aux intérêts du commerce de la Librairie, dont il étend les relations dans toutes les parties du monde civilisé.

Par ces motifs, Monsieur, je crois pouvoir espérer que vous contribuerez à faire connaître et à répandre la Revue Encyclopédique:

1° en l'inscrivant avec soin dans vos Catalogues imprimés.

2° En la désignant, dans votre correspondance, aux amis de la littérature et des sciences, afin de lui procurer de nouveaux souscripteurs. (vous aurez une remise de cinq fr. par abonnemens et un 13e en sus de chaque douzaine)

3° En la faisant annoncer avec soin dans vos principaux Journaux, qui pourront y puiser souvent des articles intéressans, curieux et instructifs;

4° En faisant parvenir au Bureau Central de la Revue Encyclopédique par l'intermédiaire d'un de vos correspondans à Paris, les ouvrages nouveaux que vous désirerez y faire annoncer avec étendue; 5° En adressant au même Bureau de courtes annonces, des publications nouvelles, faites par vos soins, ou qui vous intéressent. L'insertion de ces annonces dans le Bulletin supplémentaire, Bibliographique et Industriel, annexé à chacun des cahiers mensuels de la Revue Encyclopédique, sera gratuite, si l'on envoye un exemplaire de l'ouvrage qui, de plus, pourra devenir l'objet d'une analyse, ou devra être payé, si on le préfère, autant infiniment réduit de 30 centimes par ligne

Agréez Monsieur l'assurance, etc etc.

54.

M. le duc de Dalberg, pair de France

Paris le 7 Juin 1828.

M. le duc, En vous remerciant de la nouvelle communication que vous avez la bonté de m'adresser pour la Revue Encyclopédique Je m'empresse de vous annoncer que l'article de Munich joint à votre lettre de ce jour, et dont vous nous autorisez à modifier en quelques parties le style, sera inséré dans notre cahier de mois de juin courant. Nous avons déjà saisi plus d'une fois l'occasion de faire apprécier les bienfaits du gouvernement royal constitutionnel en Bavière, et nous aurons un double plaisir à payer un tribut d'estime respectueux au Monarque généreux et éclairé qui s'est montré l'ami constant et dévoué de la sainte cause de la Grèce. Je joins ici quatre exemplaires d'une notice sur l'état actuel des affaires des grecs, en vous priant d'accepter l'un pour vous même et de disposer des autres pour vos correspondans.

J'ai l'honneur de vous renouveller, etc etc.

258

55.

M. Spencer Smythe
à Caen, rue des Chanoines, 10

Paris le 7 Juin 1828.

Monsieur, je dois vous paraître coupable d'une longue négligence, et pourtant, je ne mérite point les reproches que vous avez pu m'adresser. D'un côté, l'un de vos envois, qui m'était fait par l'intermédiaire de Monsieur votre frère, mon illustre et respectable ami, l'amiral sir sidney Smith, s'était perdu dans ses papiers, et il ne l'a retrouvé que bien longtems après, à la suite d'un nouveau déménagement et d'une révision de ses cartes, lettres papiers. Il m'a autorisé à vous faire connaître cette circonstance qui doit me justifier à vos yeux, puisque votre lettre en date de Caen du 14 novembre dernier et les pièces qui s'y trouvaient jointes me sont parvenus seulement il y a quelques jours. Après vous avoir expliqué pourquoi je vous accuse si tardivement, bien malgré moi, réception de votre lettre, je dois vous remercier de votre obligeant Souvenir et de l'attention que vous avez eue de vouloir bien me proposer comme associé correspondant à la Société royale des antiquaires de Caen. J'ai déjà l'avantage d'être membre de celle de Paris qui a remplacé l'académie celtique dont je faisais aussi partie d'un autre côté, je paraîs encore coupable envers vous et je ne le suis point. J'ai remis et recommandé à l'un de mes collaborateurs qui s'occupe d'antiquités des imprimés que vous m'aviez adressés. Il ne s'en est point occupé, comme il me l'avait promis, soit négligence involontaire et habituelle, soit qu'il ait pu être détourné par d'autres travaux, des maladies, des voyages, des affaires... et je me trouve porter la responsabilité de long et impardonnable oubli que je lui reproche. J'espère qu'en appréciant les terribles embarras de ma difficile et malheureuse position vous ne me saurez point mauvais gré de ces deux torts apparents que je confesse et que je tâcherai de ne plus avoir à l'avenir, autant que cela pourra dépendre de moi. Car vous voyez qu'ici mes intentions étaient bonnes et ont été paralysées et rendues nulles par des circonstances que je n'ai pu prévenir, ni empêcher.

Je pense que vous lisez quelquefois notre revue Encyclopédique, sorte de bien entre les nations et entre

les hommes généreux et éclairés de toutes les parties des connaissances humaines et de toutes les contrées du globe sorte de phare élevé au dessus des autres Recueils où l'on trouve moins d'universalité et de variété, et qui répand au loin des flots de lumières, enfin véritable tribune d'où part un enseignement mutuel périodique offert à tous les amis des sciences et des lettres, de l'industrie et des beaux arts, de la civilisation et de l'humanité.

Je vous prie de communiquer ma lettre à l'excellent M. Lair, en lui faisant agréer mes civilités, et de l'inviter de ma part à nous honorer de tems en tems de communications analogues à notre plan et relatives à la statistique et à l'état agricole, industriel, commercial, économique, scientifique, littéraire et moral de l'ancienne Normandie, à l'état des écoles primaires et élémentaires, secondaires et moyennes, supérieures et spéciales, aux travaux importans des sociétés savantes et de leurs membres, aux publications nouvelles et dignes d'attention, aux inventions, aux découvertes aux procédés nouveaux, aux perfectionnement en tout genre, aux routes, canaux, travaux publics, exploitations rurales et industrielles d'une grande importance, aux établissemens de bienfaisance et d'utilité publique, aux hommes laborieux et distingués que la mort vient successivement moissonner

Je vous prie aussi, Monsieur, de nous honorer quelquefois de semblables communications, de contribuer à faire annoncer notre Revue dans vos principaux journaux, de la recommander avec chaleur, de disposer de moi à Paris, dans l'occasion, et d'agréer l'assurance nouvelle de ma considération etc

---

56.

Paris, le 5 Juin 1828

M., Je prends la liberté de m'adresser à vous avec confiance pour un objet qui m'intéresse personnellement et qui se lie à un grand but d'utilité publique. Vous connaissez et vous avez paru apprécier la Revue Encyclopédique, sorte d'institution destinée à rapprocher par des communications mutuelles et périodiques les hommes généreux et éclairés de tous les pays, et à rattacher à notre France, comme au principal foyer du monde civilisé, le compte rendu des productions les plus remarqua-

bles dans tous les genres et chez toutes les nations. C'est une grande machine à vapeur intellectuelle qui verse chaque mois des flots de lumière, mais de cette lumière douce, bienfaisante et féconde qui éclaire, qui vivifie, non de celle qui dévore et détruit; c'est enfin une véritable et sainte alliance entre les amis de l'humanité. Aussi, plus de quinze cents personnes choisies, de toutes les contrées du globe, de toutes les branches des connaissances humaines, de toutes les positions sociales, de toutes les opinions religieuses, philosophiques, politiques, littéraires ont pris part successivement, depuis dix années, à cette correspondance centrale établie comme un vaste moyen d'enseignement mutuel à l'usage et au profit des peuples. Plus le but était grand, noble et utile, plus on a voulu écarter tout esprit, toute vue de spéculation, aussi, le prix de l'abonnement, fixé à 46 francs pour Paris, 53 fr. pour les départements, pour la Revue Encyclopédique qui publie chaque mois des cahiers d'environ 300 pages, est très inférieur, toute proportion gardée, au prix de tous les autres recueils et ouvrages périodiques, non seulement de la France, mais des autres contrées de l'Europe, sans aucune exception.

Malgré cette modicité du prix d'abonnement les Editeurs de la Revue Encyclopédique ont donné toujours beaucoup au delà de ce qu'ils avaient promis, afin d'agrandir leur cadre pour améliorer et compléter l'exécution de leur plan. Cet excédent de feuilles d'impression, eu égard au nombre dû aux souscripteurs, d'après le prospectus et les conditions de l'abonnement, s'est élevé, depuis dix ans, à la valeur de plus de neuf et dix mille francs par année. Cette générosité envers le profit des amis des sciences et des lettres et de ceux qui les cultivent et au profit du commerce de la librairie caractérise avec évidence une entreprise éminemment consacrée au bien public et dirigée dans des vues tout-à-fait désintéressées.

Néanmoins, la Revue Encyclopédique n'a pas été jusqu'ici appréciée en France, comme elle aurait pu et dû l'être. Elle n'a pas été annoncée à plusieurs reprises et soutenue avec bienveillance et avec chaleur par les journaux quotidiens les plus répandus. L'Esprit de coterie et l'esprit de parti dont elle a toujours cherché à se garantir, l'esprit d'envie et de rivalité, l'irritation

de beaucoup d'amours-propres d'auteurs blessés par des critiques, même modérées et très adoucies, toujours exemptes de personnalités offensantes, mais toujours étrangères à cette complaisance trop facile qui dicte une partie des articles de journaux, lui a suscité de nombreux ennemis, qui ont tâché de l'étouffer sous une sorte de conspiration du silence, en évitant de lui accorder des éloges mérités, ou même de simples annonces. Donc, la Revue a été beaucoup mieux accueillie et plus encouragée dans la plupart des pays étrangers qu'en France même où elle devenait avec le temps un monument consacré à notre gloire nationale, scientifique, industrielle, et littéraire. Une quantité infinie de personnes qui seraient disposées à la rechercher et à la lire ne connaissent même pas son existence, ou croient, d'après son titre, qu'elle ne convient qu'à des savans de profession, et nullement aux gens du monde. Ces personnes sont loin de soupçonner que le but de notre Revue est de rendre, pour ainsi dire, populaire l'enseignement des sciences et des arts et d'en présenter les notions les plus importantes, les progrès et les résultats sous une forme attrayante et instructive, de sorte qu'ils deviennent facilement accessibles et familiers à toutes les classes de lecteurs.

Enfin, la Revue Encyclopédique est un Recueil très économique sous le double rapport de l'argent et du tems. On a pour cinquante trois francs par année, sans les départemens, pour quarante six francs à Paris, une Bibliothèque analytique et choisie contenant des analyses étendues et des annonces raisonnées d'environ deux mille ouvrages nouveaux et importans, publiés sur toutes les branches du savoir humain et dans toutes les langues; on en prend une idée générale, assez exacte, et l'on peut se procurer ceux qui traitent spécialement des matières que l'on veut approfondir. On a, de plus pour le même prix 40 ou 50 mémoires originaux sur des objets d'un intérêt général, l'histoire d'une découverte nouvelle, un coup d'œil sur l'état de la population, de l'agriculture de l'industrie, des sciences, de l'instruction publique de la législation, de l'administration, de la littérature des beaux arts, des théâtres &c dans différens pays, et

enfin plus de 100 articles de nouvelles scientifiques, industrielles, littéraires, formant par leur ensemble une sorte de panorama ou de tableau abrégé du monde civilisé et de la civilisation elle même comparée dans sa marche progressive. La lecture de chacun des cahiers mensuels de la Revue procure ainsi l'avantage de parcourir successivement toutes les contrées et toutes les sphères dans lesquelles l'esprit humain peut exercer son activité. On fait le tour du globe, sans quitter son cabinet d'études ou son salon, et ces voyages amusans et instructifs, renouvellés tous les mois, ont beaucoup d'attraits et font acquérir, à peu de frais, et avec une grande facilité, une érudition assez étendue et assez variée. Pour remedier aux inconvéniens graves du silence presque absolu des journaux sur la revue Encyclopédique et pour mettre un plus grand nombre de personnes en état de connaître cet ouvrage périodique et d'en apprécier la nature, l'esprit, le plan et le but, afin qu'elle soit plus répandue et que l'augmentation croissante des abonnés et des lecteurs puisse couvrir et au delà les frais extraordinaires que le fondateur directeur a consenti à faire avec persévérance, par un acte de dévouement et par des sacrifices entièrement volontaires, nous avons résolu d'envoyer un ou plusieurs jeunes commis voyageurs dans les principales villes de l'intérieur de la france. Ils devront y rechercher les hommes les plus zélés pour les progrès des sciences et des lettres, les membres des sociétés d'agriculture et des autres associations savantes, littéraires, philantropiques, les propriétaires un peu aisés, les amateurs de livres, les fonctionnaires publics, les professeurs et instituteurs, tous les hommes enfin qui sont jaloux de s'instruire, et qui veulent pouvoir suivre le mouvement social et industriel dans tous les pays. Les habitans des départemens sont d'autant plus intéressés à favoriser et à encourager la Revue Encyclopédique qu'elle a pris soin, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, d'annoncer et de faire valoir les ouvrages nouveaux, les publications, les établissemens et les entreprises utiles de tout genre.

dont les auteurs, éditeurs, fondateurs, directeurs, propriétaires et co. intéressés habitent loin de Paris, afin de corriger à quelques égards le vice de la centralisation qui se fait sentir sous tant d'autres rapports, et dans presque toutes les parties de l'administration publique.

Je vous prie, Monsieur, d'avoir la bonté de donner pour moi au porteur de ma lettre une indication des personnes les plus recommandables que vous connaissez à Versailles et dans le Dep.t de Seine et oise etque vous croiriez disposées à recevoir et à apprécier la Revue Encyclopédique. Agréez etc.

57.

M. Monsieur Gustave de Gerando. Paris.

Paris le 7 Juin 1828 (samedi soir)

M. Je reçois en rentrant chez moi, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire. Je vous remercie des explications que vous me donnez et de la concession que vous faites en m'autorisant à retrancher les 2 1ères pages et les 9 dernières lignes Je commence l'article, comme vous y consentez, par cette phrase: c'est la pensée qui a tué le dernier ministère. Je viens de retirer votre article où je trouve d'excellentes choses quoique je ne partage pas entièrement votre opinion. Je vais l'envoyer à l'impression, lundi, et il entrera dans notre section des analyses, subdivision: littérature. Je vous ferai adresser les épreuves, si vous le désirez, et on tirera à part le nombre d'exemplaires dont il vous sera agréable de disposer. Le prix du tirage à part sera imputé, suivant notre usage, sur le prix même de l'article que je vous prierai d'accepter, les analyses étant payées à nos collaborateurs à raison de 60 francs par feuille d'impression, et les articles du Bulletin Bibliographique et des nouvelles étrangères pour la plupart, fournis à titre gratuit, tant parce qu'ils sont payés le plus souvent par l'exemplaire de l'ouvrage annoncé que parce qu'ils nous procurent le moyen d'agrandir notre cadre pour améliorer et compléter notre plan, en réduisant aux frais d'impression, de papier et de tirage les dépenses extraordinaires que nous faisons chaque mois au delà de celles que nous imposent nos engagemens envers nos souscripteurs.

J'ose vous assurer, et une dernière lecture vient de m'en convaincre, que votre article, au moyen de ces deux légers

retranchemens, a une marche plus rapide et est en même tems plus homogène dans toutes ses parties. nous avons obéi l'un et l'autre à notre conscience et à notre conviction intime en défendant notre manière de voir; puis, nous avons fait de part et d'autre quelques concessions, presque toujours convenables et même nécessaires entre des hommes de bonne foi qui s'estiment et qui désirent se rapprocher. Dans une autre circonstance, je tâcherai de m'entendre d'avance avec vous, de manière à ce qu'une discussion du même genre ne se reproduise plus. Agréez &c &c

---

58.

Paris, le 18 juin, 1828.

Lettre remise à Mr. his.

En vous adressant et recommandant à vos bons accueils Mr. his, Libraire Com.re et voyageur Correspondant de la Revue Encyclopédique, je vous prie de lire avec soin la Circulaire ci-jointe, exposant le Plan et le But de ce Recueil, et de procurer au porteur les moyens de mieux atteindre le but de son voyage.

Agréez Messieurs, l'assurance de ma considération la plus distinguée.....

à Messieurs.

Le Bon. Bigot, à la Source près Orléans.
Pelletier &c ..... Cie.
Bournier ..... à Tours.
Mossy Lib.re ..... "
Tessier Olivier ..... "
Ardent ..... à Limoges.
Ardent frères ..... "
Patier avocat ..... "
Pierre Charaud ..... "
Andrieux ..... "
Alluaud aîné ..... "
Sallé ..... "
Le Bon. de Bangal ..... "
Fournier La Vigerie ..... "
Talabot ..... "
Reinaud ..... à Angoulême.
Aigre, Lib.re ..... "
Poifont ..... "
Le Cte de Taillefer ..... à Périgueux.

Messieurs. Le Bibliothécaire de la Ville, à Périgueux.
Preond Bernard de Poulet, à Bordeaux.
Ad. du Perier de Loozand . . . . "
Blanc Dutrouille . . . . . "
Le Marquis de Bryos. . . . . "
Le Cte de Kercado . . . . . "
Bouchereau jeune . . . . . "
Delabadie . . . . . "
Suvinay de la Mue . . . . . "
30. Maillard, Pasteur &c . . . . . "
Daniel Bertjon . . . . . "
Billandel . . . . . "
Seguineau de Lognac . . . . . "
Faveneau, offr. Supr. . . . à Blaye.
Ve. Bergeret, Libre. à Bordeaux.
Lavalle jne. . . . . "
Gassiote jeune . . . . . "
Gayet aîné . . . . . "
Moulet avocat . . . . . "
40. Teycheney Libre. . . . . "
Beaume . . . . . "
Deleuvre Propre. . . . . "
Bosc fils aîné . . . . . "
Compango . . . . . "
Delpech . . . . . "
Nigue . . . . . "
Le Bibliothécaire de la Ville . . . . . "
Bonzom, Libre. . . à Bayonne.
Gosse . . . . . "
50. Cluzeau, ... "
Jobide & Daguere . . . . . "
Chauvio . . . . . "
Michel d'Arcange . . . . . "
Malavie . . . . . à Pau.
de Paussat . . . . . "
Nicolas Carles . . . . . à Tarbes.
Thèbe aîné &c . . . . . "
Le Chevr. de Lugo . . . . à Bagnieres de Big.
Les Membres du Cercle, à Auch.

Messieurs 60. Godailh, ... à Agen.
Marquet Vasselot ..... à Lyssac.
Crosilhes, Libre ..... à Ville Neuve, s/Lot.
Floris, Profr ..... à Montauban.
Théod, " ..... "
Daubusson ..... à Toulouse.
Frangon, Libre ..... "
Vieusseux, id ..... "
Galon-Faton id ..... "
De Malavet, ancien Maire ..... "
70. Devigne ..... "
Jules de Messigeon ..... à Carcassonne.
Sicart Blancquart ..... "
Joseph Cotte ..... "
du Salon ..... à Perpignan.
Frélon ingénieur ..... "
Laserre, Libre ..... "
Mlle Castu, id Salon littre ..... "
Mr Le Marquis de Villeneuve ..... à Béziers.
Pomathiot-Durville, Libre ..... à Montpellier.
80. Le Professeur Delille ..... "
Bros de Puchedron ..... "
Le Général Bentham ..... "
L'abbé Flottes ..... "
Les habitués du Cercle ..... "
Pouchon, Libre ..... à Nismes.
Guillot, Procureur Gal ..... "
Le Conservateur des Arènes ..... "
Les habitués du Cercle de Chambord ..... "
Valz Cz ..... "
90. Blanc, Dr méd ..... à Beaucaire.
Pigault Lebrun ..... à Valence.
Payan Dumoulin ..... "
Bergeron, Notaire ..... "
Boré, Libre ..... "
Seyvon, Avocat, ... à Romans.
Louis Nugues, ... "
Fuand Charles, ... "
Falcon, Libre ..... à Grenoble.

Messieurs. J. Fauve, Conseiller . . . à Grenoble.
100. Breton, Dr. Médin. . . . . "
Gauthier, avocat . . . . . "
Prudhomme, Libre . . . . . "
Bohaire, id . . . . à Lyon.
Durval, id . . . . . "
Varge, id . . . . . "
J. Tovombeux, ... "
Les Rédacteurs du Précurseur . . . . "
Evesque, adjoint de la Mairie . . . . "
Bodin frères, Banquiers . . . . . "
110. Le Bibliothécaire de la Ville . . . "
Artaud, directeur du Musée . . . . "
De Cazenove . . . . . "
Le Professeur Humbert, . . . à Genève.
Mr De Moche, Présidt. de la Soc. de Lecture, id.
115. Weiss, Bibliothécaire, à Besançon . . .

59
circulaire adressé aux personnes mentionnées ci-dessus.

Paris le 5 Juin 1828.

M. Je prends la liberté de m'adresser à vous avec confiance pour un objet qui m'intéresse personnellement et qui se lie à un grand but d'utilité publique.

Vous connaissez et vous avez paru apprécier la Revue Encyclopédique, sorte d'institution destinée à rapprocher par des communications mutuelles et périodiques les hommes généreux et éclairés de tous les pays, et à rattacher à notre france, comme au principal foyer du monde civilisé, le compte rendu des productions les plus remarquables dans tous les genres et chez toutes les nations. C'est une grande machine a vapeur intellectuelle qui verse chaque mois des flots de lumière, mais de cette lumière douce, bienfaisante et féconde qui éclaire, qui vivifie, non de celle qui dévore et détruit; c'est enfin une véritable et sainte alliance entre les amis de l'humanité. Aussi, plus de quinze cents personnes choisies, de toutes les contrées du Globe, de toutes les branches des connaissances humaines, de toutes les positions sociales, de toutes les opinions religieuses, philosophiques, politiques, littéraires ont pris part successivement, depuis dix années, à cette correspondance centrale établie

comme un vaste moyen d'enseignement mutuel à l'usage et au profit des peuples. plus le but était grand, noble et utile, plus on a voulu écarter tout esprit, toute vue de spéculation, aussi, le prix de l'abonnement, fixé à 46 francs pour Paris, 93 fr. pour les dépts, franc de port, pour la Revue Encyclopédique qui publie chaque mois des cahiers d'environ 300 pages, est très inférieur, toute proportion gardée, au prix de tous les autres recueils et ouvrages périodiques, non seulement de la France, mais des autres contrées de l'Europe, sans aucune exception.

Malgré cette modicité du prix d'abonnement, les Editeurs de la Revue Encyclopédique ont donné toujours beaucoup au delà de ce qu'ils avaient promis, afin d'agrandir leur cadre pour améliorer et compléter l'exécution de leur plan. Et ces cadeaux de feuilles d'impression, ensus du nombre dû aux souscripteurs d'après le prospectus et les conditions de l'abonnement, s'est élevé, depuis dix ans, à la valeur de plus de neuf et dix mille francs par année. Cette générosité inouie au profit des amis des sciences et des lettres et de ceux qui les cultivent et au profit du commerce de la Librairie caractérise avec évidence une entreprise éminemment consacrée au bien public et dirigée dans des vues tout-à-fait désintéressées.

Néanmoins, la revue Encyclopédique n'a pas été jusqu'ici appréciée en France, comme elle aurait pu et dû l'être. Elle n'a pas été annoncée à plusieurs reprises et soutenue avec bienveillance et avec chaleur par les journaux quotidiens les plus répandus. L'esprit de coterie et l'esprit de parti dont elle a toujours cherché à se garantir, l'esprit d'envie et de rivalité, l'irritation de beaucoup d'amours propres d'auteurs blessés par des critiques, même modérées et très décentes, toujours exemptes de personnalités offensantes, mais toujours étrangères à cette complaisance trop facile qui dicte une partie des articles de journaux, lui a suscité de nombreux ennemis, qui ont tâché de l'étouffer sous une sorte de conspiration du silence, en évitant de lui accorder des éloges mérités, ou même de simples annonces. Donc, la Revue Encyclopédique a été beaucoup mieux accueillie et plus encouragée dans la plupart des pays étrangers qu'en France même où elle devenait avec le tems un monument consacré à notre gloire nationale, scientifique, industrielle et littéraire.

Une quantité infinie de personnes qui seraient disposées à la rechercher et à la lire, ne connaissent même pas son existence, ou croient, d'après son titre, qu'elle ne convient qu'à des savans de profession, et nullement aux gens du monde. Ces personnes sont loin de soupçonner que le but de notre Revue est de rendre, pour ainsi dire, populaire l'enseignement des sciences et des arts et d'en présenter les notions les plus importantes, les progrès et les résultats sous une forme attrayante et instructive, de sorte qu'ils deviennent facilement accessibles et familiers à toutes les classes de lecteurs.

Enfin, la Revue Encyclopédique est un recueil très économique sous le double rapport de l'argent et du tems. On a, pour cinquante trois francs par année, dans les départemens, pour quarante six francs, à paris, une bibliothèque analytique et choisie contenant des analyses étendues et des annonces raisonnées d'environ deux mille ouvrages nouveaux et importans, publiés sur toutes les branches du savoir humain et dans toutes les langues; on en prend une idée générale, assez exacte, et l'on peut se procurer ceux qui traitent spécialement des matières que l'on veut approfondir. on a, de plus, pour le même prix 40 ou 50 mémoires originaux sur des objets d'un intérêt général, l'histoire d'une découverte nouvelles, un coup d'œil sur l'état de la population, de l'agriculture, de l'industrie, des sciences, de l'instruction publique de la législation, de l'administration de la littérature, des beaux arts, des théâtres &a dans différens pays, et enfin plus de 800 articles de nouvelles scientifiques industrielles, littéraires, formant par leur ensemble une sorte de panorama ou de tableau abrégé du monde civilisé et de la civilisation elle même comparée dans sa marche progressive. La lecture de chacun des cahiers mensuels de la revue procure ainsi l'avantage de parcourir successivement toutes les contrées et toutes les sphères dans lesquelles l'esprit humain peut exercer son activité: on fait le tour du globe, sans quitter son cabinet d'études ou son salon, et ces voyages amusans et instructifs, renouvellés tous les mois, ont beaucoup d'attraits et font acquérir, à peu de frais, et avec une grande facilité, une érudition assez étendue et assez variée.

pour remédier aux inconvéniens graves du silence presque absolu des journaux sur la Revue Encyclopédique et pour mettre un plus grand nombre de personnes en état de connaître cet ouvrage périodique et d'en apprécier la nature, l'esprit, le plan et le but, afin qu'elle soit plus répandue et que l'augmentation croissante des abonnés et des lecteurs puisse couvrir et au delà les frais extraordinaires que le fondateur directeur a consenti à faire, avec persévérance, par un acte de dévouement et par des sacrifices entièrement volontaires

Nous avons résolu d'envoyer un ou plusieurs jeunes connus voyageurs dans les principales villes de l'intérieur de la France. ils devront y rechercher les hommes les plus zélés pour les progrès des sciences et des lettres, les membres des sociétés d'agriculture et des autres associations savantes, littéraires, philantropiques, les propriétaires un peu aisés, les amateurs de livres, les fonctionnaires publics, les professeurs et instituteurs, tous les hommes enfin qui jaloux de s'instruire, et qui veulent pouvoir suivre le mouvement social et industriel dans tous les pays. Les habitans des départemens sont d'autant plus intéressés à favoriser et à encourager la Revue Encyclopédique qu'elle a pris soin, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, d'annoncer et de faire valoir les ouvrages nouveaux, les publications, les établissemens et les entreprises utiles de tout genre, dont les auteurs, éditeurs fondateurs, directeurs, propriétaires et co intéressés habitent loin de Paris, afin de corriger à quelques égards le vice de la centralisation qui se fait sentir, sous tant d'autres rapports, et dans presque toutes les parties de l'administration publique.

Je vous prie, Monsieur, d'avoir la bonté de donner pour moi au porteur de ma lettre une indication des personnes les plus recommandables que vous connaissez à versailles et dans le Dep.t de Seine et oise et que vous croiriez disposées à recevoir et à apprécier la Revue Encyclopédique. Agréez. —

60.

A son excellence le ministre de l'intérieur

Paris le 7 Août 1828.

Monseigneur, En exécution de la loi du 18 juillet dernier, et de l'ordonnance Royale du 28 du même mois, sur les journaux et écrits périodiques, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence, pour le Recueil Scientifique et Littéraire, publié sous le titre de Revue Encyclopédique, dont je suis à la fois le fondateur Directeur et l'Editeur propriétaire, depuis dix années que ce recueil existe, la déclaration préalable prescrite par les nos 1, 2 et 5 du 1er paragraphe de l'article 6 de la nouvelle loi.

1. Revue Encyclopédique, ouvrage périodique mensuel, dont on joint ici le Prospectus.

2. Propriétaire fondateur et Directeur, M. Marc-Antoine Jullien de Paris, ancien Inspecteur aux Revues, demeurant à Paris, rue d'Enfer St. Michel, no 18.

— La loi n'exige point l'envoi des noms des simples commanditaires, ni des collaborateurs associés sous quelques rapports à la propriété de l'entreprise, par une augmentation progressive de la rétribution qui leur est allouée pour leurs travaux, en raison de l'accroissement du nombre des abonnemens. —

5. M. Rignoux, imprimeur, Rue des francs-Bourgeois St. Michel, no 8, est, depuis six années, chargé d'imprimer la Revue Encyclopédique.

— L'impression du Bulletin supplémentaire des Annonces annexé aux cahiers mensuels est confiée à M. Paul Renouard, imprimeur, Rue garancière, près St. Sulpice.

J'ai l'honneur, Monseigneur, d'offrir à Votre Excellence etc.

61.

A M. de Golbery. à colmar.

Paris le 1er Août 1828.

Monsieur, de retour à Paris après un rapide voyage de 36 jours et de plus de 300 lieues dans les départemens qui composaient la Touraine, l'Anjou, le maine et une partie de la Bretagne, je trouve votre aimable lettre qui me dédommage un peu de votre long silence. J'espère que désormais nos communications avec vous seront plus régulières, plus suivies et plus

et plus fréquentes, c'est à dire, mensuelles. Je reçois avec grand plaisir votre promesse de venir nous voir à Paris dans quelques mois pour l'impression de votre ouvrage.

En parcourant plusieurs villes de l'intérieur de la France, j'ai vu avec satisfaction que notre Revue est bien répandue et généralement aimée et recherchée. mais il y a tel cercle littéraire de 200 membres qui ne fait qu'un seul abonnement, et cet abonnement nous vaut plus de cent lecteurs, dans l'année, pour la modique somme de 40 fr., déduction faite des remises accordées aux libraires et du port par la poste. Cela m'explique comment le grand succès d'estime qu'obtient notre Recueil ne suffit pas encore, surtout à cause des cahiers mensuels de 18 et 20 feuilles au lieu de 14, que nous donnons habituellement, pour procurer un succès d'un autre genre auquel je voudrais aussi arriver.

Beaucoup de propriétaires aisés dans les départemens, qui habitent une partie de l'année à la campagne, aimeraient, je crois, à recevoir pour 40 f. par an une sorte de Bibliothèque analytique universelle, économique de tems et d'argent, et un tableau abrégé de la civilisation, des sciences, des lettres et des arts et de leurs progrès comparés dans tous les pays, et de plus un certain nombre de mémoires et de Notices sur des objets d'un intérêt général, si notre revue était quelquefois annoncée et appréciée dans les journaux quotidiens les plus répandus. Mais, à moins de faire soi-même et de payer chèrement une annonce qui dès lors m'inspire plus de confiance et manque son but, il n'y a rien à obtenir du prétendu libéralisme de ces messieurs (les rédacteurs de journaux) Dans ma tournée, j'ai été vivement invité à joindre à la Revue, comme Recueil tout à fait distinct et indépendant, un nouvel ouvrage périodique, rédigé en partie par les mêmes collaborateurs et correspondans dont j'ai communiqué le plan et qui a paru devoir être éminemment national et utile. Ce serait un journal central des départemens de la France, ou statistique progressive et comparée des différentes parties du territoire français.

69.

au même.

Paris 11 août 1826.

J'avais voulu vous donner l'idée un peu détaillée et le plan de cet ouvrage périodique. Le tems m'a manqué; vous allez en recevoir le prospectus imprimé, avec la circulaire. nous le commencerons, au 1er Janvier prochain, vous serez un de nos bons et précieux collaborateurs; et vous nous procurerez, je l'espère, dans votre départ.t et dans celui du Bas Rhin. 1° des correspondans instruits pour les différentes parties que nous aurons à traiter, laborieux pacts, zélés, avec lesquels nous établirons, moyennant des conditions réciproquement avantageuses des relations suivies. Chaque dépt. devra être représentée dans notre correspondance centrale sous tous les rapports qui constituent ses élémens de prospérité, d'aisance, de gloire. .... population, agriculture, industrie, manufactures, commerce, instruction primaire et publique, routes, canaux, fleuves et rivières navigables, ruines, sociétés savantes, littéraires, musées, théâtres, journaux et recueils périodiques et autres ouvrages, — hôpitaux, prisons &ca, administration locale, amélioration en tout genre, Beaux arts, sites pittoresques, monumens publics, antiquités nationales, &ca, 2° Un ou deux actionnaires souscripteurs. les actions sont de mille francs par an, divisibles en coupons de cent francs, donnant droit à un intérêt de 3 p% et à un abonnement gratuit représentant 50 francs ou 5 p%, et de plus, à un dividende au delà de deux mille abonnés; nombre que je me crois sûr d'atteindre en moins de deux années. 3° — Des souscripteurs, qui, s'ils envoyent leur promesse de souscription, sans avance de paiement, d'ici au 1er 8bre prochain, obtiendront une remise de 6 francs pour l'abonnement annuel qui sera de 56 fr. et qu'ils ne paieront que 50 francs.

Je regrette de ne pouvoir entrer dans de plus grands détails. Depuis mon retour, mes travaux arriérés, ma correspondance, mes travaux courans et urgens — m'obligent surtout de passer une partie des nuits à écrire. Mes amis disent m'excuser, si je parais les négliger. Car une dure nécessité, je néglige ma santé, le soin de mes affaires domestiques, même, à mon grand regret, ma propre famille, et les objets de mes affections. votre

274

63.

Les Membres de la Société de Batavia.

Paris, le 1828.

MM., — Je viens de recevoir, aujourd'hui seulement, de Bruxelles, par l'intermédiaire de S. Exc. le Ministre de la Marine du Royaume des Pays-Bas, la Collection des Mémoires de la Société de Batavia que vous avez eu la complaisance de m'adresser, et je vais faire rendre compte de ces Mémoires dans la Revue Encyclopédique par un de nos Collaborateurs qui ne négligera rien pour les faire connaître et apprécier. Je m'empresse de vous remercier de cette bienveillante communication, et de vous exprimer d'avance combien je suis flatté du suffrage honorable que vous accorderez à mes travaux et au Recueil que je publie. Mon correspondant et ami M. de Kirckhoff, d'Anvers, ne m'a point laissé ignorer la mention que vous avez bien voulu lui faire de moi, dans les lettres qu'elle lui ont écrites plusieurs membres de votre illustre Société, et je leur suis très-reconnaissant. Car les témoignages d'estime qui nous arrivent des contrées lointaines, et qui sont étrangers à toute considération locale ou personnelle, nous apparaissent comme des jugements anticipés de la postérité impartiale, et nous dédommagent de beaucoup d'injustices que l'esprit de parti ou de coterie fait souvent commettre envers les auteurs de travaux utiles, et les hommes entièrement dévoués au bien public. Je me féliciterai beaucoup, MM., d'entretenir des relations suivies avec vous, puisque le but principal de la R. E. est de rapprocher, par des communications naturelles, les hommes généreux et éclairés de tous les pays, et de présenter un tableau abrégé de la civilisation comparée et progressive. Mes collègues et moi, nous serons toujours très empressés de faire connaître vos utiles travaux, et de recevoir les renseignemens relatifs à la Géographie, à l'Agriculture, à l'Industrie, à la Statistique, au commerce, à l'état des Sciences, des Lettres, des arts, des mœurs, de l'Administration, de la Législation, de l'Instruction et de la Prospérité publique dans les contrées que vous habitez. Si quelques-uns des Membres de votre Société veulent bien nous transmettre des renseignemens de cette nature, ou des annonces d'ouvrages nouveaux et importans publiés en Asie. Les Sciences naturelles, la Botanique surtout, la Zoologie peuvent fournir des matériaux dignes d'intérêt. Je crois pouvoir me fier à votre zèle pour les progrès des Sciences. L'Europe a soif de mieux connaître l'Asie, et les plus grandes distances n'effrayent plus aujourd'hui

les communications intellectuelles, réciproquement instructives, entre les contrées et les pays, trop longtems étrangers les uns aux autres, où l'on sent quelles fractions éparses de la grande famille humaine, ont des intérêts communs, et peuvent s'éclairer, s'instruire, s'améliorer mutuellement.

Je dois vous prévenir, que dans l'intéressante collection de vos mémoires, adressée à la R. E., on a mis, par erreur, 2 exemplaires du Tome IV, et le Tome VI a été oublié. Je vous prierai de me faire envoyer le Tome VI, par une occasion sûre, et je vous renverrai le T. IV que j'ai reçu double.

Agréez, je vs prie, M.M., l'assurance, etc.

64.

M. de Fellenberg à Hofwyl.

Monsieur et respectable ami, je reçois votre lettre en date d'Hofwyl du 31 août dernier, et j'apprends avec un véritable chagrin la mort subite de M. le Comte de Villevieille, qui était depuis longtems associé à vos travaux et dévoué de cœur à votre belle et utile entreprise. Je tâcherai de répondre à la marque de confiance que vous me donnez, en m'invitant à vous envoyer un continuateur du travail laissé interrompu par la mort de M. de Villevieille, qui, aidé de vos directions et de vos conseils, surveillerait l'impression de la nouvelle édition du compte rendu des Instituts d'Hofwyl, et s'occuperait aussi de revoir et de compléter au besoin la rédaction de cet intéressant ouvrage. Parmi mes nombreux collaborateurs, je crois pouvoir vous trouver facilement la personne qui peut vous convenir. Mais il serait nécessaire d'être fixé avec précision, pour désigner celui qui devrait aller vous joindre à un déplacement momentané: 1°, Combien de tems, à peu-près devrait-il séjourner à Hofwyl ou à Berne; 2°, Quelles dépenses pourraient exiger son voyage et son séjour en Suisse; 3°, Quels avantages pourrait lui procurer le travail dont il serait chargé.

Dès que vous aurez bien voulu, Monsieur et ami, m'envoyer une réponse au moins approximative à ces trois questions, je verrai à vous envoyer un jeune homme capable d'entrer dans vos vues et de bien faire ce que vous désirez. Dans un premier moment, j'avais pensé à vous envoyer mon fils aîné qui, je crois, aurait pu être au dessous de la tâche que vous auriez eu à lui —

confier; mais il est fort occupé auprès de moi, pour la direction du Secrétariat, de l'impression et de tous les détails d'exécution de la Revue encyclopédique, et j'aurais beaucoup de peine à m'en passer pendant plus d'un mois. Du reste, j'aurais aimé à lui procurer cette occasion d'aller revoir la Suisse où il a été en grande partie élevé, et qui est pour lui comme une patrie d'adoption, d'aller se retremper quelque tems dans l'atmosphère si pure & si bienfaisante d'activité bien réglée au milieu de laquelle vivent les habitans d'Hofwyl, et enfin de vous renouveller en personne, comme représentant de tous mes sentimens pour vous, la preuve vivante de l'intérêt que je porte à vos instituts et à vos importans travaux.

Je n'ai point lu l'article inséré dans ~~votre~~ le journal d'éducation de M. de Lasteyrie, dont vous faites mention dans votre lettre. Si vous voulez m'envoyer les observations et réfutations auxquelles vous paraît donner lieu la traduction très inexacte d'une lettre de vous à l'un de vos amis, je pourrai, autorisé par vous, m'entendre avec M. Lasteyrie, pour rectifier, soit dans son journal, soit dans la Revue Encycl., les inexactitudes, sans doute très-involontaires de la part de M. Lasteyrie, dont vous vous plaignez, et nous serons très empressé de rétablir, en usant de tous les ménagemens convenables, le véritable sens de ce que vous aviez écrit.

Je vous prie, Monsieur & ami, de m'honorer d'une prompte réponse de me donner des nouvelles de votre chère famille & du succès toujours croissant de vos établissemens; de me dire, si vous continuez à recevoir & à lire la Revue Encyclop. et si vous en êtes à peu près content. Si elle est aimée & lue avec plaisir à Hofwil et à Berne, d'offrir mes hommages respectueux à Madame de Fellenberg, mes civilités amicales à vos chers enfans et à vos collaborateurs les plus intimes & de recevoir vous-même l'assurance nouvelle de mes sentimens très-distingués & dévoués.

65.

M. Serge Soltykoff, à Moscou.

Paris, le 8 7bre 1828.

M., — J'ai vu avec beaucoup d'intérêt votre Lettre en date de Moscou, du 26 février / 9 mars 1828, — adressée à M. Héreau qui s'est empressé de me la communiquer. Nous vous remercions des articles que vous destinez à la Revue, et que je vous prierai — d'envoyer directement au Bureau central de Rédaction, Rue d'Enfer St Michel, n° 18, je vous prierai aussi — de remarquer que, depuis quelque tems, depuis que vos intéressans envois nous parviennent plus fréquemment et plus régulièrement, nous consacrons chaque mois un plus grand nombre de pages à la Russie. Nous avons donné habituellement, par année, depuis 1819, et surtout depuis — 1824, plus de mille ou douze cent francs, chaque mois, au-delà de nos engagemens envers le public, pour annoncer avec plus d'étendue un plus grand nombre d'ouvrages, ou pour annoncer avec plus d'étendue un plus grand nombre d'ouvrages, ou pour accorder plus d'espace à chacun des pays compris dans — notre Galerie ou Revue des Nations civilisées et de leurs — littératures. (Au lieu de 16 feuilles d'impression, dont par cahier, nous en avons toujours donné 17, 18 ou même 20.)

Quant aux regrets, honorables pour M. Héreau, et plains d'obligeance pour lui, que vous exprimez sur ce qu'il a cessé ses fonctions de Secrétaire général de la Revue Encyclop., plus de confiance que je lui avais donnée en 1827 ou 1828, vous en modifieriez peut-être l'expression, si vous saviez que M. Héreau a quitté volontairement cette place, pour en avoir une que sa femme et sa belle-mère l'avaient — depuis longtems très vivement pressé d'accepter, comme paraissant alors plus sure (dans une carrière essentiellement Scientifique, et à laquelle les ministres Villèle et Corbière — accordaient quelques faveurs), que dans la R. E. qui était — très tourmentée et persécutée par la faction rétrograde, toujours portée à étouffer, si elle l'avait pu, un grand fanal — élevé pour éclairer les nations. J'ai voulu point, par un sentiment d'excessive délicatesse, détourner M. Héreau de sa résolution de quitter l'Établissement où je l'avais accueilli avec plaisir, comme un de mes anciens employés du Ministère — de la Guerre, lorsque j'y dirigeais en chef l'administration

de l'établissement des troupes (en 1807, 1808, 1809 et 1810) je lui conservai une part de collaboration dans la Revue où je l'avais à dessein, et par amitié pour lui, élevé à une sorte supérieure à celui de simple secrétaire, et où je l'avais mis en évidence pour qu'il fut se créer une réputation littéraire, personnelle et honorable. S'il a profité ensuite des avantages que je lui avais ménagés avec une sollicitude particulière, pour s'éloigner de la Revue, qui pouvait paraître compromise par la haine qu'lui portait le Ministère déplorable; si je n'ai rien fait pour le retenir, afin que sa conexité ne fut point associée aux chances fâcheuses qui pouvaient menacer la R. E., vous sentez parfaitement que je n'ai dû non plus rien faire pour l'engager à reprendre la place de Secrétaire général. Il est même évident pour moi que M. Bareau est plus utile à la Revue, et placé plus convenablement pour lui, par rapport à elle, comme simple collaborateur, chargé à la fois des articles relatifs à la Littérature Russe et de quelques productions littéraires françaises. Je ne veux point imiter des procédés que j'ai blamés, en employant pour le rappeler auprès de moi certains menées qu'avait employées le Directeur de l'entreprise (le Bulletin des Sciences) à laquelle il est attaché aujourd'hui, pour le détacher de moi et l'attirer à lui. Ce Directeur croyait m'enlever un homme absolument nécessaire, et nuire ainsi beaucoup à une entreprise, plus ancienne et mieux consolidée que la sienne, et dans laquelle il voyait par ce motif une rivale dangereuse qu'il espérait détruire. — Deux Lettres, de lui et de moi, insérées dans le Courrier français en 1827, ont pu, si elles sont tombées sous vos yeux, soulever pour vous une partie du voile qui a couvert de misérables intrigues. J'en avais pas moins annoncé avec éloge dans la Revue un ouvrage périodique utile à beaucoup d'égards pour les savans, mais qui n'est ni universel, comme son titre l'annonce, ni philosophique. Les torts graves du Directeur de ce Bulletin et sa conduite envers moi n'avaient rien de commun avec l'ouvrage en lui-même que nous avons loué à plusieurs reprises et que nous louerons encore dans l'occasion. Nous évitons que la Rédaction de notre Revue soit livrée à l'influence des passions personnelles, et nous jugeons, avec autant d'impartialité que nous le pouvons, les Ouvrages non les auteurs,

Je ne serais jamais entré dans ces détails avec, M., si la nature des regrets que vous manifestez à M. Héreau sur ce qu'il a cessé d'être Secrétaire général de la Revue Encyclop., et la manière dont vous vous exprimez, ne me portaient à croire que vous êtes mal informé de l'état des choses, et que vous supposez que j'ai moi-même été à M. Héreau sa place, et que je puis la lui rendre. Il a cru, en me quittant, y rendre sa place meilleure, moins exposée aux vicissitudes que pouvait faire craindre la violence des passions politiques, qui s'acharnaient contre toutes les productions sujettes d'une tendance libérale, il n'a point cherché depuis à rentrer dans une position à laquelle il avait renoncé, tout en conservant des relations amicales avec la Revue Encyclop. et avec moi, et en trouvant même donner plus de tems et de soins à la part de collaboration, pour la littérature russe, qu'il m'avait prié de lui conserver. Donc, ni la Russie, ni la Revue Encyclop. n'auront à souffrir de la détermination qu'avait prise M. Héreau, et il ne peut même, sans de graves motifs, s'éloigner maintenant d'un nouveau patron auquel il s'est attaché, et dont il a obtenu et justifié la confiance, sans épouser les préventions jalouses et injustes contre la Revue, et en appréciant, au contraire, les services mutuels que peuvent se rendre deux entreprises, dont chacune a son caractère et son but distincts, et qui sont, à quelques égards, le complément l'une de l'autre.

Agréez, M., l'assurance nouvelle de mes sentimens les plus distingués.

P. S. Je vous prie de faire agréer tous mes hommages à M. le Prince Vadkowsky.

66.

M. Choumara, Capitaine d'artillerie

M. Je vous renvoie, comme vous le désirez, l'article que vous avez fait insérer dans le journal des Sciences militaires et dont j'avais chargé un de mes collaborateurs de faire un extrait pour la Revue, afin de satisfaire au désir que vous m'aviez exprimé. J'ai regretté que l'avis unanime des membres du comité de rédaction m'ait empêché d'admettre votre réfutation qui a paru trop longue et trop spéciale et dont l'insertion m'aurait été obligée d'après la loi que dans le cas où le rédacteur qui rend compte de votre ouvrage, sortant des bornes de la critique

littéraire aurait laissé échapper quelques traits qui puissent blesser votre personne.

Je vais remettre au porteur de votre billet le montant de votre abonnement.

J'ai l'honneur d'être

67

M. Auguste Jullien, Secr. Gen. de la R. E.

Paris, le 10 Septembre 1828. — Mon cher Auguste, Comme j'apprécie avec une vive satisfaction le zèle et l'intelligence que tu apportes à me seconder dans la direction de la Revue Encyclopédique, comme je ne veux point différer à te donner un témoignage de cette satisfaction que j'éprouve, ainsi qu'une juste récompense de tes travaux, je te confirme, par la présente lettre, ce que je t'ai promis verbalement, que tu es, dès ce moment, propriétaire d'une action représentant un quinzième dans la Revue Encyclopédique et portant intérêt à ton profit de 5 pour cent par année, à partir du 1er Juillet dernier, comme si tu avais versé le montant de l'action, ou 3.000 francs en argent. — Je me propose de te rendre plus tard propriétaire d'un cinquième de la Revue, et de t'en laisser en grande partie la direction. Mais, pour toi, comme pour le succès toujours croissant de l'entreprise, il est convenable et nécessaire qu'un semblable changement soit progressif et insensible, et que peu à peu les collaborateurs et les correspondants y soient conduits, presque sans s'en apercevoir et contractent l'habitude de traiter avec toi et de te voir me remplacer. — Tu sais combien je t'aime et combien je jouis des éloges que j'entends quelquefois faire de toi, beaucoup plus que de ceux qui peuvent m'être accordés à moi-même, ou à mes ouvrages. — Toute direction qui donne lieu à de fréquens rapports avec un grand nombre de personnes de caractères, d'esprits différens, exige à la fois dans celui qui en est chargé beaucoup d'activité et d'exactitude, beaucoup d'ordre, un ton habituel de politesse bienveillante, beaucoup de sang froid, de modération, d'impartialité. Il faut se gouverner soi-même pour bien gouverner les autres; il faut être calme pour être ferme; il faut être bienveillant et consciencieux pour mériter soi-même l'affection et pour inspirer la confiance. On ne fait rien de bon et d'utile, de grand et de durable, sans lutter contre beaucoup d'obstacles. — Tu es appelé à devenir le Directeur et le principal propriétaire de la Revue Encyclopédique; j'ai l'intime conviction

que les sacrifices de tout genre par lesquels j'ai fondé et fait prospérer ce recueil depuis dix années ne seront point perdus, ni pour l'humanité en général, ni pour ma famille en particulier; et cette pensée m'a soutenu. Tu seras le continuateur de mes travaux, et je désire que tu réalises cette pensée, exprimée dans mon Essai sur l'emploi du tems: qu'un fils doit être la continuation perfectionnée de son père, au lieu d'en être la répétition monotone.

68.

Mr. Rignoux

Paris le 20 7bre 1828

Monsieur, Je regrette de ne vous avoir pas vu depuis longtems et d'être beaucoup trop accablé de travaux toujours renaissans et urgens pour aller m'entendre avec vous.

J'ai plusieurs observations à vous communiquer au sujet de la Revue, des retards qu'éprouve chaque mois sa publication, de la non-exécution d'une partie des articles de notre convention. Il faut arriver à ce degré d'exactitude où la Revue puisse paraître à jour fixe, le 1er de chaque mois pour cela, il faut d'abord faire travailler, dès les 1ers jours du mois, avec activité et faire au besoin composer deux feuilles entières en deux jours, à la fin du mois. Tout ouvrage périodique a des momens d'urgence, auxquels une imprimerie doit pourvoir sous peine de le compromettre. Les caractères sont en partie usés et ont besoin d'être entièrement renouvellés, à la fin de l'année. Je veux pouvoir annoncer, dans un prospectus que j'espère publier le mois prochain, que la Revue sera imprimée en caractères neufs, à partir du 1er Janvier. Je paie plus cher que je n'ai jamais payé, depuis dix ans que la Revue existe. je désire au moins que le service de la Revue soit fait avec régularité, et le mieux possible. Agréez, Monsieur, mes civilités empressées.

69.

M. Hughains, ou à M. Fr. de George à Londres.

Paris, le 24 - 7bre 1828.

M. En vous remerciant de vos envois de chaque mois et en espérant que vous continuerez, ainsi que M. Fr. Degeorge, à servir d'une manière très-active, la Revue Encycl. je vous communiquerai franchement les observations faites à notre Comité de rédaction et par plusieurs de nos collaborateurs et de nos abonnés. On trouve que souvent notre bulletin biblio=

=graphique anglais annonce des ouvrages nouveaux d'un intérêt secondaire et néglige des ouvrages importans. Vos correspondans à Londres devraient faire sentir aux premiers libraires de cette Capitale, combien il leur importe d'faire annoncer dans la Revue Encyclop.ie les ouvrages nouveaux qu'ils publient, afin d'en répandre promptement la connaissance, non-seulement en France, mais en Allemagne, en Suisse, en Italie, dans les Pays-bas, dans le Nord de l'Europe, en Russie, dans les deux Amériques. Alors, les princi= =paux libraires et éditeurs d'ouvrages à Londres seraient, comme le font dans leur intérêt plusieurs libraires d'Italie, d'allemagne, de Russie &a., des envois de livres à la Revue E. qui en rendrait compte avec soin.

Je vous prie de vous informer si l'ouvrage intitulé: Babylon the great, 2e édition, (Londres, 1828. Colburn, in-8°,) vous paraît pouvoir être traduit et publié en françois et être favorablement accueilli en France sur le continent. Un de mes collaborateurs voudrait le traduire.

Veuillez aussi faire demander l'histoire générale des Unitaires que le Comité d'une société qui s'occupe avec zèle des intérêts de cette secte doit publier incessamment à Londres.

Cette lettre vous sera remise par Mad. Delangard qui vous est sans doute déjà bien connue, et dont je vous prie de seconder les démarches, ainsi que celles de son mari, M. Delangard, pour faire établir à Londres un Géorama, à l'instar de celui de Paris: destiné à offrir un point central où seraient enseignées les Sciences Géographiques dont l'étude est beaucoup trop négligée, et où les étrangers qui affluent à Londres de tous les points du Globe viendraient se rencontrer, s'rapprocher & se comparer les routes qu'ils auraient parcourues, se rendre compte des circonstances, bien dignes de méditation, qui ont procuré ou qui procurent à un petit coin de terre un développement d'industrie & de prospérité et un degré d'influence que ne peuvent obtenir de vastes territoires, favorisés par la nature, mais soumis à des administrations dévastatrices.

Agréez, &a _____

70

a M.r Bory

M.r Bory.

Paris ce 25 7.bre 1828.

Vous m'envoyez aujourd'hui 25, et lorsque mon cahier est plus que rempli et touche à sa fin, une notice d'une étendue telle que, dans votre intérêt même, comme dans notre plan, elle appartient à notre 1ère section, imprimée depuis long-tems, et nullement à celle des nouvelles, vous deviez m'envoyer cet article, il y a 8 jours, et il ne devait point dépasser 4 pages. De deux choses l'une, ou nous allons extraire le rapport verbal de M. Merbelet en mettre 4 pages dans notre section des nouvelles, au compte rendu des séances de

l'institut, ou, si vous préférez que le Rapport soit inséré en entier, nous lui ferons place, le mois prochain, bien que trois notices arriérées, dont deux déjà imprimées et ajournées, complètent d'avance notre 1re section pour le mois d'octobre. C'est ne point connaître la revue, ni son mode d'impression que de lui adresser, le 25 du mois, des articles pour le Cahier de ce même mois. Il y a impossibilité matérielle, dans ce cas, pour l'impression.

Vous avez beaucoup d'ouvrages anciens que la Revue vous a donnés pour en rendre compte, et dont les auteurs et éditeurs s'impatientent, se plaignent avec raison de retard, tout-à-fait nuisibles à notre recueil. Nous avons besoin de collaborateurs qui servent la Revue pour elle, plutôt que pour eux-mêmes. Elle se doit avant tout aux intérêts publics et à l'avancement des sciences. Elle doit aussi acquitter sa dette envers tous ceux qui font déposer des ouvrages à son bureau.

Je vous ai prouvé vingt fois toute ma disposition à vous obliger; plus de 30 articles de la Revue en font foi. Il ne faut pas abuser d'une obligeance qui m'est souvent très funeste. A ce sujet, je vous dirai que mon imprimeur n'ayant pu avoir sur votre délégation les cinq cent francs que vous deviez me faire rembourser en Juin, j'ai dû payer moi-même en argent; ce qui ajoute beaucoup à tous mes embarras. Voulez vous me punir du dévouement que je vous ai montré? Procurez-moi, je vous prie, cette moitié de la somme due, et tâchez que le solde soit payé, à la fin de l'année, comme cela est formellement convenu. Votre bien devoué &c.

P.S. je remarque qu'il n'a pas encore été question dans la Revue de la séance de l'académie des sciences du 4 de ce mois, de 7bre; il n'y a donc pas eu d'omission, volontaire ni involontaire.

71

M. Thurot
professeur de philosophie
au collège royal de France.

Paris le 6 octobre 1828.

Monsieur, Je crois pouvoir vous prier de rendre compte dans la Revue Encyclopédique des œuvres de Reid, publiées par Jouffroy. Il en a paru deux volumes que je joins à ma lettre, espérant que vous voudrez bien vous en charger. Personne ne peut mieux que vous présenter

les doctrines philosophiques que vous avez approfondies et signaler les dangers de l'école philosophique nouvelle, qui souvent dénature les opinions de ses devanciers pour les combattre.
Comme il s'agit d'un travail important, qui demandera du tems, de la méditation et des soins, et que vous ferez exprès pour notre Recueil, je vous prie d'accepter la rétribution de cent francs par feuille d'impression que reçoivent M. de Sismondi et quelques autres de nos collaborateurs.
Vous serez parfaitement libre de signer ou de ne point signer vos articles, quoique il nous fût toujours très agréable et utile de vous honorer de votre nom et de votre collaboration.
Je viens de recevoir une longue lettre de Madame la princesse de Salm qui, après une maladie assez grave, est en bonne santé, se rappelle à ses amis de Paris, et doit recevoir dans les premiers jours du mois de novembre prochain

Agréez, etc

72.
M. Blanqui aîné, à Paris.

Paris, le 8 octobre 1

M. et cher Collaborateur, — Je m'empresse de répondre à votre lettre qui m'arrive à l'instant même. Je vous remercie de votre bon souvenir, et j'accepte vos offres obligeantes, en comptant sur l'exécution de vos promesses, aux époques fixées par vous même, savoir:

Le 20, le 18 courant, si Vs pouvez, l'article sur l'ouvrage de M. Louis Say, qui est venu me voir avant son départ et qui l'attend avec impatience.

Le 24 août tard, le précis de votre voyage industriel, agronomique et philosophique dans le midi de la France: une fle et demie pour laquelle je vais d'avance réserver la place convenable, et qui sera envoyée à l'imprimerie, le jour même où nous la recevrons.

Le 20 8bre au plus tard, la seconde partie de votre cours à l'Athénée, promise à nos lecteurs avec les faits nouveaux que vous annoncez.

Enfin, le 20 ou le 24 décembre au plus tard, un article sur la réforme commerciale tentée par M. Huskisson en Angleterre, et sur les réformes praticables chez nous dans l'intérêt de l'industrie et du commerce réunis. Cet article ouvrira notre cahier du mois de Janvier, ainsi que deux autres articles annoncés par MM. J. B. Say et de Candolle, de Genève, ou Sismondi.

Je suis charmé de vous voir disposé à prendre une

part actif et régulier à la rédaction de la R. E., que nous espérons améliorer sous plusieurs rapports.

En votre absence, j'ai lu avec intérêt vos Lettres dans le Courrier français on le J.l du Commerce, et j'aimais même inséré dans notre Revue l'extrait d'une de vos lettres que m'avait communiquée M. J.-B. Say.

Je joins ici l'épreuve du prospectus de la Revue de Bx, et je désire m'entendre avec vous sur l'organisation définitive de ce nouveau Recueil, déjà encouragé par l'approbation unanime et la coopération promise de plusieurs Députés influens et d'un grand nombre d'habitans des Départemens.

Je vous prie de venir dîner avec nous, mardi prochain 14 courant, second mardi du mois, à la grande Chaumière, 5 heures et demie précises, etc.

73.

M. bis, chez M. Vieusseux, Lib. à Toulouse.

Paris, le 8 octobre 1828.

M.— Mon père me charge de vous accuser réception de votre lettre de Bayonne, en date du 1er 8bre cr. Cette lettre et la précédente l'ont convaincu, que, malgré tout votre zèle, le voyage que vous avez entrepris ne peut être malheureusement aussi utile pour la Revue qu'il l'avait espéré. Les abonnemens que vs m'annonciez avoir faits à Nantes, chez M. Durolleau, n'étaient que des renouvellemens d'anciens abonnemens qui n'avaient même pas été interrompus. Quant au Mémorial Bordelais avec lequel vous nous engagez à conclure l'échange, nous le recevons depuis longtems, et depuis longtems il reçoit la Revue qu'il a annoncée assez régulièrement, depuis deux ans environ. Vous voyez donc que l'essai tenté depuis trois mois, de mettre votre voyage à profit pour les intérêts de la Revue, n'a point été heureux; mon père, tout en regrettant de vous annoncer qu'il est obligé de renoncer aux conditions provisoires qu'il avait d'abord acceptées de concert avec vous, me charge de vous offrir la même remise que par le passé pour les abonnemens que vous ferez à la Revue. Nous venons de tirer le montant d'une traite, tirée sur nous, à l'ordre de Mr Lavalle, sans que vous ayez eu l'attention de nous en donner avis. Mon père l'a cependant acquittée d'après votre lettre, quoiqu'elle eut été refusée à la première présentation, et quoique une

pareille démarche de votre part, ne fut point, me semble, conforme aux instructions que mon père avait pu vous manifester à cet égard.

Je vais répondre maintenant aux divers paragraphes de votre Lettre, qui peuvent exiger quelque explication.

Nous portons au compte de M. Lavalle les objets que vous lui avez laissés; et, si les informations que nous allons prendre sur cette maison de librairie sont satisfaisantes, nous lui adresserons un nouveau ballot d'ouvrages et de prospectus.

Nous enverrons à M. Arago un cahier de la Revue, dans l'espérance qu'il ne négligera pas de l'annoncer dans son kaléidoscope.

Nous adresserons quelques prospectus chez M. Vieusseux, de Coulouse, qui pourront vous être utiles si vous portiez, dans votre propre intérêt, à recommander la Revue, et à y faire des abonnemens pour votre compte et avec la remise que nous vous offrons.

Je suis avec une parfaite considération.
Signé: Aug. Jullien fils.

M. — Pressé par le tems et enregrettant beaucoup que vous n'ayez pas mieux réussi pour notre Revue, j'espère que devant conserver la remise que je vous ai allouée pour les abonnemens nouveaux que vous ferez, vous continuerez à la recommander avec chaleur aux Libraires, et vous tâcherez, en servant vos propres intérêts, de nous trouver, par quelques abonnemens, le remboursement des Sommes que votre Voyage aura coûtées à la Revue. Je vous ferai imputer au compte la valeur des ouvrages dont la vente vous a été confiée, sauf à vous à rendre, à votre retour à Paris, ceux dont vous n'auriez pu trouver le placement.

Recevez, M, l'assur. nouv. de mon dévouement.

74.

Mrs Behr et Kahl. Libraires, à New York

Paris le 11 Octobre 1828

Monsieur, Vos deux effets sur M. Hottinguer, échus le 30 juin et le 30 septembre dernier et montant ensemble à 1542 fr. 40 c ont été protestés. Nous avons appris avec beaucoup de peine les embarras qui vous ont empêché de faire honneur à vos engagemens, mais, d'après ce que nous a dit votre correspondant Mr. Tindt, nous espérons que vous parviendrez

bientot à satisfaire vos débiteurs. Vos engagemens envers nous sont d'autant plus sacrés, que, malgré la suspension fâcheuse de paiement que nous avons dû subir, nous avons continué à vous faire servir les cahiers successifs de la revue.

Je vous prie, Messieurs, et en particulier Monsieur Behr, qui devez ne pas me rendre victime de la confiance que je vous ai accordée, de m'écrire en détail sur votre situation et de m'informer des termes dans lesquels vous pouvez prendre l'engagement de vous acquitter envers moi.

Recevez l'assurance &.

P. S. M Senquet, qui retourne aux Etats unis, veut bien se charger de vous porter cette lettre et de s'entendre avec vous sur les détails que vous désirez obtenir.

75

M Gérard Ralston, à Philadelphie

Paris le 30 7bre 1818.

M. J'ai reçu les trois numéros du Register of Pensylvania, que vous avez bien voulu m'adresser le 9 août dernier. La Revue Encyclopédique profitera, dans l'occasion, des renseignemens qu'ils renferment et notamment des articles, pages 397 et 405 que vous m'indiquez. Je recevrai avec plaisir toutes les communications relatives à votre pays et à votre journal qu'il vous conviendra de m'adresser, et je contribuerai volontiers à faire connaître en Europe, et sur les divers points du globe où s'étend notre recueil central de la civilisation, tout ce qui caractérise l'état et les progrès de votre patrie: agriculture, industrie, commerce, marine, instruction publique et écoles primaires, presse périodique et journaux, littérature, statistique, population, routes, canaux, législation, administration publique, sociétés savantes littéraires, philantropiques, publications nouvelles, ouvrages dignes d'intérêt, quel qu'en soit le sujet: tous ces divers objets rentrent dans notre plan.

Recevez &.

76.

Mme d'Erenstrone née de Pollett, à Stockholm.

Paris, le 16 octobre 1828.

Mme, — Je n'ai reçu que fort tard la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date de Stockholm, du 22 août dernier. J'étais absent de Paris, ayant fait un voyage d'environ 300 lieues dans l'intérieur de la France. Je vous remercie des choses aimables et obligeantes que vous voulez bien me dire, soit en votre nom, soit au nom de M. de Léopold, Président de l'Académie Suédoise. Je suis flatté de l'honorable suffrage que ce savant Littérateur, et vous, Mme, accordez à mes poésies, dont le principal mérite est, je crois, un sentiment profond et un accent de vérité, parce qu'elles ont toutes été composées sous l'inspiration et l'influence des circonstances orageuses qui ont troublé et agité toute ma vie. C'est une consolation pour moi que d'avoir pu rencontrer à une aussi grande distance des coeurs qui sont en harmonie avec le mien. Je me félicite beaucoup, Mme, que vous n'ayez pas été trop mécontente du jugement que nous avons pris la liberté de porter, dans la R. E., sur votre intéressant ouvrage. Nous aurons sans doute d'autres occasions de vous payer un tribut d'éloges, toujours accompagné de cette critique judicieuse, sincère, faite de bonne foi, qui donne un plus grand prix à la louange. Peut-être aussi, pourrons-nous, sous vos auspices et par vos soins, annoncer dans notre Recueil central de la Littérature et de la civilisation progressives et comparées des différentes nations, les principales productions nouvelles et importantes qui seront publiées en Suède. J'accepte, Mme, avec reconnaissance, votre offre obligeante de m'adresser quelquefois des communications relatives à votre patrie et à votre Littérature nationale, appropriées à notre Plan et analogues à celles que renferme votre dernière lettre. J'attache un véritable prix à l'exécution de votre promesse; et, grâce à vous, les Suédois, ces Français du Nord, auxquels nous sommes attachés partant de liens et par une douce sympathie, apparaîtront plus souvent dans nos Tablettes scientifiques,

industrielles et littéraires, destinées à faire mieux connaître les uns aux autres et au monde entier les hommes distingués de tous les pays et à mettre plus en lumière les talents et les travaux utiles dans tous les genres. — Vous pourrez lire, dans notre cahier de septembre, une partie de ce que vous m'avez adressé; nous insérerons le reste dans nos autres cahiers. J'espère que, d'ici au 20 décembre prochain, vous pourrez me faire parvenir quelques autres matériaux qui tiendront nos lecteurs au courant de l'état des sciences, de l'industrie, de l'instruction publique, des sociétés savantes, littéraires, philanthropiques, des institutions, des ouvrages suédois — nouveaux et d'un intérêt général, de la littérature — et des beaux-arts dans votre patrie.

Je me féliciterai, Mme, de pouvoir entretenir avec vous des relations régulières et suivies, et je vous prierai dès à présent de m'écrire à Paris, si je puis vous être utile en quelque chose, et de m'adresser avec confiance ceux de vos compatriotes qui viendraient visiter notre capitale. Je désirerais que vous y vinssiez vous-même, et que je fusse à vous en faire les honneurs.

Le Roi actuel de Suède m'a honoré, lorsqu'il était Ministre de la guerre, général en chef et maréchal de France, de son estime bienveillante, et j'aime à penser qu'il ne m'a pas entièrement oublié, et que son amour éclairé des sciences et des lettres lui fera jeter un regard d'intérêt sur un ouvrage périodique qui établit des rapports et des rapprochements réciproquement agréables, instructifs et utiles entre les écrivains et les savants de toutes les contrées du globe. Notre congrès pacifique est tout entier au profit de l'avancement des connaissances humaines — et de la gloire des trônes, ainsi que de la prospérité des États.

Je vous prierai, Mme, d'avoir la bonté de me rappeler au souvenir et à l'amitié de M. de Beskow, votre aimable compatriote, de l'respectable colonel Dumfeldt, qui tous deux devaient m'écrire, et ne m'ont pas encore donné signe de vie, depuis leur retour

en Suède ; puis, de M. le major d'Hohenhofen ; de M. Pasch, — Professeur de Technologie, † de M. le major de Klinkowstroem, s'il toutefois ces Messieurs ne m'ont pas entièrement oublié. Je vous prie aussi de faire agréer tous mes hommages à Mme de Bellow, que j'ai regretté devoir beaucoup trop peu de tems à Paris, et d'agréer vous même, Mme, avec bonté, mes — hommages respectueux.

† de M. — Walemark, Conservateur de la bibliothèque du Roi à Stockholm ;

77.
M. Bis

Paris, 24 8bre 1828.

Je reçois, aujourd'hui, M., votre lettre du 18 courant, et je vous réponds à Marseille, comme vous le désirez, courrier par courrier. Je n'avais pas attendu cette lettre pour faire payer votre bon de cent francs à M. Aimé André, Lib. à Paris, pour M. Lavalle, Lib. à Bordeaux. Mais je vous prie de vous abstenir de tirer désormais sur moi et sur la Revue. L'affaire que nous avons fait n'a pas été heureuse ; et comme il ne devait pas avoir de suite, s'il ne pouvait aucun bon résultat, vous devez regarder votre mission comme remplie et terminée par rapport à nous ; ce qui n'empêchera point que vous n'ayez la remise que je vous ai promise pour tous les abonnements faits directement par vos soins. Dans mon voyage d'excursion à Tours, Angers, Saumur, Nantes, j'ai fait plus d'abonnés en 40 jours, sans avoir cela pour but de mon voyage et sans faire aucunes démarches directes, que vous dans votre tournée de plusieurs mois. Sans doute, il n'y a pas de votre faute ; mais le contrat est bien remarquable, et votre délicatesse, autant que notre convention expresse, doivent mettre un terme prompt à une dépense que la Revue ne s'était engagée à continuer, qu'autant qu'elle aurait pu la couvrir par les abonnements que vous auriez faits. Nous recevrons les trois années de la Revue de 1819, 1820, et 1821, que vous n'avez dû recevoir que bien complètes et en état parfait de conservation. Nous vous entiendrons compte à raison de 75 francs, prix que vous en avez payé, et cette somme devra être au moins balancée par le montant des ouvrages dont vous avez reçu un certain nombre d'exemplaires pour les placer. Nous règlerons et solderons votre compte, à votre retour à Paris.

Je vous fais adresser 25 Prospectus de la Revue à Marseille, où peut-être vous serez plus heureux. Nous y avons déjà 15 ou 20 abonnés, dont quelques-uns, je crois, pour le levant, la Grèce et la Corse.

Très à la hâte Votre bien dévoué.

---

78. Circulaire adressé ~~[illegible]~~ à divers libraires ~~[illegible]~~ d'Allemagne.

Paris, octobre 1828.

M., — Parmi les ouvrages périodiques publiés en France, la R. E., qui compte maintenant dix années d'existence et de succès et qui a beaucoup d'abonnés et un bien plus grand nombre de lecteurs dans toutes les contrées du globe, s'est toujours distinguée par le soin avec lequel elle s'est appliquée à faire connaître les meilleures productions de la presse allemande. S'il lui arrive trop souvent d'omettre dans ses annonces Bibliographiques des ouvrages dignes d'attention, c'est que ses Rédacteurs, éloignés de l'Allemagne, et privés des livres qu'ils voudraient examiner, se trouvent dans l'impuissance de remplir ces lacunes. C'est afin de parvenir à compléter la partie de son cadre consacrée à l'Allemagne que la Direction de ce Recueil croit pouvoir vous engager à lui faire remettre, par l'entremise de M. Jugel, Libraire à Francfort-sur-mein, les nouvelles publications de votre fonds, dont vous désirez faire parvenir la connaissance aux Lecteurs français et étrangers. Elle peut vous promettre pour ces ouvrages de l'exactitude dans les annonces et beaucoup d'impartialité dans leur examen. Notre but, qui est de rapprocher par des communications mutuelles, les hommes éclairés de tous les pays, doit être apprécié surtout par les auteurs et les éditeurs d'ouvrages et par les Libraires, qui trouveront un grand avantage à employer la voie de cet ouvrage périodique universellement répandu pour ouvrir de plus grands débouchés à toutes les publications qui les intéressent.

---

79. (Voyez ci-dessus No 65.)

M. Serge Poltorowski, à Moscou.

Paris, le 29 8bre 1828.

M., — M. Héreau vient de m'envoyer en communication votre dernière lettre en date de Moscou (Juillet 1828), à laquelle je m'empresse de répondre pour ce qui me concerne moi et la Revue

Encyclopédique. A une grande distance et avec des communications rares et difficiles, on est souvent exposé à des mal-entendus, bien qu'on ait l'intention de marcher d'accord et que l'on soit animé de part et d'autre des mêmes sentimens.

La réduction de votre article sur la presse périodique a été faite par M. Héreau lui-même, et sans mon intervention. Mais il a été conduit par ce motif de convenance que la Revue étant toujours encombrée de matériaux ne peut suffire à employer tous ceux qui paraissent avoir quelque importance qu'en leur faisant subir des réductions à peu près proportionnelles. L'article sur la presse périodique danoise, confié à un autre de nos collaborateurs qui a remarqué qu'on avoit supprimé par nécessité des articles trop longs, venus de Danemarck, a été conservé, je crois, à peu peu intact, par une sorte de compensation.

En renouvellant l'expression de regrets, honorables sans doute pour M. Héreau, sur ce qu'il n'est plus Sre Gal de la R. E., vs paraissez croire que je l'ai moi-même éloigné de ces fonctions, où je l'avais placé, lorsqu'il était à Paris sans emploi, et parceque je m'intéressais à lui, l'ayant connu autrefois au ministère de l'administration de la Guerre où je lui avais donné une place dans les Bureaux de l'habillement des troupes dont la direction m'était confiée. Vous ignorez que M. Héreau s'est retiré volontairement, croyant trouver de plus grands avantages pécuniaires auprès de M. Férussac qui avait été l'un de mes collaborateurs et qui avait cru utile à son bulletin universel d'y attirer et d'y employer le Sre Gal de la Revue. J'ai donné à M. Hereau une grande preuve de mon attachement, en lui conservant, comme il le desirait, une part de collaboration dans la Revue, malgré l'espèce de défection qui lui faisait porter à une entreprise postérieurement établie et rivale, et employer à son profit l'expérience et les connaissces qu'il avait acquises auprès de moi, et en dirigeant sous moi les détails de la Revue.

Je ne serais pas entré avec vous, M., dans cette explication, si plusieurs de vos lettres ne semblaient annoncer que vous croyez que j'ai moi-même éloigné M. Hereau de la Revue et que je peux l'y ramener. Il s'en est éloigné lui-même, de son plein gré; comme je savais qu'il s'était rendu utile et nullement nécessaire, je n'ai point voulu

gêner sa détermination, et je lui ai conservé l'avantage auquel il attachait beaucoup de prix, d'être toujours l'un des collaborateurs de l'entreprise dont il se séparait.

Voilà les faits dans toute leur exactitude. Il en résulte que tout en recevant avec plaisir les travaux que M. Béreau continue à faire pour la Revue, j'ai besoin que les envois de l'étranger, destinés à ce Recueil, lui soient faits directement, pour qu'il y ait ensemble et unité dans la rédaction centrale. Je vous prie donc de faire adresser au Bureau et à la Direction de la R. E. rue d'Enfer St Michel, n° 18, ce que vous aurez bien voulu nous destiner. La répartition des matériaux, des ouvrages et des articles à examiner sera faite entre nos différens collaborateurs, suivant les convenances et les intérêts du Recueil.

J'laisse à M. Béreau le soin de répondre à celles des observations contenues dans votre Lettre qui le concernent plus particulièrement.

Nous recevrons avec plaisir la collection du Télégraphe de Moskou (1825, 26, 27) que vous nous annoncez, et je vous prierai de m'indiquer quelque voie sure et prompte pour vous faire parvenir, soit mes Lettres, soit des ouvrages qui pourraient vous intéresser et dont vous auriez peut être occasion et le moyen de faire mention dans quelques uns des Journaux les plus répandus en Russie.

Nous ne pourrons guère donner à la Russie que huit ou dix pages, par mois, dans nos deux Sections du Bulletin Bibl^que et des Nouvelles Scient. et littéraires. Elle occupera même ainsi plus de place que plusieurs autres pays auxquels nous ne pouvons consacrer qu'un petit nombre de pages, de loin en loin. Au reste, tout dépend de l'importance des matières, de la bonté des ouvrages annoncés ou analysés, de l'intérêt qu'offrent les nouvelles à communiquer à nos Lecteurs. — Nous nous en rapporterons à votre discernement sur ce point; nous vous prions de préférer toujours la qualité à la quantité, et de vous attacher au mérite réel et nécessaire d'une précision rigoureuse. Nous devons éviter avec soin tout ce qui n'aurait qu'un intérêt de circonstance ou de localité.

Je regrette de n'avoir vu personnellement ni M. Duffert,

ni M. Cadeau, et de me savoir, même aujourd'hui, en vous écrivant cette Lettre, quand et comment je pourrais vous la faire parvenir.

Comme je dois faire, l'année prochaine, un assez grand voyage pour mes affaires personnelles qui ont beaucoup souffert à cause de la Revue, qui absorbe, depuis dix ans, ma vie entière, et pour ma santé, mon fils aîné, déjà attaché pendant longtems à la direction de la Revue, doit me remplacer, et je vous prierai de correspondre quelquefois avec lui, sans renoncer moi-même à l'avantage qui m'est précieux de conserver avec vous des relations directes et suivies.

Je vous prie, M., de faire agréer mes hommages à M. le Prince Wiesmenskii, qui, je l'espère, n'a renoncé ni à son projet d'un voyage à Paris, ni à l'intention qu'il avait témoignée de nous aider quelquefois par des communications appropriées à notre plan.

Je vous prie d'agréer, M., l'assurance nouvelle de ma considération la plus distinguée

---

80.

au même.

Paris, le 29 octobre 1828.

Mon Nous n'avons reçu jusqu'à présent que votre Lettre datée de Juillet dernier: les livres que vous nous annoncez ne nous sont point encore parvenus. Nous vous devons de la reconnaissance pour le zèle avec lequel vous voulez bien servir à la fois nos intérêts et ceux de la Russie, et vous trouverez toujours disposés à faire usage des nombreux matériaux que vous nous adressez. Mais il faut avant tout que nous remplissions le plan de la Revue et que nous restions fidèles à l'esprit qui l'a jusqu'ici dirigée. La Revue a pour but de faire connaître à ses lecteurs les progrès de la civilisation et des Sciences qui en sont les élémens. Elle a pour mission, donné l'exemple de cette générale tolérance qui accepte le bien et en fait l'éloge, de quelque pays qu'il vienne. La Russie marche de concert avec ses voisins dans la route des améliorations morales, et les travaux de ses savans enrichissent aussi le domaine des Sciences: c'est pour cela que nous nous sommes bien gardés de la mettre dans notre Tableau des Nations civilisées, rapprochées et comparées. Mais le meilleur moyen de la faire bien connaître et bien apprécier, c'est de faire connaître toutes les productions

de sa littre et de sa presse en général : il vaut mieux annoncer 10 bons ouvrages, que 200 mauvais ou médiocres ; ces 10 ouvrages font plus d'honneur au pays qui les a produits et ont plus d'intérêt pour les Lecteurs, qui n'ont aucun intérêt à entendre parler de bien des écrits moins importans. Nous vous prions donc surtout de nous envoyer avec exactitude tous les livres remarquables qui paraîtront en Russie : Nous vous promettons en échange des annonces détaillées pour tout ce que vous ns enverrez et qui sera digne d'une mention. Mais, avant d'en adresser un ou 2 exemplaires, à tel ou tel de nos Collaborateurs, qu'il y ait toujours un exemplaire au moins de chaque ouvrage destiné à notre Bureau, d'où nous pourrons distribuer chaque envoi à nos Collaborateurs Gallo-russes, suivant le genre d'instruction et de mérite de chacun, suivant aussi son zèle et le tems qu'il est disposé à nous consacrer. J'insiste d'autant plus sur ce nouveau système à introduire dans vos envois, que j'y vois un moyen d'obtenir plus d'ensemble, plus de régularité, et plus de promptitude dans les annonces. Si vous persistez dans les intentions bienveillantes que vous manifestez à notre égard, et si vous voulez bien vous conformer à notre recommandation, nous aurons tous les mois un Bulletin russe bien fourni, et nous ns appliquerons à n'y laisser figurer que de bons livres, amélioration que nous allons essayer d'étendre à toutes les sections de notre Bulletin Bibliographique. Vient ensuite notre Section des Nouvelles pour laquelle nous avons aussi des projets de perfectionnement : nous voulons en faire un Tableau renouvelé périodiquemt. De la situation de chaque pays : un de nos Collaborateurs, habitant Paris, mais connaissant très bien la Russie et la langue Russe, s'est chargé de ce travail, pour lequel il réclamera surtout vos bonnes communications. Je crois qu'avec leur secours, et au moyen de 3 ou 4 journaux russes, que ns vs engageons fermement à nous faire envoyer le plus régulièrement possible, nous parviendrons à bien faire apprécier, par nos Lecteurs, la civilisation et la littérature de votre grande nation. Ce tableau comprendra les mesures du gouvernement qui auront pour but de hâter et de favoriser la marche

de la civilisation, même celles qui tendront à la faire rétrograder, les institutions telles que les établissemens d'éducation qui peuvent influer sur l'esprit et les progrès de la nation, etc.; les productions littéraires de quelque importance qu'on y signalera très rapidement pour en donner plus tard la critique détaillée dans les autres sections, enfin les découvertes et les travaux scientifiques des sociétés ou des individus, toutes les fois qu'ils marqueront un peu dans l'histoire des sciences. Notre collaborateur croit parvenir à tracer ce tableau d'une manière un peu complète, s'il reçoit régulièrement le Télégraphe et le Courrier de Moscou; puis, avec cela la Gazette du Sénat, ou tout autre journal politique qui pourra le mettre au courant des lois nouvelles ou des actes importans du gouv^t russe. — Nous ne pouvons pas donner, comme vous paraissez le désirer, 16 pages par cahier à la Russie: chaque pays pourrait en demander autant, et le cadre de la Revue ne suffirait pas pour satisfaire à toutes ces prétentions. Nous n^s engageons seulement à ne rien omettre d'important, et nous comptons sur vous, pour être mis au courant. Ensuite, si la Russie n'obtient pas autant d'espace que vous le désirez, dans les 2 sections du Bulletin et des nouvelles, nous l'en dédommagerons, en accordant, plus souvent que cela n'a eu lieu jusqu'ici, une place dans nos sections des Mémoires et des Analyses aux meilleures productions de sa Littérature. Là, les articles sont plus étendus, plus développés, et rétabliront certainement l'équilibre en faveur de la Russie. — Voilà, M., les observations qui me sont suggérées par la lecture de votre lettre et par le désir d'améliorer la Revue et d'y ouvrir à votre pays la place et le rang qui lui sont dus. Veuillez les accueillir, et continuer à nous seconder dans l'accomplissement de la tâche difficile que nous avons entreprise, et croire aux sentimens de haute estime et de dévouement sincère, de votre ob^t serv^r A^te Jullien fils.

N. B. L'ex^re de la Revue que vous désirez, v^s est dû à bien des titres: et si n^s ne v^s l'avons pas encore envoyé c'est que nous ne savons pas vraiment quelle voie choisir pour vous le faire parvenir. Veuillez

nous indiquer un Libraire de Pétersbourg ou d'Allemagne à qui nous puissions l'adresser pour vous, et nous le ferons avec empressement, ainsi qu'un exemplaire en échange de ceux des Journaux Russes mentionnés dans votre Lettre.

(81.)
M. Parent-Réal, Avocat, à Paris.

Paris, le 15 9bre 1828.

M., — Je suis charmé de recevoir votre Lettre qui m'apprend votre retour à Paris, et je m'empresse de vous répondre. Dès l'origine de la Revue, nos Collaborateurs ont été prévenus qu'à la fin de chaque année les noms de ceux qui n'auraient rien fourni, pendant l'année, — seraient momentanément rayés de la couverture, et n'y reparaîtraient qu'autant qu'ils rétabliraient eux-mêmes, par un travail effectif, leurs relations avec notre Entreprise. Tous les ans, un commis fait, sur nos livres d'inscription des articles, le relevé du contingent fourni par chacun de nos Collaborateurs, et c'est une simple opération de calcul à laquelle je suis tout-à-fait étranger. Je ne sais jamais pour cet objet qui est de pure forme, et je ne sais pas moi-même, le plus souvent, — quels sont les noms conservés ou effacés, telle ou telle année, vu qu'ils reparaissent à mesure que les écrivains eux-mêmes reprennent part à nos travaux. Du reste, comme les couvertures de nos Cahiers ne sont point reliées — avec la Revue, et comme les noms des Collaborateurs — sont portés dans nos Tables des matières trimestrielles — avec l'indication exacte de tous les articles qu'ils ont fournis pour chaque volume, nous attachons fort peu d'importance à la liste des noms inscrite sur la couverture, et nous pensons que nos Collaborateurs eux-mêmes tiennent plus à figurer dans l'intérieur du Recueil que sur la couverture éphémère qui est détruite à mesure que les volumes sont reliés.

Voilà, M., l'explication pure et simple d'un fait qui est conforme à l'usage suivi depuis longtemps dans la Revue Encyclopédique.

Je serai charmé de vous voir, quand vous viendrez à Paris, et peut-être vous conviendra-t-il de prendre une part active à la Revue des Deux Mondes, dont je vous communiquerai le plan, et qui sera un complément de la Revue Encyclop.

(Vous me trouverez toujours plus particulièrement, les jeudi, de midi à 4 heures, excepté jeudi prochain, ou le suivant (je ne sais trop lequel) jour fixé pour la réception de M. de Barante à l'Académie française.

Agréez, M., mes sentimens distingués et dévoués.

82.

M. Monnard, à Lausanne.

Paris, le 13 9bre 1828.

M., — Vous recevrez bientôt un nouveau Prospectus de la Revue Encyclopédique, où sont annoncés diverses — améliorations qu'une expérience de dix années nous fait — considérer comme devant ajouter à son intérêt et contribuer à l'accomplissement de son plan. Les témoignages de — bienveillance et l'utile collaboration que vous avez bien voulu accorder jusqu'à présent à notre difficile entreprise — nous permettent d'espérer que vous voudrez bien encore nous seconder activement dans l'exécution de nos projets de perfectionnement. Vous nous avez promis, il y a plus — d'une année, un aperçu comparatif sur la situation morale des divers Cantons de la Suisse, considérée sous les divers — points de vue de l'administration et du gouvernement, des lois, de l'esprit public, de l'Education, de la culture scientifique — et littéraire, de l'activité industrielle, de la presse périodique et non périodique, des institutions philantropiques, etc. etc. Nous croyons sans peine que ce travail ait exigé des recherches — pénibles et difficiles qui ont dû nécessairement retarder l'exécution de votre promesse. Mais votre dernière lettre, qui — contenait divers articles dont nous avons fait un — prompt usage, semble nous faire espérer l'envoi prochain d'articles plus importans. Si nous recevions le coup d'oeil sur la Suisse, dès les derniers jours de cette année, ou vers le commencement de 1829, nous pourrions l'insérer dans les premiers Cahiers de l'année prochaine et le considérer considérer comme la base ou le point de départ des articles relatifs à votre pays, conçus selon les idées de notre nouveau Prospectus, et pour lesquels nous venons — réclamer vos secours et vos bons offices.

Nous désirons surtout faire fondre, dans la section des Nouvelles, nos articles détachés et sans liaison qui l'ont composée jusqu'à présent, un article d'ensemble,

mensuel ou trimestriel, ouvrage paraît tous les deux mois, suivant l'importance et l'abondance des matériaux, qui serait une sorte de chronique des progrès de la Suisse dans la carrière de la civilisation, un tableau périodiquement renouvelé de la situation morale de votre pays. Jusqu'à présent la politique a été bannie de la Revue; notre désir n'est point d'ouvrir un nouvel aliment à celles de ces discussions qui concernent uniquement les personnes ou les circonstances du moment. Mais les actes des gouvernements ont quelque influence sur la marche de la civilisation chez les peuples soumis à leur autorité, et à ce titre toutes les mesures d'une administration qui indiquent un progrès, ou même un pas rétrograde, méritent d'être enregistrées et signalées dans la Revue. Donc, les décisions de la Diète, ou celles des conseils cantonaux, lorsqu'elles auront cette importance morale que nous venons d'indiquer, seront un des sujets principaux de la Section des Nouvelles. Les travaux et les réunions des Sociétés utiles et patriotiques, qui sont un des traits du caractère helvétique, n'y seront point oubliés non plus. Viendront ensuite des notices sur les institutions nouvelles qui se formeront et qui auront pour but un objet quelconque d'utilité publique; puis, la mention des grands travaux, publics ou particuliers, qui tendront à faciliter les communications, à étendre les relations commerciales, à perfectionner l'agriculture, ou à réveiller l'esprit industriel. Enfin, il ne sera peut-être pas inutile d'entrer quelquefois dans la description minutieuse des cérémonies ou des fêtes nationales; car les détails de cette sorte peuvent servir beaucoup à faire apprécier l'esprit national et la physionomie morale d'un peuple. Si je vous indique ces différents sujets, c'est moins pour vous tracer le plan et les limites de ces articles sur cette Correspondance, car nous laissons entièrement à votre connaissance et à votre jugement le choix de la forme, que pour vous mieux faire comprendre notre idée.

Les notices nécrologiques ne seront plus classées comme autrefois par pays, mais réunies à la fin du cahier, dans un Nécrologe commun aux hommes de bien de toutes les nations.

Quant au Bulletin Bibliographique, nous tenons beaucoup à le compléter. Quelques-uns de nos abonnés se sont plaints que les productions de la Suisse allemande fussent négligés dans la Revue. Comment remplir cette lacune? Nous voudrions annoncer tous les bons ouvrages, en ne donnant que les titres et autres indications bibliographiques d'usage, pour les uns, et en consacrant aux plus importans des notices détaillées. Car il faut compléter notre plan, sans agrandir notre cadre, dont l'étendue effraie déjà beaucoup de lecteurs. Nous avons surtout besoin d'une prévision rigoureuse.

Lorsqu'un livre, ou l'un des faits constatés dans la Section des nouvelles, aura une valeur tout-à-fait hors de ligne, alors vous savez que nous accueillerions avec plaisir l'analyse ou le Mémoire que vous jugeriez nécessaire pour donner des développemens convenables à l'examen de l'un ou de l'autre.

Si, comme nous le craignons un peu, vos occupations ne vous permettaient pas de suffire seul à notre correspondance avec la Suisse, vous pourriez peut-être trouver parmi vos jeunes concitoyens quelques hommes disposés à vous aider à remplir la tâche, que nous voudrions bien sincèrement vous voir accepter. Dans tous les cas, nous espérons que vous consentiriez volontiers à présider à ce travail, afin de lui communiquer à la fois plus d'ensemble et plus de régularité. Nous vous prions de nous exposer avec franchise vos observations sur ce projet, et de nous faire connaître, d'ici à la fin de l'année, jusqu'à quel point il vous paraît praticable et quelles sont vos dispositions à son égard.

Veuillez agréer, M., les nouvelles assurances de la haute estime de votre, etc.

83

M. de Sismondi, à Genève.

Paris, le 17 Novembre 1828.

M., — J'ai eu l'honneur de vous adresser l'épreuve de votre intéressant article sur l'ouvrage de M. Thierry, qui ouvrira notre Section des Analyses, Sciences morales et politiques du mois de Décembre. Dans notre cahier de ce mois-ci (novembre) sera un premier article sur les trois nouveaux volumes de votre

histoire des français, sur laquelle nous reviendrons incessamment dans une analyse étendue.

Je vous remercie à la fois et de l'article que vous m'annoncez pour notre Cahier de Janvier prochain, dont nous ne pourrons guère vous renvoyer les épreuves, vu l'époque avancée du mois où nous le recevrons, et de l'indication que vous nous faites d'un bon correspondant à Florence. Voici les articles qu'il nous serait utile de recevoir de lui et les conditions que nous pourrions lui proposer.

1°. Nous aurions besoin qu'il nous adressât, pour notre Section des Nouvelles, environ tous les deux mois, un article où seraient mentionnés tous les actes des différens gouvernemens d'Italie qui peuvent avoir quelque influence sur la marche progressive ou rétrograde de la civilisation — (instruction primaire et publique, agriculture, industrie, — commerce, législation, population et Statistique, grande période et non périodique, antiquités, Beaux-Arts, etc.); on devrait citer aussi les travaux importans des Sociétés Savantes, littéraires, philantropiques, les fondations d'établissemens utiles, et tous les actes soit privés, soit publics (des individus ou des peuples) qui ont une tendance et une certaine influence morale). en un mot, il s'agit d'une sorte de chronique vivante et animée, du mouvement social et intellectuel des divers Etats d'Italie.

2°. Nous voudrions aussi recevoir, tous les mois, des articles courts et substantiels, sur les ouvrages nouveaux de Sciences physiques et naturelles, de législation, d'économie politique, d'histoire, etc., de littérature, etc, qui auront fait quelque sensation en Italie, qui constateront quelques progrès, ou qui mériteront d'être remarqués par l'originalité des idées ou le talent de les exprimer. Ces articles ne devraient pas dépasser une page ou deux chacun, et il serait bon de les accompagner d'une espèce de catalogue très succinct des productions scientifiques, historiques, littéraires, etc. d'un ordre inférieur, ou traitant de matières spéciales, dignes cependant d'être connues. Il serait essentiel d'ajouter à l'annonce de chacun de ces indications bibliographiques suivantes, nécessaires à ceux de nos lecteurs qui désirent se procurer les ouvrages annoncés dans notre

Revue; titre détaillé de l'ouvrage et nom de l'auteur; lieu et date de la publication; nom de l'éditeur ou du libraire; format et nombre de pages; prix.

3°. Chaque année, le même correspondant pourrait nous dresser trois ou quatre Analyses plus étendues, c'est-à-dire de 6, 8, 10 ou même 15 pages, consacrées à des ouvrages tout à fait hors de ligne, mais choisis surtout parmi ceux qui traitent de la philosophie, ou de l'histoire, ou des sciences morales en général, et parmi les livres de littérature proprement dite.

4°. Des Notices, d'une étendue de 12 à 15 et même 20 pages, sur des questions importantes d'ordre social, de philosophie ou de littérature pourraient aussi nous convenir. Mais il serait bon, pour éviter un travail inutile, de nous les proposer d'avance, en indiquant le sujet et la manière dont on serait disposé à le traiter. — Nous demanderions, dès à présent, et d'ici à quelques mois, une notice sur l'état de la littérature en Italie, depuis le commencement de ce siècle, à laquelle l'auteur pourrait, par exception, consacrer deux ou trois articles, de 10 ou 12 pages l'un, s'il le jugeait nécessaire, et qu'il pourrait compléter au moyen de notices particulières et d'examens critiques sur la vie et les ouvrages des grands écrivains et des grands poètes nationaux de l'époque, tels que Monti, Foscolo, Manzoni, etc.

5°. Des Notices du même genre sur l'état de la Philosophie, des Sciences et des arts en Italie pourraient nous être successivement destinées, dans le cours de l'année prochaine, ou dans les années suivantes.

6°. Enfin, nous demanderions de courtes Notices nécrologiques, intéressantes et instructives, d'une, de deux ou même trois pages sur les Savants distingués, les Littérateurs, les artistes célèbres, les Philanthropes zélés et connus par des fondations grandes et utiles, qui mourront en Italie, et dont la patrie, dans l'intérêt de la gloire nationale, et l'humanité, par un sentiment de justice, doivent consacrer la mémoire et proposer les travaux ou les actions en exemple à l'imitation des générations qui leur survivent ou qui doivent nous succéder.

Si le correspondant n'écrit pas très bien le français, nous le prierons d'écrire dans sa langue maternelle, et nous nous ferons traduire ses articles en français, à Paris.

Nous offrirons d'abord 80 fr. par feuille d'impression, ou cinq fr. par page imprimée, seulement pour les articles admis et insérés dans notre Recueil. Cette rétribution sera susceptible d'être augmentée peu à peu, en proportion de l'accroissement du nombre de nos abonnés.

Notre Correspondant sera prié de faire annoncer quelquefois avec bienveillance et avec soin notre Revue Encyclopédique dans les ouvrages périodiques italiens les plus estimés et les plus répandus, et de contribuer à nous procurer des souscripteurs dans les villes où pourront s'étendre ses relations. — Il sera également prié de chercher une voie économique et régulière (par exemple, celle de la Légation de Toscane à Paris, où je suis lié avec le chevalier Serruzzi, premier Secrétaire de cette Légation) pour nous faire parvenir les articles destinés à notre Recueil. Il importe de mettre nos communications à l'abri de toute indiscrétion, quoiqu'elles soient purement scientifiques et littéraires, et de nature à ne porter ombrage à aucune police tant soit peu raisonnable: il faut surtout nous bien assurer qu'elles nous arriveront intactes et avec une grande expédition.

Vous excuserez, M., la longueur démesurée de cette lettre dans laquelle j'ai cru devoir mentionner une instruction un peu détaillée pour le Correspondant que vous avez la bonté de nous proposer, et auquel vous pourrez la transmettre.

M. Buchon est absent; aussitôt qu'il sera de retour, il nous fera envoyer la suite de ses chroniques, et nous aurons soin de faire parvenir.

La Revue Encyclopédique a, dans ce moment, sur son catalogue de livres nouveaux, quatre ouvrages publiés ou devant la publication est prochaine, qu'elle désirerait vous envoyer, et sur chacun desquels vous donneriez un article d'analyse, d'ici à six mois, en leur accordant d'abord une courte annonce bibliographique pour satisfaire l'impatience des auteurs et des éditeurs. Voici les titres de

ces ouvrages qui vous seront expédiés, aussitôt que nous aurons reçu votre réponse.

1°. Histoire naturelle de l'antiquité, par fr. Chr. Schlosser traduite par Mr Golbéry. 3 vol. in 8°. = Il y aura une continuation.

2°. Lettres sur l'Histoire de France, par Aug. Thierry. 2de Edition. un seul volume.

3°. Histoire des Communes, par Raynouard. 1 vol. in 8°, qui paraîtront en 1829.

4°. Histoire de Pologne, par M. de Salvandy, qui ne paraîtra qu'en 1829.

Je vous prie, M., etc.

84.

M. de Sismondi, — à Genève.

Paris, le 5 décembre 1828.

Monsieur, — les observations contenues dans votre dernière lettre, relatives à la correspondance que je me proposais d'établir en Italie pour la R. C., m'ayant paru extrêmement justes. Aussi, en vous adressant une liste des articles que je désire avoir, dans le courant de l'année prochaine, je ne pensais point qu'ils dussent être l'ouvrage d'un seul Correspondant, mais rédigés et fournis dans un intervalle de quelques mois. J'en offrais l'indication, par votre intermédiaire, à M. — Francesco Forti, afin qu'il fût choisir les matières les plus analogues à ses connaissances et à ses goûts, et qu'il lui conviendrait le mieux de traiter.

Nous sentons bien aussi l'insuffisance actuelle des honoraires que nous proposons. mais il s'agit d'un premier essai; et, lorsque nous aurons acquis la conviction que notre nouveau Correspondant comprend bien notre plan, nous aide à l'améliorer et à le — compléter et contribue efficacement aux succès de notre difficile et dispendieuse entreprise, dans laquelle, depuis dix années, nous donnons constamment chaque mois — plusieurs feuilles d'impression en sus du nombre promis et dû à nos Souscripteurs, et cela uniquement au — profit des auteurs et des amis des Sciences et des Arts, alors, nous serons disposés à accorder des honoraires plus élevés, qui croîtront encore en proportion de —

l'augmentation du nombre de nos abonnés. Dès le premier article fourni, nous serons disposés à offrir à M. fr. f. cent fr., et au bout de six mois, cent vingt f., par feuille d'impression. Si après nous avoir démontré qu'il peut nous devenir réellement très utile par sa coopération, il veut bien de son côté s'engager à poursuivre, avec une exactitude rigoureuse, une continuelle sollicitude et une grande impartialité, la tâche dont il se sera chargé. Nous le verrons, en conséquence, dans faire connaître, par vous, ou directement, quelles y artés de la correspondance en Italie lui conviendraient de préférence. Le cabinet littéraire de M. Vieusseux, à Florence, lui offrira, je crois, de grandes ressources pour se mettre au courant des livres nouveaux, et M. Vieusseux lui accordera sans peine son entrée gratuite sur sa demande ; ou, s'il veut conserver l'incognito et plus d'indépendance, nous ferons volontiers les frais de son abonnement à ce cabinet, ou plutôt nous lui entiendrons compte à lui même. De plus, nous engagerons volontiers les libraires des différentes parties de l'Italie, par un avis placé sur la couverture de nos cahiers mensuels, à faire déposer leurs ouvrages, pour la R. E., lorsqu'ils voudront y obtenir des annonces détaillées, soit chez M. Vieusseux, soit chez tout autre libraire qu'il plairait à M. fr. f. de nous désigner. Il fera un choix parmi ces livres, afin de réserver pour lui ceux auxquels il saurait lui-même reconnaître des articles, et il pourrait nous faire expédier les autres par la voie de la librairie, s'ils étaient jugés dignes du transport, en mettant seulement les titres avec six ou dix lignes d'annonce, s'ils étaient d'un intérêt tout à fait secondaire ou écrit d'une manière tout à fait spéciale ou technique. Nous avons à Paris plusieurs collaborateurs qui connaissent l'Italie et sa langue, et qui pourront compléter notre Bulletin italien, si on leur mettait les ouvrages originaux dans les mains.

Ces explications, qui répondent je crois, aux divers articles de votre lettre, pourront éclairer M. fr. f. à remplir la mission qui lui est proposée et que nous aimerons beaucoup à confier à une personne de mérite,

honorée de votre estime et de votre recommandation. Nous préparons des améliorations qui contribueront, je l'espère, à faire mieux goûter la Revue, à la propager de plus en plus, et à lui faire mieux atteindre son but. Nous desirons accorder plus de place à quelques pays étrangers, et l'Italie surtout a droit d'être plus dignement représentée dans notre Galerie des nations comparée.

Si l'article sur les affaires du Levant n.s arrivait dans les 5 ou 6 premiers jours de Janvier, nous serions encore en mesure de v.s en adresser les épreuves. Nous vous enverrons l'histoire des Communes par M. Raynouard, dès que cet ouvrage aura été publié, puisque vous voulez bien vous charger d'en rendre compte; en attendant, n.s vous ferons passer un ou 2 autres ouvrages sur ce même sujet, présumant que vous serez peut-être bien aise de les posséder ou de les consulter; mais sur lesquels nous n'appellerons point votre attention d'une manière spéciale. Vous pourrez seulement ou leur accorder quelques lignes d'annonces, ou bien en placer les titres à la tête de votre article, puisque nous avons quelquefois une seule et même analyse consacrée à plusieurs ouvrages qui traitent de la même matière, et qu'il est curieux et instructif de rapprocher et de comparer. L'examen critique du sujet et des ouvrages est alors plus approfondi et acquiert plus d'intérêt.

Je v.s prie d'agréer, M., l'assur. nouv. de mes sent.ts les plus dist.

85.

M. Tissot, à Paris

Paris, le 13 Xbre 1828.

Mon cher Tissot, — J'ai d'abord regretté que tu n'eusses pas fait un seul article sur Napoléon en Egypte. La Revue qui rend compte de plus de 1800 ouvrages et d'environ six mille volumes par année, ne pouvait et ne devait pas consacrer à un seul poème en un seul volume, qui a sans doute beaucoup de mérite, mais qui manque d'unité, et ne survivra guère à la circonstance qui l'a vu naître, deux articles d'analyse. Ton amitié pour les auteurs t'a fait passer les bornes, et mon amitié pour toi m'a fait admettre, bien à regret, deux articles, au lieu d'un. Car, à la longue, ces articles, même non payés, mais qui dépassent

nos limites condenues, m'occasionnent tous les mois des excédens de frais, d'impression, de papier, de poste, etc., en tout, plus de quatre vingt mille fr., depuis dix ans, donnés en sus de mes engagemens, au public, qui n'y fait pas attention, ou m'en sait mauvais gré et trouve mes cahiers trop volumineux, et au profit des auteurs, Libraires, éditeurs, Collaborateurs, qui, loin d'être le moins du monde reconnaissans et d'apprécier une générosité aussi inusitée, un semblable désintéressement et d'aussi énormes sacrifices, ne soutiennent par aucunes annonces la difficile et dispendieuse Entreprise que je dirige, me traitent avec une malveillance marquée, ou cherchent à m'étouffer sous la conspiration du silence, et m'abreuvent ou me laissent abreuver de dégoûts, d'injustices, de calomnies, sans qu'une voix amie, généreuse ou seulement juste, fasse valoir mes services et réfute avec énergie mes accusateurs. Je subis mon sort, mon pays et mon siècle. Dans ma conscience, dans les pays étrangers et dans l'avenir je trouve des compensations.

Pour en revenir à ton 1er article, puisque tu en as voulu deux, j'ai absolument besoin du second pour ce mois-ci. J'y ai compté, je lui ai gardé une place; il n'en aurait point dans le cahier de Janvier. Donc, d'ici à quatre jours, à tout prix, rédige et envoie un article de six ou huit pages au plus, en partie de citations, avec un jugement impartial, digne de toi, sur l'ouvrage. Une critique judicieuse, même sévère, est due aux auteurs, et leur rendra service. Ils sont jeunes, riches d'un beau talent; ils ont cru faire un poème, ils n'ont fait qu'une relation en vers souvent très remarquables.

Toi qui as fait tant de fois pour les journaux quotidiens de fort bons articles du soir au lendemain, toi qui connais à fond ce poème dont tu as eu grand tort de signer le prospectus inséré dans les annonces payées à 1 f. 50 c. la ligne (et tes amis doivent t'avertir de ne pas prostituer un nom justement cher aux Lettres et à la liberté) tu pourras facilement faire en quelques heures ton second article qui devient une dette urgente, dont l'acquittement ne peut plus être différé. Il faut solder ce compte avant la fin de l'année. J'attends donc ton article, Lundi, mardi ou mercredi au plus tard; et pas plus de huit pages. Car les longs articles nous font peur, ainsi qu'à nos lecteurs, et nous ruinent.

On va faire paraître dans six jours la 4e édition française de mon Essai sur l'Emploi du tems, traduit depuis 15 années et publié en anglais, allemand, italien, russe, hollandais, danois, polonais — mais non mentionné dans aucun des journaux français, soit libéraux soit d'une autre couleur (moins le seul Courrier français) qui avaient tous reçu deux et jusqu'à trois et cinq exemplaires de la 3e édition de 1824, entièrement écoulée malgré cette injuste et malveillante omission envers le même auteur qui consacre son tems, sa liberté, sa fortune à étendre au loin le nom, la réputation, les ouvrages des auteurs contemporains. Voilà la justice des hommes.

Réponse par le porteur, je t'en prie. Je compte sur ton article, et je différerai la suite de la mise en page de mon cahier de ce mois, jusqu'à ce que tu l'aies envoyé.

Tout à toi.

86.

Paris, le 14 Xbre 1828.

Mon cher Bory, — Comme je crains que nous ne puissions nous rencontrer d'ici à quelques jours, vous étant fort occupé et moi très souffrant et pouvant à peine sortir, je vous écris deux mots. Certainement j'accepte avec plaisir votre proposition de nous envoyer tous les mois une lettre relative aux travaux de la découverte française en Morée et dans la Grèce, et de plus, envoyer tous les trois mois, si vous le desirez, un mémoire d'un intérêt général sur les contrées classiques et historiques, mémoire qui soit riche de faits, de descriptions, qui donne l'avant goût du grand et bel ouvrage que vous devez préparer pour ne point rester au dessous du gigantesque ouvrage sur la description de l'Egypte. Vous y mettrez plus d'ordre, plus d'unité, plus de vraie philosophie.

La Revue pourra vous offrir cent francs, par feuille d'impression, pour les Lettres mensuelles, de 6 à 8 pages au plus, et cent vingt fr. pour les mémoires de 14 à 16 ou 18 pages au plus.

Ces Lettres et Mémoires ne devront pas être purement scientifiques, mais de nature à convenir et à plaire à toutes les classes de Lecteurs, y compris ceux appelés je ne sais trop pourquoi les gens du monde. Faites-moi connaître ce que vous pensez de ces propositions ; et avant votre départ, ayez la complaisance d'acquitter vos dettes arriérées en articles

courts et substanciels sur les ouvrages déjà anciens que nous vous avons confiés pour en rendre compte. — Très à la hâte votre b. dévoué

87.
l'hon^ble M. Bulwer, à Londres.

Paris, le 15 7bre 1828.

Mr, Je prends la liberté de vous écrire sous les auspices de Madame Wheeler, née Doyle, mère de Madame votre épouse, qui m'honore depuis plusieurs années de son amitié, et à laquelle je dois l'avantage d'avoir déjà ouvert avec vous des relations que je desire beaucoup pouvoir entretenir.

Je suis fort inquiet de n'avoir reçu aucune nouvelles de Madame Wheeler, depuis son départ de Paris. Elle m'avait promis de m'écrire de Boulogne où je lui ai moi-même adressé une longue lettre qui est restée sans réponse. Je crains que ma lettre ne soit arrivée à Boulogne, après que Mme Wheeler avait déjà quitté cette ville, et ne lui ai pas été exactement envoyée en Angleterre où je présume qu'elle doit se trouver maintenant. Car elle n'aura point résisté aux vives instances de Mad. sa soeur qui voulait la ramener à Londres avec elle.

Je desire également savoir par vous, M., ce qu'est devenu sir John Doyle, que j'avais connu à Paris, il y a quelques années, et s'il a pu quitter le Portugal et se mettre entièrement à l'abri des agens de Dom Miguel.

Vous m'obligerez beaucoup, M., de me donner des nouvelles de Mme Wheeler, de M. Doyle, son frère, de M. son oncle, de Mme sa soeur, de Mme votre épouse, de vous-même, et de vos travaux littéraires, auxquels doivent s'intéresser tous les amis des Lettres, sur le continent, comme dans votre patrie, depuis qu'O'neil ou le rebelle, et Pelham, ont revelé un talent d'observation et d'inspiration, de poésie élevée, de philosophie profonde, qui nous promet de nouveaux ouvrages, dignes d'être avidement recherchés dans deux genres où il est rare que le même écrivain puisse se distinguer. Je viens de lire la traduction de Pelham, en regrettant de n'avoir pu lire l'original. Mais j'ai bien apprécié la peinture satirique et toujours vraie de cette haute aristocratie anglaise qui ne sait bien comprendre ni sa destination, ni les besoins du pays, ni ce qu'elle pourrait et

devrait accomplir pour les satisfaire, ni l'instruction solide dont elle devrait se pourvoir, afin de justifier et de conserver sa supériorité sociale, ni la gloire pure qu'elle pourrait ambitionner et obtenir, en contribuant à l'amélioration des institutions et des lois, à la réforme des nombreux abus qui pullulent de toutes parts, à la prospérité de la patrie et de son influence bien dirigée sur les autres nations. J'espère que vous ne blâmerez point l'opinion que je hasarde ici sur le vice radical que j'ai cru remarquer, en Angleterre, dans les hautes classes de la Société, et dans leurs relations avec les classes inférieures qu'elles humilient plus encore qu'elles ne les oppriment. Cet ordre social a besoin d'être sondé dans ses profondeurs et réédifié par des mains prudentes et habiles. Deux grandes nations, comme l'Angleterre et la France, doivent s'entr'aider, s'éclairer, s'améliorer mutuellement, au lieu de nourrir des sentiments injustes et dangereux de rivalité et de haine.

Vous savez, M., que cet échange d'instruction et de services réciproques entre les peuples, aura pour moyens de communications périodiques et publiques entre les hommes généreux et éclairés de tous les pays, représentans naturels du génie et du caractère national, dans leurs patries respectives, est le principal but de la Revue Encyclopédique, sorte de Journal central de la civilisation progressive et comparée des différentes fractions éparses de la grande famille humaine. Nous aimerions beaucoup à établir des relations suivies avec deux ou trois hommes de mérite dans la grande Bretagne, qui s'associeraient à nos vues et qui nous aidassent à compléter et à perfectionner l'exécution de votre plan, en nous adressant tous les mois, des articles, soit sur des ouvrages anglais, nouveaux et importans, soit sur la direction donnée dans votre pays aux travaux scientifiques et littéraires et aux progrès de l'esprit humain. Vous consentiriez peut-être vous même, M., à devenir l'un de nos correspondans et à nous tenir au courant des ouvrages de littérature proprement dits les plus dignes d'attention, des romans, des poèmes. Un de vos amis, choisi par vous, traiterait

plus spécialement des relations de Voyages, des ouvrages historiques, des Mémoires; un autre enfin, des Sciences, des inventions et des découvertes, des arts industriels et de ce qui caractérise la tendance intellectuelle parmi des compatriotes. Les articles seraient de quatre sortes, tour à tour: Annonces courtes et substantielles, — d'1 ou 2 pages anglais, d'ouvrages nouveaux et intéressants; — analyses un peu étendues, de 8 ou 12 p. anglais, d'ouvrages nouveaux très remarquables, ou comprenant dans un même article d'ensemble l'examen critique de plusieurs productions d'un même auteur ou offrant quelque analogie entre elles par la nature des sujets ou par la manière de les envisager; Mémoires originaux, Notices, Lettres, Dissertations, de 8 ou 12 pages anglais, sur la Littérature ou l'état général des Sciences, de l'enseignement, de l'administration, de la Législation, etc; enfin, Articles de Nouvelles détachées sur des Entreprises d'utilité publique, sur des travaux de Sociétés Savantes, Littéraires, etc., sur des hommes distingués et utiles, morts depuis peu, etc.

Nous offririons de cent à cent cinquante francs par feuille d'impression de six pages chacune, pour les articles insérés, suivant leur importance; et plus tard, cette rétribution pourrait être augmentée, en raison de l'accroissement du nombre de nos abonnés. — Agréez, M., etc.

88.

M. Michel Berr, à Paris.

Paris, 18 Xbre 1828.

M. et cher Collègue, — j'aurais voulu vous écrire plutôt, en réponse à votre Lettre, ayant été fort malade, et ma femme étant encore, ainsi qu'un de mes enfants, malade et retenue au lit; ce qui m'a forcé de négliger une partie de ma Correspondance.

J'ai néanmoins autorisé le Bon de la Revue à vous envoyer le Cahier où est la notice sur M. Ostervald. Je remarquerai bien que cette notice dont vous m'avez demandé avec instance la prompte insertion fait partie de cet excédent considérable donné chaque mois en sus du nombre de feuilles d'impression dû à nos Souscripteurs, excédent qui, depuis dix années, s'est élevé à la somme énorme de plus de quatre vingt dix mille francs, au profit des auteurs, éditeurs, collaborateurs, &c., qui n'ont point

apprécié cet immense sacrifice, par lequel des travaux inouïs ont été pour moi, depuis 1819 jusqu'en 1829, — sans aucune autre espèce de résultat, que d'avoir élevé, — aux dépens de ma fortune, de ma liberté et de mon repos, un grand monument littéraire et de bien public, pour lequel les étrangers de tous les pays m'ont témoigné plus de reconnaissance que la plupart de mes compatriotes.

Vous vous prévalez, comme beaucoup d'autres, de ce que je vous ai accordé quelques pages pour satisfaire à votre impatience et honorer sans délai la mémoire de M. votre père, en me demandant avec instance un cahier qui me décomplète toute une collection de l'année; et loin de reconnaître le double service que je consens à vous rendre, vous plaignez encore de ne point recevoir la Revue, qui n'est due et accordée qu'à ceux la seulement qui acquièrent le droit de la recevoir, en y fournissant avec régularité, et d'après les demandes de la direction, des articles propres à contribuer à son succès.

J'espère que cette explication mettra un terme aux plaintes si peu raisonnables et si injustes que vous avez fait quelquefois entendre, au lieu de me savoir gré de l'obligeance que j'ai constamment montrée envers vous, comme envers beaucoup de personnes qui du moins m'ont remercié avec effusion de ce que j'avais fait pour elles.

A compter de la fin de cette année, vous pouvez vous dispenser de m'écrire, au sujet de la Revue, attendu que je laisse la correspondance et l'administration à un comité de trois de mes collaborateurs, pour rentrer dans une portion de ma liberté que j'ai trop longtemps sacrifiée. Je serais forcé de m'abstenir de vous répondre, en renvoyant votre lettre à ceux qui seront chargés de me remplacer.

Je vous renouvelle, M., l'assurance de mon dévouement.

89.

Circulaire adressée à MM. les Directeurs et Éditeurs de Journaux, en Allemagne.

Paris 1828.

MM. les Éditeurs du Jahrbücher der Literatur, à Vienne;
le Directeur de celui intitulé: Augsburger Zeitung, à Augsbourg, Bavière.
Buchholz, Dir. de la Neue Monatschrift, à Berlin, Prusse.
le Dir. de la feuille intitulée: Zeitschrift für Geschichtige Rechtswissenschaft, à Berlin, Prusse.

les Éditeurs du Journal intitulé : Hamburger — unpartheischer Correspondent, à Hambourg.

les Éditeurs de la feuille intitulée : Blätter für Literarische Unterhaltung, à Leipzig, Roy. de Saxe.

Hartleben, Directeur du Recueil littéraire intitulé : Kritische Annalen, Ibid.

le Dir^r du Journal intitulé : Jahrbücher der — Geschichte und Staatskunst (h. Politz), Ibid.

les Éditeurs du Journal intitulé : Literatur Zeitung, à Goettingue, Royaume de Hanovre.

les Éditeurs du journal intitulé : Heidelburger Jahrbücher, à Heidelberg, Grand-Duché de Bade.

Paulus, Dir^r du Recueil Littéraire intitulé : — der Denkgläubige, Ibid.

les Éditeurs de la feuille intitulée : Allgemeine Literatur Zeitung, à Halle, Prusse.

les Éditeurs du Journal intitulé : Literatur — Zeitung, à Jena, Grand Duché de Saxe Weimar.

90
Monsieur Mirri
A Paris.

Paris le 2 Janvier 1829

M. J'espérais vous rencontrer, ce soir, chez M. le comte Méroni, où je voulais vous parler d'un objet très urgent, puisqu'il s'agit de la liberté, du bonheur, peut être de la vie d'un homme, d'un de vos compatriotes dont le sort actuel paraît dépendre de vous.

M. Gidoni m'a été adressé et recommandé par M. le Conseiller d'état Ustery de Zurich, et par M. le professeur Monnard, de Lauzanne, deux de mes correspondans, hommes distingués que j'estime et que j'affectionne beaucoup. Donc, je m'intéresse à M. Gidoni qui est venu chez moi sous leurs auspices, et qui a composé et désirait publier un ouvrage important sur les malheurs qu'entraîne la domination étrangère dans un pays, privé de son existence politique et de son indépendance nationale.

Je n'ai vu M. Gidoni que trois fois, mais il est italien et malheureux, auteur d'un ouvrage qui paraît inspiré par de nobles sentimens ; il jouit de l'estime — particulière de deux hommes avec lesquels je suis lié

Tous ces motifs m'excitent à vous écrire en sa faveur, et dans votre propre intérêt.

En effet, M. Gidoni vous doit environ deux mille fr. dont il vous a fait un ou plusieurs billets échus, qu'il a endossés, sans en garantir le paiement, M. le g.al B.on d'Arlincourt. Si M. Gidoni doit rester longtems à St. Pélagie, tous ses moyens d'activité et d'existence lui sont enlevés: il y mourra promptement de désespoir, et insolvable. Car d'après une lettre qu'il m'a écrite de sa prison, je vois que son ame est abattue et près de succomber. Si au contraire, M. le g.al d'Arlincourt et vous, Monsieur, consentez à lui faire rendre sa liberté, il pourra donner peut être un faible à compte; et ensuite, retournant à Zurich où il est considéré, où il fait un cours de droit public et d'histoire et où il donne des leçons de langue Italienne, il gagnera par son travail de quoi s'acquitter peu à peu et vous aurez le moyen d'être remboursé, tandis que la détention prolongée de votre infortuné compatriote le ruinerait sans vous procurer aucun avantage.

Permettez moi de faire un appel à votre générosité, à votre humanité, à votre intérêt bien entendu, et honorez moi d'une prompte réponse, afin que je puisse répondre moi même à M. Gidoni qui m'a exposé sa triste situation, qu'un seul mot de vous et de M. d'Arlincourt suffit pour changer. Agréez

---

91.

M. Bory de St Vincent, à Paris.

Paris, le 5 Janvier 1829.

Mon cher Bory, — Je réponds à la hâte à votre billet. Comme vous le dites, les bons comptes font les bons amis, et il faut nous bien entendre.

J'aurais désiré que vous pussiez, suivant votre promesse, vous acquitter envers moi, à la fin de l'année. Car c'est moi, et non la Revue, qui vous ai prêté; et si vous saviez à quels embarras je suis réduit, et à quel taux je sors des intérêts à des gens vingt fois plus riches que moi, auxquels je me trouve devoir, par l'injustice prodigue d'un de mes débiteurs et de mes obligés, vous apprécieriez, j'ose le dire, bien différemment ce que j'ai été assez heureux de pouvoir faire pour

vous. Mais, il s'agissait de votre liberté, de votre avenir, de votre destinée et j'ai oublié ma position personnelle pour faire ce que mon Cœur m'ordonnait. Deux personnes seulement ont pu et dû le savoir ; je me suis abstenu entièrement, hors ces deux personnes, d'en parler à qui que ce soit.

Arrivons à votre affaire. Je ne comptais nullement, je l'avoue, payer un article fort long, mis en grande partie dans votre intérêt, d'après vos intentions, et dans un cahier qui a plus de quatre feuilles d'impression au Sud du nombre promis et dû à nos Souscripteurs.

Si vous en exigez le paiement, du moins doit-il avoir lieu sur le taux convenu, Cent francs par feuille d'impression. Or, l'article de M. Bory (me dit mon Bureau) est de 9 pages et demie, et par conséquent doit être payé Soixante francs, et non cent.

Puis que vous devez rembourser à la Revue, et non pas à moi, en articles, et non pas en argent, en 1829, et non pas en 1828, ce que je vous ai prêté sous d'autres conditions, j'adhère, quoique à regret, à ce que vous demandez. Car, je pensais que, le Ministère de la guerre vous payant votre arriéré, et d'autres ministères vous donnant de fortes avances pour votre voyage, vous pourriez facilement, avant votre départ, me rembourser les Cinq cent fr. que vous me redevez, et qui forment un vingtième de ce que je dois moi-même payer immédiatement dans ce mois. Donc, vous m'auriez obligé, en acquittant de suite le complément de votre dette en argent.

S'il en doit être autrement, et si vs êtes dans l'impossibilité de me rembourser les 500 fr., j'attendrai que la Revue m'en tienne compte, à mesure qu'elle aura des articles à vous payer ; mais ces articles doivent se renfermer dans de justes proportions. Car, notre cadre est toujours trop étroit pour notre plan qui est trop étendu. Nous voudrions, en conséquence, une Notice ou une Lettre, de 10 ou 12, ou au plus 15 pages, tous les trois mois seulement, et ensuite, tous les mois, si vous le voulez, un article de détails sur votre commission, votre voyage et vos -

travaux, de 2 ou 3 pages, pour notre Section de Nouvelles Scientifiques et Littéraires. Cet arrangement — concilie tous les intérêts et les convenances, pour vous, — pour nos Lecteurs et pour la Revue.

Avant de partir, ou bien agréz la complaisance de rendre enfin compte des ouvrages que vous avez reçus de la Revue, depuis plusieurs mois, ou renvoyez-les-moi, s'il vous est impossible de faire les articles, — spécialement sur l'ouvrage de M. de Humboldt. Les auteurs, éditeurs, Libraires et leurs amis se — plaignent avec raison, et tout cela nuit beaucoup à notre Recueil, auquel certes vous n'avez pas l'intention de nuire. Vos Lettres de Grèce, pouvant embrasser la description pittoresque du pays, des habitans et de leurs mœurs, quelques portraits des hommes célèbres, quelques notions sur la statistique, sur les productions naturelles, sur l'état de l'agriculture, de — l'instruction publique, de l'administration de l'armée, de la marine, du commerce, de l'industrie, etc. des — antiquités, etc. pourront avoir beaucoup d'attraits. La forme de récit et de narration, piquante et légère, sera modifié dans les grands articles ou notices, pour — lesquels nous vous réserverons une page de 12, ou même de 16 pages, tous les trois mois.

Pourrez-vous rendre compte de l'histoire des poissons de M. Cuvier?

Voulez-vous m'indiquer, en votre absence, un ou — deux bons Collaborateurs de votre choix, pour la — Botanique, la Zoologie? Je m'en rapporte à vous, — ayant écarté d'autres offres, pour que votre Suppléant ou remplaçant soit digne de vous.

Tout à la hâte. Votre bien dévoué.

92.

M Sismondi à Genève

Paris le 7 Janvier 1829

M. L'épreuve de votre intéressante Notice sur la guerre d'Orient qui doit sortir notre cahier de Janvier a été remise à la poste, il y a deux jours. M. Roger de l'académie française et secrétaire général des postes, que j'avais vu, le 20 du mois de 9bre

dernier pour obtenir d'envoyer sous bande les épreuves corrigées, m'a dit qu'une décision du conseil d'état servile de Napoléon, confirmée sous le ministère Villèle, interdisait formellement l'envoi sous bande d'une épreuve corrigée. On a craint qu'au moyen de prétendues corrections des malveillans n'eussent entre eux une correspondance mystérieuse. La tyrannie a peur de tout: sa mauvaise conscience la poursuit partout. M. Royer est convenu avec moi que cette rigueur excessive, surtout à l'égard des hommes de lettres, et pour gêner leurs communications reputées suspectes, est véritablement barbare. Je cite son expression, mais il m'a déclaré ne pouvoir agir contre cette dispostition formelle, et avoir dû refuser à M. Guizot, lorsqu'il était à la terre de M. le duc de Broglie, ce qu'il m'a refusé pour la revue. Donc, je vous prierai de nous envoyer l'indication de vos corrections dans une lettre à part. On s'y conformera exactement nous désirons recevoir votre lettre indiquant ces corrections, et la liste des personnes auxquelles vous destinez les exemplaires tirés à part, d'ici au 15 janvier au plus tard. La réponse de M.r fr. Forti annonce qu'il a parfaitement compris la nature et le but de la correspondance littéraire que nous désirons entretenir avec lui. nous accepterons avec plaisir les grands articles qu'il nous propose; seulement, nous le prierons de nous informer toujours d'avance des sujets qu'il voudra traiter avec un peu d'étendue, afin que nous puissions lui faire connaître s'ils entrent bien dans notre plan et lui réserver une place convenable. L'histoire, la philosophie et la littérature sont bien les parties les plus importantes de notre revue. Mais, quoique nous n'ayons ni l'intention ni la possibilité de donner les mêmes développements aux travaux et aux ouvrages scientifiques, nous désirons néanmoins ne pas omettre ce qui se fait de plus remarquable dans cegenre en Italie. M. Forti pourrait s'aider

pour cette branche, du concours d'un ou de plusieurs de ses amis ou compatriotes, occupés de sciences physiques et mathématiques et d'arts mécaniques et industriels, tout en conservant la direction centrale de notre correspondance Italienne. Les premiers articles que M. Sorti se dispose à nous envoyer, nous conviennent sous tous les rapports et nous vous remercions de les avoir acceptés en notre nom. Car il est essentiel que l'Italie soit dignement et complètement représentée à l'avenir dans notre galerie des nations civilisées. —

Quant aux moyens d'assurer notre correspondance M. Sorti peut nous adresser ses lettres, par la voie de la légation Toscane à Paris et de M. le Chevalier Cerutti avec lequel je suis personnellement lié, auquel j'ai écrit à ce sujet, pour le prévenir. Je vais en écrire aussi à M. Sorti, vous priant néanmoins de lui donner le même avis par votre plus prochaine lettre. Vos relations en Angleterre vous offrent l'occasion et le moyen de nous y procurer un bon correspondant à peu près aux mêmes conditions que M. Sorti, et pour nous fournir des articles d'une même genre sur la littérature anglaise, vous voudriez un nouveau et important service de la Revue, qui fait quelques progrès d'année en année, mais qui doit, pour les mériter et les voir s'accroître encore, ne rien négliger de ce qui peut contribuer à compléter et à perfectionner l'exécution de son plan — Nous allons vous envoyer incessamment. 1° l'histoire des communes de France et de la législation municipale, par M. Dufey, de l'Yonne. 2°. l'histoire critique du pouvoir municipal, par M. Leber. 3°. l'ouvrage de M. Raynouard sur le même sujet, dès qu'il aura paru. — Il serait à vous convenir, après avoir examiné cette matière sous le point de vue historique, à propos de ces divers ouvrages d'appliquer vos idées sur les institutions commerciales et municipales au projet de loi que doit présenter le ministère français en envisageant cette loi, destinée à compléter notre pacte social, dans ses rapports avec les besoins et les lumières de notre époque? Ce dernier article serait un Mémoire, d'environ 10 ou 15 p.

que nous aimerions à pouvoir publier, avant ouverture de la discussion qui doit avoir lieu sur le sujet dans nos chambres législatives.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mes sentimens etc.

---

93).

M. de Beskow, mbre de la Stad. Suédoise à Stockholm

Paris, le 31 Décembre 1828.

M., — J'ai reçu qu'il y a quelques jours votre Lettre en date de Stockholm, du 1er 9bre de cette année, et l'article Nouvelles Littéraires qui s'y trouvait joint, et qui sera inséré dans notre prochain fabier. Je vous remercie beaucoup de votre Souvenir. Je vous prie de nous continuer vos bonnes et utiles communications. Nous aimerions à pouvoir, grâces à vous, faire quelquefois mention de la Suède et de sa Littérature, de ses académies, de ses travaux, de ses progrès, de ses hommes distingués en tout genre, dans notre Galerie des nations civilisées. Les Suédois sont les français du Nord, et nous sommes reconnaissans de la haute marque de confiance et d'affection qu'ils ont donnée à l'un de nos plus illustres compatriotes, choisi dans les rangs de ces braves armées qui avaient mérité l'estime et l'admiration de l'Europe.

Je sais, par expérience, combien les personnes accablées d'affaires sont obligées souvent, malgré elles, de négliger les relations mêmes qui leur seraient les plus précieuses et les plus chères. Ma vie est tellement absorbée par mes travaux journaliers renaissans et urgens, que je paraîs négliger, à mon grand regret, et par une dure nécessité, les correspondances et les liaisons qui auraient le plus de charme pour moi, et malheureusement aussi le soin de mes affaires personnelles, l'éducation de mes propres enfans, ma famille, ma santé, mon bonheur. Je suis le martyr vivant d'une grande Entreprise d'utilité publique à laquelle j'ai sacrifié avec abandon et dévouement, depuis dix années, tout mon tems, toutes mes facultés et une partie de ma fortune. Je fais avec confiance un appel aux hommes de bien, généreux et éclairés, de toutes les Nations, afin qu'ils veuillent me seconder. C'est ici une sainte alliance des esprits élevés, représentans naturels du génie et du caractère national de chaque pays: c'est un congrès pacifique des amis des Sciences, de l'industrie, des Lettres et des arts, qui a pour objet la propagation des lumières, l'avancement de l'esprit humain, et qui doit faire de la

R. E. une sorte d'École centrale et mutuelle de haut enseignement philosophique à l'usage de tous les peuples civilisés. Votre auguste Monarque, M., qui m'a honoré de sa bienveillance et de son amitié et dont j'ai entendu les dernières paroles qu'il m'a adressées à son quartier-général, auprès de Vienne en Autriche, en 1806: Vous ne serez jamais aussi heureux que je le souhaite; Verra sans doute avec intérêt notre Journal central de la civilisation progressive et comparée, tout-à-fait distinct du Bulletin universel, fondé sur un plan analogue par un de nos collaborateurs que j'avais associé à mes travaux, et qui, en s'appropriant l'idée première que je lui avais communiquée avec abandon, et dont je lui apportais les moyens d'exécution avec tous les développements qu'ils pouvaient comporter, a gravement retranché de son Recueil, fondé à l'imitation du mien, les Sciences, morales et politiques, qui sont néanmoins l'âme de toutes les autres Sciences, et la littérature dont les productions diverses ont le plus souvent une couleur assez prononcée, politique ou philosophique. Le retranchement lui a valu des faveurs et des protections que je n'aurais point voulu acquérir par les mêmes moyens. Notre Revue est exempte de dissimulation, de lâches réticences: elle est franchement amie d'une liberté raisonnable, sans être jamais hostile envers les pouvoirs établis. Elle contribue à favoriser le libre développement de l'esprit humain, et la liberté des communications, soit des idées et des vues utiles, soit des produits du sol et de l'industrie, entre les citoyens d'une même nation, et entre les différentes nations.

Deux nouveaux ouvrages sur l'Économie politique, l'un de notre célèbre M.r J-B. Say, l'autre de M. Droz, de l'académie française, méritent, je crois, d'être accueillis et recherchés en Suède, où la Science de l'économie politique a été aussi traitée par des écrivains distingués.

Je vous prie, M., d'avoir la bonté de nous faire adresser environ tous les mois environ tous les mois une indication, avec une analyse rapide et substantielle et un jugement sensé et impartial des meilleurs ouvrages nouveaux publiés en Suède, surtout de ceux qui peuvent faire apprécier au loin l'État, la direction, les progrès de la littérature et des Sciences dans notre patrie.

J'aurai le plaisir de vous faire adresser un exemplaire

de la R. E., en espérant que vous la ferez annoncer dans vos principaux journaux, que vous lui ferez destiner quelques articles, rédigés soit par vous-même, soit par quelques-uns de vos savans et de vos Littérateurs les plus estimés. Vous pourriez aussi nous envoyer des articles de nouvelles, dont les sujets variés à l'infini se trouvent suffisamment indiqués dans notre Prospectus.

Je vous prierai enfin d'inviter, dans l'occasion, les auteurs ou éditeurs d'ouvrages marquans en histoire, en littérature, en statistique, en géographie, à nous en faire parvenir, à Paris, un exemplaire dont il serait rendu compte avec soin par un de nos collaborateurs, qui est très versé dans la langue suédoise. Nous aimerions à recevoir en échange de notre Revue le meilleur Journal littéraire et le Journal politique le plus complet, c'est-à-dire, contenant le plus de faits, et écrit avec le plus de liberté, qui paraisse en Suède.

94.
M. J. Laffitte, Banquier.

Paris, le 28 janvier 1829.

M., — J'ai l'honneur de vous adresser :

1°. un effet de trois mille vingt huit fr. ci — 3,028 fr.
de M. Bellizard, lib. à St Pétersbourg, sur MM. Ador, Vernes et Dassier, payable à Paris, le 25 février prochain.

2°. une somme en argent de . . . . 3,000.
provenant des premiers renouvellemens d'abonnemens fr. 6,028.
de la R. E.

En tout, six mille vingt-huit francs que je vs prie de faire porter au crédit de la R. E. pour cette année.

Quand vous m'enverrez le relevé du compte courant ouvert chez vous à la R. E. pour l'année 1828, je vs prierai d'en déduire cent cinquante francs à payer au compte personnel de M. Jacques Laffitte, suivant notre usage constamment suivi depuis dix ans, pour l'intérêt annuel à 5 p% de son action dans la R. E.

Je vs donne avis, par la même occasion, que j'ai tiré sur votre caisse les effets suivans, pour le compte de notre Revue, savoir : fin avril prochain, à l'ordre de M. F. Didot, Libraire, 785 fr.
fin mai id., à l'ordre du même . . . 785.
fin juin id., à l'ordre de M. Rignoux, impr. 1,000.
fr. 2,570.

Laquelle Somme de 2570 fr. sera portée au débit du compte de la Revue, à fur et mesure des paiemens effectués.

Agréez, M., l'assur. de ma consid. la plus dist.

95.

Mme Louise Sw. Belloc, à Paris.

Paris, le 5 février 1829.

Madame, — Des travaux très multipliés, des embarras très pénibles et toujours croissans auprès desquels mes travaux ne seraient presque rien, et plusieurs causes dont il serait trop long de vous entretenir, ne m'ont point permis de répondre sur le champ à votre lettre du 1er de ce mois. Je desirais, d'ailleurs, entrer avec vous dans quelques détails sur la part de coopération que vous voulez bien reprendre à notre difficile Entreprise, et sur la nature des articles qui conviennent à notre plan, afin de vous éviter des travaux inutiles.

Nous vous offrirons, en appréciant la justesse de vos observations, un traitement fixe de cent francs par mois, et de plus, une rétribution de cent francs par feuille d'impression pour les articles de Mémoires ou d'Analyses que vous serez dans le cas de nous fournir, après m'être convenu d'avance avec la Direction de la Revue. Si plus tard, l'augmentation du nombre de nos abonnés le permet, nous aimerons à vous offrir une augmentation proportionnelle de traitement et de rétribution.

Nous vous ferons envoyer en communication, chaque mois, avec invitation de nous en conserver soigneusement les collections pour nous les rendre ensuite, les principaux journaux littéraires anglais qui nous arrivent, et de loin en loin, quelques ouvrages périodiques anglais, venus des Etats-unis. Nous réserverons pour MM. Ferry, Francoeur, Lesson, Roulin, etc., les journaux et les ouvrages périodiques des mêmes pays qui traitent d'une manière spéciale des sujets scientifiques. Lorsque, dans les journaux littéraires qui vous seront communiqués, vous remarquerez des articles techniques, ou relatifs aux progrès des sciences et de l'industrie, à des inventions ou à des découvertes, vous nous obligerez de les signaler, sans prendre la peine d'en faire vous-même l'extrait et la traduction dont se chargeront alors ceux de nos collaborateurs qui s'occupent de ces sortes de matières.

Nous vous prierons, Madame, de nous préparer, tous les mois 6 ou 8 pages d'annonces Bibliographiques, précises et substantielles, d'ouvrages nouveaux et intéressans, en vous attachant de préférence et tour à tour à des ouvrages d'histoire, de politique, de Littérature générale, de poésie, de Beaux Arts, à des relations de voyages, à des romans, et en réunissant dans un même article, quand l'occasion s'en présentera, plusieurs productions remarquables écrites sur un même sujet. Vous pourrez vous borner à nous donner les titres des ouvrages de sciences proprement dits, récemment publiés et dignes d'intérêt, afin que nous puissions faire examiner ces ouvrages ou les articles qui en rendent compte par des personnes versées dans les matières dont ils traitent.

Quant aux Nouvelles qui comporteraient au plus 4 ou 6 pages par mois, nous vous prierons d'en faire le sujet d'un ou au plus de deux articles d'ensemble, propres à donner une idée du mouvement intellectuel et social de la Grande Bretagne et de ses différentes possessions, et où pourront figurer les séances du Parlement, les réunions populaires qui ont pour but la discussion et le vote de quelque grande mesure politique (telle que l'émancipation des catholiques, l'abolition entière de la traite des noirs, la liberté du commerce, etc.), les questions politiques et Littéraires d'un intérêt général, traitées par la presse politique ou dans des ouvrages à part, les résultats les plus importans des travaux des sociétés savantes, littéraires, philantropiques; enfin, les nouvelles relatives aux théâtres et à la Littérature. Ces différens objets seront compris tour à tour, suivant les matériaux fournis par les Journaux et les ouvrages anglais, dans nos douze cahiers mensuels de l'année. Nous vous inviterons pour cette section, comme pour la précédente, à nous indiquer les faits et les articles purement scientifiques qui seront soumis à l'examen de nos autres collaborateurs, suivant la branche des connaissances (Physiologie et Médecine, histoire naturelle, Astronomie, Physique, Chimie, mécanique, etc.) à laquelle ces faits et ces articles pourront appartenir. — De tems en tems quelques notices très abrégées sur les hommes distingués que la mort

vient successivement frapper trouveront place dans nos Tablettes nécrologiques, où nous tâcherons de n'oublier aucun de ceux qui auront éminemment servi l'humanité par d'utiles et importans travaux.

J'aime à penser, Madame, qu'en travaillant ainsi d'une manière suivie et d'après un plan bien arrêté pour la Revue Encyclopédique, vous trouverez pour vous-même et pour vos autres occupations littéraires, un assez grand avantage à vous tenir au courant de l'état des sciences, des arts industriels, de la littérature, des Beaux-arts, des Théâtres, de leurs productions les plus remarquables et de leurs progrès dans la Grande-Bretagne, et à comparer quelquefois la littérature anglo-américaine avec la littérature britannique proprement dite. Le plan paraît vaste, comme celui de notre Recueil central de la Civilisation, mais il ne s'agit néanmoins que d'en traiter chaque mois des parties détachées, avec cet esprit d'observation, cette critique judicieuse et consciencieuse qui vous caractérisent.

Vous savez, Madame, que nous ne sommes, dans notre Revue, ni classiques, ni romantiques, ces dénominations vagues et arbitraires, qui manquent essentiellement de justesse et de précision, puisqu'il serait impossible d'en donner une explication et une définition exactes, nous paraissent d'ailleurs entraîner des conséquences dangereuses, comme les dénominations de partis, si faussement et si injustement appliquées, qui ont fait tant de mal dans le monde politique. Loin de proscrire ou de blâmer les innovations et les hardiesses qu'un goût sévère peut avouer, et qui sont inspirées par un sentiment profond du beau et du vrai, nous aimons à encourager par de justes éloges les heureux élans du génie, en même tems que nous devons signaler avec impartialité ses écarts et ses erreurs, et nous montrer sévères envers les auteurs de productions monstrueuses ou ridicules. Notre Recueil est une sorte de miroir philosophique où viennent se réfléchir tous les ouvrages dignes d'attention et d'intérêt et toutes les doctrines qui se partagent les esprits —

distingués. Nous ne sommes ni exclusifs ni tolérans, ni acerbes ni passionnés : nous tâchons d'être justes.

Depuis dix années que notre Revue a rendu compte d'environ vingt mille ouvrages nouveaux, ou d'inventions, de découvertes, d'établissemens scientifiques et industriels, d'entreprises utiles, aucune personnalité offensante n'est échappée à la plume de ses Rédacteurs ; aucun fiel ne s'est mêlé à sa critique, toujours modérée et même bienveillante. Car, lors même que, selon nous, un auteur a pu se tromper, nous croyons devoir lui savoir gré de sa peine et de son travail. Cette modération habituelle, cette bienveillance excessive, qui ont quelquefois été blâmées, n'ont pas empêché que plusieurs auteurs, d'un amour-propre très délicat et irascible, n'aient usé avec amertume, et je pourrais dire, avec méchanceté, de représailles fort dures, de vengeances personnelles tout à fait inconvenantes et injustes, quelquefois révoltantes, dans des pamphlets anonymes, envers l'homme qui, comme fondateur et Directeur de la Revue, en avait assumé, par nécessité, sur lui seul toute la responsabilité littéraire, morale et politique, dans le même tems où il supportait seul les douloureuses conséquences des sacrifices considérables et volontaires, renouvellés pendant 120 mois de suite, pour agrandir le cadre du Recueil afin d'améliorer et de compléter, au profit des auteurs, des éditeurs, des Libraires, des amis des sciences et des lettres, l'exécution de son plan. Rien n'a pu rebuter une persévérance opiniâtre qui était soutenue par de nobles motifs et par l'intime conviction qu'il s'agissait d'une action bonne et utile, féconde dans ses résultats, d'une Institution de Bien public, plus encore que d'un bon ouvrage.

Vous ne excuserez, Madame, d'entrer avec vous dans tous ces détails. Privé depuis très long tems du plaisir d'aller vous voir, par des circonstances affligeantes pour moi, et dont

je n'entrevois pas encore le terme, n'ayant plus avec vous ces conversations habituelles et intimes dans les quelles j'aimais à me échauffer de vos inspirations, à puiser des encouragements, à vous soumettre mes opinions et mes vues, j'ai cru devoir réunir dans cette lettre beaucoup trop longue sans doute, les principales considérations qui se rattachent aux travaux auxquels vous avez été associé dès l'origine (en 1819), et auxquels vous allez reprendre je l'espère, une part active et durable, puisque l'Entreprise de la Revue Encyclopédique, bien appréciée par vous, consacrée surtous les points du globe par une sorte d'approbation universelle, par le suffrage et le concours de beaucoup d'hommes de bien et d'hommes éclairés, et par dix années d'existence, sans avoir obtenu aucune aide ni des différens chefs d'administration qui se sont succédés en France, ni des partis politiques, ni des coteries ou des sectes philosophiques ou littéraires, n'a dû son succès qu'à la pensée même qui lui avait donné naissance et qui n'a jamais été perdue de vue par le plus grand nombre de nos collaborateurs : l'instruction mutuelle des nations rapprochées et comparées, l'avancement des sciences et de la civilisation, l'amélioration morale et intellectuelle des hommes.

Je vous prie, Mon[sieur], d'agréer avec votre bienveillance accoutumée, mes offres et respectueux hommages.

96.

M. de Sismondi, à Genève.

Paris, le 10 février 1829.

M., — Je m'empresse de répondre à votre lettre du 3 courant, en regrettant qu'on ait différé de vous envoyer le Bon définitif, que vous trouverez joint à ma présente lettre. On avait voulu y comprendre votre nouveau et important article sur la guerre dans l'Orient, que je viens de relire avec un vif intérêt. On avait cru, d'ailleurs que vous pourriez, en attendant, et comme vous l'avez fait quelquefois, tirer un mandat sur nous. Quoiqu'il en soit, ce retard involontaire a son terme, et vous en apprécierez les motifs.

Le Bon ci joint est de 355 fr., d'après la note explicative placée au revers et dont vous pourrez vérifier l'exactitude. Nous vous offrons 120 fr. par an, à compter de cette année, en désirant pouvoir vous porter à 140 et 150, lorsque votre Situation nous le permettra.

mais vous pouvez remarquer que chacun de nos Cahiers mensuels excèdent de plusieurs feuilles d'impression le nombre promis et dû à nos abonnés; ce qui absorbe entièrement les bénéfices légitimes que l'Entreprise, dans son état actuel de succès, et après dix années de pénibles travaux et de sacrifices, pourrait et devrait produire. Mais l'exiguité de notre cadre, comparée à l'étendue de notre plan, la surabondance toujours croissante des matière, puisque nous devons parler successivement de toutes les branches des connaissances humaines et de toutes les contrées du globe, la difficulté de renfermer chaque article dans d'étroites limites et de ne traiter ainsi les sujets que d'une manière incomplète et superficielle, nous font une loi de continuer à peu près, et malgré les graves inconvéniens qui en résultent pour nous, à suivre la marche que nous avons suivie jusqu'ici.

Je vous prierai de me dire si vous êtes en général content de l'ensemble de nos Cahiers. On juge mieux de loin un Recueil, comme le nôtre. Nous aimerons à profiter de vos observer, pour nous corriger et nous améliorer.

On a remis, il y a longtems, chez M. Ballimore, Libraire, successeur de Paschoud, les deux ouvrages de Liebher et de Dufey, de l'Yonne, sur les Communes, qui vous sont destinés. Il vient de nous renouveler l'assurance qu'il a fait partir ces ouvrages; il va écrire, à ce sujet, à son correspondant, à Genève.

On vous a expédié par la poste l'ouvrage de M. Dupin sur les lois relatives aux communes. Le titre n'est pas présent à ma mémoire.

Comme vs aviez eu la bonté, M., de vous charger de l'examen comparatif de ces divers ouvrages, écrits sur un sujet sur lequel vous avez longtems fixé vos méditations, nous avons refusé les offres postérieures de quatre de nos Collaborateurs, de rendre compte de l'ouvrage de M. Raynouard et des ouvrages qui traitent de la même matière. Je vous prie instamment, par ce motif, de vous occuper du travail dont vous avez consenti à vous charger et de nous l'envoyer dans un court délai, afin qu'il puisse être publié à l'époque où la discussion des deux chambres sur les deux projets de lois, bien imparfaits et défectueux, qu'on vient de présenter, aura lieu. Cette question vitale de l'organisation et des attributions de nos

administrations communale et départementale mérite bien d'être approfondie, et ne peut l'être mieux que par vous. — Cependant, d'après votre avis, nous chercherons peut-être maintenant à mettre un article sur les deux projets de lois; ce qui n'est guère dans nos usages, ni dans notre plan. — Il nous conviendrait mieux d'avoir promptement l'article sur les 4 ouvrages mentionnés ci-dessus.

Nous avons écrit en détail à M. Fr. Forti, à Pesaro; et nous attendons ses articles. Nous prendrons, pour lui en faire passer le montant, la voie qui lui sera la plus commode et la plus agréable.

Recevez, M., pour mon fils aîné et pour moi, l'assurance de nos sentimens les plus distingués.

P. S. Je vous prie d'offrir mes hommages respectueux à Madame de Sismondi, et mes civilités empressées à MM. Dumont, de Bonstetten, De Candolle..... — On fera expédier les exemplaires de votre article tirés à part aux personnes dont vous nous avez envoyé la liste. J'en ai fait passer vingt exemplaires à mon correspondant à Londres pour les trois journaux qui font échange avec nous. Le compte du tirage à part sera inscrit sur l'un des prochains Bons. Nous ne l'avons point reçu.

Compte de M. de Sismondi.

Tableau de la Nouvelle Espagne, analyse	14 pag.
Collection des Chroniques, analyse	20 d°
Histoire des Gaulois, analyse	18.
	52 pages
à 100 fr. la feuille font	325 fr.
M. de Sismondi a déjà reçu	160
Restant dus fr.	165 pour le compte de 1828.
En 1829. De la Guerre dans le Levant	25 pages
à 120 f. la feuille	190 fr.
Total fr.	355

97.

M. Mauvet, à Paris.

..... Paris, le 17 février 1829.

..... Je désire beaucoup connaître votre jugement sur les Orientales, je les ai parcourues rapidement chez M. de Ségur, n'en ayant point d'exemplaire à moi. J'ai trouvé-

bien des écarts qui doivent, je crois, être signalés et réprimés avec d'autant plus de sévérité que M. V. Hugo est comme le chef d'une École ou plutôt d'une secte enthousiaste et fanatique dont il faut arrêter le débordement. Nous ne sommes, dans la Revue, ni classiques, ni romantiques. Ces noms de parti, en littérature, n'ont point un véritable sens, manquent de justesse, ne sauraient être définis avec précision et entraînent de graves inconvéniens.

Tous les hommes raisonnables sont, je crois, d'avis sur ce point, que le propre du génie est de créer, que, par conséquent, les choses neuves et hardies sont préférables aux imitations mesquines et serviles; mais les innovations et les hardiesses doivent être avouées par un goût pur et sévère. Ces principes du goût sont ce qu'on voudroit appeler le classicisme; le besoin vivement senti des innovations est, dit-on, le caractère du romantisme. Il ne s'agit que de s'entendre. Nous sommes à la fois romantiques et classiques; car nous voulons à la fois du nouveau, du bon, du naturel et du vrai. Mais nous devons tancer impitoyablement les hommes qui veulent innover en dépit du bon sens, qui mêlent à quelques inspirations de génie des accès de délire, qui confondent le grotesque, le burlesque, le bizarre avec le sublime. Notre Revue, qui a mérité les suffrages presque universels des hommes qui honorent et qui cultivent les lettres, ne doit point encourager par une lâche ou molle condescendance les étranges folies que l'on voudrait consacrer par une sorte d'idolâtrie. Votre excellent jugement et la lecture que vous avez faite des poésies que j'ai à peine eu le tems de parcourir, me sont un sûr garant que, juge très compétent dans des questions délicates déjà traitées par vous dans notre Revue, avec une rare sagacité, vous ferez briller de nouveau dans l'examen critique des Orientales, cette raison supérieure dont le langage en impose même aux passions les plus exaltées. — Jésprie, &c.

98.

à M. Jacques Laffitte, Banquier.

Paris, le 17 février 1829.

Fait un second envoi de 3,000 fr., pour la Revue Encyclopédique, et prévenu qu'on a remis à M. Rignoux un mandat de 790 f. sur sa caisse, payable fin d'Août prochain.

99.

M. Th. de Golbéry,
Conseiller à la Cour Royale
à Colmar.

Paris, le 17 février 1829.

Mon cher ami, — J'ai désiré depuis longtems vous — écrire, et cela m'a été impossible ; tant j'ai vécu au — milieu des travaux toujours renaissans et urgens, des — embarras, des tracasseries, des tribulations, des chagrins.... Je ne dois pas entamer ce triste sujet qui me conduirait beaucoup trop loin. Vous excuserez mon silence trop prolongé et fondé sur des motifs trop légitimes ; vous me conserverez votre bienveillante amitié qui m'est précieuse et nécessaire ; — vous continuerez à me seconder, dans la difficile entreprise que je dirige, avec ce zèle, cette activité, cette persévérance, cette érudition consciencieuse, cette philosophie éclairée, dont vous m'avez donné tant de preuves, depuis dix années. — Vous avez été, dès l'origine, un de mes bons et utiles — collaborateurs ; vous êtes devenu mon ami, par la manière franche, loyale, désintéressée, avec laquelle vous vous — êtes associé à mes efforts, à mes travaux et en partie à mes sacrifices.

Je viens de recevoir votre nouvel envoi, joint à — votre lettre du 13 de ce mois. Nous enverrons sur le champ à l'impression l'article sur l'histoire romaine de Niebuhr, que vous me recommandez. J'ai associé, cette année, mon fils aîné à la Direction de la Revue Encyclopédique, afin de le mettre en mesure de me suppléer, et plus tard de me — remplacer. Il est déjà très au fait de tous les détails — relatifs à la rédaction et à la publication de notre Recueil, et je ne doute pas qu'avec le concours de nos collaborateurs et de nos correspondans, il ne réussisse à faire prospérer — de plus en plus l'Institution que nous avons fondée, qui a — déjà dix années d'existence, qui a rendu d'importans services, qui paraît destinée à en rendre de plus grands encore, qui est obligée de lutter avec énergie contre beaucoup d'entreprises rivales pour se maintenir au point où elle est parvenue. A ce point même, le résultat serait satisfaisant, si — une générosité inusitée et même inouie, ne nous portait — à donner chaque mois plusieurs feuilles d'impression au — delà du nombre promis et dû à nos Souscripteurs ; ce qui absorbe la totalité des bénéfices légitimes que la — Revue devrait produire. Si nos abonnemens peuvent

s'accroître, malgré les concurrences qui nous font beaucoup de tort, sans se faire à elles-mêmes beaucoup de bien, comme nous tâcherons de rendre notre Revue supérieure aux autres Recueils du même genre par la qualité plus que par la quantité, notre situation devra s'améliorer, et la coopération active d'un jeune libraire, M. Sédillot, auquel sont confiés, à partir de cette année, la plupart des détails de l'administration, contribuera, je l'espère, à étendre nos relations dans la Librairie, et à nous faire faire quelques progrès.

Je vous prie de faire annoncer notre Revue avec soin dans les journaux allemands les plus estimés, et de la faire surtout répandre dans toutes les universités. Pour cela, il est bon que nous en fassions mention de loin en loin, et que chaque université, chaque état de l'Allemagne, chaque Société savante, chaque savant ou écrivain allemand distingué figurent tour à tour dans nos tablettes de la Civilisation progressive et comparée.

Je vous prie, M. et ami, d'offrir mes hommages respectueux à Madame de Golbéry, de faire parvenir mes hommages à Madame la Comtesse Merlin, quand vous lui écrirez, puisqu'elle paraît m'avoir entièrement oublié, depuis les lettres pressantes que j'écrivis pour son fils à MM. de Fellenberg et de Villevieille, en Suisse, et d'agréer vous-même l'assur. nouv. de mes sentiments distingués d'estime et d'amitié.

P. S. Ma femme, toujours très souffrante, vous prie, ainsi que Mme de Golbéry, d'agréer ses civilités empressées.

100.

M. de Reiffenberg, Prof. de Phil., à l'université de Louvain.

Paris, 16 février 1829.

M. et cher Collaborateur, — Je n'ai pu vous écrire depuis longtems. Ma vie est plus que jamais submergée par les embarras et par les travaux. Je compte toujours sur votre bienveillante amitié, sur votre bonne et utile collaboration, sur votre zèle pour soutenir, dans le pays que vous habitez, notre difficile entreprise, qui a grand besoin du concours de tous les hommes de bien, puisqu'elle a contre elle des concurrences multipliées très actives et deux puissans ennemis, l'esprit de parti et l'esprit de coterie.

N'imputez jamais mon silence qu'à l'impossibilité où

je suis de faire face à la fois à ma correspondance trop étendue, aux détails qu'entraîne la Direction de la Revue, et à mes affaires personnelles cruellement compromises par les dix années que j'ai sacrifiées entièrement pour fonder une grande et utile institution, qui me coûte ma liberté, ma tranquillité, plus des deux tiers de ma fortune personnelle et mon bonheur. Suffira-t-elle pourtant à mes enfants les dédommagements bien légitimes des pertes immenses qu'elle m'a occasionnées indirectement, outre les fonds que j'y ai consacrés !

Lors même que je ne pourrai point vous répondre, je ferai de mon mieux ce que vous m'aurez recommandé. Ma réponse à la plupart de mes correspondants est l'insertion même de leurs articles. Si quelquefois cette insertion éprouve d'assez longs retards, ou si les articles sont réduits, cela tient à la surabondance toujours croissante des matériaux qui nous arrivent de tous côtés.

Je vous prie, par conséquent, à notre excellent correspondant, M. Warnkoenig, auquel je vous prie de faire agréer mes excuses et mes civilités. J'avais reçu, bien à regret, son second article sur l'enseignement du droit, beaucoup trop tard pour le placer dans notre cahier de Décembre où je lui avais d'abord réservé l'espace nécessaire ; et comme les 2 cahiers de janvier et février avaient des mémoires en quantité plus que suffisante retenus d'avance, il a fallu ajourner cet article pour le cahier du mois de mars prochain. D'ailleurs, M. Blondeau, professeur de droit, qui s'est chargé de le revoir avec soin, d'après l'autorisation de l'auteur, ne me l'a point rendu encore. Priez M. Warnkoenig de ne pas m'en vouloir pour ce retard, et de vouloir bien donner de préférence des articles plus courts, soit pour notre Bulletin Bibliographique, soit pour notre Section des Nouvelles Littéraires, qui seront insérés beaucoup plus facilement et plus promptement.

J'ai le plaisir de vous envoyer la lettre ci-jointe qui vous annonce votre nomination à la place de membre correspondant de la Société de Statistique de Marseille. Je joins à cet envoi un exemplaire du Réglement de cette Société, dans laquelle je me félicite d'être une 3ème ou 4ème fois votre Collègue.

Je vous prie, en offrant mes civilités empressées et

celles d'un mon fils dîné à M. Rochants, Insp.-gal des études, dans le Royaume des Pays Bas, que nous avons vu il y a quelques mois à Paris, de lui rappeler son obligeante promesse d'en envoyer pour mon fils qui fait une collection d'autographes, dont il lui a donné plusieurs doubles qui ont paru lui être agréables, un certain nombre de lettres autographes de personnages marquans, historiques et autres, des siècles qui ont précédé celui-ci, ou de notre époque, qui appartiennent soit à l'ancienne Hollande, soit aux Pays-Bas.

Vous devez connaître, au moins de réputation, M. Münch, professeur à Liége, qui a bien voulu témoigner le désir d'être un de nos correspondans. Je serai flatté de profiter de sa collaboration, et je compte lui écrire incessamment. Mais je voudrais savoir quelle partie de connaissances lui est la plus familière, et s'il pourra et voudra nous tenir au courant, tous les 6 ou 8 mois, de l'état de l'instruction publique, de l'industrie et de ses progrès, etc., dans la partie des Pays-Bas où il est établi. J'ignore également s'il écrit bien le français, ou s'il préfère correspondre avec nous en allemand. Nous avons de bons traducteurs pour cette langue, comme pour les autres.

Je me suis expliqué le silence prolongé et obtiné de M. Chêne dollé, de Liége, depuis une année. Je lui ai écrit, sans qu'il m'ait répondu. Je lui ai fait envoyer la Revue, sans qu'il y ait fourni une seule ligne pendant tout le cours de 1828. Et cependant, il m'avait paru plein de zèle pour cette entreprise et d'affection pour moi. Toutes ses obligeantes promesses n'ont abouti à rien.

On me demande des renseignemens précis sur la méthode d'enseignement universel de M. Jacquotot, sur son état actuel, ses progrès, son caractère distinctif, ses résultats, les principes ou procédés qui la caractérisent, les maisons d'institution où elle est appliquée, les élèves distingués qu'elle a fournis, les obstacles qu'elle a rencontrés, les objections fondées ou spécieuses dont elle est l'objet, les faveurs que lui a accordées le gouvernement, &c. Vous m'obligerez beaucoup de me donner la solution de ces différentes questions et l'opinion généralement adoptée, après plusieurs années d'expérience sur cette méthode soit en comme au dehors. Si elle peut tenir

la moitié de ce que vont l'inventeur, le genre humain lui devra une grande reconnaissance. Mais la plupart de ceux qui inventent, se font de grandes illusions; et cent fois qu'à la longue on peut bien juger les découvertes ou les perfectionnements dont ils sont les auteurs.

Je veux finir, M. et ami, cette longue lettre, sans vous exprimer toute la part que nous avons prise, ma femme et moi, à une perte douloureuse que vous avez éprouvée. J'ai dû et voulu vous écrire dans le tems; j'ignore si je l'ai fait. Offrez mes hommages respectueux et les civilités de Mme Jullien à Mme de Reiffenberg.

Agréez vous-même, M. et ami, les sentimens les plus distingués d'estime et d'attachement, etc.

S. S. Mon fils que j'ai associé, cette année, à la direction de la Revue Encycl., et qui, je l'espère, pourra me suppléer d'abord, et me remplacer ensuite, avec le concours de nos Cons. Collaborateurs et Correspondans, vous prie d'agréer ses hommages empressés.

Vous m'obligerez de faire annoncer quelquefois notre Revue dans vos feuilles aux Journaux — et de m'envoyer, si vous le pouvez, un nouvel exemplaire du numéro du Journal où vous avez fait insérer la déclaration de M. Jay qui me concerne.

101.

M. Bellon, avocat.

Paris, 21 février 1829.

M. — Comme votre analyse du second volume de l'histoire de l'assemblée constituante est arrivée à l'époque où les 2 1es sections de notre cahier de février étaient déjà surabondamment remplies, comme nous déjà inséré une analyse étendue du 1er volume, qui faisait connaître le plan et l'esprit de l'ouvrage, comme vous aviez bien voulu adhérer d'avance aux retranchemens que le Comité de rédaction jugerait nécessaires, j'ai l'honneur de vous prévenir, que, dans l'intérêt de l'ouvrage et pour l'annoncer plus promptement, dans l'intérêt de la Revue et pour ne point revenir sur un sujet déjà traité à fond, on a cru devoir se borner à copier la fin de votre article, et la partie qui est consacrée au second volume que nous annonçons, afin que cet article paraisse sans aucun retard, ce mois-ci. Comme vous pourriez faire usage de

l'article entier, dont nous avons regretté d'en employer qu'une partie, j'ai cru devoir vous le rendre, après avoir fait extraire les pages qui contiennent l'analyse raisonnée et substantielle du second volume, puisque nous avions donné celle du 1er, et que l'article, aussi étendu qu'il l'est, n'aurait pu trouver place que dans un ou deux mois.

Je désire bien vivement apprendre que la santé de l'estimable auteur de cet ouvrage est rétablie. L'absence de M. de Someth de la Chambre des Députés, pendant qu'on va entamer sur la nouvelle organisation communale et départementale une discussion où ses lumières seront si utiles et nécessaires, serait une véritable calamité publique.

Je vous prie, M., de lui offrir mes hommages respectueux, et d'agréer etc.

102.

M. Rochen, Banquier à Paris.

Paris, le Mars 1829.

M., — J'm'empresse de vous transmettre les renseignemens sommaires que vous me demandez par votre billet.

La Revue des Départemens devant publier des cahiers mensuels de dix ou douze feuilles d'impression, rédigés avec soin, et présentant peu à peu d'une manière abrégée et substantielle la situation progressive et comparée des différentes parties du territoire français, destinée à mieux faire connaître les Départemens les uns aux autres et la France à elle-même, fortement soutenue par un grand nombre de Députés influens et par toutes les Sociétés d'agriculture, des sciences et arts des Départemens, coûtera d'abord, environ trois mille francs par mois; puis, de 3500 à 4000 fr., quand on devra augmenter le tirage, au delà de 1500 abonnés.

Elle devra produire, à 40 fr. l'abonnement annuel, au lieu de 50 fr., vu les remises à faire aux Libraires, pour 500 abonnés qu'elle aura certainement la 1ère année, au moins, (et probablement elle en aura 900 ou mille)

Savoir, minimum des Recettes, la 1re année .. 20,000 fr.
id. id. la 2de année 40,000.
Total des recettes présumées et réduites des 2 1ères années .. 60,000.
Total des dépenses présumées au maximum des 2 id. id. 72,000.

Mais, dès le 7e mois, et aussitôt que le Recueil aura 4 ou 500 abonnés, on y joindra des annonces agricoles,

industrielles, commerciales, de Librairie, etc., à l'usage des Dépts, lesquelles, étant payées, suffiront à elles seules pour couvrir une partie des frais d'impression de l'ouvrage, et procureront une augmentation des Recettes, ou une diminution des dépenses, d'environ Six ou huit mille fr. par année. Viendra ensuite, au mois d'octobre prochain, l'organisation du cercle central des Départements, qui aura ses abonnés et ses produits distincts, et qui, recevant de la Revue des Dépts, tous les Journaux publiés sur les divers points de la France qu'elle aura elle même en échange, trouveront soit une économie, soit une valeur réelle, pour ces seuls journaux, de plus de quatre ou cinq mille francs par année.

Si, comme je suis fondé à l'espérer, l'appui et les Lettres des députés, la bonne rédaction du Recueil dont toutes les pages seront palpitantes d'intérêt pour les diverses localités et les différentes notabilités de la France, nous procurent, en dix ou douze mois, quinze Souscriptions par département, l'un portant l'autre, ou 1290 abonnés, à 40 fr. l'un, au plus bas, en tout, 51,600 fr. = La dépense étant alors au plus de 45,000 fr., le produit net sera de 6,600 fr., non compris les collections des exemplaires non vendus restant en magasin et qui se vendront sans doute successivement à mesure que le Recueil s'étend et acquiert de la réputation et de la consistance, comme cela est arrivé pour la Revue Encyclopédique.

Je ne compte pas ici trois cents abonnements au moins, devant produire douze mille fr., qui seront pris dans les pays étrangers où beaucoup de personnes voudront se tenir au courant de la situation et des progrès de la France, sous tous les rapports qui intéressent la grande utilité publique.

Enfin, les Recueils de Mémoires couronnés par les Sociétés savantes et les académies, ou de Mémoires sur des objets d'intérêts locaux ou généraux, ou de rapports résultant d'enquêtes administratives et autres et de tournées d'inspection pour les défrichements, les dessèchements, les grandes exploitations agricoles, les routes, les canaux, les ponts, les grands établissements industriels, les usines, les mines, les manufactures, les entreprises d'utilité —

publique en tout genre, etc., ouvriront une source nouvelle et abondante de produits considérables.

C'est donc à la fois une fondation toute philantropique et nationale, vivement sollicitée par les Dép.ts, et à laquelle l'élite des français généreux et éclairés, épars sur les différens points de la france, va coopérer avec nous, sous la double inspiration de l'intérêt personnel et local et de l'intérêt général, et une excellente spéculation, dont les produits en bénéfices, probables dès la 1re année, à peu près assurés pour la 2de année, doubleront en cinq ans et auront quintuplé avant dix ans. Nous établissons un point central, un foyer, ou viendront aboutir une foule de choses accessoires, qui seront les développemens naturels d'une première pensée, bonne et féconde. C'est un arbre qui ne peut manquer d'étendre avant peu ses rameaux et de porter ses fruits.

Je vous prie, M., de regarder cette lettre comme purement confidentielle, et de n'en point communiquer les détails ni les calculs. Car je serais désolé qu'un autre prît les devans et vînt s'approprier mon idée et mon plan. Vous m'obligerez de me répondre d'ici à peu de tems, et de me faire connaître vos intentions.

Agréez, M., mes sentimens distingués.

103.

Paris, le 5 mars 1829.

M., — Je m'empresse de répondre à votre lettre du 1er de ce mois, avec laquelle j'ai reçu le no 5 du Mémorial de l'Yonne. Si nous avions eu en même tems les 4 1ers nos et le prospectus contenant le plan et le but du journal, nous l'aurions annoncé sur le champ dans notre Revue. Mais celui de nos Collaborateurs, qui est chargé de rendre compte des Journaux des Dép.ts, a préféré attendre, pour parler de celui-ci, qu'il eût pu en lire plusieurs numéros, plutôt que de faire un article trop incomplet. Si vous voulez bien, M., nous faire adresser tous les numéros, publiés jusqu'ici, nous comprendrons avec plaisir votre nouveau et intéressant journal dans notre examen sommaire des ouvrages périodiques publiés en france, hors de Paris.

Quant à l'échange que vous voulez bien nous proposer, l'administration de la Revue Encyclopédique a pensé, d'un côté,

qu'ayant déjà refusé beaucoup d'autres propositions d'échange du même genre, soit à cause de la grande disproportion du prix d'abonnement qui nous rendrait ces échanges très onéreux, soit à cause de l'impossibilité où nous serions de lire ou de mettre à profit un nouveau journal de dépt, qui a surtout un grand intérêt de localité; d'un autre côté, qu'ayant reçu déjà plusieurs journaux de départemens, sous la seule condition d'en rendre compte avec soin de tems en tems, elle ne pourrait pas immédiatement admettre l'échange proposé. Si néanmoins, après avoir fait une annonce bien étendue, et convenable de la Revue Encyclop. dans votre journal, vous consentez à en faire tous les mois quelques extraits appropriés à votre plan, qui vous permettront de jeter un coup d'oeil sur les différens pays, pour y faire apprécier le mouvement social et intellectuel, et si, comme cela est probable, ces extraits donnent accueil, en même tems qu'ils seront agréables à vos Lecteurs, pourront nous procurer quelques abonnés de plus dans votre dépt ou dans les dépts voisins, abonnemens que l'on pourrait rendre au Bau des Mess. de l'Yonne, d'après les indications que vous y aurez données, cette considération et ce résultat décideraient très promptement l'administre de la R. E. à établir un échange suivi avec votre jl, et nous pourrions nous rendre des services mutuels.

Je vous prie, M., de communiquer ma lettre à M. Chaillou des Barres que j'ai eu souvent l'honneur de voir à Paris, qui s'intéresse je crois à la R. E. qu'il connaît depuis longtems, et veuillez, en lui présentant mes civilités empressées, agréer etc

---

104.

M. le Rédacteur du Messager des Chambres.

Paris, le 12 Mars 1829.

M., — Votre n° du 6 mars renferme une annonce étendue de la Revue française qui commence par cette phrase, il y avait raison de s'étonner que notre pays ne possédât pas encore de ces Recueils ou Revues... qui, paraissant à des époques fixes, et plus ou moins rapprochées, participent à la fois de la mobilité de la presse périodique et de la nature des livres les plus sérieux. Bornés à quelques uns des recueils purement scientifiques, ou rebutés par plusieurs

mais malheureux, il était à craindre que nous n'eussions longtemps encore à envier à nos voisins le succès qu'obtiennent chez eux ces utiles publications".

Certes, les amis et les collaborateurs de la Revue française peuvent lui trouver ou lui donner dans les journaux qui leur sont ouverts des éloges sans doute mérités. Mais l'intérêt personnel ne doit point faire adopter légèrement des assertions exclusives et tout-à-fait inexactes. La justice et la vérité ont leurs droits sacrés que ne doivent point méconnaître les hommes qui servent la cause de la Liberté et de la Philosophie. Or, il n'est ni vrai ni patriotique de dire que la France ne possédait pas encore une de ces Revues dont s'honore l'Angleterre, et nous n'avions nullement à envier à nos voisins le succès de ces utiles publications. Car, depuis onze années, un Recueil, dans lequel les Anglais eux-mêmes ont reconnu un plan supérieur à celui de leurs Revues parce qu'il embrasse toutes les nations, toutes les littératures, toutes les branches des connaissances humaines, et parce qu'il n'a point, comme la plupart des Revues anglaises, un caractère de nationalité intolérant et exclusif, ce Recueil, sous le titre de R. E., a déjà publié, depuis 1819, cent vingt tomes, ou quarante volumes de 900 à 1000 pages chacun, qui sont accueillis avec intérêt, conservés avec soin et consultés dans tous les pays. Cet ouvrage périodique, dont la durée seule atteste le succès, qui n'a pas été l'un des essais malheureux que signale l'article cité, s'est acquis des droits à l'estime et à la reconnaissance de tous les amis des lettres et des sciences, d'abord, pour avoir servi avec désintéressement et persévérance la noble cause de l'avancement social et de l'amélioration morale et intellectuelle des hommes, en répandant au loin tous les mois, pendant plus de dix années, des lumières utiles et la connaissance d'ouvrages nouveaux, de faits curieux et instructifs; puis, pour s'être maintenu avec beaucoup de mesure à l'abri de toute influence de l'esprit de parti ou de coterie et de l'esprit de système, quoique un très grand nombre de savants et d'écrivains distingués ait successivement pris part à sa rédaction. Ne soyons pas oublieux ou

ingrats envers les auteurs d'un Recueil, qui ouvrent une carrière nouvelle dans laquelle ils sont engagés après lui beaucoup d'entreprises analogues, dont nous sommes loin de contester l'utilité, mais qui ne devaient pas chercher à en écarter jusqu'au titre par une sorte de conspiration du silence trop souvent employée avec succès pour étouffer les choses et les hommes utiles.

La R. E., dans ses quatre grandes sections, de Mémoires originaux sur des objets d'un intérêt général, d'Analyses d'ouvrages choisis, d'annonces raisonnées d'ouvrages nouveaux, français et étrangers, de Nouvelles Scientifiques et Littéraires, fait voyager, chaque mois, ses lecteurs dans les différentes parties du globe, leur offre une sorte de Panorama du monde civilisé, appelle leur attention et leur réflexion sur les questions et les objets qui présentent de l'intérêt du moment, sur les ouvrages, sur les hommes distingués, sur les établissements de bienfaisance publique, qui attestent l'activité et les progrès de l'esprit humain; elle a ouvert une grande école d'instruction mutuelle à l'usage de toutes les nations, et tout lecteur impartial, en aimant à reconnaître les services qu'elle a rendus, ne peut voir qu'avec étonnement et avec peine que l'on veuille attribuer injustement à d'autres le mérite qui lui est propre d'avoir eu l'initiative de la conception et de l'exécution d'un projet vaste, bon et utile, germe fécond qui doit recevoir encore de plus grands développements.

Nos sentiments délicats d'amour de la justice, d'observation des convenances et d'attachement à la gloire nationale, et surtout le respect de la vérité, vous supporteront sans doute, M., à donner une place à ma réclamation, dans l'un de vos plus prochains numéros.

Agréez, etc.

105.

M. Jacques Laffitte, Banquier, à Paris

Paris, le 17 mars 1829.

M., — Nous avons reçu votre lettre en date du 5 mars dernier, qui contient l'extrait du Compte de votre maison avec la R. E.; arrêté au 31 Xbre 1828. Nous avons reconnu l'exactitude de tous les articles dont il se compose; seulement, nous avons remarqué une différence dans le taux des intérêts que vous y portez en

notre faveur. Jusqu'à présent, ces intérêts avaient été comptés à raison de 5 p %, et M. Jacques Laffitte, qui reçoit lui-même 5 pour cent pour intérêt de l'action de 3000 f. qu'il a prise dans la R. E., avait bien voulu, par exception et pour aider une entreprise de bien public, difficile et dispendieuse, lui accorder le même taux d'intérêt pour les fonds qu'elle avait dans sa caisse. Je crois pouvoir réclamer contre le changement qui a eu lieu, pour la 1re fois, cette année, ~~et~~ les intérêts n'étant portés qu'à raison de 4 p %, et demander la rectification du compte, où l'on rétablirait alors un pour cent à l'avoir de la R. E. pour les fonds qu'elle a eus chez vous, en 1828.

106.
M. J. P. Brès,
R. d. Vaugirard 41.

Paris, 26 mars 1829.

M., — On me communique à l'instant une lettre de Vs, qui m'étonne et qui ne tient, je pense, qu'à un mal-entendu. Vous paraissez avoir à vous plaindre de la R. E., et vous ne faites point cependant connaître le sujet de mécontentement qu'elle aurait pu vous avoir donné. On a pris soin d'annoncer votre Panorama géographique de la France, bien que beaucoup d'autres articles eussent été ajournés, puisque notre Cahier dépassait déjà de plusieurs feuilles le nombre promis; ce qui est un sacrifice que j'ai renouvelé volontairement, tous les mois, depuis dix ans, au profit des hommes de lettres et de tous nos lecteurs qui doivent m'en savoir quelque gré.

Si l'envoi gratuit de notre Revue ne vous a pas été continué, cela tient à une mesure générale convenue avec nos Collaborateurs, qui reçoit, chaque année, son application, et qui n'est qu'une opération d'arithmétique faite dans le Bureau. Tout Collaborteur ou Correspondant qui a fourni moins de dix ou douze pages dans l'année, cesse d'être compris dans les envois faits à titre gratuit; ce qui est rigoureusement juste, aucun écrivain ne pouvant prétendre à jouir d'un Recueil à la Rédaction duquel il n'aurait point fourni une part de travail équivalente au prix de l'abonnement. Depuis dix ans, la même règle a été suivie, de concert avec tous nos Collaborateurs, sauf 4 ou 5 rares exceptions, motivées sur des engagemens ultérieurs et formels pris par quelques-uns d'entre eux, d'acquitter par une part convenue de Collaboration la valeur de l'abonnement qui leur avait été servi,

et dont ils désiraient que la continuation leur fut accordée.

Cette simple et franche explication fera, je crois, évanouir, M., la prévention qui paraît avoir donné lieu à votre billet. Si un autre motif que je ne puis soupçonner vous a porté à l'écrire, dites moi avec la même franchise; et s'il y a eu un tort involontaire de la part de mon fils ou de la mienne, il sera réparé. Car les sentimens d'estime et d'attachement réciproque qui nous unissent ne doivent éprouver aucune altération. — Crés à la hâte votre bien dévoué.

107.

Extrait d'une lettre à M. Chauvet.

(Voy. pag. 328. n° 97.)

Paris, 2 avril 1829.

L'ami de la charte de Nantes, du 26 mars 1829, reproche avec raison à la R. E. les éloges démesurés que un de ses rédacteurs a donnés aux poésies d'Emile Deschamps. Nous devons éviter à l'avenir de mériter de semblables reproches; et l'examen critique des Orientales de M. V. H., d'autant plus sévère qu'on avoulu l'exalter comme un génie modèle, devra signaler le débordement d'un mauvais goût que des hommes de coterie, ardens, passionnés, enthousiastes, — fanatiques en délire, voudraient faire adopter et consacrer comme une heureuse innovation, comme un progrès, — comme un perfectionnement digne d'éloges. Le jugement que devra porter sur les Orientales M. Chauvet, doué d'un esprit judicieux et sage, sera exprimé sans doute avec cette modération qui suit à la force que donne la raison, et nous réparerons ainsi un peu le tort grave que nous avons eu, en laissant l'ami de M. Desch., égaré sans doute par un sentiment excusable, prôner outre mesure les rêveries romantiques ou les niaiseries rimées du disciple de M. V. H. Quelques beaux vers çà et là ne suffisent point pour racheter de véritables absurdités. — Chaque Recueil a son caractère propre et ne doit point dévier de la ligne qu'il s'est tracée. Or, en encourageant avec plaisir les beautés neuves et hardies qu'un goût pur et sévère peut avouer, nous avons toujours blâmé le mélange difforme du grotesque, du burlesque, du sublime, qui a quelquefois excité l'admiration du Globe. Nous voulons bannir de la littérature et de la poésie ce prétendu naturel qui n'est que ridicule et ignoble, ou ce vague nébuleux qui échappe à

à l'intelligence, et qu'un des rédacteurs du Globe, dans un article en date (du mercredi 18 mars) sur la possession d'une espèce de fou, nommé Jn Dalorme, appelle "la voix de l'infini, trop passionnément et trop solitairement écoutée, qui plonge dans une extase maladive..... les défaillances de la raison, les vertiges de l'ame, les cris de l'homme perdu dans le vide du monde, etc." — Nous avons grand besoin de reprendre dans la Revue le caractère de bon sens, de raison et de dignité qu'un de nos collaborateurs a malheureusement oublié, un seul jour, et qui a fait croire que nous allions nous convertir aux doctrines du Globe, et céder à la contagion. — Je dois m'excuser de n'avoir point lu d'avance en manuscrit et d'avoir accepté de confiance le malencontreux article.

108

Mr le Bon Charles de Reinhard etc à francfort

Paris 10 avril 1829.

M. J'ai beaucoup regretté qu'il m'ait été absolument impossible, vu mes occupations très multipliées et pénibles toujours renaissantes et urgentes, de répondre plutôt à votre lettre en date de francfort du 17 février dernier. J'ai appris avec peine que Mr votre père a été malade de la goutte. Je suis moi même sujet à des migraines habituelles très douloureuses, et qui sont la juste punition de la vie toujours laborieusement pénible à laquelle je me suis condamné depuis onze années, en fondant et en dirigeant la R. E. — Je vous remercie de l'attention obligeante que vous avez eue d'écrire à Mr le Dr Eskendahl, à Weimar, et de l'inviter à devenir un des correspondans de notre Recueil. Ainsi que nous vous l'avions dit à Paris, Mon fils et moi, nous avons fait faire des propositions à quelques hommes de lettres dans différentes parties de l'allemagne, nous réservant d'en choisir parmi eux deux ou trois dont l'esprit et les opinions répondraient le mieux aux vues de la Revue Encyclopédique. Ainsi, avant de prendre avec M. Eckendahl un arrangement définitif, nous aimerions qu'il voulût bien nous envoyer un article d'essai, à son choix, d'après les données suivantes qui lui indiqueront ce qui peut nous convenir, et qui

lui serviront d'instructions, s'il consent à établir avec nous une correspondance régulière, appropriée à notre plan. La R. E. aurait besoin de recevoir environ tous les mois un article de 3 à 6 pages, contenant un aperçu rapide et substantiel des faits de l'Allemagne. On devrait y passer tour à tour en revue les différents Etats de la confédération germanique, en faisant connaître et apprécier la situation et les progrès des divers éléments dont se compose leur civilisation, savoir: l'instruction primaire et populaire, et l'instruction publique en général, les institutions politiques et la législation, un examen succinct des actes des gouvernements et des débats parlementaires des chambres dans les Etats qui jouissent du régime constitutionnel, les établissemens scientifiques littéraires, philanthropiques, la population croissante ou décroissante, l'agriculture, l'industrie et le commerce plus ou moins libres ou genés, par les entraves provenant des droits et douanes, des prohibitions, des privilèges, l'entretien des routes, des canaux et des moyens de communication et de transport, la presse périodique, la presse en général, les théâtres, la littérature et ses productions variées, les plus remarquables, les inventions découvertes, perfectionnemens, progrès en tout genre &c. &c. Notre correspondant pourrait adopter pour cet article, soit la forme épistolaire, soit celle d'une revue très abrégée, avec l'indication sommaire en tête de chaque article des sujets que l'on y traite. Nos opinions sont libérales et constitutionnelles en politique, tolérantes en philosophie et en littérature.

Outre cet article d'ensemble qui se renouvellerait à peu près tous les mois, nous accepterions volontiers des mémoires originaux d'environ 12 ou 15, même 20 pages quelquefois, ou des analyses raisonnées de même étendue, d'ouvrages nouveaux et importans sur les sujets qui suivent:

1° examen critique, judicieux et impartial, des écoles littéraires, historiques, philosophiques qui manifestent leur existence et leur influence en Allemagne par des productions généralement estimées, et dignes d'être signalées au dehors. ——

2° Notices sur la vie et les ouvrages des hommes les plus célèbres de ce pays, quand leur mort ou quelque autre circonstance appellera plus particulièrement l'attention sur eux.

3° Revue des travaux scientifiques, littéraires, historiques &c. d'un intérêt général et des meilleurs ouvrages récemment publiés.

4° Analyse consciencieuse des ouvrages nouveaux les plus remarquables en philosophie, en histoire, en littérature.

5° Annonces courtes et substantielles d'ouvrages nouveaux et importans, pour notre bulletin bibliographique. Un ou deux de nos collaborateurs à Paris font maintenant ce travail auprès de nous, en partie à l'aide des meilleurs journaux allemands qui nous sont adressés et que nous mettons à leur disposition.

6° Un article d'ensemble de 15 ou 20 pages, au commencement de chaque année, présentant les progrès de l'allemagne pendant l'année écoulée.

Nous offrirons d'abord cent francs pour chaque feuille imprimée de 16 pages; et cette rétribution serait augmentée peu à peu en raison de nos progrès et de l'accroissement du nombre de nos abonnés. Nous recevrons également des articles écrits soit en français, soit en allemand. Nous préférons même avoir à faire traduire des articles écrits en allemand, plutôt que d'arranger en style littéraire des articles qui seraient écrits en mauvais français. Je ne doute point, monsieur, d'après votre lettre et les détails que vous nous donnez sur le caractère, les connaissances et les talents de Mr. Eckendahl, qu'il ne devienne pour nous un correspondant précieux, et je serai charmé de contribuer à lui procurer une situation meilleure, puisqu'il le mérite sous tous les rapports et puisque nous lui portons un vif intérêt. Aussitôt après l'envoi d'un premier article admis et inséré dans notre Recueil, nous l'associerons à nos travaux et il pourra nous indiquer lui-même la voie prompte, économique et sure qui lui conviendra le mieux pour recevoir la rétribution de ses articles imprimés, que nous

lui ferons passer, à la fin de chaque trimestre, ou plus souvent s'il le préfère. Il pourra faire mettre de tems en tems dans les meilleurs journaux d'allemagne des articles d'annonce de notre R. E., et la recommander avec chaleur aux principaux libraires auxquels nous rendrons aussi le service de faire bien connaître en france les ouvrages qu'ils publient. Je vous remercie des soins que vous vous êtes donnés pour faire annoncer et pour répandre notre Revue, moins répandue jusqu'ici en allemagne qu'en Angleterre, dans les pays bas, en suisse, en Italie et même en russie, en pologne et en Danemark où elle est très aimée. J'ai su, par une lettre de mon père, qu'il a eu le plaisir de vous voir, ainsi que Monsieur votre père, lors de votre rapide passage à metz.

Un résumé du nombre et de la nature des ouvrages publiés en allemagne, d'après les répertoires détaillés que l'on repand à l'époque de la foire de Leipsick, ne serait pas sans intérêt pour notre Revue. M. Eckendahl pourrait nous préparer ce travail, et même comparer sous ce rapport la présente année avec les deux ou trois années précédentes. Je vous prie, monsieur, de transmettre un extrait de ma lettre à M. Eckendahl, de me faire connaître si nos propositions peuvent lui convenir, de vous charger de nous faire passer les articles qu'il voudra bien nous destiner. Une partie de notre correspondance scientifique et littéraire nous arrive par l'intermédiaire des légations étrangères qui sont à Paris. Monsieur votre père, monsieur, auquel vous m'obligerez de présenter mes hommages, aimera sans doute, ainsi que vous, à nous rendre le même service. J'ai l'honneur etc.

109.

Paris le 5 mai 1829.

M. le baron de Villeneuve directeur général des postes

M. le Baron, J'ai l'honneur de m'adresser à vous avec confiance pour vous prier de faire détaxer trois paquets de journaux américains venant de New-York, mis à la poste au Havre pour la Revue Encyclopédique et taxés, je crois, cinquante deux francs. Le gouvernement doit favoriser les communications scientifiques et littéraires, et surtout celles de la

Revue Encyclopédique, sorte de Journal scientifique et philantropique, qui est en même tems un Recueil de la civilisation progressive et comparée dans tous les pays, et qui, depuis onze années, contribue à étendre l'influence morale et littéraire de la France et à rattacher à notre patrie, comme au principal foyer du monde civilisé, le compte rendu des productions les plus remarquables de l'intelligence et de l'industrie humaine chez toutes les nations.

Sous le rapport financier, le même Recueil, en faisant connaître par année plus de deux mille ouvrages nouveaux, français et étrangers, a donné lieu à un mouvement de fonds annuel de près d'un million au profit de la librairie française.

Je saisirai cette circonstance pour rappeller l'attention de votre excellence sur l'opportunité d'un arrangement à conclure avec le gouvernement anglais pour faire introduire et circuler dans les trois royaumes unis, à un prix infiniment réduit, les journaux et ouvrages périodiques et autres, venant de France, que le taux beaucoup trop élevé des ports de lettres et paquets empêche souvent de se répandre chez nos voisins, au grand préjudice de notre industrie et de notre commerce. J'ai l'hon.

110.

Paris le 17 mai 1829.

M. Quetelet, professeur, membre de l'académie royale des sciences (à Bruxelles)

Monsieur et ami, J'ai l'honneur de vous adresser et de recommander à votre bon et obligeant accueil M. le docteur Hopkinson, de Philadelphie, qui retourne dans sa patrie, en traversant les Pays-bas et qui sera charmé de connaître sous vos auspices quelques uns de vos médecins distingués, et en particulier Monsieur votre beau-père, au souvenir duquel je vous prie de me rappeller. M. Hopkinson, fils du grand juge de l'Etat de Pensylvanie, et qui appartient à l'une des familles les plus honorables de son pays, aimera beaucoup à visiter vos établissements de bien public, et, s'il en a le tems, vos principaux hopitaux et peut être vos colonies agricoles. Vous pourrez lui

procurer les moyens de satisfaire sa louable curiosité.—

Madame la princesse de Salm quitte demain paris pour retourner avec son mari à Dyck, et vous verra probablement à son passage à Bruxelles. Elle est toujours très reconnaissante des marques d'intérêt que vous avez données à ses Chers petits enfans.

Vous aurez bientôt la célebre et très aimable et spirituelle Lady morgan à Bruxelles. Nous avons eu le plaisir de la posseder à notre banquet de la R. G. du second mardi de ce mois, et sa présence à beaucoup contribué à embellir et à animer notre fête de famille, et l'inauguration de notre local d'été à la grande chaumière. M. Gruyer, de Bruxelles était au nombre de nos convives. Des toasts ont été portés à l'émancipation des catholiques d'Irlande, victoire obtenue par l'esprit du siècle, et à la tolérance religieuse, à Lady morgan, dont la plume élégante et éloquente a servi cette noble cause au général Lafayette, dont la vie entière a été vouée au culte de la liberté, à Béranger, notre poète national, dont les chants interrompus n'ont point cessé pour toujours, à la Revue Encyclopédique, lien d'union des nations, et à la continuation de ses succès. Un jeune artiste polonais M. Sowiaski a joué avec un rare talent sur le piano des morceaux improvisés. Des applaudissemens unanimes, souvent répétés, et un enthousiasme électrique ont manifesté la communauté de sentimens et de vœux de l'honorable réunion, qui s'est séparée à dix heures du soir.

Je désire bien vous revoir, soit à Bruxelles, si je peux aller respirer un peu, cette année, loin d'ici où ma vie est une dure servitude, soit à Paris, si vous y venez. etc etc.

111.

à Mr. de Sismondi à Genève.

Paris 26 mai 1819.

Monsieur, J'espère que vous n'aurez pas été trop mécontent du dernier article inséré dans notre revue sur l'histoire des français. Je vous prierai de me faire connaître le jugement que vous en aurez porté, et de m'apprendre si vous comptez publier, cette année, une

nouvelle livraison de ce grand et important ouvrage. Tous les français vous doivent une vive reconnaissance : car vous leur révélez sur l'histoire, les vicissitudes et les destinées de leur Patrie une foule de choses qu'ils ignoraient et dont la connaissance peut leur fournir des documents précieux et des points d'appui pour défendre leurs Droits.

Je suis toujours sans nouvelles de M. F. Forti, de Florence mon fils et moi, nous lui avons écrit et nous attendons avec impatience les articles qu'il a bien voulu nous promettre. Permettez-moi de vous demander s'il vous conviendrait de rendre compte, d'ici à — quelques mois, dans notre Revue, des ouvrages ci-après que nous vous enverrons, aussitôt après avoir reçu votre réponse :

1°. cours de M. Guizot. histoire de la civilisation moderne — 2°. Collection de mémoires sur l'histoire de France, publiés par M. Guizot, édition de M. Brière, notaire. — 3°. Mémoires du duc de St Simon, édition nouvelle authentique et complète qui va paraître chez Sautelet. — Ces trois ouvrages ont une telle analogie avec vos travaux habituels, monsieur, que j'espère que vous pourrez les lire utilement pour vous même et pour nos lecteurs. J'attendrai votre réponse, avant de vous faire l'envoi des ouvrages indiqués ci-dessus.

Comme nous avons l'habitude de nous y prendre six ou sept mois d'avance pour avoir un bon article d'ensemble, une revue attachante, instructive, substantielle, soit des progrès d'une science ou d'une nation, soit d'un sujet digne d'un grand intérêt pour ouvrir une nouvelle année, je vous demanderai dès à présent si vous voulez chercher et choisir d'ici à deux ou trois mois, le sujet d'une notice un peu étendue (15 à 20 pages) qui serait le premier article de notre cahier du mois de Janvier prochain. Tous vos articles de ce genre sont recueillis et traduits, chaque année, dans plusieurs journaux étrangers, anglais, allemands, Belges, russes, (dans ceux ci, avec des retranchements et des modifications)

Belges, hollandais &ca.

L'un des savans attaché à l'expédition de M. d'urville qui a fait dernièrement le tour du monde, a lu notre Revue Encyclopédique, à la nouvelle Hollande, et il éprouvait un charme singulier à retrouver dans ces contrées éloignées le tableau vivant et animé de la civilisation européenne et américaine, des travaux et des progrès des différentes nations.

Malgré les entreprises rivales, très nombreuses, qui sont venues lutter avec la notre, nous conservons à peu près le même nombre de souscripteurs; et sans les polices ombrageuses de l'autriche, du Piémont, de la partie de l'Italie soumise à la domination autrichienne, de la Russie, de l'Espagne, du Portugal, notre sphère d'influence et d'action serait beaucoup plus étendue. Mais notre recueil n'arrive dans tous ces pays que par contrebande, ou mutilé (une censure inquisitoriale en retranche les pages qui contiennent des articles suspects ou dangereux), ou enfin sous des conditions singulières, comme en Autriche où il faut, pour recevoir la Revue Encyclopédique, se faire inscrire à la police, offrir des garanties personnelles par sa position sociale et ses opinions connues, et prendre l'engagement de ne point communiquer à d'autres les feuilles défendues, de ne point faire circuler des doctrines jugées pernicieuses et contagieuses.

L'état de l'Europe fait peur et fait mal. notre France elle même qui avait paru se réveiller un peu pour renverser le ministère déplorable et odieux, retombe dans son apathie lithargique, et semble découragée à la vue des abus si nombreux, des têtes sans cesse renaissantes de l'hydre dévorateur qu'elle aurait à combattre et à détruire. quelques promesses trompeuses, toujours violées et trahies, suffisent pour entretenir des illusions et une confiance que la raison, et le bon sens et l'expérience de quinze années de déceptions devraient faire enfin rejetter. La fantasmagorie souvent reproduite d'une révolution nouvelle avec sa terreur, ses hideux sectaires, ses bastilles, ses échaffauds, agit sur

beaucoup d'esprits faibles, et s'aime mieux tout souffrir, humiliations, exactions, oppressions, actes de tyrannie subalterne, multipliés sous toutes les formes, que de s'exposer, par une résistance énergique et unanime, à l'une de ces grandes secousses sociales que l'on ne voit guère deux fois dans le cours d'un même siècle. On ne calcule pas que les lumières plus généralement répandues, l'Etat actuel de la conscience et de la raison publiques, rendraient impossible le retour des mêmes excès, des passions furieuses et des crimes qui ont souillé la première période de notre lutte politique contre l'ancien régime. Bonaparte avait pris plus de soin à faire exagérer le tableau hideux de nos excès révolutionnaires de 1793 et 1794, qu'à faire apprécier les résultats définitifs et les bienfaits de cette révolution, ainsi que les abus sans nombre du régime dont elle nous avait délivrés. On ne réfléchit pas qu'avec un peu de fermeté et d'union nos députés pourraient réduire à l'impuissance une cour corrompue dilapidatrice, ennemie de la nation, mais plus lâche encore que méchante, et qui aurait peur et céderait bon gré mal gré, en subissant les conditions et les conséquences du gouvernement constitutionnel, si on savait opposer des votes négatifs et courageux aux propositions ministérielles et à la scandaleuse profusion révélée par les chiffres du Budjet.

Vous m'excuserez, monsieur, d'en être laissé entraîner à ces tristes réflexions, et vous approuverez, je crois, ma manière de voir, malheureusement fondée sur la conduite de nos députés, si peu conforme aux espérances que le renouvellement intégral de la chambre avait fait concevoir. On est trop prompt, en France, à espérer et à se confier. On a plus d'imagination que de bon sens et de raison, plus de facilité de caractère, de bonhomie et d'amabilité dans les manières, que d'énergie, de constance et de force de volonté. Je vous prie de faire agréer mes civilités empressées à M.rs de Candolle, de Bonstetten, et Dumont, de rappeller au premier qu'il avait bien

voulu me promettre un article sur un ouvrage de M. Brongniart fils et aux deux autres, qu'ils vous avaient exprimé l'intention de destiner quelques articles à notre Revue. J'aurais été charmé de voir M. Rossi que je sais être à Paris. Mais je présume que la société du Globe, qui est par sa nature assez exclusive cherche à jouir seule de l'avantage d'avoir des relations avec lui. agréez etc.

117.

Paris le 17 Juin 1829.

M. Benigno Scalabrini libraire à Rome. al. Corso, N° 402.

M. Vous auriez dû nous prevenir depuis longtems que M. Piatti avait reçu les fonds destinés à rembourser vos abonnements à la Revue Encyclopédique pendant les dernières années. Une seule fois, ce libraire nous avait transmis le solde de votre compte avec nous, et je croyais, d'après une de vos lettres, si je ne me trompe, qu'il n'avait pu se charger plus longtems de cette commission. Veuillez, puisqu'il a reçu les fonds, le prier de nous les faire passer soit par l'entremise de son correspondant de Paris, soit en nous fournissant du papier sur N/V. Quand aux 3 abonnements pour cette année, qui vont vous être expédiés immédiatement, veuillez ne pas tarder à en solder le compte, soit par la même voie, soit par toute qui pourrait vous convenir mieux.

Vous recevrez, avec vos trois abonnements, le cahier d'août 1826. que vous reclamez, quoiqu'il vous ait été bien certainement envoyé dans le tems: — Dorénavant, nous vous prierons de nous adresser vos réclamations dans un délai moins long, afin que nous ayons au moins les moyens de vérifier l'exactitude ou la négligence des expéditions.

Je vous invite à faire annoncer quelque fois la Revue Encyclopédique dans les journaux Italiens les plus repandus avec lesquels vous avez des relations, et de nous faire adresser, franc de port, les ouvrages Italiens, nouveaux et importans, dont nous rendrons compte dans notre recueil. agréez etc.

M. Barbaroux.

Paris le 12 Juillet 1829.

M, J'ai le plaisir de vous annoncer qu'un de mes amis, M. Moreau Christophe, avocat à Loches (Indre et Loire), auquel j'avais recommandé avec chaleur la tribune du département, m'écrit qu'il prend une des actions de cent francs que je lui avais proposé, je vous prie de le faire inscrire et de lui envoyer exactement la tribune pour laquelle il deviendra un correspondant très utile et précieux car il n'a pas moins de talents que de patriotisme, je paierai plus tard les cent francs. Mais pendant que j'ai sacrifié beaucoup de matériaux pour ce même journal du dept. dont j'ai donné la première idée ainsi que celle de voyageurs observateurs et correspondants à M. de Montgolfier, pendant que je prends soin de rédiger et d'obtenir de mes correspondances tout ce qui me paraît utile à ce journal, dont j'ai moi-même désigné et proposé les principaux rédacteurs sans m'arrêter au tort grave que je me faisais en me privant ainsi de presque toute leur collaboration pour la Revue Encyclopédique, pendant que je fais avec plaisir et dévouement du sacrifice fort peu apprécié (à ce qu'il m'a paru) pour une entreprise nouvelle et difficile, mais éminemment patriotique, dans laquelle je n'ai aucun intérêt garanti, aucun titre, aucun droit, que du pur dévouement, je vous avoue qu'il me paraîtrait aussi contraire à vos propres intérêts qu'à toutes les convenances de me retrancher, avec une lésinerie mesquine, une partie de ce qui me revient, chaque mois pour les articles fournis. Il y a déjà tant de travaux si appréciés par vous, très-utiles et tout à fait gratuits auxquels je me livre dans l'intérêt de votre journal qu'il est d'une justice rigoureuse de me remettre en entier et sans déduction le montant de mes articles suivant le taux convenu. Vous pouvez communiquer cette lettre à MM. les actionnaires qui ignorent sans doute la part puissante et importante que j'ai eue à la création de leur journal et les moyens très puissants par lesquels je peux et je dois le soutenir. — Je vous prie de recevoir

une lettre en espagnol, de Bogota d'un grand intérêt pour les détails qu'elle renferme. Avant de me donner la peine de la traduire et d'en faire un extrait pour votre journal, j'ai besoin de savoir si l'article ne donnera pas lieu aux mêmes difficultés que vous avez eues à surmonter, au sujet de ma lettre venue de Buenos-aires, et de ma lettre d'Egine, résultat d'une longue conférence avec un personnage arrivé depuis peu de grèce, en relation directe avec le président et les généraux grecs et très au courant des affaires de ce pays.

Je ne demande pas mieux de faire pour la tribune, mais dans des circonstances moins favorables ce que j'ai fait, dans le tems, seul avec m.r Jay, pour créer et faire prospérer le Constitutionnel; mais je ne veux pas être une seconde fois dupe et victime de mon obligeance, de ma confiance et de mon abandon.

Très à la hâte, votre &c.

P.S. Je remets au porteur une quittance de 150 fr. sur laquelle vous garderez 50 fr. p.r M. Moreau.

114

M. le baron Dupin
Député, membre de l'Intit.

Paris 24 Juillet 1829.

Monsieur, J'ai l'honneur de vous envoyer deux bons, l'un de cent douze francs, l'autre de cent vingt cinq fr pour deux mémoires que vous avez communiqués à la Revue et qui ont été insérés dans ce Recueil, l'absence momentanée de la personne qui est chargée d'établir les comptes des articles m'a fait retarder cet envoi.

Du reste, je vous prie de considérer que, la Revue donnant chaque mois, dans l'intérêt des auteurs, des libraires, des amis des sciences et des lettres et de ses propres collaborateurs, jusqu'à neuf cent, mille et douze cent francs, au delà de ce qu'elle doit à ses souscripteurs plusieurs de ses rédacteurs habituels ont voulu lui alléger cet énorme sacrifice et participer à cet acte de libéralité, en fournissant dix à douze pages à titre gratuit par année. En vous faisant connaître ce que font volontairement des hommes honorables.

associés à nos travaux, et qui apprécient notre position difficile, nos sacrifices et le caractère d'utilité nationale de notre entreprise, je ne prétends vous imposer aucune condition. Mais je vous cite un fait, et je dois y ajouter une observation dont vous sentirez toute la justesse. La Revue paye avec plaisir, et très convenablement, les articles faits exprès pour elle, proposés d'avance par les auteurs et convenus entr'eux et la direction, appropriés à son plan, renfermés dans les limites d'une feuille d'impression, ou de 32 pages au plus, sur lesquels elle a pu compter d'avance et auxquels elle a réservé une place dans ses cahiers. Mais elle ne met pas le même empressement à payer des articles, fort bons d'ailleurs, mais d'une longueur excessive, qu'elle n'a point demandés et qui n'ont pas été faits exprès pour elle, qui appartiennent à d'autres ouvrages où ils doivent reparaître, et dont néanmoins on a réclamé avec tant d'instance la prompte insertion, qu'en les admettant sans de trop longs retards on a dû augmenter beaucoup le nombre de pages du cahier du mois et ajouter encore à cet excédent de feuilles d'impression, au delà de 14, qui entraîne souvent la disproportion réelle et fâcheuse entre un plan trop vaste et un cadre trop étroit. Je vous dirai en même temps que, pour concilier ce qui est dû en égards à nos collaborateurs qui ne peuvent pas toujours s'imposer des bornes trop resserrées et qui verraient avec peine de trop grands retranchements à leurs articles, et ce qui est dû, en justice rigoureuse, aux conditions d'existence et de durée de la Revue Encyclopédique qui ne pourrait subir toujours la nécessité d'agrandir ses cahiers mensuels, au point de donner, tous les mois, un cinquième ou un sixième en sus de ce qui est promis aux abonnés, d'après les engagements du prospectus, quelques-uns de nos collaborateurs ont trouvé juste et raisonnable de ne recevoir aucun excédent de prix pour tout ce qui excède, dans leurs articles destinés à la Revue, la moyenne de 16 pages, ou une feuille d'impression. Alors du moins, si nous consentons à faire les frais

115.

d'impression de la partie qui est donnée en sus à nos souscripteurs, nous n'avons point de frais de rédaction à payer pour cette partie, et le sacrifice partagé devient moins pénible. agréez. etc.

Circulaire adressée (en juin, juillet, août, 9bre) à Mrs Puvis, à Bourg. Denis, à Commercy. Lhoste, à Troyes. Gimon, à Marseille. 5. de Galbois, à Mouy, près la fère. Delacroix, avoué, à Valence.

Paris 22 Juillet 1829.

= Dmts de l'ain. de la meuse. de l'aube. des bouches du rhône. 5. de l'aisne, de la drôme.

M. J'ai l'honneur de vous adresser un prospectus de la Tribune des Départemens, nouveau Journal quotidien qui paraît depuis le 8 Juin dernier. Vous m'obligerez de me procurer un ou deux bons correspondans pour ce journal, soit dans le département que vous habitez, soit dans ceux où peuvent s'étendre vos relations.

Nous désirons faire bien connaître l'état actuel de nos Départemens sous les rapports de la statistique, de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, de la marine ou de la navigation intérieure, des douanes et de leurs effets, des défrichemens, des desséchemens, des routes et canaux, de l'administration départementale et communale, du clergé, des écoles et de l'instruction publique, des hopitaux et hospices, des prisons, des tribunaux, des mesures adoptées par les autorités locales pour l'extinction de la mendicité, des contributions directes et indirectes et des centimes additionnels et de leur emploi, de l'esprit public, de l'opinion en général sur les opérations du ministère et sur la conduite des deux chambres législatives, de la condition des paysans, de la fusion des différentes opinions politiques dans la société, des théâtres et de leur influence, des antiquités, des beaux-arts, des musées, des galeries d'objets d'histoire naturelle, des jardins de botanique, des bibliothèques publiques, de l'enseignement industriel. &ca. etc. Nous voudrions avoir successivement sur chaque département une lettre, ou une notice, ou de simples notes détachées, contenant l'exposé fidèle du Statu quo actuel; puis, les détails relatifs aux différens objets indiqués ci-dessus, à mesure qu'il y aura des observations et des faits dignes d'être recueillis.

Je vous prie de vous associer, par une correspondance un peu suivie, qui exigerait l'envoi d'une ou au plus de deux lettres ou articles par mois, à la rédaction de ce journal, que dirigent trois des principaux collaborateurs de la Revue Encyclopédique, dans un esprit franchement constitutionnel, et dont je viens de vous indiquer le but et le plan. après en avoir fourni la première idée, j'ai consenti à faire partie du conseil de Direction.

Vous m'obligerez de m'envoyer, d'ici à quelques mois, un résumé du Budjet de votre département, et des autres départements où vous avez des relations, avec les principales observations auxquelles ce Budjet vous paraîtra donner lieu, d'après la connaissance que vous ou vos amis pourrez avoir des localités, des ressources et des besoins du pays; puis, un résumé des votes et des délibérations de vos conseils généraux de Départements et de vos conseils d'arrondissemens, avec des observations du même genre; enfin, tout ce qui, dans votre opinion, sera digne d'attention et d'un intérêt général: abus à signaler, améliorations à introduire, progrès à constater.

Nous devons publier plus tard, peut-être au 1er Janvier prochain, mes collaborateurs et moi, un nouveau recueil mensuel, intitulé: Revue des Départemens, dont le prospectus imprimé, qui en contient le plan détaillé, a été joint au cahier de la Revue Encyclopédique du mois de décembre 1828.

Si vous n'aviez pas le tems ou la possibilité de recueillir et de me transmettre vous-même les renseignemens que je prends la liberté de vous demander pour la tribune des Départemens, je vous prie de m'indiquer des personnes instruites et zélées pour le bien qui s'occuperaient de les réunir et qui me les adresseraient directement. Livrer à l'examen public, toujours avec modération et impartialité les Budjets particuliers des Départemens et des communes et les votes annuels des conseils généraux de Départemens et des conseils

d'arrondissements rapprocher, comparer et contrôler ces Budjets et ces votes; c'est, je crois, rendre un véritable et important service à la chose publique. Par ce motif, je réclame avec confiance votre appui et vos bons offices.

Je saisis cette occasion, Monsieur, pour vous recommander aussi très vivement la Revue Encyclopédique, dans laquelle nous aimons à faire, chaque mois, lorsqu'on nous en fournit l'occasion, une mention abrégée de tout ce qui intéresse l'agriculture, l'industrie et leurs progrès et en général la prospérité publique dans nos départements. Agréez etc.

116.

Paris 10 Aout 1829.

Monsieur le président, j'ai l'honneur de vous adresser et je vous prie d'offrir en mon nom à l'académie des sciences le nouveau cahier de la Revue Encyclopédique du mois de Juillet, qui vient de paraître, et dans lequel est un résumé analytique très étendu des travaux de l'académie pendant l'année 1828, et de la savante analyse qu'en ont faite Messieurs les secrétaires perpétuels des deux classes dont elle se compose. Nous serons flattés, mes collaborateurs et moi, que ce travail ne paraisse pas indigne de l'attention et de l'approbation de vos honorables collègues, et nous aimons à saisir cette occasion de leur faire remarquer, ainsi qu'à vous, monsieur, que notre ouvrage périodique, continué avec persévérance depuis onze années, n'a cessé de comprendre dans son vaste plan, d'un côté la civilisation comparée dans tous les pays, dans toutes les parties des connaissances humaines et sous tous les rapports qu'elle embrasse, de l'autre, les travaux annuels des principales académies et sociétés savantes de l'Europe et du monde rapprochés et comparés. Je ne dois point terminer cette lettre sans remercier ici

publiquement les huit ou dix membres de l'académie des sciences qui ont bien voulu, depuis que la Revue Encyclopédique est fondée, lui fournir des mémoires, des notices, des analyses d'ouvrages ou des communications scientifiques d'un grand intérêt, et qui ont apprécié l'importance du but que nous nous sommes constamment proposé et que nous avons eu parfois atteint d'établir des relations publiques et périodiques, plus régulières, plus intimes, et réciproquement agréables et instructives, entre les savans, les amis des sciences et des lettres et les hommes éclairés de toutes les nations. Il s'agit moins, en effet, d'un ouvrage ordinaire que d'une sorte d'institution philosophique et scientifique qui mérite peut être, sous ce rapport, la bienveillance de la première société savante de l'Europe. Je vous prie M. le président d'agréer etc.

117.

M.r l'abbé Chiarini à Varsovie

Paris 1.er 9.bre 1829.

Monsieur, Je compterai au nombre de mes jours heureux celui où votre arrivée à Paris m'a procuré l'avantage de faire votre connaissance personnelle. Je vous connaissais depuis longtems par la nature et le but de vos utiles travaux; mais votre caractère vos manières aimables et bienveillantes, vos sentimens philanthropiques, ces qualités sociales si rarement unies à la science et à l'érudition: Je ne pourais en bien sentir tout le charme et le prix qu'en ayant l'occasion d'établir des relations directes et intimes avec vous. Je compte sur l'amitié que vous m'avez promise, et sur votre bonne et utile coopération à la tâche si difficile dont je me suis volontairement chargé.

Mon but, en fondant il y a déjà onze années la Revue Encyclopédique, a été de rapprocher par des communications mutuelles et périodiques, les hommes généreux et éclairés

De tous les pays, et de publier un tableau mensuel abrégé, mais fidèle, de la civilisation progressive et comparée chez les différentes nations. Parmi ces nations qui devraient figurer dans l'espèce de panorama moral et intellectuel, scientifique et littéraire que je me proposais d'offrir aux amis des lumières et de l'humanité, la Pologne et l'Italie avaient surtout des droits à mon affection et à mon attention particulières. J'ai fait les premières campagnes d'Italie, en 1796, âgé alors de 21 ans, sous les drapeaux tricolores qui étaient voués à la cause sacrée de l'indépendance des peuples. J'ai servi, dans l'armée commandée par le jeune général en chef Bonaparte, avec des jeunes polonais qui m'ont accordé leur amitié, qui m'ont associé à leurs sentiments, à leurs vœux, à leurs espérances. Mes premiers rêves de bonheur et de gloire m'ont offert deux nations généreuses et humiliées, la belle Italie, la noble Pologne relevant leurs têtes longtems abattues et signalant leur renaissance par les preuves d'énergie et de courage, de patriotisme, de dévouement et de haute capacité politique de leurs plus illustres citoyens.

Ce que Bonaparte n'a point fait, ni voulu faire, d'autres, plus habiles, plus heureux, plus dignes de l'estime des siècles, l'accomplissent et alors seulement, deux grands actes d'injustice et d'oppression auront été expiés, et l'Europe aura une véritable garantie de tranquillité durable. L'Empereur Alexandre avait entrevu ces vérités, et il avait accueilli, honoré Kosciuszko qui s'était flatté un moment que la Pologne pourrait renaître. Comme aujourd'hui nous allons voir enfin la Grèce si longtems ensevelie, se relever de ses ruines et apparaître de nouveau sur la scène du monde.

Vous, Monsieur et ami, vous représentez à mes yeux l'Italie, votre terre natale,

la pologne, votre patrie adoptive, et surtout la sainte cause de l'humanité, à laquelle vous avez voué toutes vos veilles et votre plume, en vous plaçant dans une sphère bien supérieure à celle où se débattent les passions politiques et orageuses du moment. Notre Revue Encyclopédique est un azyle pour les sciences, les arts industriels, la philosophie et les lettres, et pour ceux qui les cultivent. Nos prospectus et nos cahiers mensuels font suffisamment connaître combien sont nombreux et variés les sujets que nous embrassons dans notre plan. Encouragé dans vos travaux philantropiques par la générosité d'un souverain magnanime, qui veut le bien, et qui est appellé à réaliser de grandes destinées, à réparer de grandes erreurs, à relever plusieurs nobles ruines, à rappeller peut-être à la vie politique et à l'indépendance plusieurs nations éteintes, vous remplirez une noble mission, si vous consentez à vous mettre en état de bien apprécier et de faire connaître à nos nombreux lecteurs tout ce qui vous paraîtra indiquer un progrès, une amélioration, un perfectionnement dans les sciences, l'industrie, la littérature et les beaux arts, soit en Pologne, soit même dans les parties de l'Italie où s'étendent vos relations. Vous nous aiderez à faire connaître les ouvrages nouveaux et importans, les fondations et les établissemens d'utilité publique, les travaux des sociétés savantes et littéraires, les mesures prises par votre gouvernement en faveur de l'instruction et du bien-être des classes pauvres et laborieuses. Tout ce qui nous viendra de vous, ou par votre intermédiaire, sera lu avec intérêt, examiné avec soin, publié avec empressement, sauf les réductions qui pourraient être jugées nécessaires. &c etc.

Compte de Mr Everett, avec la Direction de la Revue Encyclopédique

Avoir. — Doit

Lors du premier	Cpte rendu à M. Everett, il lui restait dû par la Revue, tous frais de traduction et d'impression acquittés,	fr.	cs		Fr.	c.
				à la Revue pour un abonnement en 1827.	46	"
		9	"	— d° — d° — 1828.	46	"
33/36	Exs rendus à Renouard à 2 fr. pour 3 fr. l'exemp.	72.	"	— d° — d° — 1829.	46	"
33/36	— d° — d° — d°	72	"			"
29/27	— d° — à Kilian — d°	54			138	"
13/12	— d° — à Renouard — d°	24	"	La Revue tient à la disposition de M. Everett	93	"
120 Exemplaires					231	"
401 id (restant au Bureau de la Revue)		= 231 fr.	"			
521 Exemplaires	(1).			Il reste au Bureau de la Revue 401 Exs		

(1) Depuis, chez Sautelet . 26/24.
— Kilian . 181. "
(dont il doit rendre compte)
— Well . . . 100. "
ci-dessus 521
total = 828 exemplaires

M. Les autres exemplaires ont été, en partie, envoyés à M. Everett, en partie distribués, d'après ses intentions, à beaucoup de personnes occupées d'économie politique, en partie envoyés aux Etats-Unis d'Amérique.

M. Coupin,
Receveur principal des douanes à Condé. Nord.

Paris, 14 septembre 1829.

Monsieur, Mon collaborateur et ami, M. Ferry, qui a eu l'honneur de vous voir dernièrement à Condé, a rempli le devoir d'un honnête homme et d'un ami sincère en m'apprenant que vous aviez rapporté devant lui et d'autres personnes, un fait plus que grave, pour ne pas dire atroce, qui m'aurait été imputé, et dont la date remonterait à l'époque de ma première jeunesse. Vous aviez ajouté que vous teniez ce fait d'une personne respectable qui même en aurait été témoin, et que, par ce motif, il vous paraissait digne de croyance.

Je sais, Monsieur, par expérience, que l'honnête homme ne doit souvent répondre aux calomnies les plus absurdes et les plus atroces que par le sourire de la pitié, ou par le silence du mépris. Mais quand une calomnie semblable est répétée par un homme honorable et qui a le malheur d'être crédule à ce point, on doit lui éviter le malheur plus grand de se rendre

complice d'un mensonge infâme et d'une diffamation contre un homme qu'il serait honteux d'avoir aimé et d'avoir soupçonné, s'il connaissait sa vie.

Croyez, Monsieur, que je ne vous en veux nullement d'avoir prêté mon nom à un fantôme et ajouté foi à une fable dans le genre des contes de la Barbe-Bleue. Mais je suis l'ami de votre frère, M. Coupin qui est l'un de mes collaborateurs; j'ai l'âge de 54 ans et père de six enfants; je porte un nom honoré et respecté, non seulement en France, mais en Europe et au delà des mers, parce qu'après avoir servi utilement ma patrie dans l'administration publique, dans les armées, dans des missions diplomatiques, dans les lettres par des ouvrages reproduits dans plusieurs langues étrangères, j'ai fondé et dirigé, depuis vingt années, un ouvrage périodique répandu dans le monde entier, qui rapproche par des communications mutuelles les hommes généreux et éclairés de tous les pays.

J'aurais évité prudemment d'attacher à mon nom une aussi grande publicité, si j'avais eu, soit une époque, soit un acte de ma vie dont je dusse rougir. C'est vous, Monsieur, qui rougiriez d'avoir pu admettre un instant comme vrai et répéter sérieusement ce que vous avez dit sur mon compte, si vous me connaissiez.

Je vous somme, sur votre honneur, de me faire connaître la personne de qui vous tenez le fait dont vous avez pu me croire coupable. Comment pourrais-je en vouloir à vous-même, ou à cette personne, puisque ni vous, ni elle, ne m'avez très-certainement vu ni connu? Mais je tiens à savoir jusqu'à quel point les hommes qui s'attachent à flétrir tous les amis sincères et convaincus de la liberté ont pu me noircir et trouver des dupes, même parmi des hommes très honorables et respectables, dans il me sera facile de recouvrer toute l'estime, dès qu'ils voudront s'expliquer franchement avec moi et connaître la vérité.

Vous ne verrez donc, Monsieur, dans ma lettre que la

démarche loyale d'un honnête homme qui s'adresse à un autre, et votre franchise répondra certainement à la mienne & justifiera ma confiance.

En attendant votre réponse, j'ai l'honneur, monsieur, de vous saluer très cordialement.=

119.

Extrait d'une lettre à miss Maria Edgeworth, à Edgeworth's town, (Irlande.)

Paris 15 septembre 1829.

Mme Belloc doit vous écrire par cette même occasion. Elle vous apprend le succès toujours croissant de votre ouvrage traduit par elle et approprié à nos besoins et à nos usages nationaux. Se consacrer à l'enfance est la tâche la plus douce, la plus honorable. J'ai regretté bien souvent d'avoir pris la tâche plus difficile de travailler pour les hommes. C'est par l'enfance et par la jeunesse, par la réforme de l'éducation et de l'instruction, que l'on peut se flatter d'améliorer les sociétés humaines. Je crois que les tems de révolutions et de troubles mettent en fermentation tous les vices, les passions violentes, malfaisantes, haineuses, et montrent notre espèce sous un jour bien sombre, bien affligeant. Malheur à l'homme de conscience et de caractère qui est jetté au milieu des factions, des partis, des sectes, des coteries politiques, religieuses, philosophiques, littéraires! Il est victime de l'intolérance, de la méchanceté, sa vie entière est dévouée au malheur.

Ecrire pour les enfans, vivre au milieu des enfans, recueillir leurs premières impressions, respirer les émanations si pures, si balsamiques de cet âge d'innocence, observer les premiers mouvemens du cœur, les premiers germes de l'intelligence, diriger les premiers pas de ces intéressantes créatures dans les sentiers si épineux de la vie, mériter leur reconnaissance et leur amour, s'associer à leurs plaisirs et à leurs jeux, à leurs remarques enfantines, être enfin leur ami, leur guide, leur historien, c'est un genre de travail et un sort tout à fait dignes d'envie. J'ai imprudemment

changé ma situation, en quittant mes recherches, mes travaux sur l'éducation, mes voyages dans les institutions les plus estimées, pour me lancer dans une carrière beaucoup plus vaste, en apparence plus utile, mais semée de tant de peines amères, de chagrins, de périls toujours renaissans, que je me suis repenti et me repends encore d'avoir compromis toute ma destinée dans une entreprise trop disproportionnée aux forces d'un seul homme, surtout s'il veut rester solitaire dans les voies de la modération et de l'impartialité.

J'espère que vous aurez reçu les divers cahiers de la Revue et les lettres que je vous avais adressés d'abord, par M. Géoghegan, puis par M. Langan. J'ai accueilli de mon mieux et recommandé à Metz où il est allé s'établir, comme maître de langue anglaise, et pour continuer ses propres études, un jeune Irlandais que vous m'aviez adressé, je crois, M. Reeves.

120.

M. ch. de Berr, à New-York.

Paris 19 septembre 1819.

Monsieur, La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 1er Juin de cette année, m'apprend que vous êtes placé à la tête d'un nouvel établissement de Librairie, sous la raison Foreign and classical bookstore; vous me témoignez le désir de recevoir un dépot de la Revue Encyclopédique à certaines conditions; sans entrer dans leur détail, je serais très disposé, Monsieur, à ouvrir un compte à la maison que vous dirigez et à employer votre intermédiaire pour populariser aux Etats Unis, un recueil central de la civilisation universelle, accueilli avec une faveur marquée dans toute l'Europe; mais il me semblerait d'une justice rigoureuse que vous arrêtiez l'ancien compte de la maison Berr et Kall, d'après lequel vous me restiez redevable d'une somme assez forte, et dès qu'il aura été réglé, je m'empresserai d'ouvrir avec vous des relations

de commerce sous de meilleurs auspices. M. Sédillot, Libraire de la Revue, éditeur de plusieurs ouvrages importans, sera très disposé, Monsieur, à vous en adresser quelques exemplaires; mais avant tout, il est nécessaire que les comptes arriérés soient réglés définitivement. Dans votre dernière lettre, Monsieur, vous nous aviez déclaré que les 26 exemplaires de l'année 1828 de la Revue, que nous vous avions adressés, étaient restés à notre disposition, chez MM. Schubart et Heidelhoff, vos correspondans; mais ces Messieurs ne sont pas d'accord avec vous sur ce point, et vous restez toujours débiteur de ces 26. exempl. qui avaient été remis sur votre demande chez ces Libraires. etc.

121.

M. Ch. Comte avocat.

Extrait

Paris 16 7bre 1829.

Je désire, que vous fassiez au moins un article d'une ou deux pages sur la Revue des deux mondes, puisque vous ne pensez pas qu'elle mérite une réfutation longue et sérieuse. L'idée de rapprocher et de comparer la politique des différens états aurait pu cependant fournir la matière d'un Recueil nouveau, curieux et instructif, et j'avais espéré que, dans la lettre que vous m'aviez témoigné l'intention d'écrire, dans notre revue, sur la Revue des deux mondes en signalant les faux principes que celui ci semble professer, vous auriez indiqué, avec d'assez grands développemens, le plan qu'elle aurait pu et dû suivre, et vous auriez vous même, à cette occasion, tracé à grands traits la situation actuelle et critique du monde civilisé, les bizarres écarts des gouvernemens si peu en harmonie avec les peuples, avec leurs lumières, leurs besoins, leurs vœux, leurs intérêts. Faire bien apprécier la fausse et barbare politique de l'Angleterre qui sacrifie tous les Etats qui se sont confiés à elle, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Sicile, la Grèce, les îles Ioniennes, même la Turquie, peut-être aussi la

France, ou du moins sa dynastie restaurée sous
l'influence de Wellington; puis, la politique
stationnaire et oppressive de l'autriche; le système
néronien de Don Miguel, l'ignoble dépendance
de Ferdinand qui n'est roi que sous le bon plaisir
des apostoliques; la honteuse vacillation, la faiblesse
la pusillanimité, le défaut d'intelligence et des
vues de bien public des divers et nombreux
ministères qui se sont succédés en france depuis
15 années; les prétentions renaissantes et auda-
cieuses de la Cour de Rome qui se croit encore au
moyen age; l'étouffement des peuples d'Italie
au milieu desquels la seule Toscane respire un
peu librement; les timides essais de quelques
Etats constitutionnels d'allemagne qui n'osent
pas prendre une marche franche et libre, à côté
de l'autriche, de la Russie infidèle à ses promesses
de 1814, qui ranimèrent chez ses peuples l'esprit
national et patriotique; l'état d'oppression,
de demembrement de la pologne qui rêve encore
sa renaissance, qui accuse l'ombre de Napoléon,
qui croit encore que la france pourra lui tenir compte
un jour du sang polonais prodigué sous les
bannières françaises; la jeune et ardente Russie
élancée sur sa proie, et appellée à civiliser l'orient,
à affranchir le commerce de la méditerranée, à
donner la vie à la grèce et même à l'Italie, si la
france reprenait le sentiment de ses intérêts,
de ses devoirs, du rôle qui lui appartient; le
Danemark et la suède, uniquement occupés
de leur prospérité intérieure, et jouissant de
gouvernements modérés, sinon libres; enfin, les
divers Etats de l'amérique du sud, offerts comme
amis précieux aux Etats de l'Europe qui
sauront et voudront établir avec eux des relations
suivies, réciproquement utiles; ce qu'il serait
encore tems de réaliser pour la france; la
République d'haïti, qui ne compte encore
qu'un petit nombre d'hommes éclairés, suscep-
tibles d'avoir et d'appliquer des vues-

générales et généreuses, et qui a besoin que l'instruction primaire et populaire, l'agriculture, l'industrie, le commerce, la marine, la liberté y aient peu à peu une nation; l'Amérique du nord, gouvernement modèle, où sont néanmoins encore des abus à réformer des améliorations à introduire etc..... tout at ensemble, auquel vous ne manqueriez pas d'ajouter l'Inde anglaise et les autres possessions britanniques éloignées, l'Egypte où commence à poindre la civilisation, le littoral barbaresque, dont la France et la Russie de concert pourraient faire, en peu d'années, un grenier et un entrepôt commercial pour l'Europe, en ouvrant ainsi des voies nouvelles dans le vaste et mystérieux continent africain..... tout cela, dis-je, qui fournirait si bien la matière d'une véritable Revue des deux mondes, largement conçue, et exécutée avec talent et vérité, pourrait vous fournir des inspirations pour trois grands articles, non pas de politique spéciale, mais de politique générale et philosophique, pour notre Revue Encyclopédique, l'Etat et les progrès de la science du droit et des autres sciences morales et politiques n'y seraient point oubliés. Je vous prie de me répondre si ce travail vous convient, et si vous consentez à le faire bientôt.

122

M. du Ponceau, président de la société philosophique etc, etc, à Philadelphie.

Paris 18 Septembre

Monsieur, Je profite, pour me rappeller à votre bienveillant souvenir, du départ de M. Alex. Everett, qui, après avoir occupé pendant quatre années (1976) l'ambassadeur des Etats Unis en espagne, retourne dans sa patrie. Je me suis félicité de faire la connaissance de cet homme d'état, animé de vues générales et de vues généreuses, qui connaît bien la situation déplorable de notre vieille Europe, et qui a contribué à faire apprécier et honorer la jeune amérique. Je regrette de n'avoir pu encore, dans la R. E. réaliser mon projet de donner peu à peu une idée

exacte, fidèle, à peu près complète, de la littérature américaine et de l'état des sciences, de l'industrie et des arts, de l'instruction publique et de la civilisation dans les deux Amériques du Nord et du Sud. Il serait digne de vous, Monsieur, et de la société philosophique de Philadelphie, dont vous êtes, je crois, aujourd'hui président, de favoriser l'exécution de ce projet, en formant, soit dans le sein de la société, soit au dehors, un comité de correspondance et de bien public, dont les membres, sans sortir de la sphère habituelle de leurs travaux scientifiques ou littéraires, s'attacheraient à recueillir et à nous transmettre tout ce qu'il leur paraîtrait bon et utile de faire connaître et de publier, en Europe, sur l'amérique :

1° les résumés annuels des travaux de vos sociétés savantes, littéraires, philosophiques, philantropiques.

2° les annonces raisonnées ou les simples indications des meilleurs ouvrages nouveaux, publiés par les presses américaines, sur les différentes branches du savoir humain ;

3° les inventions, les découvertes, les méthodes nouvelles, les perfectionnemens en tout genre, dignes de fixer l'attention au delà du tems et du lieu où ils ont pris naissance ;

4° les progrès de l'instruction primaire et populaire, et de l'instruction publique, dans ses divers degrés et dans ses nombreuses applications ;

5° les établissemens d'utilité publique, fondés ou entretenus par des associations particulières, ou par les gouvernemens des différens états de l'union, ou par le gouvernement central ;

6° l'état de la presse périodique, ses progrès, son influence ;

7° les travaux relatifs aux routes, aux canaux aux bâtimens à vapeur, aux postes pour le service des correspondances ou pour celui des voyageurs, aux communications de tout genre ;

8° L'état de l'agriculture, de l'industrie, du

commerce, de la législation, de l'administration publique de la marine, de la politique extérieure, dans ses rapports soit avec l'Europe, soit avec les nouvelles républiques de l'amérique du sud, et avec le Mexique le Brésil, la République d'haïti.

9°, l'état de la population noire et de la législation spéciale qui la concerne;

10°, Enfin, la statistique progressive et comparée des différentes parties de votre vaste territoire, que nous avons besoin de bien étudier, pour nous rendre compte de vos rapides progrès et de leurs causes. puis, un examen comparatif des deux littératures anglaise et américaine et des caractères distinctifs qui sont propres à chacune d'elles, etc,

Je joins ici trois exemplaires du prospectus que j'ai publié d'une Revue des Départements de la France et qui pourrait vous suggérer l'idée d'une Revue des 24 ou 26 Etats de l'union américaine, appellés ainsi à se mieux connaître et apprécier comparativement les uns les autres, sous tous les rapports qui intéressent leur prospérité. —

Vous consentirez, je l'espère, monsieur, d'après les bonnes dispositions que vous m'avez souvent exprimées dans vos lettres, à exciter le zèle de quelques-uns de vos compatriotes, (et l'honorable M. abp. Everett, ainsi que mm. ses frères vous seconderont de tous leurs moyens) pour me procurer de tems en tems, dans les Revues substantielles, les renseignements que nous vous demandons sur votre belle, heureuse et intéressante patrie. Il s'agit d'une entreprise bonne et utile, consacrée par plus de dix années d'existence, qui rapproche, par des communications mutuelles, les hommes généreux et éclairés de tous les pays. Je réclame, avec une entière confiance votre bienveillante et active coopération.

123

a Mad. Marianne Ehrestrome née Pollett, à Stockholm.

Paris 19 Septembre 1829.

Madame, Je ne saurais trop vous remercier du soin que vous avez pris de m'adresser votre aimable et honorable compatriote, M. Almlöf, dont j'ai été charmé de faire la connaissance personnelle, que j'ai présenté à notre inimitable actrice, Mlle Mars, comme le Talma de la Suède, que j'ai eu le plaisir de réunir, dans l'un de nos banquets mensuels encyclopédiques, à plus de cinquante français et étrangers distingués, savans, littérateurs, artistes, amis des sciences, des lettres et des arts, représentant quinze nations différentes et presque toutes les parties des connaissances humaines, assis à la même table, satisfaits de pouvoir, par des rencontres fortuites, par des rapprochemens souvent très heureux, établir entre eux des communications réciproquement utiles, malgré les distances qui les séparent. M. Almlöf a paru content de la france et de Paris, et m'a su gré du peu que j'ai taché de faire pour lui rendre le séjour de notre grande capitale plus agréable. Je me serais beaucoup plus occupé de lui, sans les continuels et immenses travaux, les affaires et les embarras de tout genre qui m'accablent et qui absorbent tous mes instans. Je m'étonne et m'afflige de n'avoir depuis très longtems aucune lettre, ni aucune nouvelle de M. de Beskow. qui m'avait promis de m'écrire quelquefois et de me mettre en mesure de faire mieux connaître et apprécier, dans le monde entier où notre Revue Encyclopédique est répandue, la littérature suédoise et ses productions nouvelles les plus remarquables. Je vous invite, Madame, à vouloir bien suppléer quelquefois au silence de M. de Beskow, et m'honorer de vos bienveillantes et intéressantes communications.

Nous désirons surtout que nos correspondans aient le soin de nous adresser des choses ou des faits et des renseignemens d'un intérêt général, et dignes d'attention, bien au delà du lieu et du tems où ces choses sont écrites, où ces faits et ces renseignemens

sont recueillis. Nous devons éviter tout ce qui est trop spécial ou local, et trop de la circonstance du moment. C'est l'histoire philosophique de l'esprit humain et de ses travaux que nous nous proposons de tracer peu à peu dans nos archives de la civilisation progressive et comparée. Chaque nation doit y apparaître tour à tour, avec ses écrivains les plus recommandables, ses savans les plus instruits et les plus laborieux, ses établissemens de bien public, ses institutions, ses progrès en tout genre. Une Revue substantielle, fidèle et animée de la Suède agricole, industrielle, commerciale, militaire, maritime, scientifique, littéraire, politique et morale etc. serait bien convenable à notre Recueil, et nous aimerions à payer ainsi un tribut, à élever un monument à la gloire nationale des français du nord et au gouvernement éclairé et bienfaisant du monarque, né français, qui occupe le trône de la Suède. Quelques académiciens, quelques professeurs, amis du bien pourraient, sans se détourner de la sphère habituelle de leurs études et de leurs recherches, nous envoyer de tems en tems les élémens et les matériaux d'une Revue à peu près complet de tout ce qui intéresse et caractérise la civilisation dans votre Patrie. Je vous prie, Madame, d'exciter le zèle de vos compatriotes, et de leur donner l'exemple, par la continuation régulière de votre Correspondance avec moi. Je ne vous répondrai pas toujours exactement, n'en ayant pas le tems; mais je lirai avec attention et j'emploierai de mon mieux, avec le concours de mes collègues et collaborateurs, membres du comité central de rédaction, les matériaux que vous nous aurez destinés et adressés. Je suis très reconnaissant de l'envoi que vous avez bien voulu me faire des deux jolis dessins, représentant Stenö (l'isle des pierres) véritable site historique, auquel se rattachent les souvenirs de votre grand Gustave Wasa et de l'exil de Louis XVIII, et la

jeune Laponne que vous avez vue, l'hiver dernier, à Stockholm. Ce tableau est plein de grâce, de vérité locale et d'intérêt. Je vous prie, Madame, de remercier beaucoup de ma part vos deux amis MM. Schützerwantz et Jullin, dont j'ai montré les productions à quelques uns de nos habiles peintres qui les ont admirées, et je vous prie d'agréer vous-même avec bonté, Madame mes bien affectueux et respectueux hommages. ——

1214
M. Jonas, à Paris

Paris 26 septembre 1829.

M. —, En acceptant votre proposition obligeante de vous occuper à Berlin et en allemagne des intérêts de la Revue Encyclopédique j'ai l'honneur de vous envoyer:

1°. Un certain nombre de prospectus de ce Recueil

2°. Un certain nombre de tables des matières de différens cahiers qui feront connaître la nature, l'étendue et la variété des matières traitées dans nos archives de la civilisation universelle.

3°. quatre cahiers de la Revue Encyclopédique qui serviront de specimen pour en donner une idée aux amateurs.

Je vous prierai de communiquer, dans l'occasion, ces prospectus, ces cahiers et ces tables des matières, et de parler de notre Revue à quatre classes de personnes:

1°. à des libraires qui pourraient faire venir notre Recueil à Berlin, le comprendre parmi les ouvrages périodiques et les journaux mentionnés dans leurs catalogues imprimés, et contribuer à le répandre en Russie et en Allemagne, peut être aussi nous faire envoyer, par leurs correspondans à Paris, un exemplaire des ouvrages publiés par eux et qu'ils aimeraient à voir annoncés dans la Revue Encyclopédique.

2°. à des éditeurs ou rédacteurs de journaux estimés qui pourraient annoncer avec soin notre Recueil, et auxquels nous voudrions volontiers le même service en France, d'après des notes que vous pourriez nous transmettre sur le titre, l'ancienneté, la nature, le plan, l'esprit, le mérite de ces journaux.

3°. à des professeurs, à des académiciens, à des savans, à des littérateurs etc. etc. qui seraient disposés à devenir

Nos correspondans et à nous procurer les moyens de faire connaître à nos lecteurs les productions scientifiques et littéraires les plus remarquables publiées en Prusse et en Allemagne et les établissemens d'utilité ou d'instruction publique les plus dignes d'attention, qui existent dans ces pays.

4°. à des hommes du monde, à des banquiers, à des personnes instruites qui, en apprenant quel est le plan et le but de la Revue Encyclopédique, seraient peut être portés à s'abonner à ce Recueil, dont la lecture est une sorte de voyage philosophique et d'observation, agréable et instructif, renouvellé chaque mois dans les principales contrées du globe et dans toutes les parties des connaissances humaines où l'on est informé de ce qu'il y a de plus nouveau, de plus intéressant, de plus propre à caractériser l'état et les progrès de la civilisation. —

Comme notre ouvrage périodique est tout à fait une œuvre de bien public, sorte de domaine commun des nations civilisées qui ~~trouve~~ tour à tour y sont représentées par des écrivains recommandables, je ne doute pas, Monsieur, que votre zèle éclairé pour tout ce qui est bon et utile ne réussisse à faire mieux apprécier nos vues et à nous fournir de nouveaux moyens de propagation des lumières et du succès. agréez, etc.

125

à M. Otchkin, Secrétaire de l'université à Saint-Petersbourg. — par les soins de M. le Conseiller de Gourott, Recteur de la même Université.

Paris, 11 octobre 1829.

Ecrit une longue lettre instructive, composée en partie du contenu des deux lettres ci-dessus, adressées à M. Duponceau (N°) et à M. Jonas, de Berlin (N°), et annonçant qu'au delà du 1er envoi, reçu à titre d'échantillon et d'essai, il recevra le prix de ceux de ses articles, admis et insérés dans la Rev. Enc., sur le pied de 80 fr par feuille d'impression, ou de 5 fr par page, et un 13ème exemplaire en sus de chaque douzaine d'abonnemens qu'il aura pu nous procurer.

Table des Lettres contenues dans ce Volume (1826-182).

Nos d'ordre.	Dates.	Noms et qualités des personnes auxquelles les Lettres sont écrites.	Lieux et Adresses.	Pages.	Objets des Lettres.	Renvois et Observations.
61.	1826 Août — 6.	Mme Elisa Voïart.	Choisy-le-Roi.	1.		
62.	12.	M. Ch. Comte.	Paris.	2.		
63.	15.	M. fée.	Lille.	3.		
64.	18.	le Génl. Lafayette.	La Grange.	4.		
65.	27.	Corréard.	Paris.	6.		
66.	29.	Depping.	id.	7.		
67.	28.	Tolstoï	id.	id.		
68.	7bre 4.	Leigh.	Londres	8.		
69	5	Sniskers	Aix-la-Chapelle	9.		
70	5	L. Thiessé	Paris	10		
71	6	Berville	id.	id.		
72	12	Eyriès fr.	Lehavre	11		
73	15	Am. Jaubert	Paris	id.		
74	18	de Lasteyrie	id.	12		
75	20	Courtin	id.	14		
76	22	Alc Baudouin	id	15		
77	id.	Degeorge	Londres	id.		
78	26	Saugrain	heidelberg	16		
79	Xbre 3	Paulmier	Paris	20		
80	6	Opffermann	Sarrebruck	id.		
81	7	Dupasquier	Paris	21		
82	10	de Kirckhoff	Anvers	id.		
83	21	Sautelet	Paris	24		
84	25	Golbéry	Colmar	id.		
85	27	E. Salverte	Paris	25		
86	1827 Janvier 9	fin Didot	id.	27		
87	11	Sautelet	id.	id.		
88	22	B. Gaillon	Dieppe	28.		
89	27	Étienne	Paris	29		
90	.	.	.	.		
91	février 7	Kératry	Paris.	31		
92	3	B. de Roquefeuille	Bruxelles	32		
93	13	Mantz fils	Mulhouse	34		
94	20	Servatius	St Sulpice près Doullens	35		

95	1827. Février	22	Bradish, etc.	New-York, etc	36
96		id	Ss. Guillet	Paris	37
97		24	Héreau	id.	id
98		26	Lafayette	id.	id.
99	Février mars	12 6	Schnitzler	St-Pétersbourg	39
100	Février	23	de St Gravenwert	Amsterdam	44
101	Mars	11	Bory de St Vincent	Paris	47
102		12	fr Degeorge.	Londres	49
103		15	Servatius	Paris	50
104		19	Murphy	id	51
105		21	Bory de St Vincent	id.	54
106		id.	Dunoyer	id.	55
107		23	id	id	56
108		24	Loeve Veimars	id	58
109		10	de Fellenberg	hofwyl	id.
110		27	A. Dupau	Paris	62
111		28	Girard	id	id
112		29	de Rozan	id	65
113		31	Ternaux aîné	id	id.
114	Avril	2	Girard	id	66
115		3	Stapfer	id	68
116		10	Franclieu	Senlis	id
117		11	Paganel	Paris	69
118		16	de Mello-Breyner	Lisbonne	70
119		id	Dantas	id	71
120	Mars	29	Kalvos	Corfou	73
121	Avril	19	Cooper	Paris	74
122		20	Taillandier	id.	75
123		23	Schinas	id.	id
124	Mai	5	Enfantin	id.	76
125		6	id.	id.	77
126		.	Amaury Duval	id.	id
127		12	les memb. de l'académie de	Toulouse	id
128		id	Guizot	Paris	78
129		14	le Redr du Neustrien	Rouen	80
130		15	Gimon	Marseille	81
131		16	Sautelet	Paris	82
132		18	Ch. Coquerel	id	83

133	Mai	15	de Romanis	Rome	87	
134		24	Walonarck	Stockholm	id.	
135		30	Canvin	Marseille	88	
136		31	.	.	89	Extrait du Pilote.
137	Juin	1	Monnard	Lausanne	91	
138		.	de Sismondi	Genève	id	
139	Mai	30	Michel Berr	Bruxelles	92	
140		.	id.	Paris	93	
141	Juin	2	Bertin	id	94	
142		14	Bory de St Vincent	id	97	
143		15	id	id	99	
144		id	J. Laffitte	id	101	
145		16	Dunoyer	id	102	
146		id	Aubert de Vitry	id.	id	
147		id	Artaud	id	103	
148		17	Bory de St Vincent	id	104	
149		21	Artaud	id	105	
150	Juillet	4	Goethe	.	107	
151		3	héreau	Paris	109	
152		id.	de Boisthibault	Chartres	110	
153		7	A. Cousin	Paris	111	
154		14	Mme Wheeler	id.	113	
155		20	ch. Coquerel	id	115	
156		26	de Brialmont	Bruxelles	116	
157	Août	3	Legrand	Paris	117	
158		7	Guizot	id	118	
159		id	ch. Dupin	id	119	
160		6	J. Laffitte	id	121	
161		11	d'Abrahamson	id	id.	
162		12	de Lucenay	Osnabrück	124	
163		15	Jomard	Paris	id	
164		25	Michaud	id	127	
165	Juillet	27	Lardner	Londres	id	
166	Août	27	Dunoyer	Paris	130	
167	Septembre	2	.	.	131	
168	Août / Septembre	30 / 3	Bettrami.	Londres	132	
169	Septembre	7	Laharpe	Lausanne	134	
170		12	Mackintosh	Londres	138	

171	octobre	1er	le Rédr du Constitutionnel	Paris	139	
172		4	.	.	141	Extrait du Constitutionnel du 5.
173		12	Aubert de Vitry	Paris	142	
174		17	Charles Renouard	id	144	
175		22	Sommerhausen	Bruxelles	id	
176		26	Schmitzler	Berlin	146	
177	Septembre	9	Gimon	Marseille	148	
178	octobre	31	.	.	150	Extrait du Journal des Débats.
179	novembre	15	Rosan	Paris	151	
180		22	Paraigne	id	153	
181		id	Cuvillier-Lami	id	id	
182		26	Bory St-Vincent	id	154	
183		25	Stempkowsky	Odessa	156	
184		27	Guizot	Paris	158	
185	Décembre	6	Blanqui aîné	id	159	
186	Octobre	8	Mr Cousin	id	165	
187	Décembre	8	Bellori	Milan	168	
188		10	Paraigne	Paris	id	
189		11	le Cte Sabine, etc.	Londres, etc.	170	
190		10	Pillans, etc	Edimbourg	171	
191		id.	A. Bertrand, etc.	Paris.	173	
192		12	Betz et Kahl	New-York	174	
193	Mars	16	.	.	id	Extrait du Moniteur.
194	Décembre	20	Ch. Comte	Paris	id	
195		1er 20	.	.	175	Liste de Lettres.
196		20	Gal Mar. Lamarque.	St Sever.	176	
197		28	Dubruenfaut	Paris	178	
198		id.	Bon Genot	Montpellier	179	
199		31	4 membres de la Soc. des Antiquaires	Copenhague	181	
200						
1	1828: Janvier	10	Van Rensselaer	New-York	183	
2		12	le Rédr du Courrier français	Paris	id	
3		25	Paraigne	id	188	
4		17	le Rédr du Courr. fs.	id	189	
5		id	id	id	id	
6		21	Salfi	id	192	
7		26	id	id	id	
8	février	2	Benrion	id	193	

9	février	4	les Édit. du Spect.r oriental	Smyrne	194	
10		2	P. A. Coupin	Paris	196	
11		4	.	.	197	
12.		.	.	.	198	Relevé sommaire des travaux des Coll.teurs.
13		.	.	.	203	noms des Coll.teurs, classés d'après la part, etc
14		16	Chênedollé	Liége	204	
15	Mars	6	P. A. Coupin	Paris	206	
16		7	id	id	207	
17		9	Lord Cochrane	id.	211	
18		12.	.	.	212	Circulaire p.r recommander le Rév.d Jarvis.
19		id	Den Tex	Amsterdam	215	
20		13	Salfi	Paris	116	
21		14	id	id	id	
22		18	Métral	id	218	
23		id	Signeul	hambourg	id	
24		id	J. Schmidt	Paris	219	
25		.	id	id	220	
26		20	C.te Al.e de La Borde	id	id	
27		id	Bellizard	id.	221	
28		21	le G.l Boyer, Président	haïti	222	
29		24	le Prés. de la Soc. roy. des amis des Sc.	Varsovie	223	
30		23	de Golbéry	Colmar	225	
31		26	le C.te Capo-d'Istrias.	Grèce	227.	
32		28	Delanaud	Bruxelles.	228	
33	Avril	6	Daunfett.	Paris	229	
34		8	Stella et fils	Milan	231	
35		14	heiberg	Paris	232	
36		12	Alpr. Girardin	Delle	233	
37		11	.	.	234	Extrait de la france const.lle
38		16	.	.	235	Extrait de id.
39		20	Sueur-Merlin	Paris	236	
40		.	.	.	237	Extrait du J.l de la Soc. de la mor. chr.
41		26	.	.	239	Circulaire pour les 2 Amériques.
42		29	Julia fontenelle.	Paris	242	
43		25	de Beskou	.	243	
44	Mai	1.er	Delvaux	Namur	244	
45		5	Al. Coupin	Paris	245	
46		10	Blanqui	id.	246	

47	Mai	12	les membres de l'Institut colombien	Washington	247	
48		14	.	.	249	
49		20	Mme la comtesse de Percy	Villers	id.	
50		22	Petit Dabilliers.	Lima.	251	
51	Juin	5	.	.	253	
52		4	Wm Allen	Londres	255	
53		6	.	.	256	
54		7	le Duc de Dalberg	Paris	257	
55		id.	Spencer Smythe	Caen	258	
56		5	.	.	259	
57		7	gustave de Gérando	Paris	263	
58		18	.	.	264	Liste des personnes à qui la dessus la Circulaire remise à M. bis.
59		5	.	.	267	Circulaire remise à M. bis.
60	Août	7	le Ministre de l'Intérieur	Paris.	271	
61		11	de Golbéry	Colmar	id.	
62		11	au même.	id.	273	
63		.	les membres de la Soc. amis des Sc.	Batavia.	274	
64		.	de Fellenberg	Hofwyl	275	
65	Septembre	8	Serge Lotteratzky	Moscou	277	
66		.	Choumara	Paris	279	
67		10	Auguste Jullien	id.	280	
68		20	Rignoux.	id.	281	
69		24	Bughains	Londres	id.	
70		25	Bory	Paris.	282	
71	octobre	6	Thurot	id.	283	
72		8	Blanqui aîné	id.	284	
73		id.	bis	Toulouse	285	
74		11	Bebr et Kabl	New-York	286	
75	Septembre	30	Gerard Ralston	Philadelphie	287	
76	octobre	16	Erenstrone	Stockholm	288	
77		24	bis	Marseille	290	
78		.	.	.	291	circulaire à divers Libr. d'Allemagne
79		29	Serge Lotteratzky	Moscou	id.	
80		id.	au même	id.	294	
81	Novembre	15	Parent-Réal	Paris	297	
82		13	Monnard	Lausanne	298	
83		17	de Sismondi	Genève	300	
84	Décembre	5	au même	id.	304	

85	Décembre	13	Cissot	Paris	306	
86		14	Bory.	id.	308	
87		15	Bulwer	Londres	309	
88		18	Michel Berr	Paris	311	
89			.	.	312	Circulaire aux Dir. et Edit. de Journaux en Allemagne.
90	1829: Janvier	2	Mirri	Paris	313	
91		5	Bory de St Vincent	id.	314	
92		7	de Sismondi	Genève	316	
93	1828: Décembre	31	de Beskow	Stockholm	319	
94	1829: Janvier	28	J. Laffitte	Paris	321	
95	février	5	Mme Louise Belloc	Paris	322.	
96.	1829: février,	10	de Sismondi,	Genève	326.	
97.	1829:	17	Chauvet	Paris	328.	
98.	"	17	Jacques Laffitte	Paris	329.	
99	"	17	H. de Golbéry.	Colmar	330	
100	"	16	de Reiffenberg	Louvain	331.	
101	"	21	Bellon	Paris	334	
102.	mars	"	Rocher	Paris	335.	
103	"	5.	"		337.	
104	"	12	le rédacteur du messager des chambres	Paris	338.	
105	"	17	Jacques Laffitte	Paris	340.	
106.	"	26	J. C. Brès.	Paris	341.	
107.	Avril	2.	Chauvet	Paris	342	
108.	"	10	le Baron Ch. de Reinhard	francfort	343.	
109	Mai	5	le Baron de Villeneuve	Paris	346.	
110	"	17	Quetelet	Bruxelles	347.	
111	"	26	de Sismondi	Genève	348	
112.	Juin	17.	Benigno Scalabrini,	Rome	352.	
113	Juillet	12.	Barbarin		353.	
114.	"	24	Dupoin	Paris	354	
115	"	22.	"		356	Circulaire adressée à m. Paris etc.
116.	Août	10			358.	
117.	Septembre	1er	Chiarini	Varsovie	359.	
118	"		"		362.	Compte de Mr Everett
119	"	14	Coupin	à Condé (nord)	id.	
119bis	"	15	miss maria Edgeworth,	Edgeworthstown	366.	
120.	"	19	Ch. de Berr	New-York.	367.	
121.	"	16	Ch. Comte	Paris	368.	

122.	Septembre 18.	Du Ponceau	Philadelphie	370.
123	" 19	mme Marianne Chrestrome	Stockholm	373.
124	" 26	Jonas.	Paris	375.
125.	Octobre 11.	Otchkin	St Pétersbourg.	376.

Pr. St. Bibliothek Berlin